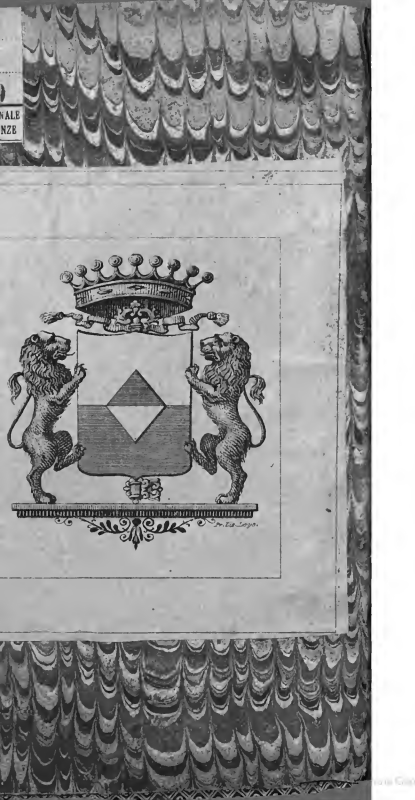
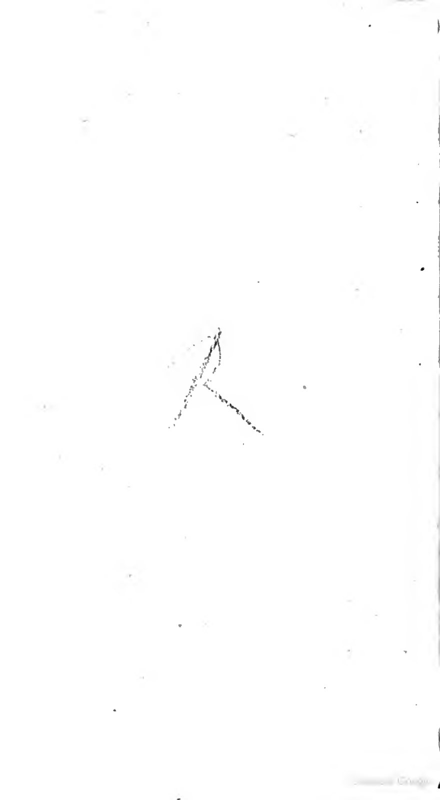










SUITE
DE L'HISTOIRE
DE L'INCOMPARABLE
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

TOME CINQUIEME.

SUITE NOUVELLE ET VERITABLE DE L'HISTOIRE ET DES AVANTURES DE L'INCOMPARABLE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

Traduite d'un Manuſcrit Eſpagnol de Cid-Hamet Benengely ſon véritable Hiſtorien.

TOME CINQUIEME.



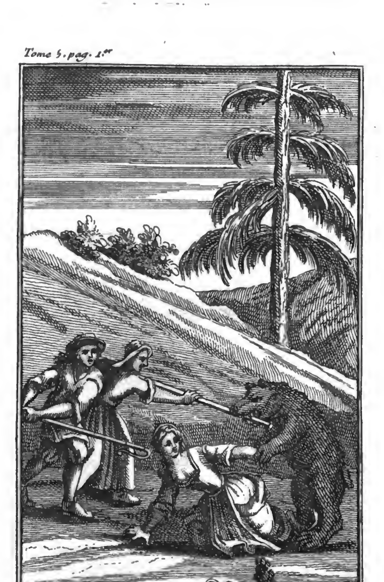
A PARIS,

Chez DAVID, Pere, Quai des Auguſtins, à la Providence & au Roi David.

M. DCC. XLI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Tome 5. pag. 1er





SUITE NOUVELLE ET VERITABLE DE L'HISTOIRE ET DES AVANTURES DE L'INCOMPARABLE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

CINQUIEME PARTIE.

CHAPITRE. LXXV.

Suite de l'Histoire de Claire. Sa délivrance d'un grand danger.



OMME il étoit déja tard, & que Claire qui s'endormoit, sembloit avoir besoin de se reposer, on remit à entendre le reste de son histoire au len-

demain, & chacun se retira dans son Appartement.

L'impatience du Duc & de la Duchesse, jointe à celle de Don Quichotte, qui étoit constitué Juge de cette affaire, ne permit pas qu'on différât longtems après qu'on fût levé, à dire ce qui restoit de l'histoire de Claire, & toutes les personnes intéressées ayant été appellées par les ordres du Duc, après avoir fait un leger déjeuné, Pignol reprit la suite de son histoire de cette sorte.

Les beaux jours, dit-il, commençoient à revenir ; & le soleil faisant sentir à la nature la chaleur de ses rayons, le dégel vint tout à coup, les neiges se fondirent, & formerent des torrens qui inonderent toutes les plaines. Cependant les bêtes feroces, que les neiges avoient renfermées dans les antres des Rochers, où la faim en avoit fait périr un grand nombre, commencerent à courir la campagne, & venoient par bandes en passant à la nâge, jusques dans les Villages & les Fermes écartées chercher leur vie; & comme leur faim approchoit fort de la rage, il étoit très-dangereux de sortir.

Cependant les torrens qui s'écouloient de jour en jour, faiſant paroître en bien des endroits l'herbe verte, je me flattois de voir bien tôt ma chere Claire aux champs ; & qu'autoriſés de la foi que nous nous étions donnés, nous aurions plus de plaiſir, & moins de contrainte qu'avant l'hiver. Je fis donc ſortir mon troupeau des premiers, & il m'en coûta quelques moutons qui furent dévorés ; mais je fus dédommagé de ma perte, par le plaiſir de voir bien-tôt après mon aimable Bergere : ce n'étoit pas encore ſans péril qu'on s'expoſoit d'aller aux champs ; mais il y avoit ſi longtems que les beſtiaux gardoient l'étable ; que les fourages étoient preſque par tout épuiſés. Dans cette extrême néceſſité tout ce qu'on pouvoit faire, étoit de veiller de près à ſes troupeaux, & de ſe mettre en état d'écarter les Ours principalement, qui ſont plus hardis que les Loups, parce que les chiens n'en oſent approcher. Cependant ils n'attaquent pas volontiers les perſonnes, ſi ce n'eſt dans une faim extrême, comme celle qu'ils venoient d'endurer pendant ſix ſemai-

nes ou deux mois, où les neiges avoient rendu la chaſſe qu'ils font au gibier & aux bêtes fauves, auſſi périlleuſe que la faim même qui les dévoroit.

On en voit quelquefois de ſi familiers, qu'ils ſuivent le grand chemin ; ſi un Ours vient vers vous, rangez-vous de ſon paſſage, ſans vous enfuir, & il ne vous dira rien ; mais ſi vous l'attaquez, il eſt difficile d'éviter l'effet de ſa colere, à moins qu'il ne ſoit frappé à mort : j'expliquerai après ce récit, les moyens dont nous nous ſervons dans nos montagnes, pour éviter le péril, ou vivre en bonne intelligence avec eux. Pourſuivons maintenant l'hiſtoire de Claire.

J'étois avec elle, & ſon jeune frere dans un valon renfermé de deux ou trois petites colines où le paturage étoit aſſez bon. Notre converſation fut ſi tendre à cette premiere entrevûe, & nous parut à l'un & à l'autre ſi agréable, que nous ne ſongions preſque pas au péril qui faiſoit prendre tant de précautions à tous les autres Bergers, & nous nous repoſions ſur le ſoin de ſon frere qui veilloit à

nos troupeaux, tandis que nous nous entretenions de ce qui nous faiſoit le plus de plaiſir.

Je connus aux expreſſions tendres dont ma chere Claire ſe ſervoit, qu'elle avoit un nouveau Maître qui l'inſtruiſoit dans l'art d'aimer: la nature étoit ce ſçavant Maître, c'eſt elle qui excite les premiers mouvemens du cœur; & comme elle n'entendoit pas encore ce langage muet, j'expliquois ces mouvemens, & donnois ainſi la derniere main aux leçons de la nature. Quelque obſtacle qui parût s'oppoſer à notre bonheur, nous ne laiſſions pas de nous flatter de l'eſpérance d'être bien-tôt heureux, ſans que nous ſçuſſions par quel miracle un ſi grand changement ſe pouvoit faire, & c'étoit-là le ſujet ordinaire de notre converſation.

Cependant nos troupeaux s'étant écartés, nous courûmes chacun de notre côté pour les ramener, & je fus aſſez à tems au mien, pour empêcher deux loups affamés, d'en approcher. Claire fut plus malheureuſe que moi: comme elle ne ſongeoit qu'à raſſembler ſes moutons écartés, un ours ca-

ché derriere un gros buiſſon, à l'affut de quelques moutons, l'ayant apperçûe, préfera le doux plaiſir de l'amour, à celui de faire un bon repas. La beauté de la Bergere fit tout à coup plus d'impreſſion ſur ſon cœur, que la faim qui l'avoit fait écarter de ſa retraite. Devenu ſenſible à la vûe d'un objet ſi charmant, il s'approche d'elle par derriere, & la prend dans ſes bras pour l'emporter. Claire crût d'abord que c'étoit moi, & ſe prit à rire; mais ayant porté ſa vûe ſur ſon raviſſeur; elle ſe prit à crier les hauts cris, en repouſſant le grouin affreux de cet amant, qui vouloit la baiſer à toute force. J'étois pour lors aſſez éloigné pour ne la pouvoir entendre; & ſon petit frere, auſſi effrayé qu'elle l'étoit, ne pouvant la ſecourir, s'enfuit au logis pour appeller du ſecours. Les cris redoublés de ma chere Claire, étant enfin venus juſques à moi, je courus promptement à elle, ſans m'embarraſſer de mon troupeau. L'ours qui ne marchoit qu'à deux pieds, alloit un pas grave chargé d'une ſi riche proye, & il ne me fut pas mal aiſé de le dévancer. Mais que pouvois je fai-

re, je n'avois que ma houlette, & un couteau de chaſſe ? L'attaquer moi ſeul, étoit m'expoſer à périr, ſans que ma mort pût ſauver ma Bergere. Tout ce que je pus faire, en attendant qu'il vint du ſecours, fut de m'oppoſer à ſa retraite, ſans lui toucher, il vint bien-tôt à mes cris deux autres Bergeres qui ſe joignirent à moi. Ce renfort, quoique foible, ne laiſſa pas d'embarraſſer notre ennemi ; il étoit ſouvent obligé de poſer ma chere Claire ſur ſes pieds ; & la tenanr de l'une de ſes mains, ou ſi vous l'aimez mieux de l'une de ſes pattes, tâchoit de l'autre de détourner nos houlettes pour s'ouvrir un paſſage : & malgré tout ce que nous faiſions pour l'arrêter, il gagnoit toujours du terrain ; & il étoit à craindre, qu'avant qu'il nous vint du ſecours, il n'eût regagné les montagnes, & confiné ſa maîtreſſe dans ſa caverne, où il n'y auroit plus eu d'apparence de l'attaquer. Pour ne le pas irriter contre nous, nous le traitions avec civilité & avec douceur, comme ſi ce n'étoit que pour jouer, parce que nous n'étions pas en état d'uſer de force ; mais malgré notre

civilité, il ne laissoit pas de gronder, & de nous jetter des regards pleins de colere; & sans la crainte qu'il avoit que Claire ne s'enfuit, s'il la quittoit pour venir à nous, nous n'aurions pas tenu long tems contre lui.

Claire, qui de son côté tâchoit toujours de s'échapper, lui donnoit de l'occupation; mais il ne lui faisoit aucun mal, que celui de la baiser de tems en tems malgré sa résistance; & cela même ne fut pas inutile à sa délivrance, parce qu'il n'avançoit pas chemin, pendant qu'il s'amusoit à la caresser. Enfin le pere vint accompagné de Saint Vignal, qui se trouva pour lors chez lui, & bien tôt après, le petit frere armé d'une broche, la mere & la sœur aînée arriverent; mais tout ce monde ne nous fut pas d'un grand secours: le pere avoit son fusil, & n'osa s'en servir: Saint-Vignal n'avoit que son épée; & peut-être que si elle avoit eu cinq ou six toises de long, il auroit hazardé de la plonger dans le corps du ravisseur de sa maîtresse. Les femmes ne firent rien autre chose que de crier, & tout cela n'empêchoit pas l'ours d'aller son che-

min, & d'approcher toujours de ſa retraite.

Nous avions fait plus d'un quart de lieues, en marchant à reculons, pour lui faire face, & l'amuſer. Nous étions extrêmement fatigués, & nous approchions fort des rochers inacceſſibles, où il étoit dangereux de s'engager. Tout le monde pouſſoit les hauts cris, & perſonne n'oſoit ſe joindre à nous, pour attaquer notre ennemi à force ouverte. Le pere enfin pouſſé par la crainte, & par les mouvemens de la nature, s'écria, & dit; quoi! la verrons-nous périr à nos yeux ſans la ſecourir? Oui, je vous le jure, s'écria-t-il encore, celui de vous deux qui s'expoſera pour l'arracher des bras de ce furieux & redoutable raviſſeur, en ſera l'époux; & ſe tournant vers Saint-Vignal, il lui dit pour le piquer d'honneur, abandonnerez-vous à un autre le prix de la victoire? mais il ne ſe piqua ni d'honneur ni de bravoure dans cette occaſion. Le pere enfin déſeſpéré, ſe voyant en danger d'avoir bien-tôt un ours monſtrueux pour gendre, me cria de toute ſa force, Pignol, mon cher ami, il s'agit ici d'obtenir, par

votre bravoure, l'objet de vos vœux : je vous promets ma fille, si vous la délivrez de ce péril.

Mon amour à ce cri favorable, sembla se reveiller, je ne considerai plus ni le danger, ni même la prudence, ma vie me parut peu de chose en comparaison de celle de ma chere Claire, & résolu de périr ou de la délivrer, je regardai plûtôt le prix qui étoit promis à ma victoire, que le péril qu'il y avoit à encourir pour le mériter. J'étois donc sur le point d'attaquer l'ennemi tout de bon avec ma houlette & mon couteau de chasse, lorsqu'un sapin que je vis derriere moi, me suggera un autre moyen, aussi-tôt je fis ranger tout le monde, de côté & d'autre du chemin qui conduisoit vers ce sapin, afin que l'ours fut forcé d'aller où je voulois l'attirer. Saint-Vignal menaçoit le ciel & la terre de son épée, & crioit comme quatre; mais toujours en se tenant à une certaine distance, où ses jambes pouvoient lui tenir lieu de bravoure, si l'ours étourdi de ses cris, faisoit feinte d'aller à lui; enfin lorsque je me vis à cent pas de l'arbre, je m'approchai de l'ours, & rassûrant ma chere

Claire qui étoit ſaiſie de crainte, je méſurai mon bras avec la croſſe de ma houlette, & j'en donnai un coup tout de ma force ſur l'oreille de mon ennemi qui en fut tout étourdi, & courant auſſi-tôt vers mon arbre de toute ma force, je montai promptement deſſus, croyant que l'ours me ſuivoit de près, comme en effet il quitta Claire pour courir après moi, & elle auroit pû profiter de ce moment pour s'échaper, ſi elle en avoit eu la force; mais au lieu de fuir, elle ſe laiſſa tomber évanouie. Tous les aſſiſtans voyant l'ours un peu écarté coururent à elle; mais l'amoureux animal qui portoit ſes ſoins par tout, craignant qu'on ne la lui enlevât, retourna ſur ſes pas, & préférant l'amour à la vengeance, fit fuir tous ceux qui s'en étoient approchés, & la prenant dans ſes bras, tâcha de gagner, en doublant le pas, le lieu de ſa retraite, je criai qu'on ſe mit au-devant, afin de me donner le tems de retourner à lui, & ſans lui donner le tems de poſer ſa capture à bas pour parer mes coups, je lui en donnai cinq ou ſix de ſuite, ſi bien meſurés que je crus l'avoir aſſommé, cependant ayant lâché l'ob-

jet de ſon amour pour courir à la vengeance, parce qu'il vit bien qu'il faloit ſe défendre ſérieuſement, ou renoncer à ſon premier deſſein, il vint donc le grand trot après moi, autant que la péſanteur de ſon corps & les coups dont il étoit étourdi le lui purent permettre, & montant ſur le ſapin, ſe flattoit de m'avoir bien-tôt expédié; mais je le trompai, car au lieu de monter le long du tronc de l'arbre juſqu'au haut, je me mis ſur la branche la plus baſſe, & reculant à meſure qu'il approchoit de moi, je tâchois de l'attirer ſur la branche qui étoit foible, où je ſçavois bien qu'il n'iroit pas bien loin; alors voyant ma chere Claire en ſûreté, & moi preſque hors de danger, je me moquois de lui. Il n'oſoit avancer ſur une branche qui plioit ſous lui, tandis qu'à ſes yeux on lui enlevoit ſa conquête, malgré les cris qu'elle faiſoit en me regardant encore à ce qu'elle croyoit, en danger, enfin lorſque je les vis tous aſſez éloignés, pour n'avoir plus à craindre, je me coulai à reculons le long de la branche juſqu'aux plus foibles rameaux, que je tenois dans mes

mains, & le poids de mon corps les ayant approchés de terre, je me laissai tomber sur mes pieds, & pris ainsi congé de mon concurrent en amour, qui demeura confus & fort embarrassé de sa lourde personne sur la branche, où je le vis chancellant, tandis que je courus où mon amour m'appelloit.

La Duchesse & Don Quichotte, interrompant le discours de Pignol, lui dirent : voilà par votre victoire un droit incontestable sur la belle Claire. C'est cependant, Madame, reprit Pignol, ce droit-là qu'on prétend me disputer, en donnant une explication captieuse aux promesses du pere, & c'est ce qui me reste à vous dire.

Dès que je me vis délivré de mon ennemi, que je laissai descendre à sa commodité de dessus le sapin : Je courus à mon troupeau, dont quelques Bergers avoient eu la charité de prendre soin, je le ramenai au logis, & changeant d'habit, je montai aussi-tôt à cheval pour aller sçavoir l'état de la santé de ma chere Claire, que je pouvois regarder pour lors comme mon épouse, puisqu'elle m'étoit promise

par tous ceux qui pouvoient disposer d'elle. Je la trouvai au lit dans une inquiétude mortelle à mon sujet; ma présence contribua beaucoup à la remettre: Je voulus qu'elle fut saignée, & je fus sur le champ querir moi-même le Chirurgien au plus prochain Village. Cette opération lui fut salutaire, elle prévint les suites qui arrivent souvent lorsqu'on a été saisi: je l'embrassai plusieurs fois en la présence de tous ses parens, & de Saint-Vignal-même, qui enrageoit de voir que notre affection étoit mutuelle: je la traitai dès lors de ma chere épouse, & fis mes complimens au pere & à la mere sur l'honneur qu'ils me faisoient de me donner leur fille en mariage; le fils aîné, qui n'avoit pas été présent à toute son avanture, arrivant sur ces entrefaites, & surpris de m'entendre parler comme je faisois, me dit d'une air fort froid: Vous ne devez pas encore vous féliciter sur votre bonheur; attendez, attendez que vous soyez en possession de l'objet qui cause votre joie, vous ne tenez pas encore ma sœur, & si j'en suis le maître, elle ne sera jamais à vous. Là-dessus la sœur

aînée lui raconta l'accident qui lui venoit d'arriver, & les promesses que leur pere avoit faites en faveur de son libérateur; mais tout cela ne le fit pas changer. Non, dit-il, quelques promesses qu'on lui ait faites, je périrai à la peine, ou elle ne sera jamais sa femme.

Aimeriez-vous mieux, lui dis-je, qu'elle fut en la possession d'un ours, qu'en la mienne? Oui, me répondit-il. Ah ciel! est-il possible, s'écria la Duchesse. Oui, Madame, reprit Pignol, il est possible, & il est vrai, & il n'oseroit m'en démentir. Ce seroit, me dit-il, un grand malheur; mais ce malheur ne deshonoreroit pas sa famille, comme elle le sera en se mésaillant. Voilà, lui dis-je, une étrange proposition que vous avancez-là; mais votre pere n'étoit pas de ce sentiment, puisque pour l'arracher au pouvoir de ce monstrueux ravisseur, il l'a promise avec serment à son libérateur: Apprenez, Monsieur, que l'action que j'ai faite en sa faveur, est un titre de noblesse, qui me rend digne de la posséder. Vous êtes bienheureux, lui dis-je, que la nature vous ait fait

naître noble, car s'il vous l'avoit falu mériter par quelque action de bravoure ou par votre mérite, vous ne l'auriez jamais été : Votre sœur m'eſt donc dûe, puiſque je puis dire que je l'ai conquiſe au péril de ma vie ; elle m'eſt dûe encore par la promeſſe de ſon pere qui eſt obligé par la loi de l'honneur, & par un motif de conſcience de me la donner.

Les promeſſes que l'on fait, me dit-il, avec une mure délibération, doivent être gardées, je l'avoue ; mais celles que l'on fait dans une occaſion de cette nature, doivent être conſidérées comme un effet de la paſſion ; c'eſt la nature plûtôt que la raiſon, qui les arrache du cœur ; & celui qui ſous des promeſſes, que l'on peut dire extorquées par la crainte, agit dans la vûe d'une récompenſe, eſt un mercénaire, que l'interêt plûtôt que l'honneur fait agir. Quand cela ſeroit, lui dis-je, cela ne diſpenſe pas le débiteur de donner le ſalaire promis, à celui qui a travaillé pour l'acquerir. Ne ſommes-nous pas tous des mercénaires par rapport au ſalut éternel, puiſque tout ce que nous faiſons ici bas ne

tend

tend qu'à l'obtenir, comme le prix qui eſt promis à nos œuvres? Tout le monde ſçait que j'avois déja fait tous mes efforts avant l'arrivée de votre pere, pour fatiguer l'ours, & retarder ſa fuite; mais j'avoue que la promeſſe flatteuſe qu'on a faite en faveur du libérateur de Claire, a ranimé toutes mes actions; le péril a diſparu à mes yeux, & je n'ai conſideré le danger que par rapport à l'objet qu'on me propoſoit pour prix de ma victoire: C'étoit-là une occaſion où Saint-Vignal devoit ſignaler ſa bravoure, & marquer ſon affection pour Claire; & il faut croire que s'il n'a rien fait de tout cela, c'eſt pour ne pas paroître mercénaire. Vous vous donnez-là, me dit-il alors, de petits airs de plaiſanterie qui vous pourroient bien attirer quelque choſe de moi. Après vous avoir vû, lui répondis-je, dans l'occaſion, je crois que je ne riſque pas beaucoup; & je gagerois bien que vous êtes aſſez pointilleux ſur le point d'honneur, pour ne pas vouloir mettre l'épée à la main, contre un homme de ma ſorte.

Le pere cependant ſembloit céder

aux faux raiſonnemens de ſon fils & aux ſollicitations de Saint-Vignal, pour ſe diſpenſer de ſa parole; cela me fit juger qu'il me faloit prendre à tout hazard des meſures de loin pour m'aſſûrer la poſſeſſion de ma Bergere, en uſant de quelque adreſſe, ou en agiſſant à force ouverte, la mere & la ſœur m'étant favorables, je jugeai à propos d'employer le premier moyen, qui fut d'enlever Claire, & l'ôter au pouvoir de ſes parens, ſauf à défendre mon droit, lorſque je l'aurois miſe en lieu de ſûreté, cette réſolution fut un ſecret entre elle & moi, qui devoit être executé dès qu'elle ſeroit remiſe, car elle fut quinze jours au lit; enfin ſe trouvant en état de ſortir, je lui donnai un rendez-vous à demi quart de lieue de leur maiſon, où elle ſe devoit trouver après ſoleil couché, & je l'attendis avec une litiere, dans laquelle je la fis entrer, & ſans perdre de tems je la fis paſſer ſur les terres d'Eſpagne, où n'ayant plus rien à craindre, j'ai renvoyé l'équipage qui m'étoit inutile; & ſans autre ſuite qu'un valet, je la conduiſois à Saragoſſe, où j'ai un couſin à qui je la voulois confier juſqu'à ce

que la discution fût terminée. Son frere & Saint-Vignal se doutant de la chose dès qu'on ne la vit plus, sont aussi-tôt partis pour nous atteindre; mais heureusement ils ont pris une autre route dans les montagnes, & ne nous ont joint qu'au Bourg, où l'on nous trouva tous hier.

Voilà, Madame, continua Pignol, toute notre histoire, & l'on peut juger à présent de quel côté est le bon droit. Il est tout entier de votre côté, interrompit Don Quichotte, & je me déclare pour vous, & défendrai votre cause, contre tous ceux qui oseront me contredire, non seulement de bouche, mais l'épée à la main.

La parole d'un homme d'honneur doit être inviolable, à moins qu'il ne paroisse par la nature même de la chose qu'il y ait de l'aliénation d'esprit, & qu'on puisse prouver que celui qui s'est engagé, n'avoit pas dans ce moment l'usage du bon sens. Il ne paroît rien de tout cela dans toutes les circonstances de cette histoire. Un pere promet de donner sa fille à celui, qui en exposant sa vie, la délivrera du péril évident où elle est

il la doit au dernier de tous les hommes, & il n'y auroit tout au plus que l'opposition formelle de la fille qui pourroit faire obstacle à la chose; & en ce cas on changeroit la nature de la récompense, parce que le mariage exige un consentement libre des parties, pour être légitimement contracté : qu'avez-vous à répondre à cela, Messieurs ?

Le frere de Claire, répondit que sa sœur étoit promise à Saint-Vignal, il y avoit près d'un an; & que par conséquent son pere n'étant plus le maître de la promettre à un autre, sous quelque considération que ce fût, on ne devoit faire aucune attention à sa derniere promesse; mais, lui dit Don Quichotte, l'avoit-il promise du consentement de sa fille; car toutes ses promesses sont illégitimes & sans effet, si la fille dit non, le pouvoir d'un pere, ne doit pas être tirannique; il ne s'étend pas même sur la volonté de ses enfans dans les choses qui intéressent leur salut. Vous donnez-là, dit alors Saint-Vignal, des bornes bien resserrées à l'autorité d'un pere. Ce n'est pas moi, repar-

tit Don Quichotte, c'eſt la loi de Dieu. Quoi, Monſieur, répondit Saint-Vignal, un pere que l'âge & l'expérience rend plus ſage & plus éclairé que ſes enfans, ne pourra pas uſer de ſon autorité, lorſqu'il connoît ce qui leur eſt avantageux? Les gens âgés, reprit Don Quichotte, ne ſont pas exemts de paſſions, non plus que la jeuneſſe: ils jugent ſouvent de l'avantage de leurs enfans ſur de faux préjugés, & ce qui flatte leur inclination propre, n'eſt pas toujours ce qui ſeroit le plus avantageux pour leurs enfans; & ce qu'il y a encore le plus à craindre dans les entêtemens des perſonnes âgées, c'eſt qu'ils ne conſiderent que les choſes du ſiecle, & preſque jamais ce qui peut intéreſſer le ſalut de leurs enfans. Je veux croire que vous êtes un parti fort avantageux pour la belle Claire; mais elle n'a point de penchant pour vous: & toute la fortune du monde n'eſt pas capable de rendre des gens qui ſe haïſſent heureux. Ce lien indiſſoluble, qui fait le bonheur des perſonnes, qui s'aiment, eſt un ſujet de remords, qui

déchire le cœur de ceux qui ont de l'averſion & de l'éloignement l'un pour l'autre; parce que c'eſt un mal irréparable, qui eſt d'autant plus funeſte qu'il nous ſuit par tout, & ne nous donne pas un moment de repos.

Croyez-moi, Meſſieurs, continua Don Quichotte, vous n'êtes pas ici dans un lieu où les voyes de fait puiſſent être employées pour forcer la belle Claire de vous ſuivre. Le jugement que je viens de rendre; n'eſt pas non plus un arrêt que vous ſoyez obligé de ſubir; mais ce qui doit vous faire prendre un parti là deſſus; c'eſt que voilà une fille qui vous réſiſte, qui a de l'averſion pour vous, & qui ne conſentiroit jamais de vous épouſer, quand elle ſeroit encore en la puiſſance de ſon pere : voudriez-vous l'obtenir de force? Je ſuppoſe qu'on pût vous l'engager ſans ſon conſentement; votre préſence, étant ſon époux, lui ſeroit encore plus odieuſe, quand elle vous conſidereroit comme ſon tiran; & ſi le conſentement de ſes parens eſt bien prouvé en faveur de Pignol, & qu'en vertu de ce pouvoir elle lui ait donné

ſa foi, le mariage eſt ſenſé fait, & pourroit en cas de néceſſité être conſommé ſans crime; la cérémonie de l'Egliſe n'eſt qu'une ratification de la foi déja promiſe, qui eſt eſſentielle à la vérité; mais qui peut être ſuſpendue quelquefois, comme cela ſe pratique aſſez ſouvent en Eſpagne parmi les grands Seigneurs. Je ne dis pas cela pour donner lieu à un abus, car nous devons un reſpect aux loix de l'Egliſe, & d'autant plus que c'eſt elle qui donne la perfection au mariage, & le rend autentique; mais parce que deux choſes concourrent à la validité du mariage, que l'Egliſe ne fait que ſceler & ratifier par ſa bénédiction; ſçavoir le conſentement libre des deux parties, & celui des perſonnes de qui elles dépendent, ſi elles ſont encore ſous la tutelle.

Cela ſuppoſé, Monſieur, Claire ne peut plus être à vous, ſi elle a donné ſa foi à Pignol, du conſentement de ſes parens: que vous profiteront toutes les traverſes que vous ferez à leur bonheur, dans la ſituation où ſont les choſes. Il n'y a que l'eſprit de vengeance qui puiſſe vous porter à

les persécuter. Je vous conseille donc, en ami, de retourner chez vous, & loin de vous opposer au bonheur de ces deux Amans (qui ne me paroissent pas indignes l'un de l'autre.) Il vous sera plus glorieux de les favoriser de votre protection; puisqu'en le faisant, vous rendrez justice à tout le monde. Il n'y a point de loix ni d'autorité de parens qui puissent l'ôter à Pignol. Il a un triple droit sur elle, elle lui appartient comme le fruit de sa victoire; elle lui est dûe, parce qu'on la lui a promise, & elle est à lui, parce qu'elle-même du consentement de ses parens lui a donné sa foi.

Tout ce qu'on peut encore ajoûter à ces raisons; c'est qu'elle est ici sous la protection de leurs Altesses, qui soûtiendront son droit, & ne l'abandonneront pas, que le mariage ne soit consommé, ensorte qu'elle puisse retourner en sûreté avec son époux.

CHAP.

CHAPITRE LXXVI.

Description de la Chasse de l'Ours.

L'Aumonier qui avoit été présent au récit de cette histoire, ne pût refuser son approbation à Don Quichotte, quoique piqué contre lui de tout ce qu'il avoit dit au sujet des faux dévots, parce qu'il paroissoit le comprendre dans la légende; mais le Chevalier de la manche n'ayant pas échapé une seule parole, qui pût rappeller le souvenir de sa folie, on le regarda comme un homme de bon sens, & parfaitement revenu des imaginations de sa Chevalerie errante.

Après qu'on eût agité encore un peu de tems les raisons des deux parties, dont on venoit de plaider la cause, il fut arrêté que Saint-Vignal & le frere de Claire retourneroient chez eux, & qu'on envoyeroit incessamment le consentement en forme, du pere & de la mere de Claire avec procuration, faute de quoi on ne laisseroit pas de passer outre; & Pi-

gnol voulant faire la premiere démarche de la réconciliation avec son rival, lui dit comme il étoit prêt à partir, qu'afin qu'il fit plus de diligence, il lui faisoit présent de son cheval, qui étoit d'un prix assez considérable. Saint-Vignal, surpris de cette action de générosité, l'embrassa, & lui dit qu'il n'étoit pas possible d'être ennemi d'un homme qui avoit l'ame si bien placée, & qu'ils seroient désormais aussi bons amis, qu'ils avoient parus ennemis. Pour le frere de Claire, on ne lui donna que des complimens qu'il reçût assez froidement; & les deux Chevaliers prirent ainsi congé; & partirent le lendemain.

Mais Pignol, qui dans le récit de son histoire, avoit promis de faire une description de la Chasse de l'Ours, quand il auroit fini, pour satisfaire à la curiosité de la Duchesse, qui le fit ressouvenir de sa parole, lui dit qu'il étoit prêt de lui obéir, puisque cela lui faisoit plaisir. On se peut trouver par occasion, lui dit elle, dans des lieux, où il y en ait plus qu'ici; & il n'est pas inutile de sçavoir comment on se comporte avec ces ani-

maux. La Chaſſe, repartit Pignol, en eſt tout-à-fait divertiſſante, mais elle eſt auſſi quelquefois un peu périlleuſe, à moins qu'on ne s'en ſoit fait une habitude; car l'adreſſe & le courage ſont plus néceſſaires que la force. Une meute de chiens, après un Ours, ne fait que le divertir; il les attend fort tranquillement, & les chiens devenus honteux & timides de ſa hardieſſe, ſe rangent autour de lui, & aboyent ſans oſer approcher, ou du moins il eſt rare qu'ils l'attaquent, ſi on ne les harcelle: & quand on le fait, on ſe met au hazard de les perdre tous. La dent du chien n'a point de priſe ſur le cuir hériſſé de cet animal; & comme il n'en peut quaſi être offenſé, il attend de ſang froid les chiens, & les expédie entre ſes pattes, à meſure qu'ils ſe hazardent d'en approcher.

Il eſt vrai cependant, que quand un Ours voit douze Limiers après ſes trouſſes, il tâche, s'il peut de les éviter, ou en grimpant ſur quelque ſapin aſſez haut pour être hors de la portée du fuſil, ou en gagnant des rochers inacceſſibles, où les chiens

ne peuvent aller ; ou quelquefois en se roulant dans des précipices , où tout ce qu'on peut faire est de le regarder, jusqu'à ce qu'on le perde de vûe ; & de quelque façon que ce soit, la Chasse est finie pour ce jour-là.

Je parle ici de la Chasse que font les grands Seigneurs, qui ont une meute & assez de monde pour prévenir toutes ses ruses; & lui tend tous les moyens de s'échaper, le conduisant adroitement dans les toiles où on le force, à peu près comme on fait le Sanglier, mais avec beaucoup plus de péril; mais pour nous autres, nous n'avons pas besoin de tant d'attirail , la ruse nous est plus favorable & plus divertissante que la force ne l'est aux autres, & voici comment nous nous y prenons.

Nous allons deux ou trois de compagnie, armés chacun d'un bon fusil carabiné, chargé à cartouche, avec un couteau de chasse à notre ceinture ou une serpe à long manche ; & dans cet équipage nous battons les lieux où nous sçavons qu'il y a des Ours , où nous tâchons de les attirer par quelque appas, qui pour l'ordinaire est un mouton gâté, que l'on mene où l'on

juge à propos de l'attaquer; & pour lors on tire deſſus; ou s'il eſt aſſez près, on ne fait que lui donner un coup de pierre par l'oreille pour l'agaſſer; s'il n'eſt pas frappé à mort, il ſuit celui qui a tiré ſur lui, & n'en ſuit pas un autre, à moins qu'il ne voulut l'arrêter & l'empêcher de pourſuivre ſon ennemi.

L'aggreſſeur, avant que d'attaquer, prend ſoin de s'aſſûrer d'un arbre, où il puiſſe monter, avant que l'Ours l'ait atteint; & le plus ſûr eſt, de ſe mettre des grapins aux genouils, afin de monter plus aiſément. L'Ours qui ſuit ſon ennemi le grand trot, ne manque pas de grimper aprés lui; & c'eſt ici que la crainte peut contriber à faire périr le Chaſſeur, au lieu que le courage joint à l'adreſſe, lui rend ce moment le plus divertiſſant. Celui qui craint ou qui ſe défie de ſon adreſſe, ne doit pas s'expoſer à attaquer l'Ours; mais s'il eſt ſûr de l'un & de l'autre, il n'y a point, ſelon mon goût, de chaſſe plus divertiſſante que celle-ci.

Il y a deux moyens d'éviter la mort & de la donner à ſon ennemi; car il

n'y va pas moins que cela, si l'on est malheureux; le premier, est, de monter au haut de l'arbre, jusqu'à ce qu'on trouve un fourché, où l'on puisse se placer commodement, de maniere que l'Ours approchant de vous, vous puissiez lui couper la patte qu'il avance la premiere, avec votre serpe ou votre couteau de chasse. C'est à celui qui s'hazarde de l'attaquer de prendre ses mesures, soit avant que de l'attaquer, ou sur le champ, s'il en a le tems. Il coupe promptement toutes les petites branches qui l'empêchent de jouer de son arme, & se tenant d'une main à une branche assez forte, pour ne lui pas donner d'affront, il attend son ennemi, qui grimpe lentement, le long du tronc de l'arbre, par le moyen de ses ongles tranchans, qui s'acrochent dans l'écorce si avant, qu'il a quelquefois lui même de la peine à les en retirer; ce qui donne tout le tems au Chasseur de se préparer à le recevoir: Enfin, dès qu'il peut atteindre à la patte qu'il avance la premiere, on la coupe d'un coup de serpe ou de couteau à la jointure; & l'Ours ne pouvant

plus avancer ver vous, demeure accroché au tronc de l'arbre, d'où il tombe; & s'assomme par le poids de sa chûte : s'il reste accroché, on lui coupe l'autre patte de devant; & pour lors ne tenant plus qu'à celles de derriere, le poids de son corps le fait tomber à la renverse; & l'on descend après lui pour l'achever.

La seconde maniere est encore plus divertissante & moins périlleuse; c'est celle dont je me suis servi contre le Ravisseur de Claire. Les Bergers quelquefois, sans autres armes que leurs houlettes, se divertissent aux dépens des Ours, lorsqu'ils les trouvent dans un lieu commode pour cela. Quand ils viennent au troupeau, ils ne font d'abord que courir après, comme s'ils vouloient le chasser. Si l'Ours a faim, il ne fuit pas beaucoup, ne voulant pas s'en retourner à vuide: alors le Chasseur s'approchant, armé d'un bon caillou, tâche de l'atteindre à l'oreille pour l'agasser, l'Ours aussi-tôt court à la vengeance, en poursuivant son ennemi. Le Berger ou le Chasseur, quel qu'il soit, s'enfuit & court à son arbre, & grimpe dessus; & se

mettant à califourchon ſur la branche la plus baſſe, c'eſt-à-dire qui ſont à dix ou douze pieds de terre, & aſſez forte pour le porter : il attend ſon ennemi, le viſage tourné de ſon côté.

Quand l'Ours eſt arrivé juſqu'à la branche ; & qu'au lieu de grimper (ce qui lui eſt facile, à cauſe de ſes ongles,) il faut qu'il marche, pour aller à ſon adverſaire. Il demeure confus, & s'arrête ; Si la branche eſt groſſe, il monte deſſus, & marche en chancellant vers ſon ennemi ; & pour lors le Chaſſeur recule, à meſure qu'il approche, & ſe moque de lui, à trois pieds de ſon nez, ſans qu'il oſe aller à lui ; & c'eſt un plaiſir de le voir marcher de niveau, plus occupé à ſe tenir, crainte de tomber, qu'à pourſuivre ſon aggreſſeur, qui entre en converſation avec lui, comme s'il avoit aſſez de raiſon pour l'entendre. Voulez-vous, lui dit-il, un morceau de pain : tenez, en voilà un, approchez-vous. Comment vous ne venez pas ? Eſt ce que vous voudriez que je vous le portâſſe, je n'en ſuis pas d'avis? Vous aurez, s'il vous

plaît, la bonté de le venir querir. L'ours enfin, qui ſent plier la branche ſous lui, & qui craint de tomber, reſte immobile, en regardant ſon ennemi: & quand le Chaſſeur eſt las du jeu, il ſe gliſſe en arriere, en ſe tenant de ſes deux mains; & gagne ainſi les plus foibles rameaux de la branche, qui en pliant, l'approche de terre; & s'il y a quelqu'un à bas, on ſe tient prêt à le recevoir, & il ſe laiſſe tomber ſur ſes pieds.

L'Ours, confus & embarraſſé de ſa perſonne, retourne à reculons vers le tronc de l'arbre; car il ne ſçauroit ſe retourner ſur une branche, à moins qu'elle ne ſoit fort groſſe, & ne peut non plus deſcendre la tête en bas; parce que ces ongles n'accrocheroient pas, deſorte qu'il lui faut une demie heure pour deſcendre, & on a tout le tems de ſe ſauver, ou la commodité de l'aſſommer en deſcendant: Voilà, Madame, les différentes manieres de chaſſer les Ours.

Cette Chaſſe, lui dit la Ducheſſe, me paroît en effet tout-à-fait divertiſſante, quand on ſçait les ruſes pour ſe garantir de la mort; mais je vous

avoue que je ne me ſens pas aſſez brave pour m'y expoſer, à moins que je n'euſſe un homme comme vous pour me raſſûrer. Vous pourriez, Madame, lui répondit Pignol, trouver de ſimples Bergers, & plus adroits & plus hardis que moi ; car je ne m'étois jamais trouvé dans l'occaſion ; & ſans le péril, où je vis ma chere Claire, je ne me ſerois pas hazardé ſeul à attaquer un Ours d'une groſſeur monſtrueuſe, & qui étoit animé par la paſſion. C'eſt auſſi, reprit la Ducheſſe, ce qui vous rend plus digne de la poſſéder, puiſqu'elvous eſt dûe, autant par cette action, que pour l'amour que vous avez pour elle.



CHAPITRE LXXVII.

Suite des jugemens de Sancho Panſa, dans ſon Gouvernement.

LE Gouverneur Sancho Panſa, que nous avons laiſſé à table avec ſes quatre nouveaux Médecins, y ſeroit volontiers reſté juſqu'à la nuit; ſans s'ennuyer, ſi l'horloge n'eût ſonné l'heure de monter au Siege pour juger les cauſes. L'Huiſſier l'étant donc venu avertir, il ſe leva, & ne ſe pouvant preſque ſoutenir, il dit, oh, oh! eſt-ce que le proverbe ſeroit menteur, qui dit qu'un ver de vin eſt ſuffiſant pour ſoutenir un homme tout un jour? J'en ai bû plus de douze, & je ne me ſçaurois ſoutenir; mais cela ne fait rien, je me tiendrai bien aſſis; & pourvû qu'on m'aide un petit à marcher, cela ne m'empêchera pas d'entendre les cauſes, & de les juger; & en finiſſant de parler, M. le Gouverneur ſe laiſſa retomber dans ſon fauteuil.

C'eſt bien dommage, dit-il, à

l'Huissier, que vous soyez venu nous troubler si mal-à-propos; mais dites-moi, ne pourroit-on pas remettre l'Audience à demain? Non, Monsieur, lui répondit l'Huissier, c'est une regle établie de tout tems, & cela derangeroit tout le monde, & feroit murmurer, Hé! dit-il, je me sentirois pourtant plus disposé à dormir qu'à juger; & si j'étois malade, par exemple? En ce cas-là, reprit l'Huissier, votre Lieutenant monteroit au Siege: Et où est-il, ce Lieutenant, repartit Sancho? Il est, repliqua l'Huissier, en campagne, parce qu'il sçait bien que vous êtes en parfaite santé. Il sçait bien, reprit Sancho, & moi je sçais encore mieux que lui, que je suis indisposé pour l'heure? mais ne laissons pas d'aller, & que dorénavant mon Lieutenant soit toujours prêt à remplir le Siege quand j'aurai quelque indisposition; & que cela soit dit une fois pour tout, ou je le casse.

Enfin M. le Gouverneur, en raisonnant de la sorte, arriva au lieu de l'Audience qui n'étoit pas fort éloigné de son Hôtel, & il y trouva l'Intendant du Duc qui venoit d'arriver.

La premiere cause qui fut appellée, fut celle d'un Marchand contre un crocheteur, & il plaida ainsi sa cause. Monsieur le Gouverneur, dit il, j'ai fait marché avec cet homme pour me porter une urne de porcelaine de la Chine, à deux lieues d'ici, chez un curieux, à qui je l'ai vendue trois cens livres. Ce crocheteur s'est amusé à boire en chemin, & s'est enyvré, & ne pouvant quasi se soutenir, s'est laissé tomber, & a cassé l'urne; je demande qu'il soit condamné de me la payer le prix qu'elle étoit vendue, ou de m'en chercher une toute semblable, s'il en peut trouver. Monsieur le Juge, dit alors le crocheteur, c'est un accident: je suis un pauvre homme qui n'ai pas vaillant en tout, ce qu'on me demande pour cette urne. Que servira-t-il de me condamner à la payer? Je sçaurai bien me faire payer, interrompit le Marchand, quand j'aurai une Sentence, c'est un drôle qui fait le pleureux. La femme & les enfans du crocheteur se prirent alors à crier miséricorde, & à implorer la clemence du Juge. Enfin, le Gouverneur ayant écouté les raisons

de part & d'autre, fut aux opinions à l'Intendant, & au Secrétaire, & leur dit ; ce Marchand ayant fait prix avec ce crocheteur pour lui porter cette urne, il eſt cenſé qu'il la doit livrer ſaine & ſauve ; & ſi le crocheteur l'a caſſée, il la doit payer ; d'un autre côté, ſi je condamne ce pauvre homme, le voilà ruiné, & réduit avec toute ſa famille à la mendicité : car quoique ce ſoit ſa faute, puiſqu'il pouvoit ne ſe pas enyvrer, c'eſt toujours un malheur qui demande un peu de compaſſion ; cependant il faut ſatisfaire l'autre, qui perd ſa marchandiſe, autant qu'il eſt poſſible, contre une partie inſolvable. J'avoue, lui dit l'Intendant, que j'aurois de la peine à trouver un temperament entre les deux extrêmités. Dans ce moment, le Marchand expoſa derechef ſes raiſons ; le crocheteur & ſa femme ſe prirent à brailler, & à pleurer de leur côté. Enfin le Juge s'étant remis dans le Siege prononça ainſi.

Les Parties entendues en leur déffenſes, attendu que le Demandeur donne le choix à ſa Patrie de lui payer l'Urne, ou de lui en rendre une ſem-

blable, nous condamnons le crocheteur à en aller acheter une à la Chine, si mieux n'aime payer celle qu'il a cassée, la somme de trois cens livres. Par la sembleu, Monsieur le Gouverneur, s'écria le Marchand, me voilà bien satisfait avec votre jugement.

De quoi vous plaignez-vous, lui dit le Juge? Voilà un homme dans l'impuissance de vous payer le prix que vous demandez de votre Urne & je le mets par mon jugement en pouvoir de s'acquitter avec vous; parce qu'en achetant une Urne de la premiere main dans le Pays, il la pourra avoir à bien meilleur marché qu'ici. Tout le monde qui s'intéressoit pour le pauvre crocheteur, se prit à frapper des mains pour approuver le jugement, & le Marchand fut obligé de sortir de l'Audience, sans oser se plaindre davantage.

Sur ces entrefaites, deux hommes entrerent, l'un desquels dit au Juge, Monsieur, j'ai ici près une piece d'orge qui est fort belle, deux vaches de la commune sont entrées dedans, & y ont fait beaucoup de dégât: cet homme que voilà, passant son chemin,

& voyant les vaches dans mon orge, s'est avisé d'aller les en chasser, justement comme j'allois les mener à la geolle, pour faire payer le délit à celui à qui elles appartiennent; & je le prens à partie pour le faire condamner à me payer lui-même le dégât, attendu qu'il est la cause que je n'ai pas emmené les vaches, & que j'ai lieu de croire qu'il a quelque intérêt à la chose: car s'il n'y en a point, de quoi se mêle-t-il? Est-ce l'affaire d'un homme qui passe son chemin, de voir si des vaches qui ne le touchent point, gâtent & mangent les grains, où il n'a rien à voir; sans lui, j'aurois été payé en menant les vaches à la geolle. Puisque vous voyïez les vaches dans votre orge, lui dit le Juge, que ne préveniez-vous cet homme; & le prendre lui même à témoin de la chose? C'est, Monsieur, que je ne les ai vûes que de fort loin, & elles n'étoient plus dans ma terre quand je suis arrivé; & à cause de cela, faut-il que je perde mon bien? Voilà une plaisante affaire, lui repartit le Juge: cet homme par un pur esprit de charité, va chasser des vaches qu'il voit dans

un

un champ d'orge, & vous le prendrez à partie, comme si ces vaches lui appartenoient. Oui, Monsieur, repartit l'homme, de quoi se mêle-t-il? sans lui, comme je l'ai déja dit, je les menois à la prison, & le dégât m'auroit été payé suivant l'estimation, & m'en voila revenu! si vous ne le condamnez pas à me le payer. Monsieur, interrompit l'homme en question, à qui on prétendoit faire payer le dégât, les vaches ne faisoient que d'y entrer, & elles n'y ont presque rien fait; mais on auroit été bien aise de les prendre pour leur faire payer le dégât que d'autres y ont fait: ou peut être même des bêtes fauves, qui n'appartiennent à personne. Allez, mon ami, dit alors le Juge à cet homme, poursuivez votre chemin; & vous, dit-il à l'autre, que cet exemple vous apprenne à mieux garder votre orge: car si je condamnois cet homme pour une action de cette nature, cela seroit de mauvais exemple, & empêcheroit qu'on se prêtât charitablement aucun secours les uns aux autres, & je le condamnerois plûtôt à payer le délit, si vous aviez des preuves, que passant

près de-là, il eût laissé les vaches dans le grain, lui étant possible de les en chasser: car celui qui voit assassiner son frere sans le secourir, le pouvant faire, est complice de sa mort, comme s'il en étoit lui-même l'assassin.

A peine cette cause fut-elle finie, qu'on vit entrer quatre femmes fort empressées, qui tenoient un homme par ses habits, quoiqu'il ne se fit pas tirer; car il venoit de sa bonne volonté en riant & en se mocquant des femmes qui le tenoient. Quand tout ce cortege fut arrivé près du barreau, l'une des femmes prenant la parole d'un ton fort empressé, dit au Juge, Monsieur, cet homme que voilà vient de trouver une bourse dans la rue; & comme nous la lui avons vue amasser, nous avons retenu part comme de raison, & il refuse de nous la donner, & même de nous faire voir ce qu'il y a dans cette bourse, & se moque encore de nous, ce qui nous a obligé de l'amener devant vous pour juger le différend.

Femme, lui répondit le Juge, répondez à ce que je vais vous demander, & vous serez vous-même votre

Juge. Suppoſons que ce ſoit vous qui ayez perdu cette bourſe ; & que retournant ſur vos pas pour la chercher, on vous indique enfin celui qui l'a trouvée, & que cet homme, au lieu de vous reſtituer votre bien, vous diſe, il eſt vrai que j'ai trouvé cette bourſe; mais dans le même inſtant que je l'amaſſois, quatre diableſſes de femmes ſe ſont jettées ſur moi en en retenant part, & pour me débaraſſer d'elles j'ai été obligé de partager ce qu'il y avoit dans la bourſe en cinq. Vous ſatisferiez-vous de cette réponſe? La femme demeura court là-deſſus; & Sancho reprenant la parole, lui dit, encore, répondez donc? car c'eſt ainſi que l'on juge ſoi-même ces ſortes de cauſes, en ſe mettant à la place du perdant. Ne diriez-vous pas à cet homme, êtes-vous le maître de diſpoſer d'une choſe que le hazard vous fait tomber entre les mains? vous n'en êtes que le dépoſitaire, & je vais vous appeller devant le Juge pour vous faire condamner à me reſtituer ce qui m'appartient, ſauf votre recours contre ceux en faveur de qui vous en avez diſpoſé, & le Juge ne manqueroit pas

de le condamner avec dépens. Sur cela une des autres femmes dit, & si personne ne reclame la chose perdue, elle lui restera donc en propre, tandis que nous qui étions à deux pas de lui, & qui l aurions pu amasser, s'il n'avoit eu le devant, ni aurons aucune part? Si personne ne reclame la chose perdue, repartit le Juge, & qu'elle mérite la peine, il doit lui-même la faire afficher; & si après cette précaution, il ne découvre pas le perdant, il en reste toujours dépositaire, & cela devient une affaire de conscience pour lui; car on ne sçauroit avec justice le dépouiller d'une chose dont le sort l'a rendu dépositaire, & dont par conséquent il est responsable. Quoique ces sortes d'occasions n'arrivent pas souvent, je ferai là-dessus quelques réglemens pour réprimer l'abus de ces reteneurs de part : allez, femmes, & qu'on ne m'étourdissent pas davantage de ces sottises là.

Il entra en même tems deux femmes éplorées, qui dirent au Juge, Monseigneur, nos maris sont au cabaret, où ils se sont enyvrés, & ils se battent à présent comme des désespé-

tés, & sont si fort acharnés l'un sur l'autre, qu'il nous est impossible de les séparer. Nous vous supplions d'envoyer quelqu'un au secours : Le Juge aussi tôt y envoya deux Archer, & les femmes sortirent avec eux. Les Archers en effet secondés des femmes, vinrent à bout de les séparer; mais dès qu'on les lâchoit, ils revenoient aussi tôt à la charge; & se prenant au crin, se gourmoient à coups de poing de la meilleure grace du monde. Les Archers qui n'avoient point d'autre ordre que de les séparer, voyant que c'étoit peine perduë, s'aviserent de faire tirer du vin; & s'approchant d'eux le verre à la main, les convierent de boire à leur santé : le vin fut en effet le Dieu de la paix, & le médiateur de la querelle, dont le vin même avoit été la cause. On se remit à table : les femmes par complaisance furent de l'écot : les Archers faisoient les honneurs, & cinq ou six pintes de vin se vuiderent avec autant de diligence que de plaisir : plus de querelle entre les deux premiers champions, bras dessus, bras dessous; en un mot, la paix fut faite & signée à coups de verres, si bien que les deux en-

nemis réconciliés, s'endormirent ſur la table.

Les Archers s'étant ainſi acquités de l'ordre qu'on leur avoit donné, & ayant environ deux pintes de vin chacun dans le corps pour payement, voulurent ſortir pour retourner à l'Audience; mais le Cabaretier les arrêtant, leur dit: Hé! qui me payera ce dernier écot? Et parbleu, lui répondit un des Archers, ſera-ce nous qu'on envoye ici pour ſéparer ces gens-là? ne vaut-il pas mieux qu'il leur en coute quelque choſe que de les avoir eſtropiés, pour les ſéparer? Voilà qui eſt le meilleur du monde, répartit le Carbartier; mais ſi leur quérelle étoit venue pour le payement du premier écot, à plus forte raiſon refuſeront-ils de payer celui-ci, & ils ne ſont pas en état d'entendre raiſon? Les femmes dirent que c'étoit l'affaire de Monſieur le Gouverneur. Les Archers qui n'étoient gueres moins yvres que les premiers, voulurent forcer le paſſage, mais on ferma toutes les portes, on ſe jetta ſur eux, & force leur fut de mettre l'épée à la main pour ſe défendre; les tables & les bancs furent renverſés,

les pots & les pintes jettés à la tête, & tout le Cabaret ſans deſſus deſſous, & les gens qui étoient dedans prêts à s'égorger ; tout ce que les gens du dehors pûrent faire, fut de courir à l'Audience, pour avertir le Gouverneur : il y vint lui-même, parce que l'Audience étoit finie, & fit ouvrir les portes ; & voyant tout ce déſordre, il demanda à l'Hôte, qui avoit fait le mal. Ce ſont, lui répondit le Cabaretier, les Archers que vous avez envoyés pour mettre la paix, que voilà encore l'épée à la main, parce qu'ils ont fait venir du Vin, qu'ils refuſent de payer. Tu te trompes, mon ami, lui dit le Gouverneur, ce ne ſont pas ces hommes, qui ont ainſi renverſé toute ta maiſon, c'eſt le breuvage que tu leur as donné : Et puiſque les Cabaretiers ne gardent aucunes meſures, ni dans la qualité, ni dans la nature du breuvage qu'ils donnent aux gens qui vont chez eux ; il eſt juſte qu'ils portent la peine des déſordres, qui ſe font par leur imprudence ou leur avarice, & je te condamne encore à cent livres d'amende, outre les deux écots, afin de ſer-

vir d'exemple; & je devrois encore faire viſiter ton Vin, car il ne faudroit que quatre Cabarets comme celui ci pour faire périr tous les Citoyens d'une République.

Après cette cauſe, je veux dire celle des reteneuſes de part, on appella celle d'une jeune Servante, qui avoit fait aſſigner un Habitant pour le faire condamner à lui faire réparation d'honneur, pour des injures qu'il lui avoit dites en pleines rue, & l'avoir traitée de coureuſe, & le reſte. Le Juge parlant à l'homme, lui dit : Que répondez-vous à ces accuſations ? Je dis, répondit l'homme, que c'eſt une fieffée gueuſe qui eſt entretenue. A qui appartient-elle, reprit le Juge ? Elle n'eſt pas de ce pays ci, répartit l'homme, & elle ſert en qualité de Servante près de ma maiſon. Vous dites, repartit le Juge, qu'elle eſt entretenue, & vous dites qu'elle eſt Servante, cela ne s'accorde pas; & quoique Servante, elle peut être honnête fille. Avez-vous quelque preuve de ce que vous avancez ? Oui, ma foi des preuves, répondit l'homme, on va bien appeller des témoins dans ces occaſions-là ; mais

mais voyez ſeulement la bague qu'elle a au doigt. Le Juge ayant demandé la bague, la fit voir à un Orfévre, qui ſe trouva-là, qui dit qu'elle étoit fine, & qu'elle valoit bien trente piſtolles. Oh! oh! dit le Juge à la fille, qui vous a donné cette bague? C'eſt Monſieur, répondit-elle, un maître que j'ai ſervi. Eh pourquoi, reprit le Juge, avez-vous quitté un maître ſi généreux? C'eſt, repartit la fille, crainte qu'on ne parlât mal de moi: car, voyez-vous, Monſieur, la réputation d'une fille ne tient qu'à un filet. Vous ne deviez pas, repartit le Juge, prendre cette bague, ſi vous êtes ſi délicate ſur le point d'honneur, car cela vaut deux témoins contre vous: Allez hors de Cour & de Procès, & dépens compenſés.



CHAPITRE LXXVIII.

La fin du Gouvernement de Sancho, son enchantement, & autres faits mémorables.

LE tems du départ du Duc pour Naples approchoit, Don Quichotte & son Epouse, comblés d'honneurs & de présens, crurent qu'il étoit tems de retourner chez eux, où leur présence étoit nécessaire, ce qui obligea le Duc d'envoyer l'Intendant pour relever Sancho de son Gouvernement; mais on s'y prit d'une façon bien différente de la premiere fois, quoiqu'elle tendit au même but, qui étoit de le dégoûter d'un emploi si pénible, & où il y avoit si peu de chose à gagner, & tant de risques à encourir. Voici de quelle façon l'on conduisit l'affaire.

Les quatre nouveaux Médecins vinrent un matin, quinze jours après son arrivée dans le Gouvernement, & comme il n'y avoit point d'audience ce jour-là, on le destina tout entier à se réjouir, & à faire la petite débauche. Sancho

s'accommodoit fort de ce genre de vie, respecté comme un petit Roi, de bons appointemens; & traité à bouche que veux-tu; il ne se lassoit point de faire l'éloge de ces Médecins & de l'Ecole, où ils avoient appris à traiter les gens d'une façon si salutaire, au prix du défunt Docteur Pedro Rezio, à qui il ne pouvoit songer qu'il ne le souhaitât à tous les Diables.

On mit sur le tapis les obligations qu'on avoit à Monseigneur le Duc, du choix qu'il avoit fait d'un si bon & si sage Gouverneur; on parla de faire venir Madame la Gouvernante, on proposa des partis pour les enfans de Monsieur le Gouverneur, & toutes ces propositions étoient arrosées avec des médecines, qui étoient si fort du goût du Gouverneur qu'il ne pouvoit les refuser. Enfin, après s'être médicamenté le corps suivant les ordonnances de ses Médecins, il falut donner le tems aux remedes de faire leurs éfets, & l'éfet ordinaire suivant la complection de Sancho étoit de dormir un somme de huit ou dix heures de suite.

C'étoit l'état où on souhaitoit qu'il fut, les Médecins se retirerent & l'Inten-

dant ayant donné ses ordres, on vêtit Monsieur le Gouverneur d'une chemise blanche par dessus son pourpoint, on le porta comme un sac de bled dans une litiere attelée de deux mulets, & on le mena toute la nuit à une Ferme du Duc, à une lieue du Château, où tout endormi qu'il étoit encore, on le mit dans une cave voutée, éclairée d'une triste lampe, & après l'avoir couché dans un auge, qui servoit aux cochons, on le laissa finir son somme.

On lui avoit donné deux compagnons équipés de la même façon, qui étoient des domestiques du Duc, qu'on avoit instruits à son sujet; mais qui feignirent de dormir long-tems après que Sancho fut éveillé. Ce Gouverneur enfin ayant suffisamment satisfait à la nature de ce côté là, s'éveilla vers la pointe du jour; d'abord sans refléchir ni sur sa débauche ni sur le lieu où il étoit, il commença, suivant sa coutume, à s'étendre, & puis à bâiller deux ou trois fois, & enfin à se frotter les yeux, pour ouvrir (comme il disoit) les contrevents de ses fenêtres.

Après toutes ces simagrées, il regar-

da tout autour de lui, s'il ne verroit point de bouteille : car ſuivant ſa maniere de parler, il dormoit toujours ſalé, parce qu'il étoit toujours altéré en s'éveillant ; mais au lieu de trouver ce qu'il déſiroit, il ſe vit couché dans une bierre au milieu d'une cave, éclairée de la plus triſte lumiere du monde ; d'abord il crut dormir encore, & qu'il rêvoit, ce qu'on eut lieu de juger, parce qu'il ſe recoucha ; mais comme il étoit ſaoul de dormir, il ne reſta pas long-tems dans cette poſture, ſans être bien convaincu qu'il étoit parfaitement éveillé, il ſe leva donc ſur ſon ſéant, ſe frotta les yeux encore un demi quart d heure ; & voyant toujours le lieu tel qu'il l'avoit vû d'abord, ſans voir les deux hommes qui feignoient de dormir dans un recoin, où il n'avoit pas encore porté ſa vue, il ſe prit à ſe parler à lui-même à peu près de cette ſorte.

Eſt-ce bien vous, Sancho, mon ami, qui étiez hier Gouverneur de l'Iſle Barataria, qui vous réjouiſſiez avec vos amis, & qui êtes maintenant couché dans une bierre, & enterré dans une cave, comme ſi vous étiez dé-

ſunt ? Eſt-ce que vous ſeriez mort à force de prendre des médecines, & qu'on vous auroit ainſi inhumé dans cette cave ? Il faut bien que cela ſoit, puiſque cela me paroît comme je le dis, à moins que je ne rêve ou que j'aye la berlue ; mais, ſe reprenoit-il, il me ſemble que je ne ſuis ni mort ni endormi ; & ſi je ne ſuis ni mort ni endormi, qui diable ſe mêle dans mon Gouvernement d'enterrer les gens avant qu'ils ſoient trépaſſés ; vous verrez que c'eſt une piéce de l'Intendant, & du Maître d'Hôtel, pour ſe défaire de moi, parce que toutes leurs friponneries étant découvertes, ils craignent le chatiment ; ſi cela eſt, comme je le penſe, ils ont mal pris leurs meſures, ils devoient, tandis que j'étois endormi, me creuſer une foſſe de quatre ou cinq pieds de profondeur ; & m'ayant logé là, me mettre une couverture de pierre de taille, qui m'auroit empêché de revenir. Il y a là-deſſous quelque diablerie que je n'entends pas, il faut que je tâche de débrouiller tout ceci.

Et diſant cela, il ſauta à bas de l'auge ; & ſe voyant vétu de blanc : Oh ! oh ! ſe dit-il, me voilà bien blanchement,

eſt-ce qu'on enſevelit ainſi les Gouverneurs ? Mais s'ils me croyent mort, les voilà bien loin de compte, & nous verrons beau jeu, ſi je puis retourner au monde ; voyons ſi je ne pourrai point ſortir de cette cave, & ſi j'en puis ſortir, comment on ſe comporte dans la Ville, tandis qu'on me croit mort.

Sancho là deſſus fit le tour de la cave, la lampe à la main, & vint à la porte qu'il trouva bien fermée ; & un peu plus loin apperçut les deux hommes encore couchés, qui feignoient de dormir, ce qui le fit arrêter tout court. Et ceux-ci, ſe dit-il, ſont-ils morts ou endormis. Comme il les conſideroit, il vit qu'ils ſe remuérent, mais d'une façon lente & engourdie ; & s'étant retournés, reſterent ſans mouvement comme des ſtatues. Nous ne ſommes pas morts tous tant que nous ſommes, ſe reprit Sancho ; mais qu'eſt-ce que nous faiſons ici vétus, comme des Enfans de Chœur ? Et qui ſont ces hommes-là ? Seroit-ce point deux de mes Médecins qu'on auroit auſſi renfermés ici ? Quoiqu'il en ſoit, Sancho mon ami, voilà bien du changement en peu

de tems, hier j'étois Gouverneur, je jugeois les causes, je réprimois les abus, je faisois des ordonnances, & des reglemens, & j'étois respecté comme un petit Roi; aujourd'hui me voilà confiné dans une cave ou dans un cachot, comme un criminel: notre Curé le dit bien que les grands emplois sont sujets à de grandes résolutions, & que plus on monte haut, & plus la chûte est dangereuse. Où diable suis-je? Dieu me le pardonne, & comment y suis-je venu?

Comme il raisonnoit de la sorte, les deux hommes se leverent, & l'un parlant à l'autre, comme s'il n'avoit pas vû Sancho, lui dit: C'est en verité une grande mortification que celle d'être enchanté: car encore qu'on ne souffre pas de peines cuisantes, & qu'on ne s'apperçoive pas même des besoins de la nature, c'est une vie triste & languissante, qui ne differe pas de beaucoup de la mort; toujours dans un même lieu, toujours dans l'inaction, dans l'impuissance d'agir soi-même pour sa délivrance, & ne sçachant pas même où l'on est, ni le terme qu'on a mis à

nos peines, eſclaves de la malice des Enchanteurs, & les victimes innocentes de ceux qui nous attirent tous ces chagrins.

Voilà, mon cher ami, répondit l'autre homme, ce qu'il nous en coûte pour nous être engagés de répondre pour cette pécore de Dulcinée du Toboſo, nous lui avons procuré la liberté, & elle ſe moque à préſent de nous, tandis que nous gémiſſons à la place, où ſans nous elle ſeroit encore, & nous reſterons dans cette miſerable caverne de Monteſinos, juſqu'à que cet animal de Sancho Panſa y ſoit amené, ou qu'il ait ſatisfait loyallement & de bonne foi aux 3300. coups d'étrivieres, que Merlin a ordonné qu'il ſe donnât pour le déſenchantement de cette Dulcinée.

L'homme ayant ceſſé de parler, Sancho marmottant entre ſes dents, dit: Voilà bien une autre paire de manche. Eſt ce que Merlin ſe moque de moi de me venir faire là-deſſus une quérelle d'Allemand ſur les coups de fouet que je me ſuis donnés? Il devoit ſe plaindre ſur le champ, & on auroit tâché de le contenter; par la mardi il ne l'en-

tend pas mal depuis trois ou quatre ans.

Mais, notre ami Sancho, se reprit il, avec ce beau raisonnement vous voilà toujours enchanté à bon compte, & l'on sçaura bien vous mettre à la raison malgré vous, & vous voilà confiné dans cette caverne, où personne ne sçait peut-être que vous êtes, & vous sçavez bien en votre conscience que vous avez un petit ménagé votre peau, & que puisqu'on vous payoit à votre mot, il falloit faire la besogne, comme il faut. Vous avez crû, mon ami, qu'on ne sçavoit rien de votre fourberie, & vous croyiez en être quitte, & vous ne sçaviez pas que ces diables d'Enchanteurs devinent tout, & vous voilà à présent entre leurs mains, & Dieu sçait, si l'on vous fera payer & le principal & les intérêts.

Cependant les deux autres soi disans enchantés, qui se promenoient, parurent surpris d'entendre marmoter quelqu'un ; & faisant un cri en voyant Sancho : Comment, dirent-ils, nous sommes trois ici ? Seroit-ce là le Sancho Pansa que nous attendons avec tant d'impatience pour nous délivrer, & mettre fin à notre enchantement



en reſtant à notre place. Je me ſerois bien paſſé, répondit le triſte Sancho, d'une voix dolente, de venir vous délivrer; & qu'eſt-ce que j'ai affaire dans cette caverne, non plus que vous? Ah! c'eſt lui-même, s'écria de joye un des autres, nous ſortirons bien-tôt d'ici: Allons camarade, vivat, Merlin eſt un Enchanteur de parole; de la joie, de la joie.

Dans ce moment les portes de la caverne de Montéſinos s'ouvrirent, & il entra un homme d'une grandeur au-deſſus de l'ordinaire enveloppé d'une mante noire qui traînoit à terre, le viſage preſque couvert d'une barbe blanche, qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture, un chapeau à pain de ſucre, dont les larges bords lui battoient ſur les épaules, marchant d'un air grave avec une baguette à la main, qui marquoit ſon autorité. En un mot, un homme d'une figure extraordinaire, que Sancho reconnut d'abord pour Merlin, parce qu'il l'avoit vû dans le même équipage, lorſqu'il s'engagea de payer pour le déſenchantement de Dulcinée au premier voyage qu'il avoit fait chez le Duc.

Merlin enfin ouvrant la bouche, & parlant d'une voix étonnante qui inſpiroit de la terreur : Voilà, dit-il à Sancho, ce qu'il t'en coûte pour n'avoir pas agi de bonne foi, tu as cru me tromper, & tu t'es trompé toi même, tu as voulu épargner ta peau, & voler par conſéquent l'argent qu'on te donnoit, & il te faudra ici paſſer par des mains qui ne t'épargneront pas, à moins que tu ne ſois d'humeur à reſtituer l'argent que tu as reçu au double, pour le payement d'un autre qu'on fuſtigera à ta place : choiſis donc, & prends ton parti promptement, où je fais tout preſentement entrer mes exécuteurs pour te donner, comme il faut, les 3300. coups d'étrivieres. Miſericorde, s'écria Sancho, en ſe jettant à genoux, recevoir 3300. coups de fouet ! je n'en receverai pas ſeulement un cent que je n'expire, & quand je ſerai mort qu'on m'en donne tant qu'on voudra.

Tu n'y es pas, mon ami, lui répondit Merlin, nous ſçavons bien empêcher les gens de mourir, & il ne t'en coutera que ta peau, mais non pas la vie. Il faut donc mieux ſur ce pied-là, repartit le triſte Sancho, que je paye,

& qu'on donne cette ſérénade à un autre à votre fantaiſie ; j'ai reçu dans mon gouvernement quatre cent écus d'or, voyez à combien ſe monte la ſomme que vous demandez pour les 3300. coups.

Tandis que Merlin faiſoit le calcul, Sancho étoit en poſture de tirer ſa bourſe de ſa ceinture ; mais il ſembloit qu'elle y fut attachée, tant il paroiſſoit avoir de peine à l'en arracher, ſon eſprit étoit irréſolu ſur le parti qu'il devoit prendre, ſon intérêt le ſollicitoit d'épargner cet argent : l'intérêt de ſa peau, qui le touchoit encore de plus près, vouloit qu'il rachetât ce cruel ſupplice aux dépens de ſa bourſe : en ſuivant ce dernier parti, il faloit ſe dépouiller de ſes beaux écus d'or, qu'il comptoit d'emporter chez lui : en ſuivant l'autre, il devoit s'attendre d'être dépouillé de ſa peau, & peut-être de mourir à la peine : il conclut enfin, après avoir agité la choſe aſſez long-tems, à payer les coups, & au même inſtant il acheva le grand ouvrage de tirer ſa bourſe de ſa ceinture ; & Merlin qui cependant avoit fait le compte, lui dit : Je trouve que les 3300,

coups, à quinze deniers chaque coup, qui eſt le prix dont vous étiez convenu avec votre maître ; montent à la ſomme de 206 liv. & comme il les faut payer le double pour qu'un autre ſe les donne à votre place, comme vous auriez dû vous les donner, il faut 412 l.

Sancho qui de ſon côté calculoit que les quatre cent écus d'or, valant 2280 liv. & n'ayant que 412 liv. à donner, il lui reſteroit encore dix-huit cent ſoixante & huit livres, & ce fut cette conſidération qui le fit pencher du côté du payement en argent, plûtôt que de payer ces coups en eſpece ; mais tout ce projet échoua à la vûe du plus triſte ſpectacle qu'un homme intéreſſé puiſſe voir, ayant vuidé ſa bourſe dans ſon chapeau les quatre cens écus d'or ſe trouverent convertis en réalles, leſquelles à raiſon de dix ſols ſix deniers la piece, ne montoient qu'à 130 livres. Comment, s'écria-t'il, eſt-ce qu'on vole ici les gens? J'avois quatre cent beaux écus d'or, on me les vole, & on me met à la place quatre cens réalles.

Sa colere ou plutôt ſa fureur étoit ſi

grande qu'il ne se possédoit pas; elle avoit un double motif, il perdoit son argent; & par cette perte il se voyoit dans la nécessité de recevoir le 3300. coups d'étrivieres. Deux considérations capables de le déseperer. Hé qu'est-ce qui peut m'avoir volé, si non ces deux hommes que voilà, qui se moquent encore de moi? Et tout pacifique qu'il étoit, il étoit tout prêt à se jetter dessus, lorsque Merlin le retenant, lui dit: Apprends qu'on ne vole jamais ici, puisqu'on n'y a jamais besoin d'argent; mais revenons à notre affaire; te voilà bien loin de compte, & puisque tu ne peux racheter la peine en argent, ne faut-il pas autant que tu le gagne toi-même? Sur ce pied-là, lui répondit Sancho en pleurant, il faut donc que vous me donniez les 206 liv. que vous auriez donné à un autre. Je les aurois en effet donné à un autre, reprit Merlin, si tu me les avois données, mais non pas de mon argent: tu n'as qu'à t'en faire payer à ton Maître, en vertu d'un certificat que je te donnerai, comme tu as satisfait, & que je te tiens quitte, & tous autres pour le désenchantement de Dulcinée. Merlin

ſans tenir de plus longs propos, ſortit en diſant qu'il alloit envoyer ſes executeurs.

Sancho attendoit l'arrivée des Satellites qui devoient le fuſtiger, comme un criminel attend le moment de ſon execution, c'eſt-à-dire à demi mort, ſans parole & ſans mouvement ; mais ces deux compagnons pour le tirer de cette létargie, lui dirent en le pouſſant : Camarade, comme il y a de l'apparence que nous allons tous ſortir de compagnie, il faut un peu nous réjouir enſemble avant de nous ſéparer. Eh de quoi diable ſe réjouir, Dieu me le pardonne, leur répondit Sancho en pleurant, d'aller recevoir 3300. coups d'étrivieres ſans en mourir ? Eh, comptez-vous cela pour rien, lui repartit un des autres, ma foi, il n'eſt rien tel que de vivre : vive la poule encore qu'elle ait la pepie. Et oui, ma foi, reprit Sancho, cela eſt bien aiſé à dire quand il n'en coûte rien. N'êtes-vous pas encore bien heureux, repartit un des hommes, d'être déſenchanté, & qu'il ne vous en coûte qu'une petite pénitence, au lieu de vous laiſſer ici quatre ou cinq cens ans ? Mais afin de rendre encore votre

peine

peine plus legere, ou faire enforte (autant qu'il eſt en nous) que vous la ſentiez moins, il nous faut vuider chacun deux ou trois bouteilles de vin, & du meilleur que nous avions apportés ici en cas de beſoin: en diſant cela le ſoi-diſant enchanté, tira d'une futaille défoncée qui étoit debout dans un recoin ſept ou huit caraffes & quelques reliefs; & Sancho à cette vûe ſe laiſſant perſuader à leurs raiſons, quoique tranſi de frayeur au ſeul ſouvenir du ſupplice auquel il s'attendoit. Il n'en ſera, dit-il, ni plus ni moins, & j'aurai toujours cela par devers moi, pour me donner des forces, & il m'en reviendra encore 206 livres d'argent comptant, & il ſe pourroit bien faire auſſi que mes écus d'or ſont enchantés, & qu'ils reviendront écus d'or quand je ſerai déſenchanté. Il n'en faut pas douter, lui dit l'homme, pour lui donner courage; enfin ſans s'amuſer davantage à raiſonner, Sancho ſe coucha par terre, les deux autres ayant retourné l'auge pour leur ſervir de table, ils ſe prirent tous trois à boire & à manger tant qu'il y eut de quoi; & après un repas bien arroſé,

Sancho ne ſongeant preſque plus à la ſérenade, ni aux boureaux qui devoient la lui donner, ſe coucha comme les autres, & s'endormît ainſi qu'il avoit coutume de faire, quand il étoit dans le même état.

On profita de ce tems-là pour le dépouiller, on lui couvrit tout le corps de ſang; & ſes deux compagnons l'ayant laiſſé dans cet état ſortirent, & ne revinrent que deux ou trois heures après, déguiſés en exécuteurs, armés de bonnes corroyes; & ſe ſaiſiſſant du pauvre patient encore endormi, le réveillerent à bons coups d'étrivieres, juſqu'au nombre de douze coups. Le pauvre Sancho n'eut point d'autre défenſe que ſes cris; mais on tâcha de le conſoler, en lui diſant, qu'il étoit trop tard de commencer, puiſque tout étoit fait; & ſans lui parler davantage, on lui remit ſon pourpoint, & l'ayant enveloppé par deſſus de ſon ſurplis, on le porta dans une mazure aſſez près de là, où on le laiſſa.

Sancho encore étourdi de la fumée du vin, & ne ſçachant en quel état il étoit, par rapport à ſon enchantement, reſta dans le ſilence & l'inaction une demi heure ſans ſe remuer, car on lui avoit en-

veloppé la tête. Enfin n'entendant personne près de lui, il se découvrit, & vit qu'il n'étoit plus dans le cachot. Me voilà donc, dit il, graces à Dieu & à ma peau, revenu au monde, si je ne me trompe; je ne suis donc plus dans cette caverne, où mon maître me dit qu'il avoit vû de si belles choses, & où je n'ai rien vû du tout qu'une lampe & une bierre, si faut-il que je voye si mes écus d'or sont revenus écus d'or. Comme il se débarrassoit pour chercher sa bourse, il vit son pourpoint tout plein de sang, & curieux de voir son corps, il pensa tomber évanoui à la vûe d'un spectacle si affreux. La compassion qu'il eût de lui-même, se répandit en larmes & en soûpirs. Me voilà, se dit-il, écorché comme un saint Barthelemi, je n'ai plus de peau sur le corps. Enfin les douleurs qu'il crut sentir, firent une si vive impression sur son esprit, qu'il crut n'avoir pas encore une heure à vivre : cette pensée dont il étoit frappé, lui ôtant toutes les forces, il se laissa tomber tout étendu, rappellant à sa mémoire tous ses péchés, comme s'il eût voulu en faire une confession génerale.

La vendange de la vigne du Presbitére étoit un des plus grands griefs, & celui qui sembloit le menacer d'être damné à tous les diables ; car il croyoit être excommunié : Il songeoit aussi aux trois cens coups de fouet qu'il avoit compté frauduleusement à son Maître par dessus le nombre ordonné par Merlin. Pour ceux-ci, il croyoit en être bien quitte attendu le payement qu'il en venoit de faire aux dépens de sa peau, & peut-être de sa vie.

Tandis qu'il s'entretenoit de ces douloureuses pensées, en poussant des soupirs, le visage & les mains tournés vers le Ciel, prévenu qu'il étoit écorché & prêt à rendre l'ame, ses écus d'or lui revenoient toujours dans la pensée ; car son intérêt marchoit dans son souvenir, immédiatement après ce qui regardoit sa conscience, & quelquefois devant, ses douleurs n'étant pas assez vives & cuisantes, pour qu'il se crut à l'agonie, si son imagination n'avoit pas été frappée par l'état où il se voyoit, il auroit pû connoître que le mal n'étoit pas mortel ; mais malgré sa prévention & sa

crainte, il ne pouvoit s'empêcher d'en revenir toujours à la bourse, & à ses écus d'or; & l'ayant enfin tirée de sa ceinture, & ne trouvant toujours que des réalles, cette affliction jointe à la premiere, le pensa faire mourir subitement; & lorsqu'il fût revenu à lui, il se prit à maudire, & les Gouvernemens, & tous ceux qui s'en mêloient, & à faire de sérieuses réflexions là-dessus. Me voilà bien refait, se dit-il, avec ces quatre cent réalles: est-ce que je ne voyois goûtte quand on me les a données pour des écus d'or, ou si je suis aveugle à présent en prenant des écus d'or pour des réalles? Oui, il faut que je me trompe à present, on me les a donnés pour des écus d'or, & il me souvient que celui qui me les donna me dit: voilà, Monsieur le Gouverneur, quatre cens écus d'or que je vous apporte, pour un quartier de vos appointemens, qui valent 2280 liv. Eh ne les ai-je pas regardés & comptés cent fois depuis! Il faut donc qu'on me les ait volés, & qu'on m'ait mis à la place ces 400. réalles, ou il faut croire que tous ces Gouvernemens-là ne sont qu'enchante-

mens & machines du diable, pour tromper les hommes; & il pourroit bien être que ces nouveaux Médecins qui me paroissoient d'honnêtes gens, sont de fieffés Enchanteurs, & que ce sont ceux qui m'ont enchanté, & mis en l'état où me voilà.

Oh! si jamais je guéris de cette maladie, sera bien fin qui m'attrappera à me fourer les Gouvernemens en tête. Eh qu'ils se gouvernent comme ils l'entendront. Dans ce moment, quelques douleurs des coups d'étrivieres se firent sentir: cette douleur fit que Sancho porta ses yeux sur ses playes: la vûe du sang dont il étoit couvert, le fit frémir d'horreur; & après avoir poussé un profond soupir, il se reprit à parler ainsi.

Et oui, mon ami Sancho, vous guérirez de cette maladie, vous n'avez qu'à vous y attendre, & vous n'avez que ce que vous méritez. Qui diable vous a tenté de vouloir encore tâter du Gouvernement, après y avoir été si bien régalé la premiere fois? C'est que vous croyiez vous y engraisser, & au lieu d'en revenir gras comme font les autres, vous y avez laissé votre peau; & quand vous en au-

riez raporté les quatre cens écus d'or, dequoi cela vous profiteroit il, s'il vous faut aller voir comment on traite les Gouverneurs en l'autre monde? C'eſt bien dit, que qui trop embraſſe mal étreint, & le chien qui court deux liévres, ne prend ni l'un ni l'autre, & qui avale de trop gros morceaux, eſt en danger de s'étouffer, & qui ſe frotte à la cuiſine, engraiſſe ſon habit. On vous a conduit en pompe à ce Gouvernement, & vous préſidiez là comme un Magiſtrat, & on vous en chaſſe comme un larron, & on vous ôte juſqu'à la peau, crainte qu'il ne vous en reſte quelque choſe.

Après tous ces raiſonnemens, & une infinité d'autres de la même nature, les plaintes & les gémiſſemens du pauvre Gouverneur dépouillé, firent venir à lui un paſſant: cet homme parût ſurpris de l'état effroyable où étoit Sancho, il lui en demanda la cauſe. La cauſe, répondit Sancho en pouſſant un ſoupir! c'eſt une trop longue hiſtoire, & je ſerois mort avant que je l'euſſe finie; dites-moi ſeulement ſi nous ſommes bien loin de quelques maiſons, ou de quelques Bourgs,

afin que vous puissiez m'aider à m'y conduire. Il n'y a, lui répondit l'homme, ni Bourg, ni maison qu'à plus de deux lieues, sinon le Château du Duc. Eh bien, repartit Sancho, cela me suffit, si vous voulez bien me faire la charité d'y aller; vous demanderez à parler à un Chevalier errant qui se nomme Don Quichotte, & vous lui direz, que son Ecuyer, qui étoit Gouverneur de l'Isle Barataria, est gissant dans une mazure, & vous l'amenerez ici.

L'homme que l'on a crû être de la maison du Duc, retourna au Château, & informa Don Quichotte de tout ce qui concernoit Sancho, jusqu'à lui dire qu'il étoit à craindre qu'on ne le trouvât mort, s'il n'étoit secouru promptement. Le Chevalier surpris d'une si triste nouvelle, dont il ne pouvoit comprendre la cause, monta à cheval, & suivit le guide jusqu'au triste lieu où gissoit le malade : à la verité, Sancho étoit dans un équipage à émouvoir le cœur le plus dur; car outre le sang dont il étoit couvert: son imagination blessée, & plus malade

lade que ſon corps, lui donnoit un air pitoyable & moribond : ſon cœur étoit ſi abattu par les appréhenſions de la mort, qu'il n'avoit pas la force de parler, ni le courage d'eſſayer à ſe relever : ce fut dans ce triſte état que Don Quichotte le vit ; & il en fut ſi ſaiſi, que peu s'en falut qu'il ne tombât de deſſus ſon cheval. Etant revenu de cette premiere ſurpriſe, il deſcendit de cheval ; & s'approchant du patient pour l'examiner de plus près, il lui parla à peu près de cette façon.

Dis-moi donc, ami Sancho, ſi tu peux encore parler, quel eſt ton mal ? & qui t'a mis en l'état où je te vois ? Sancho après bien des ſoupirs & bien des ſanglots, demeura court, quand il fut queſtion de parler. De dire qu'il avoit été enchanté & fuſtigé pour l'amour de Dulcinée, comme il le croyoit, c'étoit convenir que tous les préjugés de ſon Maître étoient véritables, quand il l'accuſoit d'avoir malverſé dans les coups de fouet qu'il s'étoit donné ; mais en ne diſant pas la choſe de la maniere qu'elle s'étoit paſſée, il perdoit auſſi l'eſpérance de recevoir de ſon Maître deux cens ſix li-

vres, qu'il ne doutoît presque pas que Don Quichotte ne lui payât sur la quittance de Merlin, qu'il avoit trouvée dans la basque de son pourpoint; mais si son intérêt le faisoit pencher du côté de ce dernier parti, il craignoit que son Maître ne revint à compte de ce qu'il lui avoit payé pour trois cens coups de fouet que maître Sancho lui avoit frauduleusement fait payer par-dessus le nombre ordonné par Merlin, ce qui emporteroit la somme qu'il auroit eu à recevoir. De plus, il songeoit en ce tems là à sa conscience, se croyant prêt de sa derniere heure.

Toutes ces considérations agitées de part & d'autre, lui firent prendre le parti de dire qu'il y avoit dans ce Gouvernement quelque diablerie qu'il ne comprenoit pas; que tous les officiers étoient des fieffés voleurs; qu'on lui avoit fait dès le premier jour, je ne sçai combien de pieces: & qu'enfin on l'avoit emporté pendant qu'il dormoit, & qu'on l'avoit éveillé, en lui donnant mille coups d'étriviere, ensorte qu'il ne lui restoit pas un brin de peau sur tout son corps.

Don Quichotte, touché de ce triste recit, quoique peu satisfait, ne laissa pas de se mettre en devoir de dépouiller le malade pour visiter ses playes. Il lui défit d'abord sa chemise de dessus, après cela, il tira le pourpoint; & quand se vint à la chemise, il la trouva collée au dos du patient, avec le sang & la sueur; & elle y étoit si fort attachée, qu'il étoit presque impossible de la tirer, sans faire mourir le malade dans les douleurs. On ne laissa pas d'y essayer, & peu à peu on en vint enfin à bout: cette operation ne se fit pas sans faire crier les hauts cris à Sancho. Don Quichotte lui-même donna dans l'illusion, en le croyant presqu'écorché: il eut aussi-tôt recours à son baume de fier-à bras, dont il s'étoit précautionné, & il en oignit le malade par tous les endroits affligés; & lui en ayant fait avaler une dose, le porta avec l'aide du guide sur son cheval; & chacun le tenant, l'un par un côté, & l'autre par l'autre, ils arriverent enfin avec bien de la peine au Château.

Le Duc & la Duchesse, qui sçavoient

le fin de toute cette histoire, eurent bien de la peine à s'empêcher de rire, en voyant arriver ce cortege. Il falut cependant jouer un personnage emprunté, & paroître véritablement touchés d'une infortune dont ils ignoroient la cause. On fit feinte d'envoyer des gens sur les lieux, pour faire informer de la chose, afin de châtier les coupables; mais toute cette avanture, dont on s'étoit voulu faire un jeu, pensa devenir une histoire tragique. Sancho ne fut pas plûtôt descendu de cheval, ou pour mieux dire posté à terre, que le baume de fier-à-bras qu'on lui avoit fait prendre, faisant un terrible fracas dans son corps, peu s'en falut qu'il ne rendit l'ame : il en avoit déja fait l'experience une fois, dont il avoit pensé crever; & de même qu'une plantureuse évacuation l'avoit tirée d'affaire la premiere fois, il en fut quitte celle-ci par le même moyen : enfin après qu'il fut remis des efforts qu'il avoit fait, on lui fit prendre un bouillon, & on le porta dans son lit, où se trouvant beaucoup soulagé & flaté de quelqu'esperance, il s'endormit, & son sommeil dura jusqu'au lendemain.

Dès qu'on ſçut qu'il étoit éveillé, Don Quichotte fut le voir pour viſiter ſon mal. Le bon Chevalier prévenu de la vertu merveilleuſe de ſon baume regardant de plus près le dos du malade, que le baume avoit en partie nétoyé du ſang, vit que la peau y étoit bien revenue. Courage, dit il, ami Sancho, courage, ce ne ſera rien, s'il plaît à Dieu : le baume a déja opéré, & il eſt bon de laver tout ce ſang, afin qu'il n'empêche pas l'effet du remede. A peine eut-il dit cela, qu'il courut à la cuiſine querir un baſſin & de l'eau tiede, dont il nétoya tout le ſang ; & quand il vit le corps de Sancho gros & poli, & ſans aucune cicatrice ; il ne put s'empêcher de faire cette exclamation à la louange de ſon baume. Ah ! ſecret merveilleux, envoyé du Ciel aux illuſtres Chevaliers errans, mes devanciers, comme un témoignage de la protection viſible, qu'il donne à l'Ordre illuſtre de la Chevalerie errante. Ah ! baume incomparable, baume dont les effets ſortent de l'ordre naturel, baume dont les cures peuvent paſſer pour des miracles. Quelle grace n'ai-je point à rendre au Ciel, de m'avoir révélé cette compoſition ! Dans ce moment le Duc

& la Ducheſſe qui écoutoient à la porte, entrerent avec pluſieurs Officiers de la maiſon. Don Quichotte leur fit voir dans la guériſon de ſon Ecuyer, le ſujet de l'éloge qu'il venoit de faire du baume. Sancho, auſſi crédule que ſon Maître, ſe regardant de tous côtés, & ne ſentant aucune douleur; mais au contraire gai & diſpos, & de plus bon appetit, pria qu'on le laiſsât habiller, & bien tôt après parut dans la ſalle, en faiſant un long récit de toutes les guériſons miraculeuſes, que ſon Maître avoit faites avec ce pieux baume.



CHAPITRE LXXIX.

Converſation de la Ducheſſe & de Sancho, au retour de ſon Gouvernement, du Sermon que fit l'Aumônier à la profeſſion d'une Religieuſe.

SAncho ſe ſentant parfaitement guéri, & ſa peau, contre ſon attente, revenue, comme s'il n'avoit pas été écorché. Son appetit commença à ſe faire ſentir, & lui fit tourner ſes pas vers la cuiſine; mais chemin faiſant, il trouva un Page qui l'alloit chercher de la part de la Ducheſſe, & il fut obligé de le ſuivre.

Dès que la Ducheſſe le vit, elle lui fit compliment ſur ſa guériſon miraculeuſe, & ſe prit à faire l'éloge du baume de fier-à-bras. Sancho là-deſſus alloit enfiler une liſte des cures ſurprenantes de ce baume précieux; mais la Ducheſſe l'interrompant, lui dit : aprenez-moi plutôt, ami Sancho, l'hiſtoire de tout ce qui vous eſt arrivé, & par quelle avanture vous avez été ſi maltraité; car

de mes jours je n'ai été si surprise, que je la fus hier, en vous voyant dans le triste & pitoyable état où vous étiez. L'on m'a dit que vous pestiez, & que vous maudissiez le Gouvernement, comme si c'étoit le Gouvernement qui vous eût attiré le mauvais traitement qu'on vous a fait. Monsieur le Duc envoya sur le champ son Sécretaire sur les lieux pour faire informer de la chose; les informations ne disent rien qui mérite la moindre peine.

Madame, lui répondit Sancho, le Diable est bien fin, & tous ceux qui se mêlent de ce Gouvernement-là aussi; & ils sçavent bien vous ajuster toutes ces réformations à leur profit. Ils s'entendent tous comme des larrons en foire. Le Maître d'Hôtel s'entend avec le Medecin & le Cuisinier, pour voler l'argent destiné pour la table du Gouverneur; & Monsieur l'Intendant de son côté, fait si bien son compte que les appointemens tombent dans sa poche, au lieu d'aller dans celle du Gouverneur: & j'ai appris tout le fin de cette manigance; mais au diable qui s'en soucie à présent, non plus que du Gouver-

nement : & quand ils ont vû que je ſçavois toute l'hiſtoire, & qu'on m'avoit payé un quartier de mes appointemens. Le diable leur a fouré dans l'eſprit de me jouer d'un tour de leur mêtier, pour me voler les quatre cens écus d'or que j'avois reçus; & pour m'enlever du Gouvernement, tandis que je dormois : c'eſt pourquoi je ne ſçaurois bien dire comment tout cela s'eſt fait.

Comme vous racontez la choſe, repartit la Ducheſſe, vous voudriez faire tomber la faute ſur les Officiers de la maiſon; & cela ne me paroît pas fort judicieux à vous; car vous ſçavez en votre conſcience que le mauvais traitement qu'on vous a fait, vient d'une autre cauſe qui n'a rien de commun avec le Gouvernement, ni avec les Officiers dont vous vous plaignez. Les informations nous inſtruiſent de tout; & il eſt inutile d'uſer de déguiſement. Au fonds dequoi vous plaignez-vous : nous ſçavons que les Habitans du lieu ont pris le ſoin de vous regaler, & que même vous ne vous êtes pas comporté en cette occaſion avec toute la modération

d'un homme conſtitué en dignité, qui doit ſervir d'exemple aux autres; car ſi le Gouverneur s'oublie dans l'uſage qu'il fait du vin, comment oſera-t-il réprimer les excès que font les autres ? Ne ſe croira-t-on pas autoriſé de ſon exemple ? Tous les déſordres ſe commettront impunément : & quels déſordres, Madame, m'a-t-on vu faire, repartit Sancho, par les excès du vin ? Faut il que le Gouverneur boive de l'eau ou de la ptiſanne, comme on m'en avoit donné ? Par la mardi, celui-là n'eſt pas pouri : & oui, attendez-vous y, Monſieur le Gouverneur ſera toute une matinée à parler, & à celui-ci & à celui-là, & à tenir tête à des diableſſes de femmes, qui viennent brailler dans une audience, pour une bourſe trouvée, & une autre pour ſon honneur qu'elle a perdu ; & il s'échauffera bien la poitrine à crier pour les affaires des autres : & puis eſt il de retour chez lui, bien fatigué & bien enroué à force de parler, on lui ſervira une ſoupe à la chicorée ſauvage, & un pot de ptiſanne. Tenez, Monſieur le Gouverneur, rafraîchiſ-

ſez-vous : voilà dequoi. Par la gernie, je donnerois tous les Gouvernemens aux diables s'ils reſſembloient à celui là ; & l'on trouvera encore à redire qu'on boive une bouteille de vin avec ſes amis.

Voilà qui eſt fort bien, notre ami, reprit la Ducheſſe, pourvû que cela n'aille pas juſqu'à s'enyvrer : enyvrer, Madame, repliqua Sancho, cela ne m'eſt jamais arrivé : fi donc ; eſt ce qu'on vous a dit que je m'enyvrois ? Voyez la médiſance des gens. Il eſt bien vrai que quand j'ai un petit bû plus qu'à l'ordinaire, je m'endors ; & voilà tout le mal que je fais, ou bien je dis le petit mot pour rire. Il faut avouer que le monde eſt bien méchant de regarder de ſi près aux actions d'un Gouverneur, tandis qu'on ne fait pas ſemblant de voir toutes les friponneries de ceux qui parlent mal de lui : c'eſt tout comme les filoux qui crient les premiers aux voleurs, afin qu'on ne les ſoupçonne pas d'avoir fait le vol ; & vous verrez que ce ſont ces fripons-là qui m'ont volé mes quatre cens écus d'or. Oh ! pour ce larcin, reprit la Ducheſſe, n'ac-

cuſez perſonne de la maiſon, ou prouvez ce que vous avancez : les accuſerez-vous auſſi de vous avoir enchanté & mis dans le bel état où vous étiez hier. Allons, allons, notre ami, parlons ſincérement de bonne foi, & ne vous prenez qu'à vous-même de tout ce qui vous eſt arrivé ; & convenez, que ſans votre petite malverſation, au ſujet du déſenchantement de Dulcinée, vous ſeriez encore triomphant & reſpecté dans votre Gouvernement. Merlin nous a informé de toute l'hiſtoire.

Sancho confus, & ne ſçachant que répondre, dit à la Ducheſſe ; que pour le Gouvernement, il ne s'en ſoucioit point du tout, & qu'il n'étoit pas fort curieux d'un honneur qui coûtoit tant de peine, & rapportoit ſi peu de profit ; & qu'un bon déjeûner lui feroit plus de bien au corps, qu'un pareil Gouvernement. La Ducheſſe comprenant bien à quoi tendoit ce raiſonnement, donna ordre qu'on le fit déjeûner, & l'envoya à la cuiſine.

Comme le bruit de l'effet merveilleux du baume de Don Quichotte s'étoit répandu dans toute la maiſon,

& qu'il y eût des gens assez simples pour donner dans la guérison miraculeuse de Sancho, un homme bossu & contrefait vint le trouver, & lui demanda si ce baume ne pourroit point le redresser. Sancho qui vit bien que c'étoit un railleur qui vouloit se divertir, lui dit : je ne voudrois pas que mon Maître prophanât son baume à une si vilaine cure; mais je vas vous enseigner un moyen, & je vous réponds, que si vous faites le remede, vous deviendrez aussi droit que moi : voici ce que c'est.

Quand nous serons au tems des vendanges, & qu'on fera le marc sur le pressoir; vous n'avez qu'à vous coucher dessus entre deux planches, directement sous l'arbre, & donner ordre qu'on serre bien fort, & vous deviendrez droit comme un cierge. Va te faire pendre, lui dit l'homme, avec ton remede, maudit Médecin. Tope à cela, lui répondit Sancho, pourvû que vous m'enseigniez le chemin : Et par la mardi, je n'y pense pas quand je parle, je crois que le plus habile Bourreau d'Espagne ne viendroit

pas à ſon honneur de pendre un homme fait comme vous ; & où diable mettroit il le cordeau, avec cette boſſe qui eſt plus haute que la tête ? Quand ce ne ſeroit que cet avantage, vous devriez être bien aiſe d'être boſſu. Comme je n'ai pas envie de me faire pendre, lui dit l'homme, cela ne me ſert de rien, & cela m'incommode beaucoup quand je ſuis couché, parce que je ne puis me tenir droit & je ne dors point quand je ſuis couché ſur le côté. Oh pour cela, lui répartit Sancho, je vas vous donner un expédient : vous n'avez qu'à mettre deux gros pavés dans votre lit, & vous coucher au milieu, cela vous empêchera de rouler, & vous reſterez malgré votre boſſe ſur le dos.

Comme on rioit dans la Cuiſine de cet expédient, qui penſa faire enrager celui à qui on le donnoit, il entra un Palefrenier du Duc, à qui un cheval avoit caſſé la jambe d'un coup de pied, il y avoit dix ans ; & on avoit été obligé de lui couper, parce que la fracture étoit compliquée. Cet homme voulant auſſi ſe divertir, lui dit : mon compere, on dit que votre maî-

tre ſçait faire un baume qui guérit toutes ſortes de maux, & qui vous a fait revenir la peau en vingt-quatre heures. Qui diable vous avoit ſi bien étrillé le corps, pour vous avoir écorché de la ſorte? Venons au fait, mon ami, lui répondit Sancho, ſans faire tant de queſtions. De quoi s'agit-il? Il s'agit, repartit le palefrenier, de ſçavoir ſi ce baume, qui eſt ſi merveilleux, & qui vous a fait revenir la peau, comme on dit, en ſi peu de tems, me feroit bien revenir une jambe: non pas que je croye, lui dit Sancho, pour la faire revenir, mais bien pour la réunir, & rattacher à ſa place. Où eſt votre jambe? Ma jambe, lui répondit le palefrenier, il y a plus de dix ans qu'elle eſt pourrie. En ce cas là, reprit Sancho, il faut trouver quelqu'un qui veuille bien s'en laiſſer couper une, pour mettre à la place de la vôtre; & puis il faudra vous couper une tranche de votre cuiſſe, pour rafraichir la playe; & quand tout cela ſera fait, vous viendrez trouver mon maître, & je vous réponds du reſte. Ce Palefrenier qui avoit eu deſſein de ſe mocquer, voyant qu'on ſe mocquoit de lui-même, ſe fâ-

cha & en vint aux injures. Le boſſu qui n'étoit ni plus gracieux ni plus content de l'expédient que lui avoit donné Sancho, ſe joignit à celui-ci; & l'on craignoit que bien tôt des injures, ils n'en vinſſent aux coups; mais Sancho trouvant le moyen de gagner la porte, s'en fut ſe plaindre à la Ducheſſe. Elle fit auſſi-tôt venir ces deux hommes pour entendre leurs raiſons, & ne put s'empêcher de rire de leur ſottiſe, & de la malice de Sancho.

Peu de tems après on ſe mit à table pour dîner; & Don Quichotte jugeant à propos de ſe plaindre du mauvais traitement qu'on avoit fait à ſon Ecuyer dans ſon Gouvernement, s'y prit de cette façon. Il arrive ſouvent, dit-il, que les petites licences qu'on donne aux Domeſtiques, dans la vûe de ſe procurer quelque plaiſir, les autoriſe à ſortir des bornes, perſuadés de l'impunité, de tout ce que la malice & la cruauté leur ſuggere pour ſe divertir eux-mêmes. Seigneur Chevalier, interrompit la Ducheſſe, Monſieur le Duc a prévenu les plaintes que vous pouviez faire, par les ordres qu'il a donnés auſſi-tôt, d'informer de tout,

afin de faire punir, dans toute la rigueur des loix, ceux qui ſe trouveroient coupables dans cette affaire, où nous ſommes auſſi intéreſſés que vous, puiſqu'en inſultant un Gouverneur, on peut regarder cette inſulte comme un attentat fait au Seigneur même; mais malgré tous les ſoins & toute la vigilance qu'on a priſe, tout ce que les informations nous apprennent: c'eſt que le Gouverneur ayant fait la débauche avec des Habitans du lieu, qui venoient quelquefois ſe régaler avec lui, & ayant pris un peu plus de vin qu'il ne convient à un homme raiſonnable, il s'étoit endormi dans ſon fauteuil, où on le laiſſa paſſer la nuit; que le lendemain les domeſtiques étant entrés dans la ſalle, on ne l'avoit point trouvé, quoique les portes & les fenêtres fuſſent bien fermées, ce qui nous fait juger qu'il faut que quelque Enchanteur l'ait enlevé de nuit, & l'ait porté dans la caverne de Monteſinos; car nous ſçavons de bonne part que maître Sancho n'ayant pas ſatisfait de bonne foi à la peine ordonnée par Merlin, pour le déſenchantement de Madame Dulcinée. Il étoit à pré-

mer que tôt ou tard on tomberoit ſur lui pour dégager ceux qui s'étoient rendu caution pour lui procurer la liberté; & il ne faut pas douter que ce ne ſoit là qu'on l'ait ſi bien étrillé, & après qu'il a eu ſatisfait, on l'a mis dehors, & tranſporté ſans doute où vous l'avez trouvé. Cela étant ainſi, Madame, lui répondit Don Quichotte, il n'a pas lieu de ſe plaindre, non plus que moi; & à vous parler ſincerement, j'ai toujours eu quelque ſoupçon de cette malverſation là deſſus, fondé ſur le retardement de la délivrance de Madame Dulcinée, & ſur le peu d'apparence qu'il y eût qu'il ſe fût loyalement fuſtigé, n'en ayant jamais vû la moindre marque; & il ne faut pas s'étonner ſi on l'a ſi bien accommodé: & bien lui en prend que j'aye eu du baume de fiet-à bras ſur moi, car ſans cela c'étoit fait de lui. Vraiment, Monſieur, interrompit Dulcinée, je n'ai jamais voulu me plaindre à vous de tout ce que ſa lenteur & ſa mauvaiſe foi m'ont fait ſouffrir dans cette malheureuſe caverne, crainte que vous ne le miſſiez dehors; & j'y ſerois peut être encore, ſans la charité que deux hommes touchés

de ma misère, ont eu de répondre pour moi, jusqu'à ce qu'il eût satisfait. Ce coquin là, reprit Don Quichotte, mérite donc bien ce qu'on lui a fait, quoiqu'il m'ait fait grande compassion : cela lui apprendra une autrefois à agir avec plus d'équité, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une affaire de l'importance, qu'étoit celle de l'enchantement de Madame Dulcinée.

Tandis que d'un côté on écoutoit Don Quichotte, on regardoit avec admiration le flegme de l'Aumônier, qui gardoit le silence en levant de fois à autres les épaules, & en faisant d'horribles grimaces, aussi scandalisé du ridicule plaisir qu'on trouvoit à faire parler Don Quichotte, & à rappeller les rêveries de sa Chevalerie errante, que des illusions & des folies de Don Quichotte même : & l'on crût qu'à la fin fatigué d'une conversation en même-tems si criminelle, & selon son goût si insipide, il l'auroit entrepris encore une fois sur ses enchantemens & sur la caverne de Montesinos, si dans le moment qu'il ouvroit la bouche pour parler, il ne fut entré un Messager.

Cet homme qui apportoit une lettre au Duc de la part de l'Abbeſſe d'une petite Abbaye aſſez près de-là, fit tout à coup changer de ſujet à la converſation,; on lut la lettre tout haut: elle commençoit par des complimens ſur le départ du Duc pour ſa Vice-Royauté de Naples; mais le véritable motif parut être de prier Monſieur l'Aumônier de vouloir faire une exhortation à la profeſſion d'une Religieuſe; & cela ſe devoit faire quatre jours après. L'Aumônier ayant accepté la choſe, & promis de faire de ſon mieux, on renvoya le Meſſager avec une réponſe favorable. La Ducheſſe voyant Don Quichotte rêver, lui dit: Seigneur Chevalier à quoi penſez-vous? Je ſongeois, Madame, lui répondit-il, à mon départ. Non, non, lui dit la Ducheſſe, vous ne vous en irez pas que vous n'ayez entendu prêcher M. l'Aumônier, car je veux vous réconcilier enſemble avant que nous nous ſéparions. Don Quichotte n'oſa refuſer la Ducheſſe: & ainſi ſon départ fut encore differé de cinq ou ſix jours.

L'Aumônier cependant devenu de bonne hùmeur par le plaiſir qu'il ſen-

toit, que la réputation de ſon mérite eût penché juſques dans les Cloîtres des Religieuſes, fit valoir le peu de tems qu'il avoit à ſe préparer ; mais on lui fit tant de complimens ſur la fécondité de ſon génie, & ſur la profondeur de ſon éruditon, qu'il ſortit content pour aller travailler à ce petit chef-d'œuvre, qui en faiſant avaler la pillule de la Religion Monaſtique à une jeune fille qui n'avoit peut-être pas beaucoup de goût pour le Couvent, devoit lui attirer de grands éloges ſur ſon éloquence. Monſieur l'Abbé, dit la Ducheſſe à Don Quichotte quand le Prêtre fut ſorti, eſt plein d'eſprit tel que vous le voyez ; il n'eſt pas de ces gens qui ſe piquent de briller, c'eſt un eſprit ſolide qui tend à toucher plutôt qu'à plaire. Cela étant ; Madame, répondit Don Quichotte, il lui ſera avantageux pour ſa ſanté de faire une petite évacuation de cet eſprit, car on meurt quelquefois de replétion.

Enfin le jour du Sermon étant venu, tous les Conviés ne manquerent pas de s'y trouver. Le Prédicateur prit ſon texte du cinquiéme Chapitre de ſaint Matthieu, qu'on appelle le Sermon

des huit Beatitudes, il dit : Que toutes les vertus qui nous ouvroient les portes du Ciel, ne se trouvoient plus parmi le monde corrompû ; qu'elles sembloient s'être réfugiées dans la solitude des Cloîtres & des Maisons Religieuses ; que c'étoit là qu'il faloit les aller chercher ; & que par la même raison c'étoit dans ces heureuses Retraites qu'on pouvoit se flatter de jouir de la tranquilité du cœur qui fait le plus grand bonheur de la vie, parce qu'elle est un présage de la Beatitude éternelle : & comme son dessein étoit de s'étendre sur chacune de ces Beatitudes, il partagea son Sermon en huit points, qui donnerent d'abord un préjugé d'une extrême longueur.

Un des assistans effrayé par avance se leva pendant qu'on faisoit la priere ; sa femme qui étoit près de lui, ne put s'empêcher de lui demander où il alloit : & il lui répondit assez haut : Je vais querir, lui dit-il, mon bonnet de nuit, car je pense qu'il nous faudra coucher ici. Non pas, s'il vous plaît, mon mari, lui répliqua la femme, car je vais sortir avec vous, & nous reviendrons demain à la Benediction. Plu-

ſieurs perſonnes ſuivirent ces deux-ci, & il ne reſta que ceux qui ne pûrent s'en diſpenſer.

Le Sermon en effet fut long & ennuyeux, toutes ſes propoſitions tendoient à prouver que l'unique moyen de ſe ſauver étoit le parti de la Religion & du Cloître. On l'avoit inſtruit en ſecret-là deſſus, parce que la jeune fille auroit aſſurement pris un autre parti, ſi on lui eut laiſſé le choix de ſa vocation; & le bon homme de Prédicateur plus politique en cette occaſion, que Chrétien, au lieu de reprimer le vice & l'abus des parens qui forcent leurs enfans à embraſſer un état, ſouvent tout-à-fait oppoſé à leur vocation, deviennent par cette tyrannie les inſtrumens de leur réprobation, ne s'étendit que ſur les avantages de la vie Monaſtique, ſoit qu'on y ſoit appellé ou non.

Ce Prédicateur enfin après une heure & demi, arriva à la huitiéme & derniere partie de ſon Sermon; & comme il éleva ſa voix plus qu'il n'avoit fait, il éveilla tous ſes auditeurs qui s'étoient endormis. Une femme entre autres en s'éveillant, dit : Le

voilà donc enfin à la huitiéme partie; & que n'ajoutoit-il encore : Bien heureux sont ceux qui n'ont point été à ce Sermon; comme elle parloit en baillant, elle parla assez haut, & tout le monde la pût entendre. Le Duc prit de là occasion de demander à Don Quichotte, ce qu'il disoit du Sermon. Je dirai du Prédicateur, répondit il, ce que saint Jean disoit de lui-même : *Vox clamantis in deserto* : car une partie de ses auditeurs ont déserté, & le reste a dormi. Il est constant que si Don Quichotte eût été vindicatif, il avoit assez de sujet de se venger, en lui reprochant de favoriser par sa Morale un abus contre lequel on ne sçauroit trop se récrier, puisqu'il est constant que lorsqu'il s'agit d'embrasser une vocation, d'où dépend notre salut, il faut y être appellé par la voix intérieure du Ciel, & non par l'artifice des persuasions.

Le départ de Don Quichotte ayant donc été differé, de sept ou huit jours en consideration du Sermon, la Duchesse qui trouvoit beaucoup plus de plaisir avec Sancho qu'avec son Maître, le fit venir un jour qu'elle se trou-

va

va ſeule, & le pria en qualité de Gouverneur de vouloir lui raconter quelques-uns des jugemens qu'il avoit rendus. Sancho ſans ſe faire prier, lui en enfila une legende, dont je n'ai pas voulu groſſir le volume, je me ſuis arrêté à ceux qui firent plaiſir à la Ducheſſe ; mais auparavant il eſt bon de prevenir le Lecteur d'une choſe qui donna lieu à ce fameux jugement.

Tous les Habitans du Gouvernement de Sancho, avoient réſolu d'aller en corps prendre congé de leurs Alteſſes ; le Duc ayant été informé de la choſe, & voulant ſe débaraſſer de cette incommode ambaſſade dans un tems, où il avoit aſſez d'autres affaires, dit à celui qui lui porta cette nouvelle : Que cela lui faiſoit plaiſir, puiſque c'étoit une marque de l'affection de ſes vaſſaux ; mais qu'une circonſtance pourroit arrêter l'effet de leur zele, c'eſt qu'il défendoit aux Cocus de ſe trouver à cette ambaſſade, à moins qu'ils ne vouluſſent porter des cornes ſur leurs chapeaux, & cela ſur peine de cent livres d'amende contre ceux qui ſeroient convaincus d'avoir violé ou mépriſé ſon commandement.

Cette nouvelle ayant été rapportée aux Habitans, il se fit je ne sçais combien d'assemblées là-dessus ; les uns disoient, mettons tous des cornes, cela fera rire notre Seigneur, & nous ne courons aucun risque : mais les femmes qui se croyoient interessées d'honneur dans la chose, ne voulurent jamais consentir que leurs maris arborassent mal-à-propos l'étendart du cocuage, les autres dirent, n'y allons point du tout ; aussi bien semble t-il qu'on souhaite que nous prenions ce parti. Mais comme on étoit partagé sur la résolution qu'on devoit prendre, il s'en trouva qui dirent ; si nous n'y allons point, nous passerons donc tous pour être cocus ? Les femmes cependant opinoient pour ce parti-là ; car, disoient elles, un préjugé qui offense en general tous les Citoyens d'une Ville, n'interesse pas tant que celui qui attaque un particulier. Que tous portent des cornes, c'est convenir de votre honte ; au lieu qu'en restant dans l'inaction, ce n'est au plus qu'un préjugé. Enfin en prenant le premier parti, vous devenez la risée de toute l'Espagne ; en prenant le se-

cond : toute cette affaire restera ensevelie dans le silence.

Comme cette affaire étoit devenuë le sujet de la conversation de tous les Habitans, deux hommes étant au cabaret, donnerent lieu au jugement de Sancho. Deux hommes, dit Sancho à la Duchesse, qui étoient un peu échauffés de vin, s'entretenant sur ce sujet, l'un dit à l'autre, combien crois-tu qu'il y ait de cocus dans notre Ville, en te comptant ? En me comptant, répondit brusquement le second, compte toi si tu veux toi-même, ma femme est sage. Ne te fâches pas, reprit le premier, dis moi, si tu l'aimes mieux, combien il y a de cocus ici sans te compter. L'autre encore plus offensé, se saisit d'une peinte pour en casser la tête de son adversaire. Celui ci qui n'étoit pas tout à fait si pris de vin, lui repartit, tu te fâches, quand je dis que tu te comptes, & tu te fâches, quand je dis que tu ne te comptes pas. Comment faut-il te parler ? Si je suivois, repartit le second, les mouvemens de ma colere, je t'apprendrois à parler, en te cassant la tête de cette pinte ; mais ce sera Monsieur le Gou-

verneur qui te l'apprendra, & je vais, dit-il, en sortant du Cabaret, te faire appeller par devant lui.

Ces deux hommes étant donc comparus à l'audience, celui qui se croyoit offensé, me dit, Monsieur le Gouverneur, cet homme me demande combien je crois qu'il y ait de cocus ici en me comptant; & comme il voit que je me fâche, il me dit d'un air railleur : Eh bien ! dis moi, si tu veux, combien il y en a sans te compter ? Or, vous voyez bien, Monsieur le Gouverneur, que soit que je me compte, ou que je ne me compte pas, il prétend toûjours également que je sois cocu, & ventre bleu je suis sûr que ma femme est honnête femme ? Eh qu'il se compte lui-même, au lieu d'insulter les autres. Eh vous voyez qu'il se mocque encore de moi en votre présence. Tu es une bête, dis-je, alors à cet homme de te fâcher d'une plaisanterie, lorsqu'il t'a demandé combien tu croyois qu'il y eût de cocus dans cette Ville, tu devois lui donner une liste, & le mettre à la tête ; & quand il seroit venu me demander justice de l'affront, je vous aurois mis



hors de Cour & de procès, & dépens compensés.

Cela est fort bien jugé, Sancho mon ami, lui dit la Duchesse ; aussi tout le monde se loüoit fort de vous, & je suis bien fâchée qu'on vous ait si mal-à propos enlevé de votre Gouvernement. Racontez moi donc encore quelqu'un de vos jugemens ; car j'ai bien du plaisir à vous entendre. En voici bien d'un autre, Madame, continua Sancho ! un homme met son valet dehors, sans lui payer ses gages, pour lui avoir dit quelque sottise en présence d'une bonne Compagnie, le valet fait appeller son Maître pardevant moi, & voici comment le Maître plaida sa cause.

Vous sçaurez, Monsieur le Gouverneur, me dit-il, que je suis, ou pour mieux dire, que j'étois dans les termes de me marier : (car je crois tout rompu par la sottise de ce coquin :) & comme dans ces occasions-là, on tâche de plaire par le soin qu'on prend de sa personne, je dis à mon laquais de m'aller querir un Chirurgien pour me couper les cheveux. Il fut un peu long à partir ; & dans le

temps qu'il faisoit ma commission, il me survint du monde, qui m'obligea de renvoyer le Chirurgien jusqu'à nouvel ordre. J'eus Compagnie tout le jour, & ma maîtresse me vint voir avec sa mere, parce que j'avois été indisposé. J'avois dit dès le matin à mon valet, que je voulois que mes cheveux fussent faits dans le jour; de sorte que voyant approcher la nuit, il s'approcha de moi, & me dit, Monsieur, voulez-vous que j'aille querir le Chirurgien pour vous couper ce que vous sçavez. Je lui répondis qu'il étoit un sot de me faire cette demande, voyant que j'avois compagnie, sans faire attention aux sens que les autres pouvoient donner à cette sottise, les femmes sur-tout, qui ont l'esprit plus vif & plus picquant que les hommes, prennent toûjours les choses, qui se disent dans une conversation, dans le sens le plus malin. Je m'apperçûs bientôt de la malice de leur esprit, elles se prirent à rire, quoiqu'en se cachant, & bien-tôt après se leverent, & prirent congé de moi d'un air froid à glacer, qui me donna un juste préjugé de l'impression que cette sottise

avoit faite ſur leur eſprit, de la maniere qu'elles l'avoient priſes.

Vous jugez bien, Monſieur, quel chagrin je ſentis ; je ne fus pas maître de mon reſſentiment, & je crois que ma vengeance fut bien foible envers ce coquin, en comparaiſon du chagrin que ſa ſottiſe m'attira dans ce moment, ſans parler des ſuites : car tout le monde eſt prévenu par les caquets des femmes, qui enveniment tout ce qu'elles diſent. On me rit au nez quand on me rencontre, & l'on a porté la raillerie juſqu'à faire une Chanſon ſur ce ſujet, que je vais vous dire.

Tircis bien-tôt des mariés,
Devoit groſſir la liſte ou la legende ;
Mais il eſt chaſte, il apprehende,
Et de peur qu'on ne lui demande,
Il ſe fait couper tout net ce que vous ſçavez.

Voyez, Monſieur, continua cet homme, l'opinion que l'imprudence de ce coquin a répandu de moi, & le tort que cela me fait ; pour moi, lui dis-je, je trouverois qu'il vous au-

roit rendu ſans deſſein un grand ſervice, en éloignant les femmes de vous: car le plus tard qu'on peut s'harnacher de ce bêtail, eſt le meilleur ; mais puiſque cela ne vous fait pas de plaiſir, le moyen que je trouve pour détromper le monde, eſt de faire afficher un placard à tous les carrefours, & à la porte de votre Maîtreſſe ; ſi vous voulez, je prendrai moi-même le ſoin de faire faire l'Affiche, vous n'avez qu'à venir demain chez moi. Cependant je vous condamne à payer votre valet, & aux dépens.

Cela eſt fort bien jugé, ami Sancho, lui dit la Ducheſſe ; mais je voudrois que vous me diſiez pourquoi vous avez ſi méchante opinion des femmes : eſt ce que la vôtre eſt ſi méchante ? La mienne, repartit Sancho, n'eſt pas par fois trop aiſée ; mais j'en connois de bien plus méchantes, & je pouvois y être trompé comme bien d'autres ; car ce bêtail-là eſt comme une piece fourée qui paroît bonne au-dehors, & qui ne vaut rien dedans. Vous ne ſongez pas, ami Sancho, reprit la Ducheſſe, que je ſuis femme, & que vous m'offenſez. Il eſt vrai,

repliqua Sancho, que j'ai oublié de dire, sans comparaison ; car les femmes comme vous, ne sont pas faites de la même étoffe que les autres. Fort bien notre ami, reprit la Duchesse, dites-moi à présent ce que vous fites pour afficher & détromper le public au sujet de cet homme. Ce fut le Secretaire qui la composa, répondit Sancho, quand je lui eus dit ma pensée ; & la voici.

On n'a coupé que les cheveux,
Si quelque mauvais envieux
Veut dire que c'est une Fable,
Je prouverai pieces sur table
Aux Curieux,
Qu'on n'a coupé que les cheveux.

Oh pour le coup ! s'écria la Duchesse, le Placard n'est pas mauvais : l'homme en fut-il content ? Pas trop Madame, lui répondit Sancho ; il me dit que cela acheveroit de le décrier, & que le soin qu'on prenoit de se justifier, ne faisoit souvent que fortifier le premier préjugé, dont on étoit prévenu ; que le tems étoit le meilleur remede contre un faux bruit ; je lui dis qu'il

feroit ce qu'il jugeroit à propos.

Tout étoit pour lors en mouvement dans le Château, pour le départ de Leurs Altesses pour Naples, & il partoit chaque jour quelque partie des équipages pour Barcelonne. Don Quichotte songeoit aussi à son départ, qui ne demandoit pas tant de façons. Comme il se promenoit dans le jardin, le Duc le vint trouver, & lui dit, Seigneur Chavalier, je viens vous demander conseil sur une chose que je vais vous dire. J'ai ici sept ou huit vieux domestiques qui ne veulent pas me suivre à Naples, les uns parce qu'ils ont une famille qui les retient; les autres parce qu'il sont vieux & caducs. Je voudrois récompenser leurs services de quelque liberalité, outre leurs gages. Comment en useriez-vous, si vous étiez à ma place? Quand Votre Altesse, lui répondit Don Quichotte, m'aura fait l'honneur de me dire quels sont ces domestiques, je lui dirai naturellement ce que je ferois? Il y a, reprit le Duc, un Cocher qui me sert depuis trente ans, & qui est vieux & infirme, & de plus chargé d'enfans, que puis-je lui donner au de-là

de ses gages ? Rien, répondit Don Quichotte : Car votre récompense, quelle qu'elle pût être, ne lui donnera pas le moyen de subsister avec sa famille ; mais mettez le Concierge dans qu'elqu'une de vos Terres ; & toute sa famille vivra, & vous rendra service. Ce conseil est judicieux, lui dit le Duc, & je le suivrai. J'ai quatre laquais, dont je suis assez content, qui ne veulent pas quitter leurs femmes, & les femmes ne veulent pas les suivre à Naples. Pour ceux là, dit Don Quichotte, qui peuvent encore trouver à se placer, je leur donnerois cent livres au de-là de leurs gages, & trois mois de nourriture dans votre maison après votre départ, afin qu'ils ne consument pas leur petit fait en cherchant condition ; ou s'il y en a quelqu'un qui puisse être Garde-chasse, je le conserverois en cette qualité, pourvû qu'il ne fût pas comme quelques-uns que je connois, qui ruinent tout le gibier d'une terre, quoiqu'ils n'en apportent presque point à la maison. Je crois, repartit le Duc, ceux ci fidels & affectionnés, & je prétens qu'ils aident à faire subsister les au-

tres domeſtiques ; je ſuivrai encore ce conſeil. Il ne me reſte plus à préſent que mon Intendant & mon Maître d'Hôtel qui me ſervent depuis trente cinq ans. Ne donnez rien à ces deux là, répondit Don Quichotte, s'il y a ſi long-tems qu'ils vous ſervent, ils ont ſongé à leurs affaires en faiſant les vôtres. C'eſt bien dit, s'écria le Duc, je ſuivrai encore ce conſeil, & je vous en remercie.

Comme ils finiſſoient de parler ſur ce ſujet, le Duc apperçût l'Aumonier qui ſe promenoit d'un autre côté, en diſant ſon Breviaire. Pour celui ci, dit il à Don Quichotte, il eſt attaché à ma maiſon, il a réſigné une Cure d'un bon Village, afin de n'avoir point de charge d'ame. Il a fait ſagement, dit Don Quichotte, un aveugle eſt aſſez embarraſſé à ſe conduire ſoi même, ſans s'embarraſſer de conduire les autres. Il ne laiſſe pas, reprit le Duc, d'être profond, il eſt très bon Theologien ; mais comme il n'eſt pas vif & prompt à répondre, il penſa cependant être refuſé, quand il ſe preſenta pour être reçû Curé ; & il l'auroit été, ſi l'Archevêque de Tolede,

qui étoit préſent, n'eût commandé à l'Examinateur de le recevoir. Il me paroît bon homme, dit-il, recevez-le, il vaut mieux que la vigne du Seigneur ſoit cultivée par des ânes, que de reſter en friche. Depuis qu'il eſt avec moi, il a compoſé un Livre, qui a pour titre, Abregé de la Vie des Peres, le titre tout ſeul, dit Don Quichotte, devoit faire vendre le Livre; car il n'y a gueres d'enfans qui n'achetaſſent volontiers l'abregé de la Vie de leurs Peres, pour joüir plûtôt de leur ſucceſſion. Comment donc, s'écria le Duc, vous ſçavez donc auſſi railler?

Enfin, comme on rentroit au Château pour ſouper, Sancho vint au devant du Duc tout éploré, & dit que ſon cheval étoit perdu. Le Duc fit venir les Palefreniers pour en ſçavoir la verité, & on lui dit qu'il falloit que quelqu'un des Muletiers qui étoient partis, l'eût pris pour ſe monter, le croyant de la maiſon. Sur cette réponſe, il fut queſtion de le payer à Sancho, & on lui demanda ce qu'il en vouloit avoir. Le payement, répondit Sancho, ne m'empêchera pas d'aller

à pied ; mais j'ai vû un Ane dans un coin de l'écurie, ſi l'on veut me le donner avec vingt réalles, j'en ſerai content. Le Duc y conſentit, & l'Ane fut livré à Sancho.

Après le ſouper, Don Quichotte & Dulcinée prirent derechef congé de leurs Alteſſes, afin de partir avant le jour. Et tandis que d'un côté le Duc lui réïteroit les promeſſes qu'il lui avoit déja faites de le rendre neceſſaire à Naples, & d'y venir ſignaler ſa valeur, afin de favoriſer de plus en plus le rétabliſſement de l'Ordre de la Chevalerie errante, la Ducheſſe de ſon côté, donna de nouveaux conſeils à Dulcinée, qui tendoient à retenir par ſon adreſſe & ſa complaiſance, ſon mari chez lui : elle accompagna ſes conſeils de pluſieurs préſens, & on ſe ſépara ainſi les uns des autres.



CHAPITRE LXXX.

Départ de Don Quichotte & de Dulcinée pour retourner chez eux : Histoire des deux Sœurs Jumelles, & quelques autres particularités.

DON Quichotte, Dulcinée, Sancho & une femme de chambre, partirent donc dès la petite pointe du jour, car Don Henriquez & le Bachelier étoient retournés deux ou trois jours après leur arrivée ; l'un pour aller à Madrid, chargé de l'état de recommandation pour obtenir quelque chose du Roi, l'autre pour aller à son Prieuré qui étoit sur la même route.

Quoique toute la suitte de Don Quichotte fut reduite à son seul Ecuyer, il ne laissoit pas de paroître un homme de distinction. Il étoit bien équipé, & ne sentoit plus comme autrefois, son pauvre Chevalier errant, sinon à son casque & à sa lance qu'il avoit voulu prendre à toute force. Il étoit monté sur un cheval de prix & il le manioit assez bien. Dulcinée assez bien mise étoit sur une haquenée richement harnachée, il n'y avoit que

Sancho qui par sa monture asine démentoit le reste de l'équipage. Son âne étoit pourtant très-bon, mais encore plus capricieux, & dur aux coups; de sorte qu'il étoit souvent obligé de descendre, pour lui donner une vollée de coups de bâton à son aise, à quoi l'animal retif ne répondoit qu'à bons coups de pied sans avancer un pas.

Le premier jour du voyage fut le plus fâcheux pour le maître & pour l'âne, peut-être parce qu'ils ne se connoissoient pas encore; & comme Sancho enrageoit de voir que son maître le dévançoit de beaucoup, le grison qui en étoit la cause, en portoit aussi la peine sur ses côtes. Comme il lui donnoit une serenade à tour de bras pour le faire passer un petit ruisseau, deux Cavaliers qui passoient leur chemin, s'arrêterent, & prenant compassion du pauvre animal, dirent à Sancho: Qu'il étoit bien cruel de maltraiter ainsi ce malheureux baudet. Je ne sçais qui me tient dit l'autre que je ne descende pour te régaler de la même façon. Sancho les regardant & jugeant à leur équipage, que c'étoient des Officiers d'Armée, se tourna du côté

côté de son âne le chapeau à la main, & lui dit : Monsieur, mon âne, je vous demande pardon, je ne sçavois pas que vous eussiez des amis en Cour. Les Cavaliers se prirent à rire & passerent leur chemin, & l'âne en considération du compliment se prit aussi à marcher.

Le soir du second jour depuis leur départ, ils arriverent à une Hôtellerie écartée, où ils jugerent à propos de coucher, parceque Dulcinée se trouva mal. Les Hôtelleries en Espagne, qui sont bâties exprés pour servir uniquement à cet usage, sont disposées de maniere que toutes les chambres répondent dans une gallerie ou coridor, à-peu-près comme celle d'un dortoir, & ne sont remarquables que par un chiffre ou une lettre qui est au dessus de la porte. Don Quichotte fut conduit avec son épouse dans une de ces chambres, & après avoir mangé un morceau, il se coucha à cause de l'indisposition de sa femme ; mais environ deux heures après il fut obligé de se lever, à cause d'une vapeur qui lui prit, qui l'obligea de rester dans un fauteuil auprès du feu le reste de la

nuit. Ce fut un grand bonheur pour lui, & pour toutes les perſonnes qui étoient dans l'Hôtellerie, que l'indiſpoſition de Dulcinée l'obligea de ſe lever, car ſans ce petit malheur, il en ſeroit arrivé un bien plus grand.

Comme il étoit près du lit, toujours attentif au mal de ſa femme, à demi aſſonpi, un brandon de feu que le vent fit paſſer devant la fenêtre de ſa chambre l'éblouit, & le fit lever pour voir ce que c'étoit; après avoir vû de la fenêtre le feu que le vent emportoit avec violence dans la campagne, il courut à la porte, & vit de la galerie que le feu étoit aux écuries, ſur le derriere de la cour: tout ce qu'il put faire dans cette occaſion où la ſurpriſe & la crainte s'emparent de l'eſprit, fut de crier & d'éveiller tout le monde. Bientôt l'hôte & tous les Domeſtiques, parurent dans la cour, & preſqu'au même inſtant tout ce qu'il y avoit d'étrangers logés; & tandis que les uns ſongeoient aux moyens d'éteindre le feu; les autres ſe préparoient à déloger.

Parmi toût ce monde diverſement occupé, il ſortit de deux chambres voi-

ſines de celle de Don Quichotte deux jeunes hommes, qui voyant le danger qu'il y avoit de reſter, parce que le vent portoit du côté des chambres, entrerent dans l'écurie pour aider à leurs gens à ſortir les chevaux, & les atteler promptement aux voitures, afin de ſortir au plûtôt. Don Quichotte en fit autant de ſon côté, & tout étant en état, & les voitures déja hors de la cour, un de ces hommes courut pour prendre ſa femme, qui étoit encore au lit ſaiſie de peur, il l'enveloppe de ſon manteau, & ſans s'amuſer, l'emporte dans cette équipage dans le carroſſe. L'autre jeune homme qui avoit une chaiſe de poſte à lui, courut de même que le premier à ſa chambre pour emporter ſa femme, & ne la trouvant point dans ſon lit, parce que le premier l'avoit emportée par mépriſe, il crut s'être mépris de porte, il entre dans la chambre voiſine, ſe ſaiſit de la femme de l'autre, qu'il crut être la ſienne, & toute endormie qu'elle étoit, l'enveloppe de ſes hardes & l'emporte dans ſa chaiſe, & fait partir.

Pour Dulcinée la peur eut la vertu de la guerir tout d'un coup, elle fut

plûtôt prête que les chevaux, & plûtôt dehors de l'Hôtellerie que Don Quichotte. Le jour commençoit à poindre, & le vent s'étant appaisé, on avoit lieu d'esperer que le feu n'iroit pas plus loin qu'une couverture de paille, où il avoit pris par la négligence d'un palefrenier.

La chaise de poste & ceux qui étoient dedans prirent le chemin de France par la Catalogne & le Roussillon; le coche qui venoit de Seville y alloit aussi, mais par un chemin tout opposé qui étoit par Pampelune & Fontarabie, de sorte, que l'Hôtellerie se trouvant sur la croisée de ces deux chemins, les uns furent d'un côté, & les autres d'un autre dès la sortie de la porte.

Quand la jeune femme qui étoit dans la chaise fut revenue du saisissement, où elle étoit, elle regarda la voiture, & surprise de se voir dans une chaise avec un homme au lieu du coche qui étoit rempli de monde, elle leva les yeux sur celui qui la tenoit entre ses bras, & le reconnoissant aussitôt, Ah! juste ciel, s'écria-t-elle; Antonio, quel démon vous a transporté ici pour m'enlever? A peine eut-

elle fini de parler qu'elle s'évanouit. Antonio ne comprit rien autre chose dans ce discours, sinon que la vapeur la faisoit extravaguer, il fit arrêter la chaise afin de la secourir, il lui fit prendre avec bien de la peine quelque liqueur, & joignant les plus tendres caresses accompagnées de larmes, aux soins de la soulager, elle reprit enfin connoissance; mais au lieu de répondre à ses empressemens, elle le repoussoit de toute sa force, comme elle auroit pû faire un ravisseur ou un ennemi.

Antonio prenant toujours tous les efforts qu'elle faisoit pour l'éloigner & le repousser, pour un effet de la vapeur, n'y faisoit pas beaucoup d'attention, il fit marcher les chevaux le grand pas, afin d'avancer; la jeune femme devenue furieuse par l'opinion, où elle étoit qu'Antonio l'enlevoit, employoit toutes ses forces pour se tirer de ses bras & sauter à terre; lui prévenu que c'étoit sa femme, n'opposoit aux coups & aux injures dont elle l'accabloit que des caresses, il attendoit toujours que la vapeur se passât, & elle paroissoit plûtôt s'augmenter à en juger par les

efforts qu'elle faisoit contre lui, & il eut besoin pendant plus d'une heure de toute sa force pour la retenir.

D'un autre côté, celle qu'on avoit portée dans le coche toute endormie, cachée & enveloppée de ses hardes, se voyant au milieu de plusieurs personnes, qu'elle ne connoissoit pas, fut aussi surprise que la premiere l'avoit été de se voir seule, après avoir considéré dans le silence tout ce monde comme une personne qui se croit encore endormie & qui rêve, portant enfin ses regards sur celui qui la tenoit sur ses genoux : Ciel ! que vois-je, s'écria-t elle, où suis je, & où est mon mari ? Votre mari, lui dirent les gens du coche, est ce que vous rêvez ? Ne le voyez vous pas qui vous tient & qui vous embrasse ? Non, non, dit-elle, en le repoussant, ce n'est point-là mon mari, & à l'instant elle se prit à crier au cocher d'arrêter & s'évanouit.

Don Quichotte qui suivoit pour un peu de tems le même chemin, entendant les cris de la jeune femme, piqua son cheval, & fut à la portiere du coche, & levant le mantelet qui étoit baissé de ce côté-là, parce qu'il faisoit

du vent, demanda ce que c'étoit, les gens du Coche lui répondirent que c'étoit cette jeune femme, à qui la frayeur du feu avoit troublé l'eſprit, de telle ſorte qu'elle ne reconnoiſſoit pas ſon mari. Don Quichotte la regardant à deſſein de la ſoulager, dit : Je connois cette jeune fille, qui ſervoit il n'y a pas long-tems dans mon village en qualité de Bergere. Vous vous trompez, Monſieur, lui dit aſſez bruſquement le jeune homme qu'on croyoit ſon mari, elle n'a jamais ſervi en cette qualité. Et moi, lui répondit auſſi bruſquement Don Quichotte, je ſuis ſur que je ne me trompe pas, & je m'en rapporte à elle-même, dès qu'elle aura repris connoiſſance. Parbleu, lui répartit le jeune homme, nous avons bien affaire de votre témoignage, eſt ce que vous croyez que je ſuis yvre, pour ne pas reconnoître ma femme ? & n'ai-je pas pour moi toutes les perſonnes qui ſont ici ?

Don Quichotte bien perſuadé que celle qu'il voyoit étoit une jeune Bergere qu'il avoit vû garder les moutons vers la Roda, ſe mit dans l'eſprit que ce jeune homme, étoit quelque bandoullier déguiſé qui l'avoit enlevée

pour l'aſſaſſiner ou l'empoiſonner, quand il l'auroit en ſa poſſeſſion, & lui parlant d'un autre ton, prévenu de cette opinion : Crois-tu, lui dit-il que le témoignage de toutes ces perſonnes & celui de toute la poſtérité d'Adam puiſſe prévaloir ſur celui de mes yeux & ſur celui de la perſonne même ?

Dulcinée cependant s'étant approchée de la portiere, tira de ſa poche une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, qui aida beaucoup à faire revenir la jeune femme ; & quand elle eut repris ſes ſens, Don Quichotte lui parlant un peu haut, lui dit, Suſanne, ne me reconnoiſſez-vous pas ? Suſanne ayant levé les yeux, dit : vraiment oüi, Seigneur Chevalier, je vous reconnois bien. Eſt ce le ciel qui vous fait trouver ici pour me deffendre ? Vous ſçavez que vous vous êtes offert génereuſement à être mon Protecteur. Je ne ſçais en quelle compagnie je ſuis, ni comment il ſe peut faire que j'y ſois : il faut qu'on m'ait enlevé dans l'Hôtellerie, pendant que je dormois. Je vous prie ne m'abandonnez pas : en diſant cela, elle ſe leva, & s'avançant

à la portiere, Don Quichotte la reçut entre ſes bras, & la porta ſur ſon cheval aſſez loin du Coche, où il la mit ſur l'herbe à l'ombre de deux ou trois ſiéges qui étoient-là.

Il n'en falut pas davantage à Don Quichotte, pour le confirmer dans ſon préjugé ; & ne gardant plus de meſure avec le jeune homme, qui ſe diſoit mari de Suſanne, il le traita de ſcélérat & de bandoullier. Le jeune homme qui étoit brave, ſaute à bas du Coche; & mettant la main ſur la garde de ſon épée, dit à Don Quichotte, d'un ton plein de colere : N'en es tu pas un, toi-même, qui vient ſous un faux prétexte, pour voler & piller ce Coche ? Don Quichotte fut ſi outré de cette injure, que ſans attendre que l'autre eût achevé de parler, il tira ſa bonne épée de ſon fourreau ; & la faiſant flamboyer en l'air, menaçoit & le jeune homme & tous ceux qui prendroient ſon parti, de les tailler en piéces ; & comme quelqu'un voulut s'ingérer de parler en faveur du prétendu mari de Suſanne, il piqua ſon cheval vers le Coche ; & frappant à droit & à gauche, il auroit écharpé tout le monde, ſans le

mantelet, qui porta tous les coups, & favorisa la fuite des gens qui sortirent par l'autre portiere, & s'enfuirent, persuadés que c'étoit effectivement un voleur & un bandoullier.

Pendant tout ce vacarme, Dulcinée s'étant coulée à bas de la haquenée, s'entretenoit avec Susanne, qu'elle reconnut aussi; & s'étant assise près d'elle pour l'interroger sur cette avanture, Susanne lui dit: qu'elle étoit partie de la Roda avec son mari, dans une chaise de poste, pour passer en France, par la Catalogne & le Roussillon; qu'on l'étoit venue prendre toute endormie dans son lit, pour la transporter dans ce Coche, dont elle ne connoissoit pas une personne, ni même celui qu'on lui vouloit faire passer pour son mari.

Dulcinée ayant entendu ce discours, s'approcha des personnes qui venoient de sortir du Coche, & leur dit; il ne s'agit plus ici d'user des voies de violences & de rigueur. Venez & entendez de la bouche de Susanne même, la confirmation, de ce que mon mari vous vient de dire. Susanne, dit alors le jeune homme, c'est ainsi que se nomme la sœur de ma femme; mais je ne

la connois pas, & je connois celle-ci pour être ma femme. Et si elle vous dit qu'elle ne l'est point, lui dit Don Quichotte que lui répondrez-vous? Je répondrai, dit le jeune homme qu'elle rêve ou qu'elle a perdu l'esprit. N'ai-je pas pour témoins toutes ces personnes qui sçavent que je suis entré dans ce Coche, comme il passoit à six lieues de Ciudad real. Voyons donc, reprit Don Quichotte, en retournant vers Susanne, ce qui se trouvera de vraisemblable en cette avanture.

Toutes ces personnes s'étant donc approchées de Susanne, elle leur expliqua toute l'énigme, en leur disant qu'elles étoient deux sœurs jumelles, parfaitement ressemblantes, que sa sœur aînée étoit Demoiselle d'honneur d'une femme de qualité, où son Amant l'avoit placée : que pour elle, qui se nommoit Susanne, elle étoit restée à Ciudadreal auprès des enfans, dont sa sœur étoit auparavant gouvernante, où un jeune homme de famille l'ayant recherchée, elle l'avoit enfin épousé; & que pour éviter l'effet d'une conspiration de quelqu'un de ses parens, qui avoit résolu de la faire périr, elle

s'étoit enfuite de nuit, & s'étoit mise Bergere, pour être moins connue; & qu'enfin son Amant l'étant venu chercher, & l'ayant épousée, ils étoient partis aussi-tôt dans une chaise de poste, à dessein de passer en France pour s'y établir.

Le jeune homme surpris de ce discours, où il reconnoissoit beaucoup de vérité, parce qu'il étoit informé de toutes les circonstances de cette histoire, lui dit : Si vous êtes véritablement Susanne, & par conséquent ma belle-sœur, qu'est donc devenue ma femme, & comment ce changement s'est il pû faire ? Comme il y a de l'apparence, lui répondit Susanne, que vous vous êtes mépris de chambre, quand vous m'avez prise dans mon lit, il peut bien être aussi que mon mari en ait fait autant, & que votre femme est à présent dans la même peine que moi, & mon mari aussi embarassé que vous. Toutes les personnes du Coche, écoutoient avec admiration le récit de cette avanture ; & les habits de Susanne, sur lesquels on n'avoit fait jusques-là aucune attention, acheverent de détromper ceux qui, un moment auparavant, soute-

noient que c'étoit la femme de ce jeune homme.

Cependant ni l'homme ni Susanne ne sçavoient quel parti prendre. Le premier ne vouloit pas remonter dans le Coche, qu'il ne sçut des nouvelles certaines de sa femme; & le Coçher qui n'entendoit pas beaucoup de raison, pressoit toutes ces personnes de remonter afin de marcher. Il n'avoit que le tems qu'il lui faloit pour arriver au gîte avant la nuit. Susanne ne vouloit point non plus suivre son beaufrere & laisser son mari dans la peine, où elle avoit lieu de croire qu'il étoit, elle auroit plus volontiers suivi Don Quichotte, & retourné à la Roda. Chacun donnoit son avis; & tandis qu'on délibéroit sur cette grande affaire, sans qu'on put s'en tenir à aucun des conseils qui se donnoient, le Cocher pestoit & juroit comme un possédé, & menaçoit de partir. Tout l'esprit de Don Quichotte échoua dans cette occasion; & son conseil qui étoit de retourner à l'Hôtellerie, & d'y attendre Antonio, souffroit ses difficultés comme les autres; car il n'étoit pas sûr qu'Antonio, revint; & il pouvoit prendre avec sa belle-sœur des mesu-

res toutes opposées à celles qu'on prenoit de ce côté-ci.

Sancho qui jusques-là avoit écouté, sans rien dire contre son inclination naturelle, voyant l'embarras où l'on étoit, prit enfin la parole, & dit, que si l'on vouloit s'en rapporter à lui, il trouveroit un expédient. Je viens, dit-il, d'être Gouverneur & Juge; & j'ai bien accordé d'autres affaires que celle-là. Tout le monde regardoit cet original, qui se disoit avoir été Gouverneur, & on rioit en le regardant; mais Don Quichotte ayant assuré qu'il disoit la vérité, & qu'on pouvoit s'en rapporter à lui, la peine où l'on étoit, fit qu'on lui permit de dire son sentiment, & l'on se tût aussi-tôt pour l'entendre. Vous voilà, dit-il, tous tant que vous êtes, bien embarrassés pour peu de choses; c'est dommage que vous n'ayez de grandes affaires à démêler, comme j'en ai eu; & j'irois par ici & j'irois par y là, & boutte & vous en aurez, & au bout du compte vous voilà aussi avancés, que si vous n'aviez rien dit. Cela me fait songer à un certain gausseux qui me vint consulter pour se divertir de moi sur une chose qui l'em-

barraſſoit beaucoup, à ce qu'il me diſoit. M. le Gouverneur, me dit-il, j'ai dans mon jardin un olivier, qui n'eſt pas fort gros, mais qui eſt fort haut ; & il y a à l'extrémité d'une de ſes branches un nid de ſerins de canarie, que je voudrois bien avoir, & je ne ſçai comment m'y prendre. La branche eſt trop foible pour qu'on y puiſſe appuyer une échelle, & je ne ſçai même ſi on en trouveroit une aſſez grande. Je ne veux pas jetter le nid à bas avec une perche, crainte de tuer les petits. Et où diable vas tu t'enfourner, maudit babillard, interrompit Don Quichotte, avec ton hiſtoire, qui n'a rien de commun avec le ſujet dont il eſt queſtion ? Te mocques tu de Dieu & du monde, d'abuſer ainſi de la complaiſance qu'on a de t'écouter : Voilà ſon vice, dit-il, en parlant aux autres perſonnes : il vous enfile de maudits préambules, qui ne tendent ſouvent qu'à dire une ſottiſe, qui me font quelqueſois déſeſpérer. Oh par la mardi, interrompit auſſi Sancho, en voici bien d'un autre ; ce n'eſt donc pas-là un préambule, que ce que vous venez de dire ; & vraiment nenni, car c'eſt notre Maître qui parle, & ſi

c'étoit Sancho Pansa, se seroient de pures sottises. Eh bien voilà qui est fini, je n'ai plus rien à vous dire. Maudit babillard, lui dit Don Quichotte, en colere, est-ce là l'expédient que tu avois à donner. Eh vraiment non, reprit Sancho, ce n'est pas-là l'expédient mais c'étoit pour y venir; & si vous ne m'aviez pas interrompu, l'histoire seroit finie, au lieu qu'il faudra que je la recommence pour retrouver où j'en étois.

Tout le monde le regardant comme un sot, qui ne méritoit pas qu'on s'amusât à l'écouter, on se disposoit à remonter dans le Coche, parce que le Cocher pressoit, & menaçoit de toucher les chevaux, & de laisser-là ceux qui ne voudroient pas remonter; mais le jeune homme qui ne vouloit pas aller plus loin sans sa femme, obtint encore un moment de tems pour attendre la fin de l'histoire de Sancho, & voir à quoi tendoit ce préambule. On lui dit donc de continuer, & de se dépêcher, s'il avoit quelque bon conseil à donner. Je vous en répons, dit-il, & nous en avons donné pour de plus grandes affaires, & nous ne demeu-

tons pas en défaut pour ſi peu de choſe. Maudit babillard, lui cria encore Don Quichotte, finiras-tu une fois en ta vie, puiſqu'on a encore la complaiſance de t'attendre. Eh c'eſt, reprit il, ce que je veux faire auſſi, & vous ne pouvez pas vous tenir vous-même de parler. Et que diable ne me laiſſez-vous dire, ſans me troubler, je ne ſçais plus où j'en étois, & c'eſt vous qui êtes cauſe que je n'ai pas fini à cette heure? Tu en étois, s'il m'en ſouvient, lui dit Don Quichotte, à un nid de ſerins qu'on ne vouloit pas jetter à bas avec une perche. Ah! oui, je m'en ſouviens, reprit Sancho, de peur de tuer les petits. Je promis à cet homme d'aller ſur les lieux, & j'y fus; & après avoir conſidéré le nid, je lui promis de revenir le lendemain, & que je lui donnerois un expédient tel qu'il le déſireroit, pour avoir les Serins, ſans riſquer de ſe caſſer le col, & ſans les tuer.

Tout le monde, qui dans une autre conjoncture, auroit peut-être écouté le récit de ce conte avec plaiſir enrageoit de la longueur de ce préam-

bule qui ne tendoit à rien, & qui retardoit toujours la voiture. Le Cocher crioit comme un déſeſpéré, & fut ſur le point de prendre Sancho à partie, & de finir avec lui l'hiſtoire à coups de poing; mais on le retint, & à force de careſſes, on gagna encore ſur lui un peu de tems, pour entendre l'hiſtoire juſqu'au bout.

Sancho continuant donc de parler, dit, je retournai le lendemain comme je l'avois promis, chez ce mauvais plaiſant, qui n'y étoit pas. Je fis lier l'arbre où étoit le nid avec une corde que j'avois fait apporter, à un plus gros arbre qui étoit tout proche; & je dis à un Bucheron, que j'avois amené de le couper par le pied avec ſa coignée; & quand il fut coupé, on le laiſſa tomber doucement en filant la corde qui le tenoit, en ſorte qu'il ne fit aucun bruit, & qu'il ne s'en rompit aucune branche, & le nid ſe trouva par ce moyen à la porté de la main, ſans qu'il fût beſoin, ni d'échelle, ni de perche pour l'avoir. L'homme arrivant en ce moment, je lui dis, notre ami, vous pouvez à préſent dénicher vos oiſeaux à votre commodité.

Le gaufleux vit alors que j'en ſçavois autant que lui, & qu'il ne faloit pas ſe jouer à ſon maître. Il enrageoit ſans oſer ſe plaindre qu'un nid d'oiſeaux lui coutât, par ſa ſottiſe, le plus bel arbre qu'il eût dans ſon jardin; & voilà mon hiſtoire finie.

Eh bien, lui dit Don Quichotte, qui enrageoit d'avoir été la cauſe qu'on l'avoit écouté, nous voilà bien avancés avec ton hiſtoire; de quoi nous guérit-elle? Eſt-ce-là tout ce que tu avois à dire? Oh! nous y voici à préſent, reprit Sancho, mais ne m'interrompez donc pas.

Vous voilà, continua-t-il, quatre perſonnes également embarraſſées; ſçavoir, deux hommes & deux femmes, vous croyez avoir chacun votre femme (car il eſt à préſumer qu'Antonio eſt dans la même peine que vous) & vous n'avez que vos belles ſœurs. Toute la différence que je trouve entre vous, c'eſt que vous n'êtes pas le maître de la voiture où vous êtes, au lieu qu'Antonio eſt le maître de la ſienne; & il ne faut pas douter, que dès qu'il s'appercevra que ce n'eſt

pas sa femme qui est avec lui, il ne revienne à l'Hôtellerie la chercher : & quand il auroit des raisons pour n'y pas revenir, Susanne que voilà vous peut dire où Antonio son mari la devoit mener en France, de même que votre femme pourra dire à Antonio où vous aviez dessein d'arriver; de sorte qu'en écrivant de part & d'autre aux lieux où vous aviez résolu d'arriver en France, quoique par deux côtés opposés, vous ne pouvez manquer de vous rejoindre; mais il est très-sûr qu'Antonio reviendra à l'Hôtellerie : ainsi je vous conseille d'y envoyer un mot de lettre pour le tirer de peine, & l'informer du lieu où il pourra vous trouver. Après cela, je crois que vous ferez bien de remonter tous deux dans le Coche, & de poursuivre votre chemin. Si le sort vous a mis entre les mains la femme de votre beau frere, il a aussi la vôtre; & vous devez vous consoler de cette petite disgrace.

Parbleu, s'écria le jeune homme, le conseil de ce rustaut est meilleur que je ne m'y attendois, & je le suivrai si Susanne, que je puis bien ap-

peller ma sœur, veut bien se confier en moi.

Me voilà bien récompensé de mon conseil, dit Sancho, de me traiter de rustaut. Il a raison encore, reprit le jeune homme, & je conviens que j'ai tort de le traiter ainsi, le conseil étant bon, & d'un homme de bon sens; & pour l'en récompenser, je vais lui faire une petite libéralité.

Il lui donna deux écus d'or pour l'injure & pour le conseil que tout le monde approuva; & Susanne étoit prête à remonter dans le Coche avec son beau-frere, lorsqu'on vit revenir la chaise d'Antonio à toute bride.

Nous avons vû ci-devant qu'Antonio prévenu que celle qu'il avoit étoit sa femme, & que ses cris & ses emportemens étoient l'éfet d'une vapeur, ne pouvant calmer cette fureur, qui paroissoit dans toutes ses actions, fit marcher les chevaux, afin de gagner un lieu où on pût voir à la secourir. Mais enfin fatigué des efforts qu'il faisoit pour la retenir, & des injures qu'elle lui disoit, il fit arrêter une seconde fois, pour examiner avec plus de soins ses raisons, & voir s'il y

avoit quelque apparence de vérité, à tout ce qu'elle lui disoit dans tous ses emportemens; ses habits à quoi il n'avoit pas fait d'attention, commencérent à le persuader; il se dit à lui-même, si ce n'est pas ma femme, c'est, assurément sa sœur Marianne. Il l'interrogea là-dessus, & Marianne lui répondit ainsi.

Comme vous avez paru m'aimer, lui dit elle, j'ai crû d'abord qu'ayant découvert la tromperie qu'on vous avoit faite de substituer ma sœur à ma place, vous aviez cherché le moyen de vous en venger en m'enlevant. Si j'avois eu à me venger de vous, lui répondit Antonio, ç'auroit été de vos rigueurs, & non d'une tromperie qui m'a été si agréable. Votre mérite, reprit Marianne, ne m'a pas été inconnu, je vous ai toujours rendu justice, & j'ai tâché mille fois de vaincre ma répugnance, & de me faire une raison à votre sujet; mais ne pouvant disposer de mon cœur, j'ai cru ne pouvoir mieux vous marquer l'estime que j'ai toujours fait de vous, qu'en vous trompant si avantageusement. Après cette petite disgression, conti-

nua-t elle, revenons à l'avanture qui nous dérange, afin d'y chercher promptement un remede.

J'étois, comme vous l'avez pû apprendre de ma sœur, dans une maison où mon amant m'avoit placée, dans la vûe de m'épouser, dès qu'il en auroit obtenu le consentement de son pere; il ne comptoit pas que cela pût s'exécuter d'un an ou deux; mais notre bonheur en a ordonné autrement. Le pere de mon amant est mort presque subitement. Sa passion pour moi ne trouvant plus d'obstacle à notre bonheur, à peine eut-il rendu les derniers devoirs à celui dont il tenoit le jour, qu'il me fit sortir de ma condition pour m'épouser. Nous reçumes presqu'en même-tems votre lettre, qui nous apprenoit votre mariage, & le dessein que vous aviez de passer en France pour éviter les persécutions de vos parens: le plaisir de nous réunir tous, joint à l'envie que mon mari a toujours eu de s'établir dans un si beau Pays, nous fit prendre la même résolution. Il mit ordre à ses affaires avec toute la diligence possible; & le plaisir de vous surprendre nous ayant

empêché de vous écrire, nous nous ſommes mis dans le Coche de Séville qui paſſe à Ciudad Réal, pour aller à Pampelune, où l'on prend d'autres Voitures pour Fontarabie, & pour Bayonne; & je juge à propos que nous retournions pour rejoindre ce Coche, où ſans doute, nous trouverons ma ſœur avec mon mari.

Tout ce diſcours qui n'avoit rien qui tint de la vapeur, ni d'aucune altération d'eſprit, la reſſemblance qu'il ſçavoit qu'il y avoit entre ces deux ſœurs, & la difference des habits, ne lui permettant plus de douter de tout ce que Marianne lui venoit de dire, il prit auſſi-tôt le parti de retourner ſur ſes pas, chercher ſa femme, & reſtituer celle qui ne lui appartenoit pas; & s'étant heureuſement retrouvés, on ne peut exprimer quels furent les tranſports de joie de part & d'autre, & ils eurent cette obligation à la longueur de l'hiſtoire de Sancho, ſans laquelle le Coche auroit été ſi loin, que peut-être ne ſçachant où le rejoindre, ils ne l'auroient fait qu'avec de très-grandes peines, & bien du tems.

CHA-

CHAPITRE LXXXI.

Suite du Voyage de Don Quichotte. Histoire de Gonſalve, & de Marion Berth.

QUelques heures aprés que Don Quichotte ſe fut ſéparé des perſonnes dont nous venons de parler, Sancho toujours attentiſ aux beſoins de ſon ventre, le fit ſouvenir qu'il étoit tems de dîner, quoiqu'on fût fort éloigné de Village, ou d'Hôtellerie. Mais le bon Ecuyer qui ne pouvoit perdre les bonnes coutumes, ayant eu la précaution de garnir le biſſac chez le Duc, dit : qu'il avoit pourvû à cela, & qu'on n'avoit qu'à deſcendre, & ſe mettre à l'ombre de quelques buiſſons qui étoient aſſez près du chemin. Sur la parole de Sancho, Dulcinée dit à ſon mari, allons, Monſieur, puiſque Sancho nous convie, deſcendons: je ſerai bien aiſe de dîner une fois en ma vie en femme de Chevalier errant. Eh oui, ma foi, vous y êtes, interrompit Sancho !

c'eſt bien comme cela qu'on dîne en femme de Chevalier errant. Comment faut il donc faire, ami Sancho, lui dit Dulcinée ? Eſt-ce que les femmes de Chevaliers errans ne s'y prennent pas comme les autres, quand elles dînent ? Et vraiment oui, répartit Sancho, elles dînent ſous le nez auſſi-bien que mon âne, ſauf correction; mais il faut pour que les choſes ſoient dans les formes, qu'elles ne mangent qu'une croute de pain ſec, & quelque petit morceau de fromage auſſi dur que le pain, & puis de l'eau, comme on la trouve, tant qu'il vous plaira d'en boire, ne l'épargnez pas. Et afin que rien n'y manque pour être Chevaliere errante, il vous faudroit après cela coucher deux ou trois nuits ſeulement, dans quelques bois à la belle étoile, ſans deſcendre de deſſus votre hacquenée, la tête appuyée ſur une lance à hennir & à faire des complaiſances pour Monſieur le Chevalier votre amant, qui eſt à préſent votre mari.

Ami Sancho, lui dit Dulcinée, avez-vous quelque exemple de femme de Chevalier errant, ſur quoi je me puiſſe

conformer. Oh! par ma foi, Madame, lui répondit Sancho, je ne me suis pas fourré toutes ces Chevaleries là dans la tête; mais si je n'ai point d'exemple, vous en servirez un jour aux autres; & on dira de vous, Madame Dulcinée du Toboso qui étoit femme du Chevalier de la Triste-Figure, qu'on nommoit Don Quichotte de la Manche, quand elle suivoit son mari à chercher les avantures, ne mangeoit comme lui qu'une croute de pain, & couchoit dans les bois à califourchon sur sa hacquenée; & la prospérité parlera de vous. Si je suis destinée, reprit Dulcinée, à servir d'exemple à la postérité, je veux que ce soit un exemple qu'on aime à imiter, & qui établisse ma réputation sur un bon pied: c'est pourquoi je suis d'avis que nous dinions tout de notre mieux, si nous avons de quoi, & que nous ne couchions à la belle étoile, que quand nous ne pourrons trouver de meilleur gîte: Allons, ami Sancho, faisons un peu revûe du bissac. Ma foi, Madame, dit Sancho, il n'y a pas grand'chose, car je ne comptois pas dîner dehors, j'ai pris seulement de quoi boire un

coup en cas de beſoin.

Don Quichotte & Dulcinée s'étant donc aſſis ſur le gazon à l'ombre des buiſſons, Sancho tira du biſſac deux poulets rotis, & trois petits pains d'aſſiette, d'un autre côté une bouteille de grès de deux pintes ou environ, pleine de vin. Dulcinée ayant étendu une ſerviette, dit à Sancho : Voilà donc tout ce que nous avons ? Oui, madame, répondit Sancho. Il faloit, reprit elle, faire la proviſion un peu plus forte, car ſi je donne un poulet à votre Maître, & l'autre pour moi, de quoi dinera l'Ecuyer ? Je vois qu'il faudra que ce ſoit aujourd'hui Sancho qui dine en Ecuyer de Chevalier errant, pour nous montrer l'exemple, ſi ce n'eſt qu'il aura un coup de vin, au lieu que les Ecuyers des Chevaliers errans n'ont pour l'ordinaire que de l'eau. Oh ! par ma foi, Madame, dit Sancho, je n'en mourrai pas pour cela ; toutes les fois que je n'ai pas fait ſi bonne chere, je ne l'ai pas été dire à Rome ; & un jour de jeûne, n'eſt pas une affaire, c'eſt une bonne choſe que le jeûne, on n'en eſt jamais ſaoul.

Sancho en raisonnant ainsi débrida les bêtes, & leur donna quelque peu de provende qu'il avoit, & la liberté de se récompenser à paître; cependant on l'entendoit toujours grommeler entre ses dents, en secouant la tête de tems en tems, comme un homme qui ne paroît pas trop content; mais son sort fut meilleur qu'il ne s'y attendoit, car Don Quichotte & Dulcinée lui firent part de leurs poulets; & en la lui donnant Dulcinée lui dit : Ami Sancho, quand les Ecuyers des Chevaliers errans, dînent suivant les loix de la Chevalerie errante, c'est-à dire, d'une croute de pain dur &. de fromage, est il dit qu'ils doivent gronder & gromeler entre leurs dents, de la mauvaise chere qu'ils font? Pour que le jeûne ait quelque mérite, il faut, ce me semble, le supporter avec patience. C'est, lui répondit-il, à notre Maître qu'il faut demander cela, lui qui a fait des concussions de l'ordre. Eh pardî un chien gronde bien, quand il ronge un os, pourquoi ne gronderois-je pas en rongeant une croute de pain?

Comme ils raisonnoient sur le chapitre du jeûne, ils virent venir un hom-

me de cheval, qui alloit le petit pas, tandis qu'il écrivoit le portefeuille appuyé sur le pommeau de la selle. Cet homme, dit Sancho, m'a toute la mine d'être un Algoisil, & le voilà, si je ne me trompe, qu'il gagne son diner aux dépens de qui il appartiendra, & quand son griffonage sera fini, vous le verrez aller d'un autre train, pour rendre une visite dont on se passeroit bien. Sçavez vous, notre Maître, la différence qu'il y a entre un Algoisil & un Renard? Voilà, lui dit Don Quichotte une belle comparaison. Ce sont, reprit Sancho, deux fines bêtes; mais l'Algoisil a plus d'esprit, car il vit de la plume, & l'autre la jette. Il n'a pas tout le tort, dit Don Quichotte à Dulcinée; car un Praticien est une espece d'oiseau de proye qu'on dépeint avec une plume & dix grifes, il passe sa plume sur le bec du Plaideur & le chatouille par l'espoir du gain, tandis que de la griffe il attrappe son argent & ne laisse enfin à sa dupe, comme dit la fable, que les coquilles.

Dans ce moment Sancho qui avoit toujours les yeux sur l'Algoisil, s'écria tout à coup: Monsieur, voyez le dia-

ble qui emporte l'Algoifil, voilà un Courier qui va porter de bonnes nouvelles, au diable ſoit qui en voudroit payer le port. Le repas étant fini par défaut des proviſions, on ſe repoſa encore une heure ou deux pour donner le tems aux chevaux de paître, & l'on ſe remit enfin en marche juſqu'au ſoir que l'on arriva à un Bourg, où l'on avoit ſéjourné en allant; ils trouverent dans la cour de l'hôtellerie un jeune homme de diſtinction avec une jeune femme, dont le viſage étoit couvert de ſon voile, Don Quichotte & Dulcinée les ſaluerent ſans leur parler ; dans ce moment deux hommes qui depuis une heure étoient retirés dans leur chambre, deſcendirent dans la cour pour aller voir à leurs chevaux. Il y en eut un qui reconnoiſſant d'abord le jeune homme dont je viens de parler, courut l'embraſſer. Par quel hazard, dit-il, ai-je le bonheur de rencontrer en Eſpagne le meilleur de mes amis ? Ce ſeroit, lui répondit le jeune homme, une grande hiſtoire à vous raconter ; je vous ai ſouvent entretenu ſur ce ſujet, & vous pouvez aiſement, en me voyant, ſuppléer à ce qui s'eſt paſſé depuis votre

départ de Flandres. C'eſt donc-là, reprit le premier, en montrant la jeune femme, la perſonne dont vous m'avez tant de fois entretenu. C'eſt elle-même, répondit Gonſalve (c'eſt le nom de ce jeune homme) mais en voilà aſſez pour le préſent; ſi vous pouvez monter dans notre chambre, on vous en apprendra davantage. Je crains de ne pouvoir avoir ce plaiſir, lui dit-il tout bas, à cauſe d'un ami que la bienſéance ne veut pas que je laiſſe ſeul, & que je ne puis mener avec moi. Du moins, répartit Gonſalve, n'en ſeriez-vous pas plus ſatisfait, puiſque vous êtes le ſeul à qui j'aye fait confidence de mes amours; elles ſont d'une nature à demander le ſecret; & ce que vous ignorez, le demande encore plus que tout le reſte; je vous quitte, je tâcherai cependant de me dérober un moment pour vous aller voir.

En quittant Gonſalve, il fut rejoindre ſon camarade dans l'écurie pour faire panſer leurs chevaux en leur preſence. Don Quichotte & Dulcinée qui en ſe promenant dans la cour avoient entendu une partie de ce qui c'étoit dit; auroient bien voulu ſçavoir cette

hiſtoire

histoire dont on faisoit un si grand mystere; Don Quichotte encore plus curieux des avantures que sa femme, auroit volontiers acosté Gonsalve, & liant amitié avec lui, l'engager par ses honnêtetés, à lui faire le récit de ses amours, il avoit aussi la pensée d'acoster les deux autres, qui peut-être ne se feroient pas tant prier; mais les uns & les autres étant bien tôt après montés à leurs chambres, Don Quichotte monta aussi à celle qu'on lui venoit de préparer, après avoir donné ordre au souper.

A peine étoient-ils entrés dans leur chambre qu'ils entendirent parler, & après avoir écouté un moment, ils reconnurent la voix du Cavalier qui avoit parlé à Gonsalve. La chambre n'étoit séparée que d'une cloison, & l'on entendoit distinctement tout ce qui se disoit de part & d'autre: Don Quichotte fut ravi de cette conjoncture, & crut d'abord que le Ciel favorisoit ses vœux, & que peut-être il y avoit dans cette histoire quelque chose qui le regardoit.

Il jugea bien que celui à qui on avoit fait mystere de ce qui s'étoit

dit dans la cour interrogeroit son ami dans le particulier, & que peut être il ne lui refuseroit pas de lui faire cette confidence. La chose arriva comme il l'avoit prévû : ces deux Cavaliers ne furent pas plûtôt à table, que celui qui n'avoit rien entendu de ce qui s'étoit dit dans la cour, prenant la parole, dit à son ami : Puis je sçavoir, d'où vous connoissez ce jeune homme ? Je le connois, répondit-il, parce que nous avons servi en Flandres dans le même Régiment, & que nous avions lié ensemble une amitié intime ; il étoit comme moi, Capitaine de Cavalerie, & nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre de toutes nos petites avantures de galanterie. Vous sçavez donc, sans doute, reprit le second, le sujet qui l'oblige de passer en Espagne avec cette jeune femme ? Pour cela, repartit le premier, je ne le puis sçavoir que par des conjectures tirées de tout ce qui a précédé cette action. Si cela n'intéresse point votre ami, repartit le second, je vous prie de me faire confidence de ce que vous sçavez, je reconnoîtrai ce plaisir par d'autres con-

fidences qui me touchent ; car dans ma jeuneſſe, j'ai fait parler de mes exploits d'amour , comme un autre , pour le ſecret , vous pouvez vous confier à moi , s'il eſt beſoin de le garder. Sur la connoiſſance que j'ai de votre diſcrétion, reprit le premier, & ſur votre parole d'honneur, je vous raconterai tout ce que j'ai appris de la bouche même de ce jeune homme de ſes avantures, il avoit ſouvent recours à mes conſeils, & je puis me vanter d'avoir quelque part à ſon hiſtoire.

Gonſalve (c'eſt ſon nom) eſt fils d'un Gouverneur de Place en Flandres, qui eſt mort, il y a trois ou quatre ans, & dont il n'eſt pas néceſſaire ici de dire le nom. Sa mere allant à une dévotion proche d'Arras, trouva dans ce lieu une jeune fille qui lui plut par ſa beauté, par la douceur de ſes yeux & par ſa modeſtie. Elle s'informa, qui elle étoit ? Et la tante de cette fille chez qui elle demeuroit, s'approchant de cette Dame, lui dit : que c'étoit une pauvre orpheline ſans biens, qui étoit ſa niéce, & qu'elle avoit priſe par charité, quoiqu'elle même, ne fut gueres en état de ſe charger des

enfans des autres. La mere de Gonſalve lui répondit qu'elle s'en chargeroit, ſi elle vouloit la lui donner, qu'elle en auroit ſoin comme de ſon enfant, & qu'elle ſe chargeoit de ſon établiſſement. Cette propoſition étoit ſi avantageuſe que la tante & la niéce l'ayant acceptée avec tout le reſpect & la reconnoiſſance dont elles étoient capables, la Dame étant ſur le point de s'en retourner la fit monter dans ſon carroſſe & l'emmena.

Elle ne pouvoit ſe laſſer en chemin d'admirer la régularité & la douceur des traits de ſon viſage. La nature, diſoit elle, à une Demoiſelle qui l'avoit accompagnée, fait de riches préſens à des gens qui n'en ſçavent pas le prix, une Princeſſe auſſi belle que cet enfant feroit parler d'elle par tout le monde, elle ſeroit recherchée pour ſa beauté des plus grands Princes; on ne fait preſque point d'attention à cette même beauté, qui eſt comme prophanée dans une perſonne que ſa naiſſance rend mépriſable. Plût au Ciel, s'écria-t-elle, que j'euſſe une fille comme celle-là! Hé bien, Madame, lui répondit la Demoiſelle, le Ciel exauce vos vœux;

il vous la donne, faites-en votre fille : imaginez-vous que vous l'avez portée dans votre ſein ; donnez-lui toute votre tendreſſe & votre bien ; faites plus encore, perſuadez à tout le monde qu'elle eſt véritablement votre fille ; & que des raiſons vous ayant obligée de la laiſſer juſqu'à préſent dans le lieu, où elle a été nourrie, vous venez de la retirer, vous pourriez avoir une fille du même âge, & le menſonge aura toutes les couleurs de la vérité.

Si je pouvois ſans injuſtice, répondit la Dame, faire ce que tu me conſeilles, je t'aſſure que mon inclination m'y porteroit d'elle-même ; mais j'ai un fils, à qui je ne puis ôter le bien pour le donner à une perſonne qui ne me touche en rien ; tout ce que je puis faire, c'eſt d'en faire l'objet de ma charité, en la faiſant l'objet de ma tendreſſe.

La mere de Gonſalve ne ſuivit pas à la lettre le conſeil de ſa Demoiſelle ; elle ne dit rien au ſujet de cette jeune fille qui pût établir l'opinion qu'elle fût ſa fille ; mais ſon ſilence même & les ſoins qu'on prit d'elle, dès qu'elle fut arrivée, donnerent lieu à des pré-

jugés, qui ne s'éloignoient pas beaucoup de ce qu'on vouloit bien qu'on crut ſans le dire; on la fit habiller comme elle auroit pû faire habiller ſa fille, & l'on dit qu'elle ne parut pas étrangere dans cet habit. Gonſalve avoit en ce tems-là douze ans, & la petite fille, dont le nom eſt Marion Berth, en avoit dix. Il demanda à ſa mere: qui elle étoit? C'eſt, lui répondit-elle, votre ſœur. Ma ſœur, s'écria Gonſalve, ah! quel plaiſir vous me faites, ma chere mere, de m'apprendre une ſi agréable nouvelle; pourquoi ne me l'avez-vous pas appriſe plûtôt, j'aurois été avec vous la querir? Qu'elle eſt belle! Qu'elle eſt aimable! Je vous prie, ma chere mere, de me permettre de l'embraſſer. Embraſſez là, mon fils, lui dit ſa mere, je ſuis bien aiſe que vous l'aimiez, elle eſt digne de votre affection.

Gonſalve ainſi prévenu que c'étoit ſa ſœur, vêcut avec elle dans une familiarité, qu'on ne pouvoit défendre à des enfans qui ſe croyent formés du même ſang, il prit bien tôt pour elle une affection tendre, qui ne lui permettoit pas de la quitter, que quand la né-

cessité de se retirer le soir le vouloit, & on remarquoit que c'étoit avec une violence extrême. Marion Berth que l'on cultivoit dans la même erreur, dont on se faisoit en secret un jeu, le traitoit de frere comme il la traitoit de sœur, son esprit se formoit tous les jours par le soin qu'on prenoit de son éducation; on trouvoit dans ses mœurs & dans son esprit des dispositions si favorables & si belles, qu'il ne lui manquoit que la naissance pour être un chef-d'œuvre de la nature. Tout le monde la croyoit sœur de Gonsalve, & cette opinion devint un problême que personne n'osoit se faire expliquer, parce que le silence de la Dame, faisoit croire qu'on avoit des raisons pour ne pas donner d'éclaircissement là-dessus.

La Demoiselle étoit la seule à qui la chose étoit connue, la Dame s'en faisoit un sujet de divertissement avec elle, tandis qu'on laissoit le garçon & la fille dans l'erreur, l'on crut même que cela n'étoit pas inutile pour les attacher l'un à l'autre, & dans la suite les retenir dans les bornes d'un amitié fraternelle, qui auroit pû changer de nature avec l'âge.

La mere de Gonſalve s'entretenoit un jour ſur ce ſujet avec ſa confidente, & lui dit, ſi cette petite fille paſſe pour être à moi, & qu'un jour à venir on s'aviſe de me la demander en mariage, comment me tirerai-je de cet embarras ? Je ne puis la doter comme ma fille, ſans faire une injuſtice à mon fils. Sçavez vous, lui répondit cette fille, ce que je ferois pour prévenir votre peine, je la ferois paſſer pour le fruit de quelque galanterie de feu votre mari, & je me chargerai, ſi vous voulez, de ce ſoin-là, & je répandrai ce bruit ſourdement, comme un ſecret dont on eſt bien aiſe que tout le monde ne ſoit pas informé. Ton conſeil, lui dit la Dame, ne me paroît pas mauvais; car je ſonge que quand même je voudrois la marier comme ma fille, il ne me ſeroit pas poſſible de le faire; ne faudroit-il pas produire des extraits de ſa naiſſance ? Il faut pourtant que je la dote, puiſque je m'en ſuis chargée ſous cette condition, & j'y ſuis encore engagée d'honneur, quand je ne ſerois pas portée à le faire par l'affection que j'ai priſe pour elle.

Madame, lui répartit la fille, nous

n'y ſommes pas encore, & d'ici à ce tems-là, vous pouvez faire quelques épargnes ſur vos plaiſirs & ſur vos charités, qui doivent plus naturellement tomber aujourd'hui ſur elle que ſur d'autres. Dis moi, reprit la Dame, ſur quels plaiſirs tu veux que je faſſe des épargnes, ſur celui que je prends à parler à mon perroquet ou ſur la chaſſe : je joue quelquefois, il eſt vrai; mais je joue ſi peu de choſe, & ſi rarement, que quand je m'abſtiendrois en ſa faveur de ce plaiſir; cela ne feroit pas une groſſe épargne. Il eſt vrai, répartit la Demoiſelle; mais ſuppoſons que vous jouiez plus que vous ne faites: une femme comme vous, peut ſacrifier cent piſtoles par an à ſes menus plaiſirs, je veux que vous les réduiſiez tous à celui du jeu; vous pouvez en deſtiner autant à vos charités : voilà deux cent piſtoles dont vous pouvez diſpoſer en faveur de qui vous voudrez ſans faire de tort à votre fils, & dans cinq ou ſix ans, vous vous trouverez dequoi la doter noblement ſans que votre conſcience y ſoit intereſſée.

Ton conſeil, reprit la Dame, n'eſt pas

à mépriser; mais je suis d'avis de faire encore quelque chose de plus : je ne joue que rarement, je veux dorenavant jouer plus souvent & plus gros jeu, je ne suis pas malheureuse, & le Ciel favorisant un si juste dessein, mettra la fortune de mon côté, & cela étant, sa dot pourroit un jour être considérable.

Le Cavalier en cet endroit cessa de parler pour boire; Sancho qui écoutoit auprès de son maître, prenant la parole, lui dit tout bas : si cette Dame exécute ce dessein-là; voilà une fille en danger d'être bien mal dotée avec cette belle espérance du jeu; c'est tout comme un certain Gallefretier de notre Village, qui avoit trouvé un quarteron d'œufs dans un buisson, comme il revenoit joyeux chez lui de cette trouvaille, il se prit à raisonner ainsi: Voilà, se dit il, à lui même, de quoi faire ma fortune; je vais mettre couver ces œufs, & j'aurai vingt-six poulets; de ces vingt-six poulets, il y en aura du moins une douzaine de poulettes, qui me pondront l'année qui vient, chacune un quarteron d'œufs, & peut-être plus; je les ferai couver ces œufs,

& j'aurai pour le moins trois cens douze poulets, & dans deux ans j'aurai tant de poulets que je ne sçaurai plus les compter, & voilà qui suffit pour m'enrichir.

Cela n'étoit pas mal raisonné, continua Sancho, mais en raisonnant de la sorte, il trouva une pierre en son chemin qui le fit tomber, ses œufs furent tous cassés & sa fortune à vau l'eau; & voilà tout justement comment pourroit aller le mariage de cette fille avec cette belle espérance du jeu. Chut, chut, tais toi, Sancho, lui dit Don Quichotte, écoutons, l'homme recommence à parler.

Le Cavalier qui n'avoit cessé de parler que pour boire, reprit aussi-tôt son discours, & dit; la fortune de cette jeune fille pouvoit encore être traversée par d'autres événemens, que le défaut d'être dotée. La Dame cependant suivit sa résolution, & devint plus joyeuse qu'elle ne l'étoit auparavant; mais elle s'y comporta avec prudence, elle risqua peu de chose d'abord: le bonheur qui la suivoit partout, anima sa passion; elle risqua beaucoup, quand elle vit qu'elle ne

risquoit plus rien, & fit par ce moyen en peu de tems une épargne assez considérable, qui auroit peut-être été bien plus loin, supposé que la fortune eut toujours favorisé un si juste dessein.

C'étoit une femme de trente-cinq ans fort bien faite, qui conservoit encore toute la fraîcheur de la jeunesse. Elle fut recherchée par un Gentilhomme très-riche, dont elle fit connoissance au jeu. Le parti lui plût, & sçut l'engager; sa tendresse naturelle se réveilla, & chassa la tristesse de son veuvage; les manieres toutes galantes de l'amant sçurent enfin la rendre sensible à ses vœux: son inclination flattée par les avantages qui résultoient de ce mariage, la détermina enfin à l'épouser.

Cependant Gonsalve & Marion s'aimoient avec une tendresse qu'il est difficile d'exprimer. L'innocence de leur âge, & l'opinion où ils étoient, ne vouloient pas qu'on les contraignît, ils passoient les jours ensemble. Gonsalve devint son Maître à lire & à écrire; & l'affection que l'Ecoliere avoit pour le Maître, lui en donna peut-

être pour les leçons ; elle apprenoit avec une facilité qui donnoit de grandes espérances de son esprit ; elle le faisoit déja paroître par ses reparties justes & fines, sur toutes les questions qu'on lui faisoit. Ils passoient ainsi tout le jour, & il n'y avoit que la nuit cruelle qui put les obliger de se séparer.

Pour faire diversion à un attachement qui pouvoit avoir des suites, la Dame donna un Précepteur à Gonsalve, & une Gouvernante à Marion Berth, ce fut par le conseil de son mari. Cette marque de distinction confirma tous ceux qui doutoient encore de sa naissance, dans l'opinion qu'on en avoit déja, sur le récit mystérieux que la Demoiselle en faisoit à ses amis. L'étude qui les séparoit l'un de l'autre, leur fit mieux sentir la rigueur de l'absence, par la privation du plaisir qu'ils trouvoient à se voir. Souvent on ne connoît le prix d'une chose, qu'après qu'elle nous est ravie ; & quoiqu'ils prissent beaucoup de goût à l'étude, les momens destinés à leurs exercices, leur paroissoient longs & ennuyeux, au lieu que les

heures où ils avoient la liberté de se voir, se passoient à leur gré comme des momens ; c'étoit pour lors un sujet de joye pour eux, que la lumiere du jour disparut, & que la nuit qui leur rendoit la liberté, vint envelopper le Ciel de ses ombres. Ils ne se séparoient qu'avec peine pour accorder à la nature le tems qu'elle exige de nous pour le repos.

Cependant l'esprit de la jeune Marion se formoit de jour en jour ; elle répondoit si bien au soin qu'on prenoit de le cultiver, que ce soin n'étoit point infructueux. La Dame qui l'aimoit comme son enfant, ne se lassoit pas de faire remarquer à tout le monde, les dons précieux que la nature féconde avoit si libéralement répandus sur cette aimable fille : tous ses traits, disoit-elle, marquent au-dehors les sentimens de son ame, un naturel heureux, des inclinations nobles, un esprit délicat, une conception fine, féconde & éclairée, & avec tout cela une ingénuité toute aimable.

Mais toutes ces belles qualités qui lui attiroient les suffrages de toutes les personnes qui la voyoient, faisoient

encore plus d'impression sur l'esprit de Gonsalve, il en étoit plus pénétré que personne. Souvent en faisant réflexion sur son mérite, il souhaitoit qu'elle ne fût point sa sœur, afin d'en faire sa maîtresse; qui sera, se disoit-il à lui-même, l'heureux mortel qui possédera un jour une si aimable personne? Hélas! Je crains déja ce jour fatal, où le seul bien qui me fait vivre, me sera ravi. Que deviendrai-je alors? Tout ce que la vie a de doux & d'agréable pour moi, disparoîtra comme un éclair; la lumiere me sera insupportable, quand je ne verrai plus ma chere sœur. Quelle triste pensée! Je n'ose m'y arrêter, elle me feroit mourir.

Il y avoit déja deux ans que cette Dame étoit remariée. Gonsalve avoit atteint sa seiziéme année, & Marion Berth approchoit de sa quatorziéme; son esprit & sa beauté se formoient de plus en plus. Ces deux belles qualités rehaussées de l'opinion que l'on avoit de sa naissance, la faisoient regarder comme un parti considérable. Le bruit de son mérite étoit déja si répandu, qu'on eut lieu de croire

qu'elle seroit bien-tôt recherchée pour le mariage. Ce bruit qui faisoit quelquefois plaisir à la Dame, ne laissoit pas dans d'autres momens de l'embarrasser. Son mari, qui considéroit les suites de l'attachement de Gonsalve pour cette fille, crut qu'il étoit à propos de la renvoyer. Cette résolution toucha sensiblement sa femme, à cause de l'affection intime qu'elle avoit prise pour Marion. Après, disoit elle, à son mari, l'avoir tirée de la misere, & m'être fait un plaisir de l'élever comme mon enfant, aurai-je la cruauté & le chagrin de la réduire à son premier état. Ma protection, mes bienfaits & mon affection, loin de la rendre heureuse, rendront son infortune plus déplorable, & peut-être seront-ils la cause de son désespoir.

Il est vrai, qu'elle avoit déja fait quelques épargnes en sa faveur, qui pouvoient rendre son sort plus supportable; mais cela étoit bien au-dessous des premieres idées qu'on s'étoit faites, en l'élevant comme on faisoit. De plus, en suivant le dessein de son mari, il falloit commencer l'infortune de cette pauvre fille, en la tirant de

l'erreur

l'erreur où elle étoit au ſujet de ſa naiſſance ; c'étoit l'accabler d'abord par le plus ſenſible de tous les chagrins. Cette Dame ne pouvoit conſentir à cette dureté, qui, ſelon l'opinion de ſon mari, étoit inévitable, pour éloigner ceux qui auroient envie de la rechercher ; & il falloit encore que ce premier chagrin fût bien-tôt après ſuivi d'un autre, qui étoit de l'éloigner pour toûjours de la maiſon.

Sa raiſon étoit, connoiſſant l'attachement de Gonſalve pour cette jeune fille, que dès qu'il ne la conſidereroit plus comme ſa ſœur, il étoit à craindre que ſon affection ne ſe changeât en amour, & que ſa paſſion pour elle ne fit obſtacle à ſon établiſſement. Ce fut ſur ces conſiderations agitées de part & d'autre, qu'il fût enfin conclu de la renvoyer.

Cette réſolution étant arrêtée, la mere de Gonſalve fit appeller Marion Berth dans ſa chambre ; & la prenant entre ſes bras, Marion, lui dit elle, vous ſouvenez-vous bien de l'état où vous étiez, lorſque je vous ai priſe à Blangy ? Je me ſouviens bien, Mada-

me, lui répondit Marion, que mon sort étoit assez malheureux, & qu'il a beaucoup changé par la bonté que vous avez euë de me retirer d'un lieu où il sembloit que vous m'eussiez abandonnée. Je ne vous avois point abandonné, mon enfant, reprit la Dame; mais l'affection que je pris tout-à-coup pour toi, m'a sollicité de laisser tout le monde dans l'opinion que tu étois ma fille, & de te le persuader, à toi-même. Eh plût à Dieu, ma chere enfant, que tu la fusses, lui dit elle, en l'embrassant; car tu me vas causer un mortel chagrin. Mille raisons cependant me forcent de t'éloigner d'ici, c'est mon mari qui me porte à le faire, mais tu peux compter que je ne t'abandonnerai jamais. J'ai épargné de quoi t'établir assez avantageusement; & je ne veux pas, qu'aprés t'avoir élevée comme mon enfant, on puisse m'accuser de cruauté, en te livrant à la rigueur de ta premiere infortune.

Helas! Madame, lui répondit Marion, les larmes aux yeux, que votre bonté est cruelle, & qu'il m'eût été avantageux que vous ne m'eussiez jamais aimée. Pourquoi cela, mon en-

fant, lui repartit la Dame, en l'embrassant, & en arrosant son visage de ses larmes. Ah ! Madame, reprit Marion, en se jettant à ses pieds, si javois toûjours resté dans mon premier état, j'ignorerois le bien que votre charité m'a fait gouter. Mais lorsqu'on est déchûë d'un état heureux, qu'on souffre impatiemment son infortune ! quel que soit votre sort, repartit la Dame, il sera toûjours beaucoup au dessus de ce qu'il auroit été sans mon affection, & ainsi vous avez lieu de vous consoler. La violence que je me fais de vous éloigner de moi, vous doit rassurer contre vos craintes ; il faut que j'obéisse à mon mari, qui le veut absolument ; mais peut être que les choses changeront de face. Je vous envoye cependant dans un Convent proche de chez vous, & je donnerai des ordres qui vous convainqueront que je ne vous abandonne en apparence que pour agir avec plus de liberté pour vous rendre heureuse. Vous partirez demain avec votre Gouvernante.

Quand Marion Berth fut retirée dans sa chambre, elle se répandit d'abord en pleurs ; mais ces pleurs furent

arrêtées par une ſecrette joye, dont la cauſe lui étoit encore inconnuë. Après avoir ſondé ſon cœur là-deſſus, elle connut enfin que cette joye procedoit de ce qu'elle n'étoit point ſœur de Gonſalve. Quelque funeſte que lui eût paru d'abord cette nouvelle, elle y trouvoit quelque choſe de délicieux qui flattoit ſi ſenſiblement ſon cœur, qu'elle craignoit que ce ne fut une chimere, ou un rêve. Elle étoit partagée entre le bonheur qui réſultoit de l'opinion où l'on étoit de ſa naiſſance, & le plaiſir qui ſuivoit le changement de ſa condition, plus heureuſe dans ſon malheur, qu'elle ne l'avoit été dans ſon apparente proſpérité; elle ne pût mettre en concurrence l'honneur d'être ſœur de Gonſalve, au bonheur de pouvoir être ſa maîtreſſe, & peut-être un jour ſon épouſe.

Cette penſée flatteuſe lui revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit, elle craignoit qu'elle ne fût détruite par quelque révolution dans ſa fortune. Gonſalve, mille fois dans les plus doux momens de leurs innocentes converſations, lui avoit dit, plût à Dieu ma chere Marion, que vous ne fuſſiez pas ma ſœur,

c'est à la verité un plaisir sensible de croire que vous l'êtes ; mais il me seroit bien plus doux que vous ne la fussiez pas.

Tandis que l'aimable Berth s'entretenoit ainsi renfermeé dans sa chambre, Gonsalve étoit avec sa mere qui l'avoit envoyé querir, & elle lui parla à peu près de cette maniere. Jusqu'ici, lui dit-elle, mon fils, on vous a laissé dans l'erreur, que Marion fut votre sœur : on le faisoit pour un bien, afin de vous unir par l'affection du sang, & de lui donner plus d'émulation à s'élever, & à profiter de mes soins, afin de se rendre digne de l'opinion qu'on avoit de sa naissance. Il est tems aujourd'hui de vous détromper, afin que vous changiez de conduite. Je l'envoye demain dans un Convent, dans la vûë qu'un peu d'absence efface de votre esprit cette impression qui vous attache peut-être trop à elle ; & que plus libre, & plus maître de votre cœur par l'éloignement de l'objet qui le captive, vous soyez plus en état de profiter des occasions qui pourront se présenter de vous faire un choix.

Gonſalve n'eut rien à répondre à ce triſte compliment : on s'apperçut ſeulement au changement de ſon viſage, qu'il ſe faiſoit en lui une révolution terrible. Il s'en retourna dans ſa chambre, rempli des idées différentes qui ſe formerent de ce changement ſi ſubit, & ſi peu attendu. Il auroit bien voulu entretenir en particulier ſa chere Marion Berth, pour s'aſſurer de ſes ſentimens, & lui ouvrir ſon cœur ſur ce qu'il ſentoit pour elle ; mais on avoit donné des ordres qui lui en ôterent tous les moyens. Tout ce qu'on leur permit, fut de s'embraſſer l'un l'autre le lendemain, lorſqu'elle fut ſur le point de monter en carroſſe pour partir.

Cette ſéparation cruelle toucha ſi ſenſiblement Gonſalve, qu'il ne put long-tems réſiſter à la violence de ce chagrin ; plus il faiſoit d'efforts pour le bannir, plus ſon cœur ſe révoltoit contre ſa volonté ; il ignoroit encore la cauſe de cette révolution. L'inviſible feu de l'amour commençoit à ſuccéder à l'innocence de leur premiere affection, & il n'en avoit jamais ſenti les effets. Juſques-là il avoit ſçû ſe

renfermer dans les bornes ſacrées, que la proximité du ſang impoſe. A peine cet obſtacle, qui donnoit un frein à ſes déſirs, fut-il levé, que l'amour irrité de la tromperie qu'on lui avoit faite, vint ſe venger ſur le cœur ſuſceptible de Gonſalve. La paſſion qu'il prit tout-à-coup, le faiſoit courir comme un inſenſé qui ne ſçait où il va, ni ce qu'il cherche. Oh abſence cruelle! s'écrioit il, que vous me coûtez cher? Que les plaiſirs ont de retours amers, & qu'il eſt dangereux de ſe livrer aux douces erreurs dont ils nous flattent. C'eſt envain, ma chere Marion, c'eſt envain qu'on vous éloigne de moi; mon cœur, mon imagination me tranſportent ſans ceſſe où vous êtes, ou vous rapprochent d'où je ſuis. L'abſence, loin de vous effacer de ma mémoire, me rappelle au contraire votre image: cette chere image que ma mémoire me peint avec des traits ſi touchans, eſt l'objet de toutes mes réfléxions, & de tous mes vœux; & ſi quelquefois une lâche complaiſance me force de dire que je ne penſe plus à vous, mon cœur auſſi-tôt ſe révolte contre ma bouche, comme ſi je pro-

ferois un blaſphême.

Enfin ces agitations de corps & d'eſprit ayant épuiſé les forces de Gonſalve & interrompu le cours de ſes études, il tomba ſérieuſement malade; & bien-tôt les Médecins en ignorant la cauſe, déſeſpéroient de ſa guériſon. C'étoit un fils unique, qui pouvoit en mourant, cauſer de grands troubles dans cette maiſon; il étoit d'une importance extrême à ſa mere, de le tirer de ce péril à quelque prix que ce fut. Après avoir employé inutilement tous les moyens ordinaires, ſa mere, ou plus ingénieuſe, ou plus habile que les Médecins, crut avoir découvert la cauſe d'une ſi dangereuſe maladie: elle en conféra avec ſon mari, & convint, que dans une conjoncture ſi preſſante, on ne pouvoit pas lui refuſer le ſeul remede qui pouvoit lui rendre la vie.

On fit donc inceſſamment revenir Marion Berth, & bien-tôt après on s'apperçut que le remede étoit ſuivi de l'effet qu'on en attendoit. Gonſalve déja prévenu de ſon retour, fut plus tranquille, ſa fiévre diminua, ſa voix qui étoit preſque éteinte, revint. On

On remarquoit une inquiétude dans ses actions, qui faisoit connoître son impatience ; il se retournoit sans cesse pour voir toutes les personnes qui entroient dans sa chambre, jusqu'à ce qu'enfin sa mere lui amenât ce cher objet que son cœur désiroit, & que ses yeux cherchoient avec tant de soin.

Marion Berth ne fut pas moins surprise de l'ordre qu'on avoit donné pour son retour, qu'elle l'avoit été quinze jours avant de la cause de son départ ; mais sa surprise cessa, lorsqu'elle vit Gonsalve au lit. Mille pensées agiterent en ce moment son esprit ; elle ne douta plus que son absence ne fut la cause de cette maladie, puisqu'elle même en ressentoit l'effet, & que sans être arrêtée au lit, elle n'étoit guere moins changée que lui. Quelque joye qu'il ressentit, en la voyant, il voulut se faire violence pour cacher sa foiblesse : sa feinte fut inutile, & sa prompte convalescence releva le secret qu'il vouloit cacher, & ne permit pas de douter encore d'une chose qui devenoit, malgré lui, si évidente.

Si sa mere eût été la maîtresse de

ſuivre en cela ſa volonté, elle auroit ſatisfait la paſſion de ſon fils, en lui donnant l'objet de ſes vœux. Son intérêt propre ſe joignant à ſa tendreſſe, la ſollicitoit d'uſer de ſon autorité; mais la complaiſance qu'elle eut pour ſon mari, lui fit oublier ce qu'elle devoit à ſon ſang & à ſon intérêt. Dès qu'on vit Gonſalve hors de danger, la crainte qu'on eut que la préſence de Marion n'eût des ſuites, fit que le mari ſans la participation de ſa femme, la renvoya, & donna en même tems des ordres ſecrets à ſa tante, pour qu'on cherchât au plûtôt à la pourvoir, ſous des conditions avantageuſes qu'il offrit.

On ſçut bien tôt après que le motif qui le faiſoit agir avec tant de chaleur, étoit le deſſein de faire épouſer une de ſes parentes à Gonſalve: on la fit quelque tems après venir, pour voir ce que produiroit ſa préſence. Gonſalve connut l'artifice, il ne ſervit qu'à ranimer ſa paſſion pour Berth, & à lui donner un affreux dégoût pour celle qu'on vouloit ſubſtituer à ſa place dans ſon cœur.

Cependant le bruit des avantages

qu'on faisoit à Marion, s'étant répandu, un vieux Laboureur se présenta pour l'épouser ; il la fut voir dans son Couvent, & la trouva si belle, que sa passion, presque morte, se réveilla. Les conditions qu'il offrit pour l'obtenir, parurent si avantageuses, qu'on en écrivit à la mere de Gonsalve. Comme son mari avoit ses raisons pour conclure incessamment ce mariage, il n'eut pas de peine à donner les mains à son accomplissement. On ne consulta pas là-dessus l'inclination de Marion Berth ; elle regarda comme un songe affreux la premiere proposition qu'on lui en fit ; mais comme il s'agissoit, en refusant le parti de renoncer aux avantages qu'on lui faisoit, la raison la soumit à tout ce qu'on voulût exiger d'elle : elle épousa le vieux Laboureur, malgré sa répugnance, flattée, que bien tôt la parque charitable viendroit lui rendre la liberté.

CHAPITRE LXXXII.

Suite du précédent.

LE Cavalier, qui racontoit l'hiſtoire, s'étant apperçû qu'il étoit à table, & qu'il y étoit pour ſouper, ceſſa de parler, pour imiter ſon camarade, qui s'acquitoit mieux de ſon devoir. Sancho profitant de l'occaſion, dit à ſon maître : voilà une hiſtoire qui me fait venir l'appetit : c'eſt plûtôt ton nez, lui répondit Don Quichotte, qui te fait ſentir le ſouper qu'on vient d'apporter, que l'hiſtoire. Cela pourroit mardi bien être, reprit Sancho ; car mon nez prend plus ſoin de mes beſoins que mes oreilles, & il ſent un bon morceau de bien plus loin, que je n'entendrois une hiſtoire. Tu ne me reſſembles pas Sancho, repartit Don Quichotte, car le plaiſir que j'aurois d'entendre le reſte de cette hiſtoire, me feroit plus de bien, que le meilleur repas du monde ; non pas à moi, repliqua Sancho : ventre affamé n'a point d'oreilles ; & ſur ce

pied-là, si vous voulez me céder votre place à table, je vous laisserai souper auprès de la cloison : je le ferois volontiers, lui dit Don Quichotte, si ce Cavalier continuoit de parler ; mais puisqu'il a quitté pour souper, je suis d'avis de profiter de l'occasion pour souper aussi, afin que rien ne nous empêche après cela de l'écouter, s'il continue.

Lorsque ces deux Cavaliers eurent soupe ; celui qui racontoit l'histoire, dit à son ami : je vous raconterois bien ce qui me reste à vous dire de cette histoire ; mais je perdrai le tems d'aller voir Gonsalve. Si vous voulez bien me permettre d'y aller, j'apprendrai peut-être ce que j'ignore, & le sujet qui l'oblige de passer en Espagne. Vous pouvez vous coucher si vous voulez, nous aurons assez de loisir de nous entretenir sur ce sujet. L'ami, lui répondit qu'il alloit s'amuser à lire, & qu'il ne se coucheroit pas, qu'il ne fût de retour. Don Quichotte craignant de perdre le reste de cette histoire, s'il se couchoit, fit coucher sa femme, & attendit le retour du Cavalier. Il fut plus de deux

heures à sa visite, & surpris de trouver à son retour son ami encore occupé à lire : il voulut le faire coucher, l'ami lui dit qu'il étoit encore de bonne heure, & qu'il le prioit d'achever ce qu'il vouloit lui raconter après le souper, & que le lendemain il lui feroit le récit de ce qu'il avoit appris à sa visite. Il eût la complaisance de le faire, & cela fit un extrême plaisir à Don Quichotte.

J'ai fini tantôt, dit ce Cavalier, par le mariage de la pauvre Marion Berth. Gonsalve apprit bien tôt cette triste nouvelle : il en fût frappé comme d'un coup de foudre ; il crut d'abord que Marion l'avoit amusé par ses sermens, afin de le mieux tromper. On ne fut pas fâché de le voir dans cette opinion, qui pouvoit lui donner du mépris pour une personne qu'on vouloit lui faire oublier ; mais quand il rappelloit à sa mémoire les belles qualités de l'ame de sa chere Marion, il ne pouvoit la croire assez fourbe, pour avoir eue la pensée de le trahir : on tâchoit cependant d'envenimer ses actions les plus innocentes, ou lui en supposer, qu'elle n'avoit jamais eu

dessein de commettre. On voulut lui persuader qu'elle avoit la premiere demandé qu'on la mariât, afin d'éviter ses importunités; mais Gonsalve, plus judicieux, voulut être éclairci de la chose; & pour ne s'en pas rapporter aux bruits qu'on en faisoit répandre, envoya un homme exprès, dont il étoit sûr, chargé d'une lettre pour Marion, avec ordre de lui rapporter une réponse de sa main, s'il lui étoit possible de l'avoir.

Pendant qu'on tâchoit de le prévenir contre sa chere Marion, par de faux bruits, on lui proposa de le marier à une parente de son beau-pere, qui devoit bien-tôt arriver de Bruxelles; & l'on parla en même tems de lui donner de l'emploi. Il éloigna adroitement la proposition de mariage, sous prétexte de sa jeunesse, mais il accepta l'emploi qui convenoit à un jeune homme de sa sorte, & qui pouvoit en même tems favoriser son amour & lui faciliter les moyens de voir sa maîtresse.

Il jugea bien que son beau-pere, dans la vûe de lui faire épouser sa parente, avoit traversé le dessein de

sa mere, & que son autorité avoit prévalu sur les mouvemens de sa tendresse. Elle lui avoit juré en secret qu'elle donneroit les mains à tout ce qui pourroit lui faire plaisir, & contribuer à sa santé; que si Marion paroissoit méprisable par rapport à sa naissance, elle étoit digne de lui par d'autres endroits; qu'elle l'aimoit, & que puisqu'elle même avoit donné occasion à l'amour qu'il avoit pris pour elle, il étoit juste qu'elle contribuât à la guérison du mal, en la lui accordant.

Cependant, malgré toutes ces belles promesses, il se vit trahi, & ses espérances trompées. Le ressentiment de cette injure donna une nouvelle ardeur à sa passion. Il résolut dès-lors de se venger, & pour y réussir plus surement, il parut ne plus songer à Marion, il ne parloit plus d'elle, ou s'il en parloit; c'étoit avec une indifférence affectée, qui fit croire qu'un objet présent pourroit achever de lui faire oublier son premier attachement. Il fit paroître beaucoup de passion pour le service; il pressoit continuellement sa mere de lui acheter une Compagnie; il ne paroissoit

plus aimer que la gloire. Je veux, disoit il, à sa mere faire revivre l'honneur de ma famille, par le bruit de mes exploits. Pour le satisfaire, on lui acheta une Compagnie de Cavalerie, & bien tôt après il partit pour aller joindre son Régiment, qui étoit en quartier d'hyver proche de Tournay.

Pendant que toutes ces choses se passoient d'un côté; Marion Berth de l'autre, heureuse en quelque façon, parce qu'elle étoit à son aise; mais malheureuse en effet, par le dégoût que cause un homme vieux, infirme & fâcheux, comparé à son cher Gonsalve, reçut avec des transports de joye qu'il est aisé de s'imaginer, la lettre de son amant, quoiqu'elle vint trop tard pour qu'elle put avoir d'autres suites, que celle de réveiller sa tendresse, & rendre par-là son sort plus déplorable, il fallut user de bien des ménagemens pour trouver le tems de la lire, & celui d'y faire une réponse, elle étoit obsédée par un jaloux dont les forces presque éteintes, rendoient sa jalousie plus insupportable; mais le messager étoit adroit &

circonſpect, il s'étoit informé de toutes ces difficultés, & il ſçut prendre là-deſſus des meſures juſtes, pour tromper le vieux jaloux, l'amour en fit autant envers Marion : voici la réponſe qu'elle fit à ſon Amant.

Lettre de Marion à Gonſalve.

LEs ſoupirs & les ſanglots qui ſortent de ma bouche avec impétuoſité, rendent ma main tremblante & les larmes qui arroſent le papier dès que je ſonge à vous, ne me permettent pas de vous dire beaucoup de choſes. Si j'avois le tems de vous faire une peinture fidéle de mon mari, vous jugeriez bien que le déſeſpoir a plus de part que l'amour au parti que j'ai pris : je me ſuis conſidérée comme une victime ſacrifiée pour vous ; c'eſt peut-être l'unique conſolation qui me reſte dans mon malheur que mes ſouffrances ſe rapportent à vous, & que vous en ſoyez perſuadé ; la mort bien-tôt conſommera ce ſacrifice ; tout ce qui pouroit éloigner ce moment fatal, ce ſeroit de ſçavoir que vous m'aimiez toujours, un rayon d'eſpérance ſeroit

un ſouverain préſervatif contre les atteintes de la parque, ſans cela je me meurs; qu'il me ſeroit doux, ſi du moins en mourant je pouvois expirer entre vos bras!

L'indifférence & la froideur de Marion Berth, pour ſon inſupportable époux, & les ſoupçons que cette froideur fit naître dans le cœur d'un homme déja caduc furent les premiers fruits d'un mariage ſi mal aſſorti, un vieillard dont les forces ne répondent plus à l'ardeur de ſa paſſion, eſt un époux bien incommode: tous les hommes qui approchent de ſa maiſon ou de ſa femme ſont autant de galans à ſes yeux, qui cherchent à le deshonorer; les femmes ſont autant de meſſageres ſuſpectes: une épouſe ſage qui aime la paix vit dans une ſolitude affreuſe, qui augmente ſa haine pour ſon mari, & réveille ſa tendreſſe pour ceux qu'elle a aimés. C'étoit là la ſituation où ſe trouvoit Marion bien tôt après ſon mariage.

Son vieux époux étoit encore plus malheureux; ſemblable aux avares qui ſont pauvres au milieu de leurs richeſſes, une femme qui pouvoit faire ſa félicité, ne lui ſervoit qu'à le rendre

le plus à plaindre de tous les hommes, dévoré par d'inutiles, & très injuſtes ſoupçons, & conſommé intérieurement par le feu de la jalouſie, il ne ſe donnoit pas un moment de repos; tantôt occupé à obſerver tous ceux qui approchoient de ſa femme, tantôt à l'interroger elle-même ſur de vaines chiméres qu'il ſe forgeoit, il étoit ingénieux à ſe faire des peines, pour avoir occaſion d'être fâcheux.

Il n'en fallut pas davantage pour l'accabler bien tôt; la nature déja épuiſée par l'âge acheva de le ruiner par les chagrins, il fut atteint d'une fiévre violente, le tranſport au cerveau ſuivit de près, & l'on crut que tous les ſoins & tous les remédes ſeroient inutiles pour le tirer d'un ſi grand danger.

On ſe trompa cependant, Marion Berth en cette occaſion, fit voir que ſi ſon cœur ne la portoit pas par l'affection à ſecourir ſon mari, le devoir ſubſtitué à la place de l'amour, ne devoit jamais s'oublier, ſes ſoins furent ſi heureuſement employée à lui donner à propos les remédes, qu'enfin au bout d'un mois, le vieux,

contre l'attente de tout le monde, commença de se mieux porter, la fiévre le quitta, le transport n'avoit plus tant de violence; mais le cerveau resta toujours brouillé, & peu capable de raison; une avanture assez singuliére acheva de le perdre & le rendit frénétique sans espérance de guérison.

Un chat qui du coin du feu apperçut un rat sur le ciel du lit, où gissoit le malade, s'écoule doucement, saute sur un fauteuil, & du fauteuil grimpant le long du rideau fut attaquer son ennemi, le ciel du lit fut le champ de bataille, le rat étoit gros & vigoureux, le chat brave & bien armé de griffes, de sorte que le combat fut long & sanglant, les coups de pattes & les coups de dents se succédoient dru & menu, les cris servoient de trompettes pour animer les combattans, on douta longtems de quel côté seroit la victoire. Le rat cependant se sentant le plus foible, essaya de faire une retraite honorable par un trou du fond du lit, & tomba sur le visage du vieux; le chat par un autre chemin y fut presque aussi tôt que lui; mais le rat fugitif s'étoit déja fouré dans le lit comme dans un azile al-

ſuré ; le chat le fut chercher par tout,& jouant de la griffe & de la dent, fit déſerter le vieux qui abandonna le lit aux combattans, ſaiſi d'une frayeur qui acheva de lui tourner la cervelle.

Marion Berth accourut aux cris de ſon mari ; & comme elle découvroit le lit pour le faire recoucher, le chat vainqueur tenant ſon ennemi au collet, ſaute ſur elle, & la tient embraſſée de ſes pattes ; le vieux frénétique le regardanr ſe mit dans l'eſprit que c'étoit un galant qui, ſous une forme empruntée, venoit le deshonorer en ſa préſence, cette imagination fit une ſi forte impreſſion ſur ſon eſprit déja brouillé, qu'il a été impoſſible de l'en ôter.

Les chats depuis ce tems-là devenus ſes ennemis & ſes rivaux, n'oſent plus paroître à ſes yeux, il a fallu exterminer tous ceux de la maiſon. Sa ſanté parfaitement rétablie d'ailleurs, n'empêche pas que cette folie ne ſubſiſte toujours dans ſon eſprit : s'il rêve, les chats ſont toujours les acteurs de la ſcene, & ſuivant le jeu que ſon imagination lui repréſente, il crie comme s'ils le tenoient à la gorge ou il ſe



leve, & ſe ſaiſit de tout ce qu'il trouve pour les chaſſer.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient chez le vieux époux de Marion Berth, Gonſalve preſſoit ſon équipage, pour aller prendre poſſeſſion de ſa Compagnie; le vrai motif de cette précipitation étoit le déſir de ſe rapprocher de ſa chere maîtreſſe, afin de prendre des meſures pour l'aller voir: il fallut pourtant ſuſpendre ſon impatience juſqu'à la fin de la Campagne; mais un valet adroit fut envoyé ſur les lieux, & ſans ſe faire connoître s'informa de tout ce qui pouvoit favoriſer le deſſein de ſon maître.

La Campagne finit cette année-là de bonne heure, parce qu'il ſe fit des propoſitions de paix, Gonſalve obtint un congé pour trois mois; & partit auſſi tôt avec ſon fidéle valet, pour aller où ſon amour l'appelloit; il ne vouloit pas ſe faire voir , crainte qu'auſſi-tôt cela ne fut mandé à ſa mere; il ne vouloit pas non plus aller rendre une viſite à ſa maîtreſſe, crainte que cela n'eut des ſuites fâcheuſes pour elle, ſans produire aucun effet qui put le contenter; il n'étoit pas poſſible d'obtenir d'elle

un rendez-vous, parce qu'elle étoit fort circonſpecte, & qu'elle ne quittoit pas ſon vieux frénétique d'un moment, la voir ſans lui pouvoir parler, ne produiſoit rien qui le ſatisfit.

Comme il rêvoit à l'embarras où il étoit en ſe promenant dans ſa chambre. Son valet entra fort à propos, il eut recours à ſon conſeil, & ce fut ſur ce conſeil qu'on prit des meſures pour réuſſir à une entrepriſe qui paroiſſoit fort difficile & dont le ſuccès étoit fort douteux ; voici quel fut l'expédient dont on ſe ſervit.

Si vous pouvez, lui dit ce fidéle domeſtique, imiter comme moi le cri d'un chat, je me fais fort de vous faire parler à votre maîtreſſe, à votre commodité ſans rien riſquer ni de votre part ni de la ſienne ; parbleu lui répondit Gonſalve, s'il ne tient qu'à cela ; je crois que je m'en acquitterai auſſi bien qu'un autre : il s'agit donc, reprit le valet, de s'exercer ; pour moi je ſuis maître paſſé, & je crois vous l'avoir déja dit, puiſque je n'ai appris cette muſique, que dans la vûe qu'elle vous ſeroit utile pour votre amour, voyons donc comment vous vous y prendrez ;

prendrez ; ils étoient pour lors logés dans un cabaret à demie lieue de la maiſon du vieux frénétique, où ils crurent qu'ils pouvoient répéter le concert, le valet montant au grenier commença, le maître répondit & ne fit pas mal ; l'un faiſoit le chat, & l'autre la chatte qui appelle le matou, les deux voix ſe rapprocherent enſuite & chanterent un duo, le maître qui étoit le valet fut fort content de l'écolier, l'amour qui ne trouve rien d'impoſſible étoit ſans doute de la partie pour rendre un écolier ſi ſçavant dès la premiere leçon, le valet félicitoit le maître, & le maître félicitoit le valet ; on répéta encore une fois & flatté du ſuccès de l'entrepriſe on ſe fut coucher.

S'il avoit été queſtion, dit alors Sancho, de contrefaire l'Ane, Dieu ſçait, ſi je m'en ſerois bien acquité ; mais pour le chat je ne l'ai pas encore eſſayé, ſi faut il que je voye comment cela iroit. Don Quichotte le retint, & lui dit, qu'il devoit du moins attendre que l'hiſtoire fut finie : le Cavalier ayant recommencé de parler, l'obligea de ſe taire

Gonſalve devenu auſſi ſçavant que ſon valet à cette muſique, par l'exercice qu'on en fit un jour ou deux, crut qu'il étoit tems d'en faire l'expérience ; ils partirent à la brune pour arriver au lieu où la ſcene ſe devoit jouer au milieu de la nuit. Le valet, qui le voyage précédent avoit étudié, ſans ſe faire connoître tous les tenans & aboutiſſans de la maiſon, conduiſit ſon maître par des routes ſûres, il le fit entrer par le jardin dont le mur n'étoit pas haut, & de-là dans la cour par une petite porte qu'il avoit remarquée, & enfin par le ſecours d'une échelle que le valet trouva couchée le long d'un mur, fit monter ſon maître dans le grenier qui étoit au-deſſus de la chambre de ſa maîtreſſe & de ſon vieux mari, il y avoit une trappe qui répondoit dans la chambre, parce qu'on ſerroit dans ce grenier mille choſes, dont on avoit à tous momens beſoin. Ce téméraire amant ſe voyant enfin dans le lieu où ſon valet le flattoit de voir ſa maîtreſſe ; tout incertain qu'il fut dans ce moment du ſuccès d'une entrepriſe ſi hardie & ſi folle, commença le pre-

mier chant. Le valet qui étoit sur l'échelle répondit d'un ton plus élevé. Le maître reprit sa partie, & quelquefois chantoient ensemble un épouvantable duo.

Cette affreuse musique éveilla bientôt le vieux frénétique, il en fut effrayé, & poussant sa femme qui étoit couchée sur un lit de repos tout proche du sien. Ecoute ma mie, lui cria-t il, écoute le sabat que font les chats au grenier; le diable je crois, les envoye pour me faire mourir de peur, ou pour m'étrangler. Leve-toi vîte; mon amour, lui dit-il, en la poussant une seconde fois, & monte les chasser. Que je monte, dites-vous, lui répondit-elle, je n'en ferai rien; si ce sont, comme vous le dites, des diables, & qu'ils m'étranglent. Ne crains rien, ma mie, reprit le vieux; ce n'est que moi qu'ils cherchent, ils n'en veulent qu'à moi, monte seulement, & leur donne la chasse.

Marion ignoroit le fait, & croyoit aussi bien que son mari, que ce fussent des chats; elle obéït à la fin, elle monta au grenier, & à peine en eut-elle refermé la trappe, qu'elle apperçut

à la faveur d'un petit clair de lune, le chat qu'elle pourſuivoit, métamorphoſé en ſon amant, elle treſſaillit de frayeur, & fit un cri. Ne craignez rien, lui dit-il, en l'embraſſant, c'eſt Gonſalve qui vous cherche. Eſt il poſſible de vous voir, ſans un moyen auſſi bizarre que celui dont je me ſers, vous devez me le pardonner en faveur de la tendre affection que j'ai toujours eue pour vous. Ah! Gonſalve, s'écria-t-elle d'une voix retenue : à quoi vous expoſez-vous, & à quoi m'expoſez vous moi-même; elle voulut continuer de parler; mais la tendreſſe de ſes ſoupirs, retint ſa voix foible & tremblante & ſans parler, elle lui fit connoître ce que ſon cœur méditoit de lui découvrir.

Gonſalve ne répondit à ſes ſoupirs que par des actions que la paſſion animoit. Le ſilence où l'on étoit réduit, rendoit les actions plus vives. Marion ſe défendoit en lui reprochant ſa témérité, mais cette foible défenſe ne ſervit qu'à lui faire connoître qu'elle n'avoit pas la force de ſe défendre. Ah! Gonſalve, lui dit-elle, d'une voix entrecoupée de ſoupirs,

que mon amour pour vous est à plaindre, & que le vôtre est à redouter!

Cependant le vieux qui écoutoit au bas de l'échelle croyant l'entendre parler, lui dit : qu'est-ce donc que j'entens marmoter là-haut : A qui parles-tu? Elle ouvrit la trappe pour lui répondre, & lui dit, je parle à un vilain matou noir comme un démon, qui s'est caché entre les chevrons & les tuiles ; que si j'avois l'échelle ici je lui ferois bien voir du pays. Hé bien ma mie, lui répartit le vieux, il te la faut donner ; mais auparavant bouche bien la fenêtre d'une botte de foin crainte qu'il ne t'échappe. Je meure de frayeur, lui répartit Marion, si vous vouliez monter ici nous le tuerions assurément : Ah! qu'il paroît méchant, je ne lui vois que les deux yeux qui éclairent comme des flambeaux : montez, mon ami, montez.

Gonsalve crut qu'elle sollicitoit sérieusement son mari de monter pour l'obliger de se retirer, il faisoit pendant qu'elle parloit tous ses efforts pour la retenir : quoi, cruelle, lui disoit-il tout bas, je n'ai qu'un momenr à jouir du plaisir de vous posséder & . . . taisez-

vous interrompit - elle & ne craignez rien, je suis bien sûr qu'il ne montra pas. Marion, cependant tira l'échelle & refermant la trappe, rassura son amant de sa crainte lorsqu'elle même en étoit saisi.

Mille pensées l'agitoient en ce moment, son amour pour Gonsalve, son aversion pour son mari, la triste destinée, ses espérances trompées par un indigne choix qui fixoit sa fortune, le dégoût qu'elle avoit pris pour un homme qui convenoit si peu à son âge, tandis qu'elle se flattoit d'en posséder un si digne d'être aimé, toutes ces pensées tumultueuses répandoient dans son ame agitée des ténébres & des contrarietés; il sembloit qu'elle fut hors d'elle-même; la présence de son amant dans le lieu où elle le voyoit, lui parut un rêve, semblable à une personne qui s'éveille d'un profond sommeil & qui rappelle un songe fugitif, elle étoit troublée, elle ne sçavoit si tout ce qui se passoit en ce moment étoit véritable, où si ce n'étoit que l'effet de l'illusion.

Gonsalve, cependant profita du trouble de sa maîtresse, la nuit aux

amants donne autant de hardiesse, que le jour exige de respects, il n'étoit plus le maître de sa passion. Ah! Gonsalve, s'écria Marion, que vais-je devenir, mes malheurs ne sont-ils pas encore à leur dernier période? Hélas! dit-elle, en poussant un profond soupir, j'éprouve maintenant par un événement si extraordinaire & si peu attendu, qu'il y a certaines fatalités dans la vie qui sont inévitables.

Le chant des cocqs en ce moment leur fit ouvrir les yeux à la lumiere du jour qui commençoit à poindre; la crainte s'emparant en même-tems de leurs cœurs : ils se séparerent sans se parler : Gonsalve pour sortir de cette maison sans être vû, & Marion pour retourner dans sa chambre où son mari l'attendoit avec impatience; elle se rassura du mieux qu'elle put & se recoucha dans son lit qui touchoit à celui de son mari, confuse & agitée de mille réfléxions.

Gonsalve de retour à son auberge se renferma dans sa chambre avec son valet, & passa le jour à méditer sur le succès de leur entreprise & sur l'espéce qu'une seconde seroit peut-être

encore plus heureuſe ; ces penſées quelques douces & flatteuſes qu'elles fuſſent n'approchoient pas du plaiſir qui devoit leur ſuccéder, & le moment heureux au gré de ſon amour lui parut encore bien éloigné, ce jour lui parut long & ennuyeux, il ſuivoit des yeux d'un air chagrin, le cours du Soleil, ſa courſe étoit trop lente à ſon gré ; il auroit voulu dès le matin lui voir noyer ſes feux dans les Ondes ; afin de courir où ſon amour l'appelloit, il craignoit pourtant que ſa maîtreſſe fâchée de ſa hardieſſe ne répondit pas à ſes vœux, la vertu de cette jeune femme venoit quelquefois traverſer la douceur de ſon eſpérance, elle pouvoit prévenir ſa vigilance & ſes ſoins, & faire échouer toutes ſes idées flatteuſes qui rempliſſoient ſon cœur.

Ces craintes & ces ſoupçons étoient balancés par la certitude qu'il avoit d'être aimé, & il ſe diſoit là-deſſus à lui-même ; ſa vertu ſans doute réſiſtera d'abord à mes déſirs, mais il faut enfin que tout céde à l'amour & un bien dont la jouiſſance nous a long-tems été diſputée nous eſt plus agréable que celui qui nous eſt offert au premier effort,

fort, en s'occupant de ses réflexions chemin faisant, ils arriverent enfin où l'amour sembloit leur avoir donné rendez-vous; on s'y prit comme on avoit fait la veille, & rien de ce qu'on avoit craint ne s'opposa à leur dessein : il fit monter pour un peu de tems son laquais avec lui; ils avoient porté deux chats avec eux, dont les cris forcés, mêlés à leurs voix porterent la terreur jusques dans le cœur craintif du vieux frénétique; la torture qu'on donnoit aux chats leur faisoit faire des cris affreux : Gonsalve & son valet avoient l'art de multiplier leurs chants de maniere qu'il sembloit que le grenier fut plein de chats.

Le vieux tremblant & saisi de crainte, se jetta à bas de son lit; & poussant sa femme qui feignoit de dormir; Marion, Marion ma fille, leves-toi vîte, leves-toi, ou je suis mort; c'est encore pis qu'hier, celui que tu n'as pû atteindre en a ramené un cent; quand tout l'enfer seroit au grenier & que tous les démons seroient changés en chats, ils ne feroient pas plus de bruit, la crainte multiplie les ennemis & les rend plus redoutables.

Marion, feignant d'abord d'être effrayée, fit beaucoup de difficulté de monter au grenier, & peut-être n'y auroit-elle pas monté du tout si elle eût pû s'en défendre, sans exposer son amant; car elle ne doutoit pas que ce ne fut lui: si je monte, se disoit elle en elle même, je me livre au péril, je suis presque sûre de succomber, que pourai-je opposer à la violence de ses transports dans une conjoncture où l'éclat seroit aussi funeste pour moi que tragique pour lui, les vains efforts que je pourois faire, ne serviroient qu'à lui faire mieux connoître ma foiblesse; si je ne monte pas, mon mari éveillera tous les Domestiques, on investira la maison, mon amant sera la victime de sa folie, & pour qui passerai-je?

Tandis qu'elle consultoit son cœur sur une affaire si importante, le concert recommença plus fort qu'il n'avoit fait d'abord; le vieux crut que tous les diables sous la figure des chats alloient fondre sur lui pour l'étrangler, les yeux égarés, le visage pâle & livide, comme un homme obsédé d'une frayeur mortelle, il courut à la porte pour crier au secours, Marion le retint & se

ſaiſiſſant des clefs, lui dit : qu'il ne devoit rien craindre, que ſes gens ſe mocqueroient de lui, de les éveiller pour deux ou trois chats qui étoient au grenier, qu'elle alloit y monter & leur donner la chaſſe; elle ſe vit donc ainſi dans une néceſſité inévitable de monter au grenier, elle en tira l'échelle; & fermant la trappe, ſe prit d'abord à battre de la gaule : mais bien-tôt fatiguée d'une peine inutile, elle crut que des momens ſi précieux ſeroient mieux employés à gronder ſon amant & l'engager de ſe retirer. Gonſalve écouta quelque-tems ſes remontrances; & l'embraſſant il la fit aſſeoir près de lui, comme s'il avoit quelque confidence à lui faire : en effet il lui apprit que la cauſe de leur malheur étoit le deſſein que ſon beau pere avoit de lui faire épouſer ſa parente, que ſa mere, comme elle le ſçavoit bien elle même, avoit conſenti à leur mariage, mais que ſon mari ſans ſa participation l'avoit renvoyée, & donné des ordres ſecrets pour la marier promptement auſquels elle n'avoit oſé s'oppoſer; ainſi, lui dit-il, vous êtes cenſée être ma femme, & ce n'eſt que par une fraude que vous êtes

en la puissance d'un autre mari ; mon mari, lui répondit Marion, non, non, mon cher Gonsalve, il ne l'est point encore, & je me conserve toute entiere pour vous, on ne peut pas dire qu'on possède une femme quand on n'en possede pas le cœur.

Gonsalve fut si touché de ces paroles que sans y répondre, il se livra aux mouvemens de sa passion. Ah! Gonsalve, s'écria-t'elle d'une voix retenue, vous abusez de ma foiblesse & de la crainte que j'ai pour vous : vous m'exposez aux plus affreux chagrins, & cependant vous m'êtes trop cher, je n'ose par mes cris vous commettre à la fureur d'un jaloux insupportable & dangereux, ma tendresse pour vous l'emporte sur les considérations de mon devoir ; mais ne vous exposez pas davantage de revenir si vous m'aimez, ménagez votre vie qui m'est chere, ou du moins ménagez ma réputation & mon répos ; je serois perdue, si ces visites nocturnes venoient à la connoissance de mon mari ; retirez-vous donc promptement mon cher Gonsalve ; mais n'oubliez pas pour cela votre chere Marion ; que je reçoive

ſouvent de vos cheres nouvelles, comme je vous en donnerai des miennes; c'eſt dans la conjončture où nous ſommes le ſeul plaiſir qui pourra calmer nos ennuis.

Dès que ſon amant ſe fut retiré, elle fit un peu de bruit pour amuſer le vieux; & ſe recouchant preſqu'à l'inſtant à la même place, l'imagination remplie de mille idées confuſes, elle s'endormit d'un profond ſommeil.

Cependant le vieux raſſuré par le ſilence qui avoit ſuccédé à l'affreux concert des chats, ſe recoucha & s'endormit auſſi, mais d'un ſommeil inquiet, ſemblable à celui d'un liévre timide, qui croit toujours voir le chien du Chaſſeur après lui. Il paſſa ainſi environ une heure, perſuadé que ſa femme étoit à l'affût des chats pour les aſſommer; mais enfin ſurpris de n'entendre aucun bruit, ſa jalouſie ſe reveilla, & lui ſuggéra mille penſées; il ſe jetta à bas de ſon lit pour appeller ſa femme: Marion, mon cœur, lui cria-t'il, mon amour, ma fille, parlez-moi donc, ma chere Marion; Marion qui dormoit du plus profond ſommeil, n'avoit garde de répondre aux cris réité-

rés de son vieux mari, son silence mit l'impatience & la jalousie du vieux à bout ; il se figura mille choses étranges là dessus ; il craignoit que les chats n'eussent étranglé sa femme ; un moment après, une autre imagination lui venoit dans l'esprit, qui lui faisoit voir un amant sous la forme empruntée d'un chat, abuser impunément de sa femme dans le grenier : ce soupçon qui ne s'éloignoit pas beaucoup de la vérité, s'empara si fort de son esprit, que méprisant le danger qui l'avoit jusques là retenu, il marche à tâtons à ce qu'il croyoit du côté de la trape ; & sans songer que Marion en avoit tiré l'échelle dans le grenier, il leve le pied pour monter, & trouve fortuitement un billot qu'il prit pour le premier échelon, il y pose les deux pieds, & cherche la trape des mains, & trouve quelque chose qui s'ouvre & fait à peu près le même effet, il avance ensuite la tête dans l'obscurité comme s'il eût voulu regarder & chercher des yeux sa femme dans le grenier, comme si ces yeux éclairés par le feu de la jalousie, pouvoient percer les ténébres d'une nuit obscure : enfin pressé

de plus en plus par ses soupçons jaloux, il se hazarde de monter tout à fait dans le grenier, il léve une jambe & la pose sur quelque chose qu'il crut être le bord de la baye; & suivant l'illusion qui le faisoit agir, il n'y avoit plus qu'un petit élan à se donner pour être tout à fait où il avoit envie d'aller, il soutenoit avec bien de la peine ce qu'il prenoit pour la trape; & faisant enfin un dernier effort, il tombe tout de son long dans une grande huche à demie pleine de farine, le couvercle qu'il avoit pris pour la trape retombe lourdement après lui, & fait en tombant un bruit épouvantable qui éveille Marion.

Le vieux frénétique cependant plongé le nez dessous dans la farine, en danger d'étouffer, fait de vains efforts pour se tirer de ce sépulchre. Il ne comprend rien à cette avanture, que son cerveau brouillé lui fait prendre pour quelque piéce qu'on lui joue, pour arrêter l'effet de sa colere. Il accuse en lui-même sa femme d'infidélité, il lui dit des injures, il la menace, il tâche de crier, & ne le peut: tous les mouvemens qu'il se donne, ne servent qu'à le fatiguer

inutilement. La chaleur le suffoque, & la farine, dont sa bouche & ses narines sont remplies, lui ôte la respiration & la voix.

La belle Aurore ouvroit déja les portes de l'Orient, & répandoit ses perles liquides sur l'émail des fleurs, & les coqs par leur chant aigu, annonçoient aux hommes la naissance du jour, lorsque tous les domestiques, prêts à se distribuer, selon leurs differentes occupations, vinrent heurter à la porte de la cuisine, qui tenoit à la chambre du vieux, pour déjeûner. La vieille Servante qui en avoit la clef, leur ayant ouvert, ils se mirent à table, & commençoient déja à manger, lorsque le vieux entendant le bruit, fit de nouveaux efforts pour se faire entendre. La crainte de la mort lui fit encore trouver des forces dans sa foiblesse. Il leve le couvercle de la huche; & poussant un cri enroué, qui atira tous les domestiques, leur fait voir la plus étrange figure, qu'il soit possible de s'imaginer. La farine détrempée avec la sueur, faisoit voir un visage recrepi : la difficulté de respirer, le for-

çoit d'avoir la bouche béante, ſes yeux étoient brillans comme des chandelles, ſes mains auſſi blanches que ſon viſage, & que tout le reſte du corps, ſoutenoient le couvercle de la huche. Il reſſembloit enfin à un ſpectre, ou à un mort reſſuſcité, qui ſe débarraſſe de ſon ſuaire, pour ſortir du tombeau.

Cette effrayante figure que perſonne ne reconnut d'abord, fit faire des cris épouvantables : Les uns s'enfuirent de peur ; les autres ſans oſer approcher, le regardoient avec étonnement. La vieille Servante plus hardie, s'avance ; & croyant que ce fut un revenant, lui parla ainſi : Je te commande, par le grand Dieu vivant, de me declarer ta peine : Ma peine lui répondit le ſpectre d'une voix enrouée, c'eſt d'être dans ce tombeau : Qu'on m'en retire promptement, & Dieu vous beniſſe après cela. Ah ! juſte Ciel, s'écria la Servante, c'eſt notre maître, je crois, eh ! qui l'a mis dans cette huche ? Et notre maîtreſſe où eſt-elle ? Allons, dit-elle aux domeſtiques, venez donc m'aider à le tirer de-là.

Marion regardoit cependant par

une fente de la trape, & n'en pouvoit plus de rire. Hélas ! dit-elle, il s'est jetté dans le tombeau; mais pour mon malheur il n'y veut pas encore rester : & comme elle jugea bien qu'on l'iroit bien-tôt chercher au grenier, elle se recoucha, la gaule à la main, feignant de dormir, jusqu'à ce qu'on fut l'éveiller. Elle dit aux gens comment elle étoit montée dans le grenier, pour satisfaire son mari, & le rassurer de la peur, en chassant les chats, & qu'elle s'y étoit endormie; mais elle ne leur pût rien apprendre de l'avanture de la huche. Tout ce qu'on en pût conjecturer, c'est que c'étoit un trait de folie, dont il a lui-même donné depuis l'explication. On eut bien de la peine à le nétoyer, & beaucoup plus encore à remettre son esprit foible & agité de mille chiméres, dans une situation tranquille. Voilà, dit alors le Cavalier à son ami, ce qui me restoit à vous dire : demain nous acheverons le reste, allons nous coucher. Don Quichotte en fit autant. Le tems étoit fort disposé à l'orage, & il se flatta que cela pourroit favoriser l'envie qu'il avoit d'appren-

dre la fin de cette histoire, qui lui parut d'un genre singulier, & qui excitoit beaucoup sa curiosité.



CHAPITRE LXXXIII.

Conversation de Don Quichotte & de Sancho, au sujet d'un rêve. Conclusion de l'Histoire de Marion Berth.

IL fit toute la nuit un orage terrible, & le lendemain la pluie continua d'une si grande force, que tout ce qu'il y avoit de gens dans l'Hôtellerie fut obligé de rester. Il y avoit de l'apparence que les chemins étoient extrêmement rompus; & le Ciel étoit encore si chargé, que la prudence ne vouloit pas qu'on s'exposât aux dangers de souffrir beaucoup de mal, & de rester peut-être dans un bourbier. Cette conjoncture fâcheuse fit du chagrin aux uns, & du plaisir aux autres.

Sancho dès le matin ayant vû le temps disposé à la pluie pour tout le jour; s'étoit recouché, & ne vint à la chambre de son Maître que quand il l'appella. Par la mardi, Monsieur, lui dit-il en entrant : cette histoire d'hier au soir, que je me suis fourée dans la tête, m'a fait faire un drôle

de rêve ; & quel rêve t'a t-elle fait faire , lui dit Don Quichotte : je m'en vais , reprit Sancho , vous en raconter toute l'affaire , comme je l'ai rêvé.

Je me ſuis mis dans la fantaiſie d'éprouver une petit ma femme , pour voir ce qu'elle avoit dans le ventre ; car on ne connoît goûte à ce bêtas là quelquefois ; & j'étois bien aiſe de ſçavoir ſi elle étoit d'humeur à écouter un galant. Tu t'aviſes bien tard , lui dit Don Quichotte , de faire cette épreuve. Eſt-ce que tu la ſoupçonnes de quelque infidélité ? N'entendez vous pas , reprit Sancho , que je vous dis que c'eſt un rêve que j'ai fait ; & il m'étoit avis que tout ce que je rêvois , étoit véritable ; & voici comment toute l'hiſtoire s'eſt paſſée. Je ſuis monté au grenier , avec mon Compére François Celial , que j'avois bien inſtruit , pour faire l'amoureux de ma femme , & lui en compter ; & je me ſuis pris à contrefaire le chat , comme Gonſalve , pour engager ma femme de monter au grenier. J'avois envie d'abord de contrefaire l'âne , parce que je le fais bien mieux que je ne fais le chat ; c'eſt ,

lui dit Don Quichotte, en riant, que cela t'est naturel. Il faut, reprit Sancho, que ce soit l'amitié que j'avois pour mon pauvre grison, qui ait fait cela; car comme nous raisonnions souvent ensemble, & qu'il ne pouvoit parler comme moi, je m'essayai de parler comme lui; & quand nous nous mettions à braire ensemble, je donne au diable si vous n'y auriez été trompé, & si vous n'eussiez crû que c'eût été deux ânes. Crois-tu, lui dit Don Quichotte, que j'eusse été trompé de le croire, du moins si tu ne le paroissois pas à l'extérieur de ta personne, tu ne l'étois pas moins par la puérilité de ton esprit, de vouloir qu'on te prit pour un âne, du moins en l'imitant; mais, dis-moi, n'étois-tu pas bien âne en effet, de le contrefaire dans un grenier, pour attirer ta femme, comme si un âne pouvoit monter à une échelle? Oh par ma foi notre maître, dit Sancho, vous avez la tête bien dure, aussi bien que moi, puisque je vous dis que c'est un rêve? Eh que diable laissez-moi donc vous le dire tout de suite. Je ne sçai plus où j'en étois. Pour le coup, repartit

Don Quichotte, je confesse que j'ai tort. Tu contrefaisois le chat au grenier; mon Compére Celial, reprit Sancho, le faisoit aussi, & cela n'alloit pas trop mal à mon avis. Ma femme, étourdie du bruit, est montée avec un balai à la main, & a été bien surprise de trouver mon Compére; car je m'étois caché. Helas, lui a-t-elle dit, mon Compére! Eh qu'est ce qui vous amene dans ce grenier, vous m'avez fait grand'peur? C'est, lui a-t-il dit, ma chere Commere, que je vous aime, depuis long tems; & je ne sçavois comment m'y prendre, pour vous le dire: eh pardi, mon Compére, a reparti Thérese, il ne falloit pas pour cela monter à notre grenier? Oh mais, ma Commere, a repartit Celial; c'est qu'on est ici en toute liberté, & vous sçavez bien, que quand on aime bien fort, on est bien aise aussi d'être aimé, & quand on s'aime bien l'un & l'autre, il s'en faut donner quelques preuves. Eh quelles preuves, repartit Thérese, se donne-t on, pardi en voilà d'une bonne? Je ne croyois pas être assez jolie pour avoir un Amant, Ma chere Commere, a répartit Ce-

lial, en l'embraſſant, je vous trouve belle comme l'amour, & je vous aime à la folie. Mon Compére, lui dit-elle, je vous en ſçai bon gré, mais encore que voulez-vous que je faſſe pour vous? Je voudrois, lui a dit tout bas mon Compére, que nous en fiſſions porter une petite paire au Compére Sancho; & cela ſeroit fait en un moment, ſi vous le vouliez. Oh, oh! mon Compére, lui a-t elle répondu, comme vous y allez d'aguet; il vous eſt avis qu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & en prendre, vertuchou,

Juſqu'ici, diſois-je, en moi-même, voilà qui va bien; mais Celial continuant, lui a dit: Ah! ma chere Commere, & il l'embraſſoit bien fort, en diſant cela: ayez pitié de moi; il y a, je ne ſçai combien que je languis pour l'amour de vous. Vous me faites en effet grande pitié, lui a-t-elle dit, d'être ſi fol, que de m'aimer; & je crois que je ſerois aſſez folle pour vous aimer auſſi; mais vous ſçavez que c'eſt un grand péché: Eh qu'eſt-ce qu'on diroit de moi, ſi on voyoit des cornes à mon mari? On les fait, de maniere, lui a-t-il répondu, qu'on ne les voit point;

point : eſt-ce que vous en voyez aux autres, & puis ma Commere ; c'eſt que je vous apporte pour la façon une chaîne d'or pour mettre à votre col. Une chaîne d'or, a-t-elle répondu : que je la voye ! Oh par-là mardi, Monſieur, quand j'ai vû cela, l'impatience m'a pris ; car il me ſembloit que mon Compére parloit tout de bon. Il ſoupiroit, il faiſoit le paſſionneux ; & je n'aurois pas voulu jurer que la bonne dégourdie à la fin n'eut pris la chaîne, & ne ſe fût laiſſée aller. Je ſuis ſorti tout-à-coup de ma cachette, avec un bon gourdin, & de dauber ſur le Compére & ſur la femme ; & je me ſuis éveillé là deſſus.

Ecoute Sancho, dit alors Don Quichotte, quoique ce ne ſoit qu'un rêve, il me donneroit occaſion de te dire bien des choſes, ſi je te croyois aſſez ſage pour en profiter ; pour moi c'eſt mon ſentiment qu'un homme raiſonnable ne doit point tenter ſa femme par de ſemblables épreuves, c'eſt l'offenſer que de paroître douter de ſa vertu, & il arrive ſouvent qu'une femme picquée de l'injure qu'on lui fait, ſe venge, & qu'un homme par

ſon imprudente curioſité s'attire lui-même cette honte ; il eſt vrai, cependant que la vertu ne mérite des éloges que quand elle a été éprouvée. L'on voit communément des femmes qui ne ſont point prévenues de la bagatelle, qui ne s'occupent que du ſoin de plaire à leurs maris, & des autres choſes qui ſont du propre de leur ſexe, qui ſe comportent aſſez réguliérement en toutes choſes, & qui ſuccomberoient peut-être à la premiere épreuve qu'on feroit de leur vertu, ſi l'on ſçavoit les prendre par leur foible. Et voilà juſtement, interrompit Sancho, tout comme il m'étoit avis que ma bonne piéce de femme alloit faire, & je ne voudrois pas trop jurer qu'elle ne le fit, ſi quelque galant lui venoit offrir quelque choſe qui lui donnât dans la vûe. C'eſt pourquoi, reprit Don Quichotte, je crois qu'un homme qui aime ſa femme, & qui n'a pas lieu de ſe plaindre de ſa conduite, doit ſuppoſer que ſa vertu, a déja été éprouvée par des moyens qui ne ſont point venus à ſa connoiſſance ; ce procédé eſt d'autant plus juſte, qu'il évite par là les chagrins & les ſuites fâcheuſes des épreu-

ves qu'il feroit de sa vertu, si par son imprudence elle venoit à succomber.

Sancho en ce moment lui fit signe de se taire, parce que les Cavaliers qui occupoient la chambre voisine, étant remontés, commençoient à parler, il les avoit vûs en montant à la chambre de son maître, qui alloient à l'écurie voir leurs chevaux, & donner ordre ensuite qu'on leur apportât du vin, afin de finir en déjeûnant le récit de l'histoire de Gonsalve : celui qui avoit commencé la veille continua ainsi.

Ce qui me reste à vous apprendre, dit-il, à son ami, demande encore plus de secret que tout ce que je vous dis hier, & quoique Gonsalve soit ici à l'abri des chagrins, qui pourroient résulter de quelques uns des événemens de cette histoire, il est encore plus sûr de garder le silence, c'est une confidence qu'il m'a faite, comme une preuve & un gage de l'amitié intime que nous avions liée ensemble : je vous en fais part comme à un ami en la discrétion de qui je me fie ; si vous trahissez ma confiance, je vous regarderai comme un ennemi. La menace que vous me faites, lui répondit l'autre, est seule ca-

pable de me fermer la bouche : sur votre parole d'honneur, je vais vous apprendre tout ce que j'ai appris hier.

Gonsalve retourna à son camp fort satisfait de sa petite campagne, flatté que de fois à autre il pourroit s'échapper & rendre de pareilles visites nocturnes à sa maîtresse, sans que cela vint à la connoissance du vieux ni de ses parens, il parloit en jeune homme qui ne songe qu'au plaisir présent, & qui ne fait aucune attention sur les suites qui en résultent : il n'étoit qu'à deux ou trois petites journées de l'armée, & bien-tôt le quartier d'hyver devoit encore favoriser ses désirs ; mais une lettre qu'il reçut de sa maîtresse, quelque tems après son retour, le rendit capale de réfléxion : voici ce qu'elle lui mandoit.

Lettre de Marion à Gonsalve.

SI je ne faisois attention qu'à la hardiesse de votre entreprise, je vous haïrois à la fureur ; mais quand je me rappelle notre ancienne amitié & la sincérité de votre affection, toujours constante, mon cœur ne peut conserver de haine contre vous : cepen-

dant je ne ſçai en quel état vous m'avez laiſſée ; ſi le ſujet de ma crainte ſe trouve véritable, que je ſuis à plaindre. Bon Dieu ! Quel ſera mon ſort, ſi vous m'abandonnez ! Je vous mande l'objet de mes triſtes réfléxions depuis votre départ, afin de vous prévenir. Hélas ! quel reméde puis-je attendre que la mort ? Me cacher pour toujours aux yeux de tout le monde, ne ſeroit pas me cacher à moi même ma honte & ma foibleſſe pour vous.

Cette Lettre fit une vive impreſſion ſur l'eſprit de Gonſalve, il commença dès-lors à connoître que les plaiſirs les plus doux, ont toujours quelques retours, il ſe renferma pour rêver ſérieuſement à une choſe qui pouvoit avoir de ſi dangereuſes ſuites, il entra d'abord dans la peine de ſa maîtreſſe, & la reſſentit plus que celle qui n'intéreſſoit uniquement que lui ; il ne trouvoit point d'autre expédient que celui de l'enlever, & cet expédient avoit de ſi grandes ſuites, qu'il n'oſoit concevoir le deſſein de l'exécuter. Cependant, ſe diſoit-il à lui-même, la livrerai-je par le refus de la ſecourir à la fureur d'un fâcheux & d'un jaloux qui

ſçait qu'il n'a nulle part à la choſe ? Aura-t-elle, le front de ſoutenir un menſonge qui ſe détruiroit par l'état de ſes infirmités & la caducité de ſa vieilleſſe ? Elle augmenteroit ſa colere au lieu de l'appaiſer.

Mais, ſi je l'enleve, ſe reprenoit-il, qu'en ferai-je ? Comment pourrai-je la cacher aux yeux de tout le monde & aux recherches de ſon mari ? Où prendrai je des fonds pour ſubvenir à ſes beſoins ? Que répondrai-je chez nous, où l'on ne manquera pas de l'aller chercher ? Si l'on me ſoupçonne de cet enlévement ? Ma timidité ou mon ſilence ne dépoſeront-ils pas contre moi.

Le Cavalier qui faiſoit ce récit ayant été interrompu par ſon ami qui lui préſentoit un verre de vin. Don Quichotte qui écoutoit, profitant de ce moment, dit Sancho : Comprends-tu à préſent, Sancho, l'avantage de la Chevalerie errante, ſi ce jeune homme avoit été Chevalier errante, toutes ces difficultés, tous ces embarras ſe ſeroient évanouis, ou plûtôt ne ſeroient jamais venus le troubler : un Enchanteur auroit pris le ſoin de cette expé-

dition, il auroit mis cette jeune femme entre les mains de quelque Enchantereſſe qui s'en ſeroit chargée avec plaiſir, elle auroit même élevé l'enfant, & en auroit fait un des plus illuſtres Chevaliers errans qui ait peut-être jamais été. Voilà qui s'enfile tout comme mon chapelet, lui dit Sancho, mais avec ce bel expédient, Monſieur; Gonſalve n'auroit pas joui de l'objet de ſes œufs. Tu veux dire de ſes vœux, interrompit Don Quichotte; O! vous voilà en train, reprit Sancho, de me correctioner, c'eſt bien là que gît le liévre: je dis que le voilà par la mardi bien reconforté qu'un autre enléve ſa maîtreſſe, & qu'il ne ſçache où la prendre dans le beſoin, ni elle ſon amant, s'il lui fait faute. Dans ces ſortes de conjectures, reprit Don Quichotte, on ſonge moins à ce qui nous touche qu'à ce qui intéreſſe la perſonne aimée, n'eſt-ce pas un grand pas de fait, qu'on mette ſa maîtreſſe à l'abri des chagrins qui la ménacent, & qu'on ne puiſſe le ſoupçonner de rien, qu'on lui épargne la dépenſe qui fait ſon plus grand embarras, & qu'un jour à venir ſe trouvant dans une occa-

ſion périlleuſe, un jeune Chevalier beau comme l'amour, ſorte tout-à-coup d'une nue, & vienne le ſecourir, & qu'enſuite il ſe faſſe connoître pour ſon fils, & lui préſente en même tems ſa mere. Quels tranſports de joye après une longue abſence, & dans cette intervale le vieux mari eſt mort, & il épouſe ſa chere maîtreſſe!

Et quel âge, dit alors Sancho, pourroit-elle bien avoir en ce tems-là, cela n'eſt pas mal-aiſé à calculer, reprit Don Quichotte, cette jeune femme peut avoir à préſent dix-ſept ans, & ſuppoſons que ce jeune Chevalier en ait autant quand il ſe fait connoître, cela fait 34. ans. Nous y voilà tout juſte, repartit Sancho; ce n'eſt pas là une grande trouvaille, au prix de ce qu'elle vaut à préſent, quand une femme a paſſé ſes plus belles années, dans le chagrin que cauſe l'abſence de ce qu'on aime; c'eſt retrouver ce qu'on ne cherche plus & ce qu'on a tout-à-fait oublié: Voyez-vous, Monſieur, un tien, vaut mieux que deux tu l'auras; & le moineau à la main, vaut mieux que l'oye qui vole, & une anguille dans la poêle vaut mieux qu'un eſturgeon

geon dans la mer, & une bouteille pleine dans mon bissac me fait plus de plaisir que toute la vendange de Ciudadreal, & un petit bien qu'on posséde est plus sûr qu'une grosse esperance, & .... alte là Sancho interrompit brusquement, Don Quichotte, te voilà en train d'enfiler une legende de proverbes quand il est question de se taire : voilà le Cavalier qui reprend son discours ; écoutons.

Le valet de Gonsalve (continua le Cavalier à son ami) entra dans sa chambre, & le trouvant chagrin & rêveur, il lui demanda ce qu'il avoit. Si je puis me confier à toi, lui répondit Gonsalve, aide moi de ton conseil, lis cette lettre, & juge après quelle doit être ma peine. Le valet ayant d'abord compris le fait, opina comme lui à l'enlevement ; mais où là conduirai je, lui dit-il. A Bruxelles, reprit le valet, chez ma sœur, où elle sera fort bien, & où vous pourez l'aller voir, quand vous voudrez, en prenant quelques petites précautions pour n'être pas vû ? Ton offre, repartit Gonsalve n'est pas à refuser, mais il faut l'enlever : Eh comment

s'y prendre, sans que la chose éclate ? Si votre maîtresse y consent, reprit le valet, il est aisé de l'exécuter, & je m'en chargerai, si vous voulez-vous confier en moi : si elle n'y consent pas, l'entreprise devient plus difficile ; mais peut être vous allarmez-vous en vain. Je ne vois rien de positif dans cette lettre ; ce n'est peut être qu'une crainte frivole, ou une malice, pour sonder votre cœur. Cela peut bien être, repartit Gonsalve ; mais dans cette incertitude, il est toûjours bon de prendre des mesures, pour n'être pas surpris ; tu vois qu'elle me previent, & crois-moi, elle n'est que trop sure de la chose ; mais elle veut s'assûrer de moi, avant de me la déclarer : Voilà donc deux difficultés de levées ; il ne s'agit plus que de trouver le moyen de subvenir à la dépense, où je me vais engager : & dans la situation où je suis, ce n'est pas une petite affaire. Ma foi, Monsieur, lui répondit le valet, si vous vous embarrassez l'esprit de tant de choses à la fois, vous n'entreprendrez jamais rien. Il faut commencer par un bout & finir par l'autre ; quand vo-

tre maîtresse sera en votre disposition nous verrons, au reste l'amour est ingenieux, & vous vous trouverez peut-être plus riche que vous ne pensez.

Gonsalve se trouva fort soulagé des conseils de son valet ; & pour être plus sûr de tout ce qu'il venoit de lui proposer, il jugea à propos de l'envoyer à Bruxelles, s'assurer de sa sœur, & faire preparer le lieu pour recevoir sa maîtresse.

Si Gonsalve fut chagrin, en recevant la lettre de Marion Berth ; ce n'est pas que cet évenement lui déplût, au contraire, il favorisoit sa passion ; il le mettoit en possession d'une personne qu'il aimoit avec toute la tendresse possible : c'étoit même l'unique remede qui pût rétablir parfaitement sa santé ; car il lui étoit resté de sa maladie une langueur, causée par l'éloignement, & la perte de sa chere Berth. Au moment qu'il se flattoit sur les promesses de sa mere, de la posseder, toutes ses esperances trahies par l'artifice de son beau-pere, se reveillerent, la fortune inconstante sembloit en ce moment lui montrer un visage riant ; car sans cet incident,

qui obligea Marion de le prevenir, il n'auroit jamais osé lui proposer de l'enlever, & jamais quelque aversion qu'elle eût pour son mari, elle n'y auroit consenti : ce fut donc un bien, en quelque façon, que les choses se disposassent si heureusement pour eux, lorsqu'on paroissoit si éloigné de trouver le moindre temperament à l'infortune de l'un & de l'autre.

Le plan de tout ce qu'il avoit résolu de faire, pour tirer sa maîtresse de peine, étant arrêté : il lui fit là-dessus une réponse aussi favorable, qu'elle pouvoit l'esperer de son affection. Il lui mandoit, que dès qu'elle l'auroit informé derechef de l'état où elle croyoit être, & de la disposition où elle étoit de se confier en lui, il envoyeroit son valet pour la prendre ; qu'elle pouvoit sans crainte le suivre, dès qu'il se seroit fait connoître, sans s'embarrasser de rien. Le Messager étant de retour, lui rendit une lettre de Marion, qui confirmoit tout ce qu'elle lui avoit déja mandé en termes plus couverts, de sorte que son valet étant de retour

de Bruxelles, il l'envoya auſſi-tôt avec un bon cheval, pour exécuter ce qui avoit été conclu entre eux.

Ce fut pour lors qu'il ſe fit en elle un furieux combat de ſon devoir, de ſa vertu, & de la néceſſité où elle étoit de faire une démarche ſi criminelle en apparence. Bon Dieu, s'écria-t-elle, quel bruit ſe va répandre de moi, dès qu'on ne me verra plus! Que penſera-t-on chez la mere de mon amant, dès qu'on y apprendra cette nouvelle ? Quels ſoins, quels mouvemens ne ſe va-t-on pas donner, pour me découvrir ? Dans quel crainte vais-je être, ſi je reſte ? Hélas! ſe reprenoit-elle, quels reproches, quelles perſécutions n'ai je point à craindre du côté de mon mari, lui-même emporté par la fureur de ſa jalouſie, ſera le premier à me deshonorer ? Quelle honte ? pourrai-je la ſupporter, ſans mourir ? La lumiere du jour me ſera odieuſe ; les plus épaiſſes ténebres ne pourront me cacher : quelle triſte vie ſeroit la mienne ? Ne ſeroit ce pas plûtôt une mort anticipée ? Oh ciel ! qu'un moment malheureux coûte cher ; & qu'une faute ſi aiſée

à commettre, eſt difficile à réparer; du moins en m'éloignant d'un lieu funeſte, où tant de chagrins me ſont preparés, j'aurai la conſolation de voir un homme que j'adore en ſecret, il diſſipera par ſa preſence le ſouvenir de mes malheurs; il ſera peut-être même ſucceder l'eſperance à la crainte d'être toûjours malheureuſe : il ne faut qu'un moment pour changer toute ma deſtinée. Allons donc, ſuivons la pente de notre inclination, puiſqu'elle s'accorde à la néceſſité préſente de mes affaires.

Enfin la triſte Marion, ſans s'amuſer davantage à raiſonner, ſe leva de grand matin, laiſſa ſon vieux époux endormi; & s'étant ſaiſie dès la veille de tout ce qu'elle avoit trouvé d'argent comptant, partit pour aller trouver le valet de Gonſalve, en un endroit qu'elle lui avoit indiqué pour l'attendre. Elle monta promptement ſur la croupe du cheval, enveloppée d'une mante, qui la couvroit entierement, & pria le valet de faire toute la diligence poſſible, pour l'éloigner d'un lieu qu'elle auroit voulu voir englouti dans les entrailles de

la terre, afin d'enſevelir dans ſes ruines, tout ce qui faiſoit obſtacle à ſa félicité.

Gonſalve, impatient de la revoir, fut au devant d'elle : ſa préſence auſſi-tôt diſſipa le noir chagrin, dont elle paroiſſoit accablée. Mille ſermens, accompagnés des careſſes les plus tendres, furent d'heureux preſages pour elle : on ſe laiſſe aiſément perſuader les choſes qu'on déſire. Il chaſſa de ſon ame toutes les triſtes penſées qui l'agitoient, ingenieux à faire ſucceder la joie à la triſteſſe dans ſon cœur, par une agréable converſation : Elle ſe laiſſa enfin perſuader. Tous les plaiſirs ont des appas qui enchantent l'eſprit qui s'y laiſſe ſurprendre. Elle crût aux promeſſes de ſon Amant, parce qu'elles s'accordoient à ſes déſirs. Il reſta un jour avec elle ; & pour ne pas rendre ſon abſence ſuſpecte, il retourna au Camp, & la fit partir pour Bruxelles, où il lui promit de l'aller voir bien-tôt.

Les Troupes étant bien-tôt après en quartier d'hyver, il partit pour aller chez lui ; il envoya tout ſon équipage devant, & ne gardant avec lui

que ſon fidele valet, il fut voir en quel état étoit ſa maîtreſſe, afin de veiller par lui-même à tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire. Je n'allongerai pas mon récit, des converſations tendres de ces deux Amans, ni des plaiſirs dont elles furent accompagnées. Le lecteur ſuppléera à tout ce détail inutile à la ſuite de cette hiſtoire. Gonſalve trouva ſa maîtreſſe fort bien, elle paſſoit pour une jeune veuve, dont le mari venoit d'être tué à l'Armée : on lui fit prendre en effet le nom d'un Officier mort, & elle en prit auſſi le deüil ; c'étoit plûtôt celui de ſon vieux mari, qu'elle portoit par avance, en ſigne de joie, puiſque la fin de ſa vie étoit le commencement de ſa félicité. Gonſalve ayant reſté deux ou trois jours avec ſa chere Marion, partit enfin pour retourner chez lui.

Il trouva ſon beau-pere au lit ; il étoit malade depuis ſon départ : c'étoit un pulmonique, qui ne promettoit pas une longue vie. Il eut été avantageux, que du moins, en ceſſant de vivre, il eut laiſſé un héritier, afin de ne point faire de diſtraction du bien

de ces deux familles ; mais cela ne dependoit pas de lui. Gonſalve craignoit fort de trouver encore ſa parente ; il fut heureux que la demoiſeile prit pour lui autant d'averſion qu'il en avoit pour elle ; car ſans cela, il auroit eu de grandes perſecutions à ſouffrir : cependant il ne laiſſoit pas de paroître rêveur & melancolique. Il eſt vrai que ſa rêverie avoit un autre motif, lorſqu'il partit pour la Campagne. La cauſe de ſa triſteſſe, étoit l'éloignement de ſa maîtreſſe. Sa rêverie, aprés ſon retour, étoit l'effet de la crainte, que ces avantures de galanterie ne vinſſent aux oreilles de ſes parens. Il ſoupiroit quelquefois en ſecret, à cauſe des difficultés qui traverſoient ſon bonheur. Sa maîtreſſe étoit ſous la puiſſance d'un mari, qui l'empêchoit de la poſſeder legitimement, il falloit veiller à ſes beſoins ; c'étoit pour lui un grand ſujet de réflexions, dans la ſituation où il étoit ; il falloit épargner cette dépenſe ſur ſes appointemens, & ſur ce qu'on lui donnoit chez lui, ſans que cela parût à ſon équipage. Le ſouvenir de ſes plaiſirs étoit encore un ſujet de rêverie aſſez naturel, enfin, ſoit qu'il

rêvât à ses chagrins ou à ses plaisirs, il rêvoit du matin au soir, il évitoit les compagnies ; & le prétexte de la chasse, favorisoit la pente qui l'entrenoit dans les lieux les plus recelés pour s'entretenir en repos de sa rêverie. On craignoit qu'à la fin cette triste mélancolie ne le remît bien tôt dans le même danger où il avoit déja été.

Une nuit qu'il rêvoit à sa chere Marion & peut-être aux plus doux momens qu'ils eussent passés ensemble ; il se prit à miauler comme une chatte en chaleur & bien tôt après, comme un matou furieux, sa mere qui dormoit d'un sommeil inquiet, à cause de son mari qui étoit malade dans un cabinet à la ruelle de son lit, entendit bien tôt cette harmonie & se rendit plus attentive à l'écouter ; bien-tôt, Gonsalve (qui selon toutes les apparences) se croyoit en ce moment dans le grenier, éleva sa voix & fit des cris réiterés semblables à ceux des chats qui repondent aux miaulemens d'une chatte amoureuse, sa mere surprise de cette affreuse musique, se leve & passe dans sa chambre qui n'étoit pas fort éloignée de la sienne, elle l'appelle d'une voix

retenuë crainte d'éveiller ſon mari : Gonſalve quoy qu'endormi entendit cette voix qu'il prit pour celle de ſa maîtreſſe, il ſe leve & court l'embraſſer, ſon imagination étoit ſi vive en ce moment, & ſi remplie de tout ce qui s'étoit paſſé chez le vieux époux de Marion, qu'elle le faiſoit agir indépendemment de ſa volonté, ſa paſſion conduite par l'illuſion du rêve, agiſſoit comme ſi la volonté & la raiſon la conduiſoient ; ſa mere ſurpriſe de la rapidité de ſon action ne ſçait à quoi ſe déterminer, ſes forces l'abandonnent ; il ne lui reſte que la voix pour arrêter la fureur dont elle eſt ſi ſubitement attaquée ; ſi elle crie & que le domeſtique effrayé vienne à ſon ſecours ; que dira-t-on de la voir preſque nuë dans la chambre de ſon fils ? quels préjugés en voyant ce fils levé & animé de ſa paſſion ? quelle ſera ſa confuſion aux yeux de ſon mari, que pourra t-on penſer ſur des apparences ſi criminelles ? ſi d'un autre côté elle garde le ſilence, & quelle ſuccombe à la force de la paſſion de ſon fils qui la tient toûjours entre ſes bras, quels remords ne déchireront pas ſon cœur, quelle honte que ſon fils

même venant à s'éveiller, trouve sa mere où il croyoit trouver une maîtresse ; car elle entrevoit dans les circonstances de ce rêve, la verité d'une intrigue galante. Elle auroit bien voulu en sçavoir davantage, & ce soin curieux l'engage témerairement dans une conjoncture perilleuse, elle fait d'inutiles efforts pour se debarasser des bras de son fils ; sa resistance ne fait qu'irriter sa passion, il obtient enfin par l'adresse & la rapidité de son action, ce qu'il ne peut obtenir de la volonté.

Confuse & désesperée, elle se retire enfin dans sa chambre, troublée & comme hors d'elle même, elle deteste sa curiosité, elle s'arrache les cheveux comme une folle, son desespoir s'augmente encore par la crainte que son fils n'ait connoissance de son action, elle ne peut s'imaginer que la force de l'illusion puisse aller jusqu'à l'effet, sans cesser de rêver ; toutes ces réflexions la troublent & la déchirent, forcée de renfermer dans son cœur le feu de sa colere contre elle-même, la fievre la prend, elle en eût un accès des plus violens.

Gonſalve de ſon côté abatu & fatigué reſte couché dans la ſituation où il eſt, ſon ſommeil auparavant agité par l'illuſion d'un rêve agréable ſe tranquiliſe, & par la fraicheur de ſes pavots, le livre au plus profond aſſoupiſſement; il ne s'éveilla que fort tard, ſa pareſſe & ſa ſituation immodeſte où il ſe trouve après être éveillé, rapelle à ſon ſouvenir le rêve fugitif avec toutes ſes circonſtances, cela l'embroüille un peu à cauſe de l'état où il eſt; mais ne pouvant s'imaginer qu'un objet réel ait pû contribuer à favoriſer l'illuſion d'un rêve, il ſe raſſure & ſe tranquiliſe,

L'accès de la fievre de ſa mere étant paſſée, elle l'appelle, curieuſe de connoître l'objet de ſon amour, elle le fait aſſeoir dans un fauteuil au chevet de ſon lit, & lui parlant tout bas à cauſe de ſon mari! Apprenez-moy mon fils, lui dit-elle, quel rêve vous avez fait cette nuit, & ce que veulent dire ces miaulemens & ces cris imités des chats. Je rêvois, ma mere, lui dit il, & c'eſt tout ce que je puis vous dire là deſſus. Je ſçais bien que vous rêviez, reprit-elle, mais les rêves ſouvent ſont l'effet d'une imagination remplie de

quelque chose de veritable ; ces cris de chats ne se font pas sans quelque raison, seriez vous devenu amoureux d'une chatte. Cela vient peut-être Madame, lui répondit il, de ce que mon valet & moi nous sommes amusés au Camp, pour nous divertir, à contrefaire les chats, pour faire peur à un Officier qui les haïssoit.

Cette réponse l'obligea de faire venir le valet afin de l'interroger. Gonsalve en sa presence, réïtera ce qu'il venoit de dire, afin de le prevenir. Il confirma la même chose, mais cette précaution de son fils, augmenta le soupçon qu'elle avoit déja d'une intrigue de galanterie, car si tout l'effet du rêve se fut borné aux cris, elle auroit pû se laisser persuader par ce que son fils lui avoit dit, mais elle sçavoit quelque chose de plus, elle fut cependant bien aise de connoître que son fils ignoroit tout ce qui s'étoit passé de lui à elle ; cela contribua beaucoup à la consoler & à la guérir.

Quelques jours après elle reçut une lettre de la tante de Marion Berth, qui lui apprit son absence sans qu'on sçût où elle étoit. On jugeoit bien

que l'aversion qu'elle avoit pour son mary étoit la cause de sa fuite, & qu'on ne doutoit presque pas qu'elle ne fût retournée auprés d'elle, on la prioit cependant par cette lettre de les informer de la chose, afin qu'on fit de plus grandes informations de son absence.

Cette lettre confirma la mere de Gonsalve dans ses préjugés, elle sçavoit la passion de son fils, elle ne fut pas chercher plus loin le ravisseur de cette jeune femme ; ce n'étoit pourtant qu'un préjugé qui pouvoit être faux : pour en venir à un plus grand éclaircissement, elle tira son fils à l'écart & le remit sur le chapitre de son rêve, il lui répondit toujours qu'il ne pouvoit lui rendre d'autre raison de ses cris que celles qu'il lui avoit déja dites, vous avez lui dit elle, une maîtresse qui remplit votre cœur & quelque intrigue que j'ignore a donné lieu à ces cris imités de chats : car outre ces cris affreux, je vous entendis parler de ma chambre, comme s'il y avoit eû quelqu'un avec vous, & il sembloit que vous embrassiez ce cher objet, du moins lui disiez vous bien de petites

douceurs, feriez vous encore aſſez fol pour ſonger à Marion Berth, quoique mariée, je voudrois bien que vous m'expliquaſſiez tout cela ; Gonſalve à ce diſcours eut lieu de croire que ſa mere étoit informée de tout, il rougit & ne ſçut que répondre, ſa crainte ſe tourna d'abord du côté de ſa maitreſſe, il l'avertit par une lettre de ſe tenir renfermée juſqu'à ce qu'elle eut de ſes nouvelles, parce que le bruit de ſon abſence commençoit à ſe repandre, qu'on en avoit écrit à ſa mere & qu'elle ne devoit pas douter qu'on ne fit des recherches de tous côtés pour tâcher de la découvrir.

Pendant que la mere de Gonſalve s'intéreſſoit à faire chercher Marion Berth, prévenuë que ſon fils enétoit le raviſſeur, un autre incident arrêta tout court les ſoins de ſa curioſité de ce côté-là, pour reflechir ſur des ſuites qui la touchoient encore de plus près ; elle s'apperçut qu'elle étoit groſſe, cette groſſeſſe pouvoit avoir de ſi grandes conſequences, qu'elle n'y pouvoit penſer ſans tomber en foibleſſe ; les réflexions qu'elle faiſoit là deſſus, troubloient ſon eſprit juſqu'à

l'égarement

l'égarement & lui faisoient prendre quelque fois les résolutions les plus tragiques, & les plus criminelles, qui étoient de faire perir son fruit dans son sein. Sa pieté aussi-tôt se revoltoit contre ce cruel dessein & lui en faisant voir l'énormité, la faisoit songer à quelqu'autre moyen qui pût tranquiliser son esprit au sujet de toutes ses craintes, elle étoit déchirée intérieurement, par trois réflexions cruelles; la fureur d'un mari justement irrité contre elle & contre son fils, la rigueur des loix si cet inceste venoit aux oreilles de la justice; car quoi qu'au fonds sa conscience ne lui reprochât rien que son imprudence, & que son fils lui parût encore plus innocent qu'elle? comment justifier l'innocence de leur conduite, si son mari devenoit sa partie; le sort de cet enfant l'embarrassoit encore, on ne pouvoit l'admettre en conscience, ni à la succession de son mari ni à la sienne.

La conjoncture des affaires du tems, continua le Cavalier à son ami, a favorisé le dénoüement de toute cette histoire: après une guerre animée depuis le Regne de Philippe II. au sujet de la

revolte des Pays bas, il ſe vient enfin de faire une treve, par laquelle ces Etats ſont reconnus libres & indépendans par le Roi d'Eſpagne, ce qui fait qu'on licentie la plûpart des troupes : Gonſalve ayant été réformé comme beaucoup d'autres, ſa mere lui propoſa d'aller à la Cour de l'Empereur, paſſer quelque tems & de là en Italie, & revenir enfin par la France. Ce voyage étoit fort de ſon gout ; mais la difficulté d'y mener avec lui ſa chere Marion y faiſoit un grand obſtacle : Il ne laiſſa pas d'y conſentir, quoiqu'il eut un autre deſſein, quand il ſeroit une fois libre de ſes actions, parce que cela lui donnoit le moyen de la ſecourir. On lui prepara donc ſon équipage avec toute la diligence poſſible ; & quoique ſa mere l'aimât d'une tendreſſe extrême, ſon éloignement dans cette occaſion, fut un effet de ſon affection & de ſa tendreſſe maternelle.

Il ne put ſe diſpenſer de prendre la route de Vienne, mais dès qu'il fut à deux journées de chez lui, il feignit d'avoir reçu d'autres ordres, & faiſant faire volte face à ſes gens, il prit le chemin de Bruxelles. Il ignoroit en-

core le veritable motif qui obligeoit ſa mere de l'éloigner ſi bruſquement de chez lui, & il étoit bien éloigné de le deviner. Son deſſein en allant à Bruxelles, n'étoit que de voir ſa chere maîtreſſe & de prendre avec elle des meſures, pour qu'elle le vint trouver lorſqu'il lui feroit ſçavoir de ſes nouvelles, il vouloit auſſi pourvoir à ſes beſoins juſqu'à ce tems-là, mais tout ce projet a changé par un autre évenement.

Dés que la mere de Gonſalve crut ſon fils en ſureté, elle ſongea à ſe mettre l'eſprit en repos du côté de ſon mari, elle ſe fit une cruelle violence; mais elle étoit inévitable, elle s'y prit ainſi: Comme elle ſe promenoit avec lui dans le jardin, elle l'attira dans l'endroit le plus reculé, & l'ayant fait aſſeoir ſur un banc qui étoit ſous un petit berceau, elle ſe jetta à ſes pieds les yeux baignés de larmes, lui prend les mains & les lui baiſe, & lui parlant, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, le ſupplie de lui vouloir pardonner une faute dont elle lui va faire une confeſſion ſincere. Son mari ſurpris de cette action, la releve, & la fait aſſeoir au-

près de lui, & lui dit de s'expliquer. Mon imprudence & ma curiosité, lui dit-elle, en essuyant ses larmes, m'ont engagée dans une occasion perilleuse qu'il étoit presque impossible de prevenir, j'étois bien éloignée de penser au malheur qui m'est arrivé, je ne puis encore le croire, quoique je n'en puisse douter, je vais vous l'expliquer.

Alors elle lui fit le recit de toute l'histoire du rêve comme je viens de vous la faire & le finit par la connoissance qu'elle avoit depuis quelques jours de sa grossesse. Après quelques momens de silence, le mari prit la parole, & lui dit : Si ce qui s'est passé est involontaire de part & d'autre, comme vous me le dites, le mal n'est pas si grand qu'il le paroît & que je me le suis imaginé d'abord ; s'il n'y a point de passion ni de dessein formé, qui vous ait porté à l'aller trouver dans sa chambre, mais un évenement imprevû, qui vous livre au peril ; si vous n'avez point enfin consenti à la chose, & qu'au contraire vous ayez fait tous vos efforts pour vous en deffendre, je ne puis m'en offenser, puisque Dieu même ne le paroît pas : vous m'avez

toujours donné tant de marques de votre vertu, que je ne puis vous croire capable de concevoir une pensée contre laquelle la nature même se révolte : Cependant quelque innocente que vous me paroissiez par le récit que vous me faites, les suites qui résulteroient de la connoissance de cette action n'en sont pas moins à craindre. Vous seriez embarrassée de vous justifier aux yeux des hommes, cela demande un secret inviolable. Ah ! mon cher mari, lui cria t elle, en l'embrassant & en arrosant son visage de ses larmes, votre bonté me redonne la vie, j'étois dévorée de ce cruel chagrin, & il vous ait aisé de le remarquer à mon visage : Toute innocente que je sois, n'avois-je pas tout à craindre de votre ressentiment, si vous eussiez eu l'esprit disposé à me croire coupable? Que je suis heureuse dans mon malheur, si vous le partagez avec moi ?

Je suis si prevenu en votre faveur, repartit le mari, que je veux prendre occasion de cette conjoncture, pour vous donner une preuve sensible de mon amour. Nous n'avons point d'enfans, & il est même à présumer que

nous n'en aurons point, j'adopte celui dont vous êtes enceinte, & le reconnoîs pour être à moi, je conserve par là votre honneur & le mien; mais deux choses m'inquiettent, l'une : si je puis en conscience laisser cet enfant héritier de mon bien, le connoissant pour ce qu'il est ; l'autre est que votre femme de chambre sçait que depuis plus de six mois je n'habite point avec vous. Que pensera t-elle de votre grossesse ? Une parole imprudente peut donner lieu à des soupçons peu favorables à votre honneur, & peut-être même avoir de plus grandes suites pour l'enfant. Quels temperammens trouverons-nous à ces deux difficultés ? La premiere, lui répondit sa femme, ne doit point inquietter votre conscience, tout votre bien est le fruit de vos services, ou l'effet de l'amour de votre premiere femme : vous n'avez de patrimoine qu'un petit héritage, donnez-le par testament à vos héritiers; le reste dont vous pouvez disposer en faveur de qui vous voudrez, tombera à l'enfant par droit de succession : vous ne ferez ainsi d'injustice à personne. Pour l'autre difficulté, il est aisé d'en prévoir

les ſuites, en mettant cette femme dehors avant qu'elle ait connoiſſance de ma groſſeſſe ; le mari approuva tout ce que ſa femme venoit de dire, & par ce moyen toutes les peines & tous les chagrins s'évanoüirent.

Cette fille dont on venoit de faire en ſecret le procès pour la congedier, ſe trouva par un pur effet du hazard, cachée derriere le cabinet, où toute cette converſation s'étoit tenuë, quelque beſoin l'avoit obligée d'y aller, & n'ayant oſé ſe montrer ou peut-être excitée par la curioſité naturelle aux femmes d'entendre une converſation myſterieuſe, elle s'étoit rangée de maniere à pouvoir ſe ſatisfaire ſans être vûë, & feignit encore de dormir, en cas qu'on la vît : elle réſolut dès qu'on l'auroit congediée, d'aller à Bruxelles prendre le caroſſe de Strasbourg, & d'aller de-là à Vienne trouver Gonſalve, pour l'informer d'une choſe qui le touchoit de ſi près, & lui apprendre en même tems le vrai motif qui avoit obligé ſa mere de l'éloigner.

A peine eut-elle reçu ſon congé qu'elle partit pour Bruxelles, & comme elle étoit dans une Egliſe, pour

ſe preparer à ſon voyage par quelque acte de pieté, elle apperçut Marion, quoique retirée dans un recoin ſombre. Marion l'avoit vûë la premiere, & s'étant couverte de ſa coëffe, crut être en ſureté, cependant l'autre fut à elle; Marion en parut interdite. Ne craignez rien, lui dit-elle, je ne viens pas pour vous faire de la peine, mais j'ai lieu de croire que le Ciel m'a conduite ici pour votre bien, je ſerois bien heureuſe si je pouvois y trouver Gonſalve. Ah! Florence, s'écria Marion Berth, Madame ſçait que je ſuis à Bruxelles, & vous venez ſans doute pour me trahir. Non, non, ma chere Marion, reprit Florence, en l'embraſſant, raſſurez vous, je vous aime trop pour vous cauſer le moindre chagrin, je ſerois violence à mon inclination, qui me porte à faire plaiſir à tout le monde, & à vous & à Gonſalve plus qu'à qui que ce ſoit. Je ſçais, lui répondit Marion, que vous m'avez toujours aimée, & cependant je n'oſe encore me confier en vous, tant vous m'êtes ſuſpecte en ce moment, il faudroit pourtant que vous fuſſiez bien méchante & bien fourbe, & je ne ſçaurois

rois vous croire capable du mal que je crains. Que faut-il que je faſſe, repartit Florence, pour guérir votre crainte ? je ſuis ſortie de condition, & je vous cherche auſſi bien que Gonſalve : j'allois tout préſentement prendre le caroſſe de Straſbourg pour aller à Vienne exprès le chercher, afin de l'informer du ſujet qui a obligé Madame de me mettre dehors, le Ciel permet que je vous trouve ; après cela ferez vous encore difficulté de me mener chez vous ? force vous ſera bien de m'y mener, car je ne vous quitterai point.

Marion enfin perſuadée par le diſcours & les marques d'amitié de cette fille, la mena où elle étoit logée, elle lui dit, chemin faiſant, qu'elle y trouveroit Gonſalve. Gonſalve ! s'écria-t-elle, ne l'ai-je pas vû partir avec ſon équipage pour Vienne ? vous vous moquez de moi. Il eſt vrai, lui dit Marion, qu'il eſt parti pour Vienne ; mais l'amour lui a fait prendre une fauſſe route, & l'a conduit ici, il ſçavoit peut-être que vous y deviez venir. Nullement, repartit Florence, je ne le ſçavois pas moi-même : Bon Dieu ! ſi cela eſt que je ſuis heureuſe, & que

extrême par ton diſcours : je te jure que je ne comprens pas encore la conſéquence de la démarche que tu voulois faire en ma faveur, ſatisfais-moi donc promptement, je t'en conjure.

On ſe mit bien-tôt à table pour dîner, & Florence pour les ſatisfaire leur raconta au long tout ce que je viens de vous dire. Gonſalve penſa tomber évanoui au récit des ſuites de ſon rêve, il étoit comme s'il fut tombé des nues, quoique convaincu par le ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſſé en cette occaſion de la vérité de cette nouvelle, il en reſſentit une douleur qu'il eſt difficile d'exprimer. La confuſion qui paroiſſoit ſur ſon viſage marquoit aſſez ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur.

Marion au contraire, fut bien aiſe d'avoir une preuve ſi certaine de l'amour & de la fidélité de ſon amant. Elle connut au récit de cette fille que toutes les circonſtances de ce rêve ſe rapportoient à elle, quoiqu'un autre en porta le fruit. Cette groſſeſſe qu'on avoit tant d'intérêt de cacher, étoit pour elle un bouclier qu'elle pouvoit oppoſer aux chagrins que la gouvernan-

te lui pouvoit faire en cas qu'elle découvrit son intelligence avec son fils.

Ce récit fit changer tout le plan que Gonsalve avoit fait avec Marion, il engagea Florence de les suivre, & lui promit par reconnoissance de son affection de ne la point abandonner & de l'établir, pourvû qu'elle s'attachât à sa fortune ; elle y consentit, il se débarrassa ensuite de tout l'équipage qui lui étoit inutile & à charge dans la conjoncture présente, & ne garda que son fidel valet & Florence, & sans s'amuser davantage dans un lieu, où il pouvoit être découvert, il s'est embarqué avec sa petite suite sur les galiotes qui vont par le canal de Bruxelles à Envers, & de cette Ville il est passé en Espagne, sur un vaisseau qui les a portés au Port S. Sebastien où ils sont arrivés heureusement.

Après quelques jours de repos, ils ont pris des chevaux de louage pour aller à Madrid, où il prétend de rester inconnu jusqu'à ce que ses affaires changent de face, par la mort de son beau-pere, & par celle du vieux mari de sa maîtresse, dans la vûe de l'épouser, dès que les choses seront

disposés à lui tenir sa parole.

Voilà, Monsieur, tout ce que j'appris hier de sa propre bouche. Je sçavois tout le reste, & outre le desir d'apprendre la suite de son histoire, j'étois bien aise de voir l'objet de ses vœux ; on ne peut rien voir de plus aimable, & on ne sçauroit condamner une affection aussi judicieuse, quoiqu'en apparence si criminelle: vous voyez la conséquence qu'il y a pour lui que cela soit secret, & qu'il ne soit connu ; il a changé de nom, & fait passer Marion pour sa femme ; il a deux domestiques affectionnés, qui lui donnent un air de ménage reglé & légitime, & il a des gens à Bruxelles qui veillent à ses affaires, afin de l'informer de tout, & on a lieu de croire qu'il a de l'argent de reserve pour se soûtenir assez long-tems. Il m'a fait connoître que Marion avoit eu soin de faire sa main avant de quitter la maison de son vieux mari.

Sans mentir, dit alors Don Quichotte à Dulcinée, voilà une histoire aussi singuliere que j'en aie jamais entendu. Cela est par la mardi bien vrai, interrompit Sancho, car je n'avois ja-

mais oui dire qu'on fit des enfans en dormant; un rêve est un rêve, & tout ce qui est avis qu'on fait en dormant, s'en va à vaux l'eau quand on est éveillé. L'autre jour je rêvois que je m'allois pendre, cela auroit mardi été bien drôle, si je m'étois trouvé pendu quand je fus éveillé, & si ce rêveux au lieu de sa mere avoit trouvé en son chemin une chevre coëffée, cela auroit donc été tout de même? Il nous auroit donne là d'une belle géniture tout en dormant! Je serois assez d'avis qu'on fût renoncer ce rêveux là à l'Inquisition, afin qu'on lui apprit à faire d'autres rêves. Veux tu te taire, maudit babillard, lui cria Don Quichotte. Et pardi Monsieur, reprit Sancho, avons-nous pris la peine d'écouter toute cette longue histoire, pour ne pas dire après notre sentiment? Hé cette Madame Marion qui court si bien aux cris des matoux, si elle nous alloit donner une couvée de chats, cela seroit encore bien plus drôle. Hé! quelle diable de façon est-ce-là d'appeller une maîtresse? Si jamais j'en ai une, voilà comme je la chifflerai. En disant cela, maître Sancho Pansa se serra le nez, & se prit

à braire de toute sa force. Maudit de Dieu & de ses Saints, lui cria Don Quichotte en colere, je ne sçais qui me tient que je t'apprenne à braire ? Oh! je le sçais mardi bien, reprit-il, Dieu merci; mais voilà qui est fait, c'est à propos de ces amoureux qui contrefont les chats, & qui vont comme vous dites, à pattes de velours dans un grenier appeller la chate.; tenez, Monsieur, ce ne sera-là qu'un ménage de gâté, laissons-les-là; mais voyons si nous ne pourrions point partir, voilà le tems qui s'éclaircit, & l'on pourroit faire encore quatre ou cinq lieues aujourd'hui.



CHAPITRE LXXXIV.

Conversation de Don Quichotte & de Gonsalve, au sujet de la Chevalerie errante. Présages funestes de quelques avantures, vérifiés par l'évenement.

Le conseil de Sancho fut suivi, quoiqu'il fût déja tard; parce qu'il y avoit de la lune. Gonsalve jugea à propos d'en faire autant. Il fut avant de partir, prendre congé de son ami, qui retournoit en Flandre, où il étoit établi, quoiqu'il fût Espagnol de naissance, il étoit venu en Espagne depuis la treve, pour solliciter quelque gratification du Roi; & il avoit obtenu un petit Gouvernement, dont il alloit prendre possession. Gonsalve lui dit qu'il espéroit que son séjour en Espagne ne seroit pas long, & qu'ils se reverroient en Flandre. Ils se séparerent dans cette espérance, les uns pour Madrid, & les deux Cavaliers pour la Flandre.

Comme le chemin étoit, de passer par la Manche, ils suivirent la même route que Don Quichotte,

& ne furent pas long-tems ſans l'atteindre, parce qu'ils alloient un bien meilleur train que lui. Don Quichotte qui les entendit parler d'aſſez loin, dit à Dulcinée: voilà Gonſalve & Marion Berth qui nous ſuivent. Je voudrois bien faire en ſorte que nous fuſſions de compagnie. Et moi auſſi, lui dit Dulcinée, afin de voir cette Marion, dont ce Cavalier a fait un ſi beau portrait. Les voilà qui approchent, reprit Don Quichotte; ils vont bien plus vite que nous. Je crains qu'ils ne veuillent pas retenir leurs chevaux, & que nous ne puiſſions les ſuivre: je ne laiſſerai pas de lui parler en paſſant, & de lui propoſer d'aller enſemble.

Don Quichotte avoit pour lors le caſque en tête, & la lance en main; c'étoit pour lui le (*decorum*) de la Chevalerie errante, qu'il ne pouvoit perdre l'habitude de porter. Il étoit d'ailleurs aſſez bien mis; & Dulcinée ne démentoit point l'opinion qu'on pouvoit avoir, que ce fût un homme de diſtinction. Gonſalve crut que c'étoit l'uſage en Eſpagne d'aller ainſi. Il ſalua Don Quichotte fort

civilement, & Don Quichotte lui rendit le ſalut à ſa maniere, par une profonde inclination, & lui parlant en même tems, lui dit, Monſieur, ſi vos affaires vous peuvent permettre de retenir un peu la bride de vos chevaux, j'ai bien des choſes à vous dire, qui ne vous feront pas de déplaiſir. Gonſalve avoit appris un peu d'Eſpagnol avec les Officiers de l'Armée, & particulierement avec celui qu'il venoit de quitter. Il le parloit à peu près, comme les Suiſſes parlent le François, mais il l'entendoit aſſez bien. La bién-ſéance & la curioſité l'engagerent également à retenir ſon cheval. Il remercia Don Quichotte de ſon honnêteté, & s'approchant de lui, le pria de parler.

Monſieur, lui dit Don Quichotte, la profeſſion que j'ai embraſſée, m'obligeroit, ſi je l'exerçois encore, de vous demander, qui eſt cette jeune perſonne que vous emmenez; car pour les deux autres, il eſt aiſé de connoître que ce ſont des domeſtiques, & quelles affaires vous obligent de paſſer en Eſpagne: Mais ſans avoir recours aux interrogations, nous avons

des moyens plus prompts, d'être inſtruits des choſes, que nous voulons ſçavoir; & je ſuis bien-aiſe de vous dire que je ſçai toute votre hiſtoire.

Ce début parut ſi extraordinaire à Gonſalve, qu'il ne ſçût ce qu'il en devoit attendre. Il crut d'abord que Don Quichotte étoit un Officier de l'Inquiſition ; & cette penſée le fit changer de couleur. Il ſe figura que ces moyens plus prompts, d'apprendre ce qu'on vouloit ſçavoir, étoient la queſtion & la torture, dont ce tribunal ſévere juſqu'à la cruauté ſe ſert pour extorquer une confeſſion qui colore un injuſte jugement. Il y avoit dans ſa conduite des actions dérangées, & d'autres qui avoient tant d'apparence du crime, qu'il ne pouvoit pas ſe mettre du nombre des innocentes victimes de ce tribunal. Il en redoutoit la rigueur infléxible, encore plus pour Marion que pour lui-même. Toutes ces refléxions qui lui paſſerent dans l'eſprit en un moment, cauſerent au dedans de lui une révolution, qui ſe fit connoître au dehors, par ſon ſilence & la pâleur de ſon viſage. Don Quichotte s'en étant

apperçû, lui dit, ne craignez rien, Monſieur, mon deſſein n'eſt pas de vous faire de peine, mais au contraire de vous rendre ſervice, & de vous aider de mes conſeils. Gonſalve raſſûré par ſes paroles, ſe rendit attentif à ce que Don Quichotte vouloit lui dire, & il continua de parler ainſi.

Ce que j'ai à vous dire, reprit Don Quichotte; c'eſt que dans la conjoncture préſente de vos affaires, il vous auroit été avantageux de vous faire Chevalier errant. Comment, Monſieur, interrompit Gonſalve : Eſt-ce que vous ſçavez l'état de mes affaires, que vous entreprenez de me donner des conſeils là-deſſus? Ne vous ai-je pas dit, repartit Don Quichotte que nous avions, nous autres Chevaliers errans, des moyens de ſçavoir tout ce qui ſort de l'ordre naturel: Oui, je ſçai vos affaires; je ſçai que vous enlevez cette jeune femme à ſon mari; je ſçai votre paſſion pour elle; je ſçai enfin que vous avez fait un rêve, qui a eu des ſuites aſſez extraordinaires, qui ſont cauſes qu'on vous éloigne de chez vous, & que vous trompez vos parens, en paſſant en Eſ-

pagne, au lieu d'aller à Vienne en Autriche, où leur deſſein étoit que vous fuſſiez, & que par-là vous perdrez les ſecours que vous pouviez eſpérer d'eux; & mes conſeils tendent à prévenir les chagrins, dont vous êtes menacé.

Gonſalve fut ſi étourdi de tout ce qu'il venoit d'entendre, qu'il crût qu'il y avoit de la magie. Quel demon, lui répondit Gonſalve, vous a pu apprendre tout ce que vous venez de me dire? Avez vous eu quelque converſation avec un Officier qui a couché à l'Hôtellerie? Je n'ai vû ni parlé à qui que ce ſoit, lui dit Don Quichotte; mais attendez un moment & vous ſerez ſatisfait. Vous avez toutes les qualités requiſes, pour faire un illuſtre Chevalier errant; vous êtes bel homme; vous avez de la naiſſance & de la bravoure; vous avez une maîtreſſe digne de vos ſoins & de votre affection; comment ne vous a-t on pas donné ce conſeil là, ſi vous avez eu quelque confident qui ait ſçû vos affaires? Ou comment ne vous êtes-vous pas ingeré de vous-même d'embraſſer cette vocation, qui pouvoit

vous procurer mille avantages.

Comment, lui répondit Gonſalve, aurois je pû embraſſer cette vocation, puiſque j'ignore ce que c'eſt que cette Chevalerie errante, & ces Chevaliers dont vous me parlez ? Vous l'ignorez, lui repartit Don Quichotte ſurpris : Vous n'avez donc jamais aimé la lecture. Pardonnez-moi, lui repliqua Gonſalve, j'en ai fait mes plus chers délices. J'ai lû l'hiſtoire Sainte, l'hiſtoire Romaine, celles des Turcs, de France & d'Eſpagne, n'en eſt-ce pas aſſez pour un homme de ma ſorte, qui ne fait pas profeſſion de littérature ? Toutes ces hiſtoires ſont bonnes à la vérité, lui répondit Don Quichotte; mais il faloit lire par préférence à tout cela, les hiſtoires des illuſtres Chevaliers errans des ſiécles paſſés, c'eſt un ſupplément à toutes les hiſtoires du monde; où vous auriez appris tout ce qui peut former un homme parfait dans l'art militaire, & dans l'art d'aimer, outre mille autres avantages, dont je ne vous parle pas. Je ſuis ſurpris, lui dit Gonſalve, qu'on ne m'ait jamais parlé de ces hiſtoires; & que j'aie pû juſqu'ici igno-

ter une chose dont vous me parlez avec tant d'excellence. J'ai bien entendu lire quelquefois, par récréation l'histoire d'un fol, qui se disoit Chevalier errant; mais ce n'est pas de cela que vous prétendez me parler. Sçavez-vous, lui dit Don Quichotte, le nom de ce fol? Non, reprit Gonsalve, je ne m'en souviens pas à présent, parce que je n'ai pas pris un grand goût à cette lecture. Voilà justement, repartit Don Quichotte, ce qui fait que vous l'avez méprisée. Quand on n'a pas de goût pour une chose, on n'en sçauroit juger sainement. Si vous aviez seulement lû l'histoire de ce prétendu fol, vous auriez jugé par vous-même de l'injustice qu'on fait à ce Chevalier qui est de mes amis; & vous auriez appris en même tems les avantages qu'on peut tirer de cette illustre profession. N'avez-vous point connu en Flandre deux Officiers qui étoient Chevaliers errans? Non sans doute: Car si vous les eussiez connus, ils vous auroient aidé de leurs conseils. Le récit, tout seul, de leurs avantures, vous auroit donné de l'émulation, si vous n'aviez pas eu le goût dépravé.

Oh ! cela eſt par la mardi bien vrai, interrompit Sancho, ils ont eu de bonnes avantures & entr'autres, celle de ces deux Princeſſes avec qui ils coucherent, pas bien long-tems, ſi vous voulez, car on les fit bien-tôt relever à bons coups de nerf de bœuf, & après les avoir volés & dépouillés on les mit dehors : voilà mardi qui eſt capable de donner de l'ébulition à un homme qui n'auroit pas le goût dépravé, comme Monſieur. Taiſez-vous, impertinent, lui dit Don Quichotte en colere, & apprenez à tenir votre langue une fois en votre vie, quand on ne vous parle pas. C'eſt un malheur qui leur arriva, continua Don Quichotte à Gonſalve, qui ne fait rien au fond en comparaiſon des avantages qui ſe trouvent dans l'exercice de la Chevalerie errante, & s'il y a quelquefois quelques diſgraces à eſſuyer, il y a auſſi de groſſes eſpérances qui vous dédommagent avec uſure. Quand on ſonge qu'un Chevalier errant peut d'un jour à l'autre ſe voir ſur le Trône, par une victoire remportée ſur les Infideles, ou devenir l'époux d'une Princeſſe héritiere d'un grand Royaume, après

après avoir vaincu quelque géant uſurpateur de ſes Etats : Avouez, Monſieur, que rien n'eſt plus capable de relever le cœur & de le conſoler des petites infortunes qui ſe rencontrent quelquefois, chemin faiſant ? Le diable eſt, interrompit encore Sancho, que les malencontres ſe trouvent dans le chemin, & vous rompent le cou avant que d'arriver au but.

Gonſalve commença à ſoupçonner à ce diſcours de Don Quichotte que ce pouvoit bien être le héros de l'hiſtoire, dont il lui avoit parlé. Cependant il n'en dit rien, & continuant la converſation, il dit à Don Quichotte, quand j'aurois pû tirer quelque avantage de cette lecture, je ne l'aurois peut-être pas fait dans ce tems-là, où j'étois uniquement occupé de ma maîtreſſe que voilà ; & de tout ce qui intereſſoit mon amour ; vous la jugerez digne de l'affection d'un Prince quand vous la verrez, c'eſt la plus belle perſonne, & la plus aimable par ſes manieres, qui ſoit au reſte du monde.

Oh ! oui, dit Sancho entre ſes dents, elle a de jolies manieres, elle entend mardi bien la voix du matou, & ſçait

bien l'aller trouver au grenier. Et après ce petit raiſonnement, il ſe prit à miauler deux ou trois fois. Don Quichotte enrageoit, & ne pouvant retenir ſa colere, il lui donna un coup du gros bout de ſa lance ſur le dos, qui le fit tomber à bas de ſon âne, autant de peur que du mal, & quand il fut relevé: Voilà, dit-il, des vapeurs des Ecuyers des Chevaliers errans, qui leur viennent à tout bout de champ, avant que leur maître ſoit ſur ce trône pour les récompenſer de leurs ſervices. Il veut dire des faveurs, dit Gonſalve, en riant. C'eſt un ruſtaut, répondit Don Quichotte qui veut ſe mêler de raiſonner ſur tout, & qui raiſonne comme une bête? Ne prenez pas garde à ce qu'il dit. Je diſois, Monſieur, reprit Gonſalve, que j'étois en ce tems-là ſi occupé de mon amour & de ma maîtreſſe, que je n'étois pas capable de profiter de la lecture ni des conſeils: vous jugerez en la voyant de l'excès de ma paſſion; ſa beauté & ſon mérite ſurpaſſent tout ce qu'on peut s'imaginer de plus parfait. Tout beau, tout beau, Monſieur, lui dit Don Quichotte, en le prenant par le bras, il paroît à vo-

tre discours que vous n'avez jamais vû Madame Dulcinée que voilà près d'elle ? Elles sont l'une & l'autre à présent couvertes de leurs voiles, à cause de l'ardeur du soleil : quand la fraîcheur leur permettra de le lever, vous jugerez pour lors que c'est l'éloge de Dulcinée que vous faites, quand vous croyez faire celui de votre maîtresse. Dulcinée! interrompit Gonsalve d'un air surpris : c'est justement-là le nom de la maîtresse de ce fol, dont nos Officiers lisoient l'histoire !

A peine Gonsalve eût-il échappé la parole, qu'il eût voulu la retenir ; ce nom de Dulcinée le confirmoit encore dans son premier préjugé, il ne doutoit presque plus que celui à qui il parloit ne fut lui-même ce fol,& il ne manquoit plus que de voir quelque trait de sa folie pour en être convaincu : Don Quichotte ne prit point mal la chose ; au contraire il lui répondit avec beaucoup de modération & de flegme. Vous parlez, lui dit-il, sans connoissance de cause sur le recit qu'on vous a pû faire de cette histoire ; le livre peut même donner quelque idée de la chose par l'ignorance où la malice de l'histoi-

rien, qui a plûtôt cherché à plaire par des menſonges agréables qu'à rendre juſtice à la vérité, tous les faits qu'il avance ſont pourtant conſtans & véritables ; mais il les a traités d'une maniere triviale qui en altere la vérité & le mérite, il a fait en cela ce que font les hérétiques & les infideles qui traitent de fables & de rêveries, les myſteres profonds de la réligion ; parce qu'ils ſurpaſſent leur intelligence & leurs lumieres, les gens qui parlent comme lui, diſent qu'ils ne croyent pas qu'il y ait des enchanteurs, parce qu'ils n'en ont jamais vû, voilà une belle conſéquence ; ne pourrois je pas dire à ces gens-là, que je ne crois pas qu'ils ayent de la foi ni de l'eſprit, par ce que je n'ai vû ni l'un ni l'autre ; ils ne croyent pas non plus aux enchantemens, quelles preuves leur faudroit-il donner pour qu'ils y cruſſent ; voilà Madame Dulcinée qui en a fait la cruelle expérience, s'en rapporteroient-ils à ſa parole.

Et moi, Monſieur, interrompit Sancho ? & pardi faut-il aller plus loin, cela eſt encore tout naiſſant puiſqu'il n'y a que quinze jours, & je m'en

ſouviens comme de mon Pater, & au diable ſoit qui l'oublie jamais; il m'en a couté pour l'amour de Madame Dulcinée, ma bonne peau, qu'on m'a enlevée à coups d'étrivieres, & on ne ſort pas de-là, comme un âne d'un moulin. Hé! qu'ils viennent à moi ces incrédules, & qu'ils prennent gardent ſeulement que quelque enchanteur ne les envoye pour cinq ou ſix cent ans dans la caverne de Monteſinos; cela leur rabattroit par la mardi bien le caquet.

Notre ami, dit Gonſalve à Sancho, je jugerois quaſi à vous entendre que vous ſeriez le Sancho Panſa, Ecuyer de ce Chevalier dont on a écrit l'hiſtoire? Auſſi ſuis-je bien, Monſieur, pour vous ſervir, repartit Sancho, & mon maître que voilà, qui s'appelle ordinairement Don Quichotte & quelquefois le Chevalier de la Triſte Figure, & puis encore le Chevalier des Lions, & des Lieux Tenebreux, eſt celui dont ce livre a écrit l'hiſtoire, afin d'éternuer ſa mémoire à la proſpérité. Quoi, Seigneur Chevalier, s'écria Gonſalve; en parlant à Don Quichotte; vous ſeriez ce Don Quichotte: ce

héros de cette histoire ? Oui c'est moi-même, lui répondit-il, vous jugerez à présent si cet historien est de bonne foi. Je vous demande mille pardons de mon erreur, reprit Gonsalve, & vous promets, de réparer la faute que mon ignorance m'a fait commettre en vous justifiant dans l'esprit des gens prévenus par la malice de votre historien.

Voyez la malice des gens, dit Sancho, d'aller traiter un homme de fol, sans le connoître ? Eh ! s'il avoit envie d'écrire l'histoire des fols, que n'alloit-il à Seville, il auroit trouvé-là à qui parler ? Et qu'on eût couvert la face de Monsieur l'historien, d'une emplatre comme à moi, ils lui auroient mardi bien fait rentrer les paroles dans le ventre : voilà des fols ceux là qui jettent de l'ordure au nez des gens, & si mon maître l'avoit été, on l'auroit mis avec les autres, au lieu qu'on lui fit bien de l'honneur, & après cela on le traitera de fol, parce qu'il se bat contre des moulins à vent & contre des moutons, & qu'il s'embarque avec moi dans un batteau pour s'aller faire moudre sous la rouë d'un moulin à

l'eau, en allant à cinq ou ſix mille lieues ſecourir une Princeſſe qu'il auroit ſans doute épouſée après, s'il ne s'étoit pas noyé en chemin. Voilà par la mardi un plaiſant maroquin que cette hiſtorien là, & il m'en donne auſſi d'une façon, tout de long de l'aulne. Eh! que je le trouve quelque jour ſous ma main, je lui apprendrai à parler mal des gens pour gagner de l'argent à leur dépens.

Pendant que les hommes qui marchoient devant, s'entretenoient de la ſorte, Dulcinée & Marion Berth, après s'être faites quelques civilités en s'approchant l'une de l'autre étoient attentives à ce que les hommes diſoient & ſur-tout Dulcinée, afin de conformer ſa converſation avec Marion à celle de ſon Mari avec Gonſalve. Marion parloit aſſez bien l'Eſpagnole, ce n'eſt pas une choſe rare aux Flamandes; ce fut elle qui commença de parler, Madame, dit elle à Dulcinée, après ce que vous venez d'entendre, il ſeroit inutile de vous déguiſer la vérité, mais je vous ſupplie de me dire, s'il eſt poſſible, comment Monſieur votre Epoux a pû être informé de toutes ces choſes. Les Chevaliers errans, lui répondit Dulci-

cinée, ont une liaison & un commerce secret, avec de certaines gens invisibles quelquefois, qu'ils appellent des enchanteurs: ces gens-là, à ce qu'ils disent, favorisent leurs desseins, les protegent & les informent de tout ce qu'ils veulent sçavoir; voilà tout ce que je puis vous dire sur ce sujet, car je ne me mêle point du tout de leur Chevalerie errante, cela passe mon esprit; Marion ne pouvant avoir de meilleure raison de Dulcinée, se contenta d'écouter la conversation de Don Quichotte & de Gonsalve, elle crut que bien tôt ils viendroient à l'éclaircissement de ce grand mystere.

Ils en étoient sur le merveilleux des avantures qui arrivent aux Chevaliers errans, & sur l'incrédulité du monde là-dessus, lorsqu'ils virent en l'air une volée de corbeaux qui vint passer au-dessus de leurs têtes: Don Quichotte aussi-tôt prenant la parole, dit à Gonsalve, en l'arrêtant, vous avez pû voir dans l'histoire Romaine que les anciens Romains tiroient des augures du vol des oiseaux, & particulierement de ceux-ci, & ces augures se sont presque toujours trouvés véritables; je vous

vous en citerois des exemples, mais puisque vous avez lû l'histoire, vous les devez sçavoir ; aujourd'hui on regarderoit comme une folie qu'on fît attention là-dessus, comme si ces oiseaux avoient changé de nature & d'instinct, ou que le Ciel se fût déclaré ne s'en vouloir plus servir pour donner des avertissemens aux hommes. Comme Don Quichotte parloit, ces oiseaux au lieu de poursuivre leur vol, firent une circonvallation autour d'eux en rasant la terre comme s'ils avoient envie de s'asseoir ; cependant ils se releverent & continuerent leur vol : Don Quichotte frapant sur l'épaule de Gonsalve lui dit, assurément Monsieur, ces oiseaux m'annoncent quelque avanture & vous en verrez bien-tôt l'effet ; pour moi lui répondit Gonsalve, je vous avoüe que je suis du nombre des incredules sur ces sortes de présages ; je craindrois de passer pour un superstitieux ; rien n'est plus ordinaire & plus commun. De voir des corbeaux par bandes, reprit Don Quichotte, n'est pas à la verité une chose extraordinaire, mais cette circonvallation qu'ils viennent de faire autour de

nous, sort de l'ordre naturel, & vous verrez que mon préjugé est bien fondé ; ils s'entretinrent assez long-tems sur ce sujet. Don Quichotte attentif & sur ses gardes, prevenu que quelque avanture devoit bien tôt paroître, afin de détromper son compagnon de voyage de l'erreur où il étoit ; & Gonsalve très-convaincu que Don Quichotte étoit aussi fol que son histoire le disoit : dans ce moment une nuë obscure couvrit le Ciel & menaçoit d'une ondée de pluye ; mais le Chevalier de la Manche en tira une autre conjecture, il prit cette nuë pour une confirmation du présage des corbeaux, & conclut de-là, que l'avanture devoit être funeste. Madame ! dit-il à Dulcinée, aprochez-vous de moi, j'ai un pressentiment que cela vous regarde ? vraiment lui répondit-elle, s'il tombe une bonne ondée cela me regarde comme les autres, & pour prevenir cela, je vais me couvrir de ce que je pourrai ; Marion en fit autant ; Gonsalve déploya son manteau. Pour Don Quichotte dont la crainte étoit d'une autre nature, il prit aussi d'autres précautions, il regarda si sa bonne épée ne

pag.267. Tom. 5°.

tenoit point au foureau & la tira à demi, il baiſſa la viſiere de ſon caſque & tenant la lance en arrêt marchoit fierement le premier : vienne le diable à preſent, s'il en a envie, dit-il, me voilà en état de le recevoir.

Sancho depuis un moment avoit pris les devants preſſé de quelque beſoin afin de ne pas reſter derriere, crainte que cette funeſte avanture ne tombât ſur lui : étant deſcendu de deſſus ſon âne, il ſe campa le long d'une haye, & il y avoit de l'autre côté tout proche de lui un berger couché à l'ombre ; l'odeur du cas de Sancho lui prenant bien tôt au nez, il ſe leva doucement & ſans dire mot, pouſſa du manche de ſa houlette le pauvre Sancho qui lui tournoit le dos ; Sancho qui naturellement devoit tomber le nez devant, tomba par malheur le derriere dans ſon ordure ; de colere, il prit à belles mains ce qui lui tenoit au derriere & le jetta à la tête du berger qui eut l'adreſſe de l'éviter & s'enfuit en riant & en ſe mocquant de lui ; Sancho cependant qui étoit propre, ne voulant pas s'eſſuyer avec ſa chemiſe, ſe traînoit le derriere ſur l'herbe com-

me font les chiens ; tout le monde aprochoit de lui comme il étoit occupé à ce bel ouvrage, il en eut de la honte, & dit à son maître d'une voix dolente : voilà sans doute cette funeste avanture qui devoit arriver, vous n'avez plus rien à craindre maintenant ; en effet la nuë se dissipa ou fut portée par le vent d'un autre côté, il ne tomba que quelques goutes d'eau, & le soleil bien-tôt se fit revoir comme auparavant.

Don Quichotte faisant reflexion sur l'avanture de Sancho, ne la trouvoit pas d'une assez grande importance pour croire qu'elle fût l'effet du présage qui sembloit menacer de quelque chose de plus funeste, la nuë obscure qui étoit dissipée & le ciel devenu serain, lui faisoient quelquefois donner dans le sentiment de Sancho. Cependant, ce disoit-il en lui même ! est-il croyable qu'il se fasse deux signes dans le Ciel, pour me présager qu'un homme se laissera tomber le derriere dans son ordure.

Comme il agitoit une si grande question dans son esprit, & qu'il empruntoit toute la subtilité de la logique pour former des argumens la des-

ſus ; il apperçût de loin un homme qui lui parut équipé d'une façon étrange, & cet homme venoit le grand pas de leur côté ; il avoit un chapeau à pain de ſucre fort haut, une barbe griſe qui lui venoit juſqu'à la ceinture ; il avoit un pourpoint de drap noir, dont les manches étoient tailladées à la ſuiſſe, & tout le reſte juſqu'à la cheville du pied, étoit couvert d'une culotte de toile bleuë ſi ample qu'on en auroit pu faire deux ſacs à bled ; il étoit couvert ſur les épaules d'un petit mantelet de maroquin noir, orné de coquilles, un bourdon à la main & une gourde à ſon côté. Cet homme ſi étrangement équipé, fut pris d'abord par Don Quichotte pour un enchanteur, & il le dit à Gonſalve tout bas. Celui-ci par complaiſance, & pour voir auſſi juſqu'où iroit la folie de Don Quichotte, parut le croire, & en avoir peur & ſe rangea auprès des Dames ; Don Quichotte qui avoit pris le devant s'étant placé au milieu du chemin, lui preſenta la pointe de ſa lance & lorſqu'il n'étoit plus qu'à dix pas, lui cria d'une voix menaçante : arrête là & me dis qui tu es & où tu vas ; le pre-

tendu enchanteur, parut interdit & prevenu de quelque crainte, ce qui confirma Don Quichotte dans ſon préjugé; cependant l'enchanteur ſe mit en devoir de forcer le paſſage, il tira de ſon bourdon qui étoit creux, une lame d'épée qu'il ajuſta au bout & la preſenta à Don Quichotte en le menaçant de la paſſer au travers du corps de ſon cheval, s'il ne le laiſſoit paſſer ſon chemin; le Chevalier qui s'animoit par la reſiſtance, prit auſſi tôt du champ pour venir fondre ſur ſon adverſaire: Dulcinée craignant les ſuites de ce combat, picqua ſa jument & fut à ſon mari pour tâcher de le retenir: ne ſongez-vous plus, Monſieur, lui dit-elle, à ce que vous m'avez promis? Que vous ai-je promis, Madame, lui dit Don Quichotte? de ne vous point quitter pour aller chercher les avantures: mais quand les avantures me viendront chercher en mon chemin, je ne reculerai pas comme un coquin; bon Dieu! s'écria-t'elle, ne voyez-vous pas que c'eſt un pelerin de Saint Jacques, qui ne demande qu'à pourſuivre ſon chemin en paix: cela vous paroit comme cela à vous, Madame,

lui répondit-il, il n'en eſt pas de même de moi, qui vois un enchanteur mal intentionné ſous la figure de ce pelerin ; retirez-vous je vous prie & me laiſſez faire.

Quand elle vit qu'il étoit inutile de le vouloir détourner de ce deſſein, elle ſe retira ; Don Quichotte devenu furieux de la temerité de cet enchanteur, ſe preparoit à tomber ſur lui & l'accabler ſous le poids de ſon cheval, mais le pretendu enchanteur ne jugeant pas à propos de l'attendre, profita du moment que Don Quichotte parloit à Dulcinée pour s'enfuir à travers les champs ; le cheval de Don Quichotte ne voulant pas aller dans les terres labourées, ſe prit à ſe cabrer, & avant qu'il fût venu à bout de le dompter, le fuyard avoit déja gagné de l'avance ; mais comme la peur lui faiſoit voir ſon ennemi à ſes trouſſes, il ſe jetta dans une fondriere qui ſe trouva en ſon chemin, où le cheval ne pouvoit pas deſcendre, & où il ſe croyoit en état de faire face à un homme de pied comme lui.

Les choſes tournerent d'une autre façon pour l'un & pour l'autre. Don

Quichotte occupé à dompter son cheval perdit de vûë son ennemi & ne voyant rien qui pût le dérober à ses yeux, il crut qu'il étoit disparu & qu'il avoit eu recours à son art magique pour échaper à sa colere : je suis censé vainqueur s'écria t-il, en revenant vers son monde, puisque l'ennemi cherche son salut dans sa fuite ; voilà dit-il à Gonsalve, de ces évenemens merveilleux qui arrivent tous les jours aux Chevaliers errans, vous pouvez à present détromper tous ces incredules, puisque ce n'est plus sur le recit d'un autre, mais sur le témoignage de vos yeux : vous avez vû les deux présages & vous en venez de voir l'effet ; que faut-il de plus pour vous convaincre.

Pendant que Don Quichotte parloit avec chaleur à Gonsalve, ils virent venir à eux quatre hommes de cheval, qu'ils reconnurent bien-tôt pour des algoisils de la sainte hermandade. Don Quichotte fut au-devant d'eux, pour leur dire qu'un enchanteur venoit de l'attaquer ; mais que n'étant pas le plus fort, il avoit pris la fuite de ce côté-là. Ils coururent aussitôt du côté que Don Quichotte leur

avoit montré ; & paſſant contre le trou, où l'enchanteur s'étoit jetté, ils le virent. Sa fuite, & le ſoin de ſe cacher, dépoſoient déja contre lui. La crainte dont il parut ſaiſi, acheva de les convaincre qu'on ne ſe trompoit pas, mais pour ſe ſaiſir de lui, il falloit ſauter, comme il avoit fait, au riſque de ſe caſſer une jambe, outre la difficulté de remonter. Comme ils déliberoient là deſſus, ils apperçûrent aſſez loin un vieux liege, que l'orage de la nuit precedente avoit jetté à bas. Ils le prirent à quatre, & jettant un des bouts dans le trou, & l'autre appuyé ſur le bord d'enhaut, ils s'en ſervirent d'eſcalier, pour tirer le prétendu criminel de ſon cachot.

Don Quichotte étoit revenu vers eux ; car comme il vouloit ſçavoir de cet enchanteur pretendu le ſujet qui l'amenoit, il l'interogea encore en leur préſence ; il dit qu'il n'étoit point un voleur, comme on le jugeoit, mais un pauvre pelerin qui retournoit en ſon païs par la France. Les Archers qui ont leur raiſon pour fouiller les gens qu'ils arrêtent, n'oublie-

rent pas de le visiter de la tête aux pieds. On lui trouva des armes, qui ne convenoient pas à un pelerin, & quantité de papiers, qui firent soupçonner que c'étoit un espion. On en examina quelques-uns, qui confirmerent la chose, & il en convint lui-même ; mais il dit, pour tâcher de se débarrasser des mains de ces gens là : que par la treve qui venoit de se faire, il avoit été donné une amnistie generale de part & d'autre. On ne laissa pas de le lier ; & après l'avoir mis en croupe derriere un des algoisils, on le conduisit en prison avec ses papiers, afin qu'il en fut ordonné.

Sancho cependant qui le regardoit garoter sur le cheval, prevenu comme son maître, rioit entre ses dents, & disoit à Gonsalve & à Marion Berth : Eh oüi, ils le tiennent ; c'est bien comme cela qu'on attrape les enchanteurs. Ils s'imaginent qu'il n'y a qu'à souffler & remuer les doigts pour joüer de la flutte. Ils croiront le tenir, eh zeste. attendez-moi sous l'orme ? Eh oüi ma foi, vous le menerez en prison tout droit, comme mon bras quand je me mouche ? Ce sont les enchanteurs qui

y menent les algoiſils. Ils ſeroient bien étourdis, ſi l'enchanteur les alloit enfourner dans la caverne de Monteſinos, & qu'il les retint là enchantés quelque cinq ou ſix cens ans. Don Quichotte rioit de l'entendre, & regardant Gonſalve, lui dit, il ſçait ce que c'eſt, il en a taté il n'y a pas longtems, & il ſçait ce qu'il en coûte pour en ſortir, à moins qu'on n'y aille de ſa bonne volonté comme moi. Gonſalve admiroit en lui-même la folie du maître & du valet, & comprit bien qu'il falloit feindre de donner dedans pour être de leurs amis.

Cependant le pretendu enchanteur travailloit, chemin faiſant, à ſe procurer la liberté. Il avoit dans ſon pourpoint un petit poignard, que les Algoiſils n'avoient pas trouvé ; il pouvoit le prendre, quoiqu'il eût les mains liées enſemble, & attachées au corps de l'Archer qui le conduiſoit. Il en coupa ſes liens, ſans que les autres le viſſent, & prenant adroitement le moment qu'ils n'avoient pas les yeux ſur lui, il coupa auſſi les cordes de ſes jambes. L'Archer qui le conduiſoit, étoit le mieux monté ; & il devancoit

de beaucoup les autres. L'enchanteur libre de tous ses liens, jugeant le moment favorable, plonge son poignard dans le flanc du cheval, en même tems qu'il se glisse à bas, gagne avec une vîtesse incroyable une petite riviere, qui étoit assez près de là & la traverse à la nage. L'Archer presque accablé sous le poids de son cheval, qui étoit tombé, n'étoit pas en état de le suivre. Les autres plus éloignés, & dont les chevaux étoient fatigués, ne pûrent l'atteindre. Dès qu'il se vit de l'autre côté de la riviere, il se mocqua d'eux. Don Quichotte & Sancho regardoient cet évenement comme un effet merveilleux de l'art des enchanteurs. Pour Sancho il se crevoit de rire, & se trouvant bien-tôt proche de l'Algoisil démonté, il lui dit : je sçavois bien que cet enchanteur vous vendroit du noir ; ces gens-là en sçavent encore plus long que les Algoisils. Il vous falloit avoir de l'eau bénite, cela auroit peut-être empêché qu'il ne vous eût échapé. L'Algoisil, offensé de la raillerie de Sancho, lui donna un coup de fouët par le visage. Don Quichotte alloit le venger & lui passer sans

façon sa lance au travers du corps, si les autres ne fussent venus au devant. Gonsalve fut le mediateur de la querelle, & chacun continua son chemin. Les archers eurent de bon ce qu'ils avoient pû trouver d'argent dans les poches de l'enchanteur : Ils déposerent les papiers au Greffe.

On approchoit du lieu où l'on devoit passer la nuit, & le soleil se couchoit. Don Quichotte voyant Dulcinée & Marion Berth à visage découvert, fit retourner Gonsalve, & lui dit : Eh bien, Monsieur, jugez à present de la beauté de votre maîtresse, comparée à celle de Dulcinée, qui a remporté jusqu'ici le prix sur toutes les beautés de l'Univers. Gonsalve vit bien qu'il falloit en cette occasion plus encore que dans les autres, lui marquer de la complaisance. Il avoüa que Madame Dulcinée étoit véritablement digne des loüanges qu'on lui donnoit ; & que quand il élevoit la beauté de sa maîtresse au dessus de celle de toutes les femmes du monde, on devoit excepter l'incomparable Dulcinée qui ne pouvoit être comparée qu'à elle même. Cet éloge gagna

le cœur & l'affection de Don Quichotte : il ne pût retenir la joie, que cet aveu, selon lui, si sincere & si judicieux lui causa. Il fut embrasser Gonsalve, & lui dit par un sentiment de gratitude, puisque vous n'avez aucune raison qui vous attire en un lieu plus qu'en un autre, je vous convie de venir chez moi, & d'y demeurer jusqu'à ce que vos affaires changent de face. Vous me paroissez si cordial, lui répondit Gonsalve dans les offres que vous me faites, que je les accepterai, aux conditions d'en user avec vous comme je ferois ailleurs. Vous serez le maître, repartit Don Quichotte, d'en user comme vous voudrez ; je ne vous parle ainsi qu'avec répugnance ; mais je ne veux pas que cette difficulté fasse obstacle au bonheur que je me fais de vous posseder chez moi, vous verrez un petit bien qui n'étoit presque rien avant mon mariage, que mon épouse par son économie & ses soins, a mis sur un assez bon pied.

Dulcinée & Marion ayant entendu cette convention, en parurent également contentes. Elles s'embras-

ſerent de joie, & lierent dès ce moment une amitié intime : Vous voilà, lui dit Dulcinée, dans un état où bientôt vous aurez beſoin de ſecours, que vous ne trouveriez peut-être pas en quelque endroit que vous puiſſiez aller, comme chez nous. J'en conviens, lui répondit Marion ; mais que penſerez vous de nous, étant ſi bien informés de toute notre hiſtoire. La démarche que je fais de quitter un époux pour ſuivre un amant, eſt ſi dérangée du devoir, que je n'oſe moi-même y ſonger. Tout ce que l'amour a fait faire à Gonſalve pour moi, vous paroîtra des extravagances outrées d'un jeune homme, qui ne conſulte que ſon plaiſir. Il ne paroît dans notre conduite ni religion ni bon ſens ; la paſſion d'un côté, & le deſeſpoir de l'autre, ſont les guides aveugles que nous ſuivons ; du moins par tout ailleurs, où l'on ignoreroit toutes ces choſes, on nous regarderoit comme des perſonnes unies par le lien du mariage, au lieu que vous ne pouvez nous conſiderer en nous mêmes que comme des libertins dérangés, qui entretiennent un mauvais commerce.

Il eſt vrai, lui répondit Dulcinée, qu'on peut faire tous ces jugemens, en ne regardant les choſes que par l'apparence ; mais étant informés à fonds, comme nous le ſommes, on peut auſſi vous excuſer & rendre votre conduite moins criminelle. Premierement on a favoriſé votre amour dès ſa naiſſance, en vous élevant enſemble. On vous a enſuite promiſe à Gonſalve, & l'on vous a trompés l'un & l'autre. Il y a une eſpece de violence dans votre mariage, par la néceſſité où l'on vous a reduite : on peut même dire qu'étant promiſe, & vous étant donnés la foi, ſous le bon plaiſir de la mere de Gonſalve, vous ne pouviez en conſcience en épouſer un autre ; c'eſt un vice dans la forme, qui rend le mariage illegitime ; & vous ajoûtez à toutes ces raiſons que le mariage n'a pas été conſommé ; toutes ces circonſtances pourroient concourir à la diſſolution du mariage. Quant à tout ce qui s'eſt paſſé depuis, on peut dire & cela paroît auſſi, que vous avez été ſurpriſe, que vous n'avez conſenti aux volontés de votre amant, que pour éviter un plus grand mal : & pour votre fuite, quel temperament

pouviez-vous trouver en l'état où vous étiez ? Enfin vous persistez dans le dessein de vous épouser, dès que votre vieil époux vous aura par sa mort rendu la liberté.

Mais pour vous donner encore une marque de l'affection que je vous porte, & de la part que je prens en tout ce qui vous touche. Je veux demain vous faire confidence de toute ma vie, afin que nous n'ayons rien à nous reprocher ; & vous jugerez par là que nous avons tous nos foiblesses ; & que le feu de la jeunesse nous engage souvent dans des occasions presque inévitables, où notre peu d'experience, plûtôt que notre volonté, nous fait succomber. Je vous apprendrai en même tems par quel hazard nous avons appris toute votre histoire, pourvû que vous me promettiez de garder le secret à l'égard de mon mari, de l'une & de l'autre des confidences que je vous ferai.

CHAPITRE LXXXV.

Jugement de Don Quichotte sur une gageure ; Avanture arrivée à Sancho dans le Cabaret ; Histoire de Dulcinée.

MARION Berth fut si penétrée des bontés de Dulcinée, qu'elle n'y put répondre que par des pleurs, Dulcinée fut l'embrasser pour essuyer ses larmes, on arriva presque aussi tôt au gîte, où la conversation n'eut rien de singulier, parce qu'on jugea à propos dès qu'on auroit soupé de se reposer, pour partir du matin, Sancho fournit la matiere de tout ce qui se dit à table. Voyez ! dit-il, en montrant les marques du coup de foüet qu'il avoit reçu, voyez la brutalité de cet Algoisil que le diable puisse emporter ! Etoit-ce ma faute, si cet enchanteur s'est échappé, & si son cheval est mort ? j'avois bien affaire de porter la peine de tout cela : Vous prêchez vous autres la charité aussi bien que notre Curé, & quand je veux me mêler de fai-

re quelque bonne œuvre, il m'en coûte toûjours quelque mornifle, & l'on se moque encore de moi ; on dit bien que quand chacun se mêle de ses affaires, les vaches sont bien gardées. Vous aviez bien affaire, mon ami Sancho, se dit-il à lui même, d'aller donner vos conseils à cet Algoisil, vous en voilà bien récompensé, hé que diable ne passiez vous votre chemin sans dire mot, vous n'auriez pas attrapé cette balafre, ce sont là des gens bien gracieux que des Algoisils, pour leur aller donner des avis, & frottez-vous y, & vous en aurez, s'ils m'y rattrappent, je leur pardonne. Comme tu ne te corriges pas par les remontrances, lui dit Don Quichotte, il faut bien user de correction, cela te fera plus de profit que tous les conseils que je t'aurois pû donner, si j'avois pû deviner ton dessein. Me voilà bien consolé, reprit Sancho, oüi ma foi, voilà du profit tout clair ! Ne falloit-il pas encore lui rendre son reste ? & voilà encore comme on me plaint ; mais patience, nous arriverons bien-tôt chez nous, & .... je n'en dis pas davantage, je n'ai pas gagné un maravedis

en tout ce voyage ; on m'a volé les quatre cens écus d'or que j'avois reçus pour un quartier de mes appointemens, mon cheval s'est perdu, & l'on me donne un âne à la place, he puis faites-vous Ecuyer de Chevalier errant, vous voilà bien reconforté. Comme tout le mal qui le faisoit parler n'étoit pas bien grand on ne put s'empêcher de rire. Sancho qui enrageoit qu'on ne prit point de part à ses peines, s'en fut tout grondant se coucher, tout le monde en fit bien-tôt autant.

On partit le lendemain de bon matin ; & Dulcinée, pour s'acquitter de sa parole avec Marion, alloit commencer le recit de son histoire ; comme on entroit dans un village, dont on célébroit la fête, cela suspendit le récit de quelque tems : Ces sortes de fêtes se célébrent autant, ou plus, au cabaret qu'à l'Eglise : Quoiqu'il fût encore matin, il y avoit déja des gens yvres & d'autres qui paroissoient fort échauffés à disputer dans la ruë pour une gageure. Il n'y avoit là personne assez habile pour décider le differend. Un des gageurs voyant venir Don Quichotte & sa suite, dit à

l'autre, veux-tu prendre l'un de ces Meſſieurs, qui viennent, pour juge : je le veux bien, répondit le ſecond, & je prens à témoin tout le monde que voilà, que je me ſoumettrai au jugement, & moi auſſi, reprit le premier, & je vas leur en faire le compliment.

Il s'adreſſa à Don Quichotte, comme à celui qui paroiſſoit par ſon âge le maître de toute la compagnie, & lui expliqua le fait de cette maniere, (après une petite civilité, & que Don Quichotte eut accepté la choſe.) Il y a, lui dit-il, dans ce cabaret deux hommes qui ont bû, l'un trois pintes de vin, & il n'y paroît pas, & l'autre une chopine ſeulement, & il eſt ſi ſaoul, qu'il ne peut ni parler ni ſe ſoutenir. Lequel des deux eſt le plus yvrogne ? voilà notre gageure. Le mot, dit Don Quichotte, qui donne lieu à votre differend, juge la choſe ; qui dit yvrogne, dit un homme yvre. Comment, Monſieur, dit l'autre gageur, un homme qui boit trois pintes de vin à ſon déjeuner, ne ſera pas appellé yvrogne, & comment le traitera-t-on ? Voilà cependant deux ou trois filles qu'on refuſe de lui don-

ner en mariage, parce qu'on dit que c'eſt un yvrogne ; c'eſt parler improprement, repartit Don Quichotte, il faudroit dire de lui que c'eſt un glouton, un ſac à vin : & ſi vous aviez, reprit l'homme, une fille à marier, par exemple, auquel des deux la donneriez-vous ? Car en voilà un qui ſe ruinera à boire, bien plûtôt que l'autre. Ils ſe ruineront également, répliqua Don Quichotte, s'ils ſont dans l'habitude inveterée de boire, l'un par la dépenſe du vin, & le tems perdu, l'autre par les ſuites attachées à l'yvrognerie ; c'eſt pourquoi je ne donnerois ma fille ni à l'un ni à l'autre.

Voilà, dit alors le premier, qui eſt jugé en homme d'eſprit : ſi Monſieur vouloit nous faire l'honneur de deſcendre avec ſa compagnie, pour prendre un doigt de vin, nous lui ſerions bien obligés. Don Quichotte s'en étant défendu, l'autre gageur fut prendre une bouteille, & des verres dans le cabaret, & on ne pût refuſer un peu de complaiſance à cette honnêteté. On preſenta du vin à tout le monde, & tout le monde but : quand ce vint autour de Sancho, il dit : ſi

l'on pouvoit boire par procureur, mon maître qui n'avoit pas envie de boire, n'avoit qu'à me passer procuration, & me laisser faire, j'aurois dépêché cela au plus vîte, sans tant de façons. Vous êtes donc bon biberon, lui dit l'homme. Cela coule Dieu merci assez bien, lui répondit Sancho, quand il n'y a rien qui l'arrête au passage; & si nous avions le tems, je vous ferois voir que je mettrois dans mon ventre une demie douzaine d'yvrognes, comme celui dont vous parlez sans qu'il y parut. On se prit à rire de sa plaisanterie, & on lui donna encore une rasade qu'il sabla tout d'un coup, & piqua son âne des deux pour courir après son monde; mais l'âne qui n'avoit pas bû, s'avisa de vouloir entrer au cabaret, & comme Sancho lui retenoit la bride de toute sa force, il y entra le cul le premier, & jetta la table, où l'yvrogne dormoit à bas, & l'yvrogne aussi, ce qui le mit de mauvaise humeur, & sans s'informer du sujet ou de la cause de cet accident, il vint fondre sur le pauvre Ecuyer à bons coups de poing. On voulut le défendre, mais l'yvrogne n'enten-

dant point de raison, faisoit pleuvoir les coups comme une grêle sur tous ceux qui se vouloient mêler de la querelle. Le cabaretier en voulut être pour un broc de vin répandu. L'âne enfin, étourdi du bruit, vuida le different à bonnes rüades, qui écarterent les combattans, & sortant du cabaret, prit le galop & s'enfuit.

On attendoit Sancho hors du village, & quand il fut près de son maître, il lui dit, je gagerois bien que vous croyez que j'étois entré au cabaret, cela est vrai, lui répondit Don Quichotte; car je sçai que tu as bien de la peine à laisser perdre un verre de vin qui s'offre en passant. Pardi, Monsieur, repartit Sancho, je ne sçaurois perdre le bien de Dieu, ni brusquer un homme qui me fait une honnêteté. Je n'ai donc pas fait un faux jugement, reprit Don Quichotte, si fait bien, pour le coup, reprit Sancho; car ce n'est pas moi qui suis entré au cabaret, c'est mon âne; & comme j'étois sur mon âne, force m'a bien été d'y entrer aussi: je n'en ai pas mis un pied l'un devant l'autre, je n'ai eu qu'à baisser un pe-

tit la tête en paſſant ; parce que la porte étoit baſſe ; mais le regal qu'on m'y a fait, a été une grêle de coups de poings qui m'eſt tombée ſur le corps ; & ſans mon âne qui a vuidé la querelle à coups de pied, je crois qu'il auroit falu ſe battre tout de bon, ou payer l'écot ; mais par la mardi, cet âne-là en ſçait bien plus long que défunt mon griſon de malheureuſe mémoire : on voit bien qu'il a été élevé avec les grands Seigneurs. Il a renverſé table, & pots, & verres, avec les buveurs, parce qu'il eſt entré à reculons, & s'eſt encore mocqué de tout le monde, & il ne m'en a coûté que quelques coups de poings ſur le dos, qui ne m'ont pas empêché de rire, quand je me ſuis vû hors du cabaret. Après ce recit, on continua de marcher, les Dames étant reſtées derriere, afin de n'être pas interrompues. Dulcinée commença ſon hiſtoire comme elle ſuit,



Histoire de Marie Padille de Rodrigo, connue dans cette suite des avantures de Don Quichotte, sous le nom de Dulcinée.

JE vous dirai, ma chere Marion, (vous me permettrez de vous parler déja en amie) que je suis bien Demoiselle, & d'une des plus anciennes familles de l'Espagne; mais ma naissance, au lieu d'ajoûter quelque chose au bonheur de ma destinée, n'a servi qu'à la rendre plus malheureuse. Mon pere ayant été tué à l'Armée, le peu de bien qu'il paroissoit laisser après sa mort, se trouva si embarrassé de dettes, que ma mere fut conseillée de l'abandonner aux créanciers, & par-là se vit réduite à l'état de servitude, état triste & déplorable au fonds, quelques égards qu'on ait pour vous dans une condition. Elle étoit auprès d'une Duchesse, en qualité de Dame d'honneur; & moi quoique fort jeune encore, en qualité de Demoiselle. Quoiqu'on eût pour nous beaucoup de considération dans cette maison, ce n'étoit pas un établisse-

ment pour moi, & cependant je me voyois en danger, faute de bien, de passer ainsi ma jeunesse dans un état, qui ne répondoit ni à mon inclination, ni à mon tempérament.

L'amour (comme vous le devez sçavoir vous-même) ne consulte pas nos facultés pour se faire sentir. J'avois à peine atteint ma treiziéme année, que je me sentis une pente presque invincible pour le mariage. Il sembloit que l'indigence qui faisoit obstacle à mon établissement, vint encore augmenter ma sensibilité. Les passions irritées par les difficultés qui les arrêtent, deviennent plus fortes. Je cachois cependant avec un soin extrême ma foiblesse à ma mere; mais je ne pouvois me la cacher à moi-même: j'en étois occupée jour & nuit; Momus par d'agréables songes, prenoit plaisir à me flatter, pour se mocquer de moi; lorsque le sommeil étoit dissipé, le souvenir du rêve fugitif me plongeoit dans les plus tristes reflexions. Ma mere, en me voyant déja grande, formoit en elle-même de magnifiques idées sur mon mariage, quoiqu'elle ne m'en parlât point.

C'eſt une femme d'un médiocre génie, mais fort enflée, outre celà coëffée de moi. Elle croyoit que ma beauté me tiendroit lieu de bien, & à l'entendre parler, je devois bientôt être Reine du Perou, ou quelque choſe d'approchant.

Cependant cet époux futur qui devoit me mettre ſur le trône, venoit bien lentement au gré de ma paſſion. Tous les hommes ne ſont pas aſſez fols, pour ſe prendre uniquement par les yeux; ſouvent même la ſituation de leurs affaires veut qu'ils ne balancent pas entre le bien & le mérite perſonnel d'une femme, l'interêt fait toujours pencher la balance; enfin la peinture exagerée, que ma mere faiſoit à tout le monde de ma beauté, n'eut aucun effet. On ne la voyoit plus en me voyant, parce qu'on s'en étoit fait une idée trop parfaite ou ſi quelqu'un en paroiſſoit touché, il la regardoit comme un piége, & cette beauté, qui ſelon les grandes idées de ma mere, me devoit élever ſur le trône; ne ſervoit au contraire qu'à éloigner de moi ceux qu'on tâchoit d'engager, par la crainte

qu'ils avoient des chaînes de l'amour.

Je me voyois donc méprisée, parce que ma naissance & ma beauté étoient ensevelies dans le malheur de ma fortune, & cependant ma passion qui se fortifioit avec l'âge, jointe aux refléxions que je faisois sur l'état de ma condition, ne me donnoit aucun repos. Dans cette triste conjoncture un seul homme de tous ceux que je voyois, parut avoir de l'amour pour moi, & c'étoit justement celui qui ne pouvoit jamais raisonnablement espérer de m'obtenir, C'étoit le fils du Receveur de Monsieur le Duc, chez qui nous demeurions; il avoit du bien à espérer, car il étoit fils unique; il n'étoit pas mal fait de sa personne, & un peu d'éducation en auroit pû faire un joli homme : il ne manquoit pas d'esprit, mais il ne se produisoit pas au dehors, parce que les termes lui manquoient pour s'énoncer; il en eut pourtant assez, pour me faire connoître ce qu'il sentoit pour moi, ses yeux me parloient pour lui. Les yeux sont le thermometre de l'amour. On connoît au dégré de leur vivacité ce qui

se passe dans le cœur; & quand on est prévenu de la même passion, on connoît bien mieux celle des autres. C'étoit un Amant muet qui me suivoit par tout comme un ombre, sans oser me parler. Il eut peut-être assez d'esprit pour connoître que son silence étoit plus éloquent que ses paroles: Enfin, quel qu'il fût, ma passion lassée de n'avoir point d'objet, s'attacha à celui-ci, tout indigne de moi qu'il me parut d'abord. je fis mille refléxions là-dessus; quelquefois j'avois honte de mon choix; un moment après, je tâchois de bannir de mon esprit ces grandes idées de fortune, dont ma mere m'avoit enivrée, mon cœur aussi tôt se revoltoit; le souvenir de ma naissance, me provoquoit au dégoût d'un Amant, si au-dessous de moi; mais après tous ces raisonnemens, ma malheureuse passion me ramenoit toujours à son but; la raison me parut être de son parti. Tous les hommes me fuient, me disois je, un seul me recherche! Je trouve dans sa fortune de quoi me rendre heureuse, que me faut-il de plus?

Mais pour l'obtenir, il y avoit encore de grandes difficultés à surmonter; car de même que mon indigence avoit éloigné de moi tous ceux qu'on auroit acceptés avec plaisir, la naissance abjecte de celui-ci, m'éloignoit de lui par la difficulté de vaincre l'entêtement de ma mere.

Cependant je résolus de lui faire connoître que ses soins à me suivre ne m'étoient pas indifférens, & du moins si (pressée, comme je l'étois par ma passion) je ne lui fis pas la premiere déclaration, je lui offris l'occasion de me la faire. Un jour que je le vis dans la cour du Château, j'entrai dans le Parc à ce dessein. Il courut aussi-tôt par le dehors, gagner une breche qu'il y avoit au mur, afin d'être moins observée, & bien-tôt je le vis derriere moi s'approcher doucement & craintif. Que voulez-vous Perez, lui dis-je? Hélas! Mademoiselle, me répondit-il, en tremblant, vous pourriez bien m'épargner la confusion de vous le dire. Je ne sçai point ces termes, dont les gens de qualité se servent quand ils aiment. Je sens que je vous aime, & je n'ai point d'au-

tre terme à la bouche pour vous le dire. Vous allez vous moquer de moi, mais quand vous devriez me battre, je ne puis m'empêcher de vous aimer. Je suis plus heureuse que je ne pensois, lui dis-je en riant; car je ne croyois pas avoir un Amant; Et quelle fantaisie vous a-t il pris, Perez, de m'aimer? Quel fruit espérez-vous de votre amour? Vous n'ignorez pas que je ne suis point une fille pour vous. J'avois pourtant envie, me dit-il, de vous épouser; mais je vois bien, qu'il me convient plûtôt de mourir. Si cela dépendoit de moi, Perez, lui dis je, peut-être vous conserverois-je la vie; mais vous avez votre pere qui fera peu de cas de ma naissance, & j'ai une mere qui méprisera la vôtre; & ainsi je prévois qu'il est inutile que vous vous attachiez à moi, & la raison me défend de songer à vous. Hélas! Mademoiselle, me repliqua-t il, si l'amour dont je brûle pour vous, vouloit écouter la raison, je m'en retournerois confus de la hardiesse que j'ai eu, mais...... Il en alloit dire davantage, si ma mere, qui me cherchoit, & qui m'ap-

pelloit de toute sa force, ne l'eût fait fuir d'un côté, & moi de l'autre, crainte qu'elle ne nous vit ensemble; & je rentrai par un chemin caché d'une palissade dans le Château.

Quand je fus seule renfermée dans ma chambre, les refléxions vinrent troubler mon repos, & le plaisir que je ressentois déja d'être aimée. Eblouie quelquefois de ma naissance & des avantages qu'elle pouvoit me procurer, je me regardois comme une folle; l'amour propre venoit ensuite me mettre un miroir devant les yeux, pour me faire admirer ma beauté: Voilà, me disois-je; en me regardant; voilà le piége où se prennent les hommes. Sans leur foiblesse, que nous serviroit-il d'avoir des charmes? Combien a-t-on vû de femmes, peut-être moins belles que moi, dont la beauté a fait la fortune! Combien de Bergeres élevées par les charmes de leur beauté! Pourquoi ne puis-je pas avoir le même bonheur; La raison plus sage, venoit enfin la derniere me montrer l'illusion de ces folles espérances, ou du moins me les faisoit paroître à un point de vûe si éloigné, qu'il étoit

à craindre que le tems ne vint flétrir les fleurs de ma jeunesse, avant que d'arriver au terme.

La raison quelquefois emportoit les suffrages de mon cœur en faveur de cet Amant, quelquefois l'amour propre & l'ambition me peignoient ma foiblesse avec des couleurs affreuses, capables de me provoquer au dégoût; ma passion cependant, loin de se ralentir par toutes ces reflexions, se fortifioit de jour en jour : j'étois dévorée intérieurement, non pas de l'amour que j'avois pris pour ce jeune homme, mais d'une passion vive & inquiete qui demandoit un objet pour fixer ses feux, je le cherchois par-tout cet objet & ne le trouvois point. Les hommes portés à me fuir par des sentimens de cupidité, évitoient ainsi l'incendie que mes yeux enflamés tâchoient de porter dans leur cœur. Le désespoir plûtôt que l'amour me fit conclure en faveur de ce jeune homme, si les difficultés de part & d'autre n'apportoient point d'empêchement à notre union.

Quand cette résolution fut bien affermie dans mon esprit par de nouvel-

les considérations, je résolus d'éprouver encore mon Amant (je le nommerai désormais ainsi) par les difficultés de m'obtenir. La brêche qui s'étoit faite depuis peu au mur du parc, favorisoit notre mutuel empressement, nous craignions également d'être observés; j'avois dit, en riant, quelque chose à ma mere de l'amour de Perez pour moi, & sans me répondre elle m'avoit regardée avec des yeux étincelans de colere, qui me firent assez juger de l'éloignement qu'elle auroit pour un parti de cette nature quelque riche qu'il fut, & par conséquent la difficulté d'obtenir son consentement. Les difficultés n'étoient peut être pas moins invincibles du côté de Perez; son pere parloit de le marier à la fille d'un riche Laboureur, il le menoit avec lui chez cette fille, les propositions se faisoient en sa présence sans qu'il osât rien dire; son indifférence parloit assez, si on y eut fait attention, il voyoit enfin les choses prêtes à se conclure, lorsqu'il cherchoit à s'engager avec moi.

Comme il m'observoit sans cesse pour me suivre & me parler, je lui of-

fris moi-même les moyens de se satisfaire, quand j'eus pris la résolution de l'écouter. J'allois tous les soirs me promener à la fraîcheur dans le parc; cette promenade n'étoit point suspecte, parce qu'on n'y pouvoit entrer que par le vestibule du Château; on ne faisoit point attention à la brêche qui étoit petite, & cachée d'une palissade & assez éloignée: Nous eûmes ainsi pendant quelque tems tout le loisir de nous entretenir de notre amour, & des moyens de vaincre les obstacles qui s'opposoient à notre bonheur.

Quand il se fut un peu familiarisé avec moi, il m'exprimoit ses sentimens avec une ingénuité qui me plaisoit; je l'aimai à cause de la sincérité qui paroissoit dans son affection; ses manieres n'avoient rien de trop rustique, elles n'étoient point forcées de cette politesse trompeuse des gens de Cour, tout y étoit naturel & sans fard. Je vous aime, me disoit-il, parce que je vous trouve aimable, je préfére le bonheur de vous posséder, à toutes les fortunes du monde; le bien ne fait pas toujours la félicité des

hommes, j'en ai assez pour vous rendre heureuse, si vous le pouvez être avec un homme qui vous adore, & qui n'oublira jamais vos bontés pour lui, s'il est assez heureux pour triompher de votre cœur : cela ne se disoit pas tout-à fait dans les mêmes termes, mais cela vouloit toujours dire la même chose.

Après nos conversations tendres, nous revenions toujours aux difficultés. Son pere le forçoit d'aller voir son épouse prétendue ; il y alloit par obéissance, & sans lui marquer aucun empressement, qu'autant que le devoir & la bienséance le pouvoient exiger de lui. Il revenoit triste & rêveur, uniquement occupé de moi, & des moyens de se rendre heureux. J'étois à peu près dans la même peine auprès de ma mere, Un jour que je me promenois avec elle dans le jardin, la voyant d'assez bonne humeur, je lui dis en riant : ma mere, quand voulez-vous donc me marier ? Je vous marirai, ma fille, me répondit-elle, dès qu'il se présentera un parti qui vous convienne. Vous êtes encore jeune, rien ne vous presse ; & quand

nous ſerons à Madrid, il ſe préſentera plus de partis que nous n'aurons de filles comme vous à leur donner. J'ai pourtant, lui dis-je, un Amant, qui m'aime bien fort: vous avez un Amant, effrontée, me repliqua t-elle, en s'arrêtant! Et qui eſt il cet Amant, le fils du Receveur ? On m'en a déja dit quelque choſe; ſi je te trouve avec lui, je te tordrai le col, & j'en avertirai ſon pere. Bon, ma mere, lui repliquai-je, ne voyez vous pas que je ris. Il n'auroit qu'à ſe venir froter à moi, il verroit comment il ſeroit reçû: fi donc, un payſan fieffé; cela vous feroit bien de l'honneur, auſſi-bien qu'à moi. Vous me croyez bien peu de cœur; Non, ſi je ne trouve pas un homme qui me faſſe tout au moins Marquiſe, je ne me marirai plûtôt de mes jours.

Ma mere donna dans le panneau & parut ſatisfaite de ma réponſe; mais la difficulté d'obtenir ſon conſentement ne m'en parut que plus invincible. Je réſolus dès lors de me retirer d'un engagement, qui pouvoit avoir de mauvaiſes ſuites; mais avant que de procéder à l'execution de mon deſ-

ſein, je crûs qu'il étoit bon d'en conférer avec mon Amant, afin qu'il prît ſes meſures là-deſſus, s'il étoit poſſible d'en prendre, qui puſſent nous conduire à nos fins. Je differai cependant quelques jours pour conſulter mon cœur à loiſir, de crainte que ma mere, ſans m'en parler, ne ſe mit en tête de m'obſerver.

Je me rendis enfin au bout de ce tems là à notre rendez-vous ordinaire. Perez y étoit déja triſte & ſurpris de mon abſence; il me dit, les larmes aux yeux; Ah ma chere Manon! il faut que je meure, puiſque vous m'abandonnez, lorſque j'ai le plus de beſoin de conſolation & de conſeils. Mes bancs ſont publiés; & ſans une maladie, dont ma prétendue a été ſubitement attaquée, on comptoit de nous faire épouſer dans huit jours. Si vous m'abandonnez dans cette occaſion, je déſerte la maiſon, & mon pere ne me reverra de ſes jours. Que voulez vous, lui dis-je, que je faſſe, il n'y a que votre fermeté à reſiſter, qui puiſſe arrêter le coup; mais en ſerons nous pour cela plus avancés, cela irritera votre pere, & ce n'eſt

pas le moyen d'obtenir son consentement. Ah! ma chere maîtresse, s'écria-t-il, en me baisant la main & en l'arrosant de ses larmes! si vous m'aimez autant que je vous aime, il faut profiter de cette conjoncture; je ne sçais qu'un moyen de vous rendre heureuse, & je n'ose vous le proposer. Vous m'en dites assez, lui repartis je fiérement, pour qu'il ne soit pas besoin de m'en dire davantage: ces moyens là souvent n'ont pas l'effet qu'on s'en propose, cela mérite d'y faire attention. Adieu Perez, j'y penserai à loisir.

Je lui dis cet adieu d'un air assez froid, qui le saisit; il me retint & se jettant à mes pieds, me dit; quoi, ma chere maîtresse, c'est tout de bon que vous m'abandonnez à mon désespoir. Cessez-vous de m'aimer, ou craignez vous que je vous manque de foi? Non, je périrai plûtôt que de vous en manquer jamais. Ne craignez rien, ce sont-là de ces nécessités inévitables, quand il s'agit de réduire à la raison des gens infléxibles & obstinés, qui sacrifient le bonheur de leurs enfans à leur entêtement ridicule,

cule. La nuit qui devint fort obſcure & le déſeſpoir où il étoit , le rendirent plus hardi & plus éloquent à perſuader, qu'il ne l'avoit jamais été. Je cédai enfin, ma chere Marion, aux tranſports de mon Amant.

Ah! Madame, s'écria Marion Berth, je commence à trouver une excuſe à ma faute dans l'exemple de la vôtre. Paix donc, indiſcrete, lui dit Dulcinée; ces ſortes d'exemples ne ſont pas toujours bons à imiter, quoique quelquefois ils nous conduiſent par des chemins obliques & dangereux à une heureuſe fin : laiſſez-moi achever mon hiſtoire, elle vous convaincra de ce que je dis, & point de bruit, s'il vous plaît.

Notre intelligence ſecrete, continua Dulcinée, dura autant que la maladie de ma rivale ; ſa convaleſcence reveilla nos chagrins : Perez ſe vit bientôt dans la néceſſité de réſiſter ouvertement aux volontés de ſon pere, & moi dans celle de m'abſenter, en m'appercevant que j'étois dans l'état où vous êtes ; car ce ſont des fruits prématurés de l'amour, qui viennent avant la ſaiſon, ma mere s'en apperçut preſ-

que aussi tôt que moi ou du moins en eut le soupçon, & lorsqu'elle m'en parla, le rouge qui me monta subitement au visage, déposa contre moi, & acheva de la persuader qu'elle ne se trompoit pas. Il fut question de me faire disparoître aux yeux de tous les domestiques d'une maison nombreuse; la Duchesse fut consultée là-dessus: on conclut qu'il falloit me mettre dans un Convent qui étoit assez près de là, tandis qu'on feroit agir l'autorité de Monsieur le Duc pour faire consentir le pere de Perez à notre mariage, ma mere y auroit toujours résistée, entêté comme elle étoit de sa noblesse & de ma beauté, qui pouvoit seule par une alliance illustre relever les ruines de sa famille; mais on lui fit comprendre qu'en l'état où j'étois, elle ne devoit songer qu'à reparer ma faute par le mariage, que si elle négligeoit cette occasion, je ne pouvois plus paroître, & qu'il n'y avoit que le parti du Convent à prendre si je pouvois m'en accommoder.

Cependant le Receveur n'osant résister ouvertement aux ordres de son maître qui parloit avec autorité, usa

d'adresse & de dissimulation, Son fils vaincu par ses remontrances, ou peut-être devenu infidele par la facilité que j'avois eu à me rendre à ses raisons, disparut ou pour se défendre par sa fuite de m'épouser, ou pour rompre son mariage avec ma rivale; quoiqu'il en soit, sa fuite fut le prétexte dont le pere se servit pour s'excuser envers le Duc.

J'étois la plus à plaindre; le Convent m'étoit insupportable, j'aurois préféré la honte de paroître en l'état où j'étois (si cela avoit dépendu de moi) à la contrainte où je me vis, esclave des grimaces des Religieuses, ou la victime de leurs persécutions & de leurs mépris. Les choses étoient dans cet état, lorsque Don Quichotte, aujourd'hui mon époux, allant chercher les avantures de la Chevalerie errante, rencontra le Duc & la Duchesse à la chasse, on le reconnut bien tôt à son équipage, parce qu'on avoit déja vû la premiere partie de son Histoire: on se fit un plaisir de l'amener au Château, où pendant quinze jours qu'on l'y retint pour se divertir de sa folie, on joua des scenes de Romans dont le

détail ſe trouve au commencement de ſon Hiſtoire.

Ma mere, qui, comme je vous l'ai dit, n'eſt pas un fort grand génie, donnant dans tout ce qu'elle entendoit dire des exploits des Chevaliers errans, dont la profeſſion étoit de reparer les torts qu'on faiſoit ſur-tout aux filles, me fit ſortir du convent ſans bruit, & me faiſant cacher d'une mante qui me couvroit de la tête aux pieds, fut trouver avec moi Don Quichotte dans ſa chambre, pour lui demander ſa protection contre le perfide qui m'avoit abuſée, en le contraignant de m'épouſer: cela ne ſe pouvoit faire ſelon les loix de la Chevalerie errante, que par un combat. Le Duc l'accepta pour Perez qui étoit abſent, ſe chargeant de le faire revenir; mais ce combat n'eut aucun effet, parce que pour s'en faire un jeu, on ſubſtitua un Page de la maiſon, à la place du fugitif; & la fourberie ayant été découverte par la ſottiſe du Page, ma mere prit là-deſſus l'affirmative, ſortit bruſquement de cette maiſon, & m'emmena avec elle à Madrid, où elle ſe flattoit que ma diſgrace feroit moins d'é-

clat, & ainsi n'empêcheroit pas un meilleur établissement.

Monsieur le Duc & son épouse vinrent quelque tems après en Cour, & comme on ne s'entretenoit par-tout que des Exploits de Don Quichotte, le Duc fit au Roi le récit de tout ce qui s'étoit passé chez lui. Ce récit fit tant de plaisir au Roi, qu'il voulut voir ce Héros de la Chevalerie errante. Il envoya un Courier exprès chez lui pour le faire venir. Le Roi ne fut pas trompé dans son attente; il vit de ses propres yeux des Exploits qui lui confirmerent tout ce qu'il en avoit entendu dire, & lui trouvant un fonds de bravoure, il résolut de le guérir, s'il étoit possible, de sa folie, afin de lui donner de l'emploi; & le rendre ainsi utile à l'Etat. On ne trouva point d'expédient plus sûr que celui du mariage. Le Duc qui fut chargé de ce soin, jetta les yeux sur moi, en me faisant passer pour la chimérique Dulcinée; & quoique le succès n'ait pas tout-à-fait répondu au dessein, autant qu'on se l'étoit proposé, j'ai toujours profitée de cette conjoncture, pour reparer la faute que j'avois faite, & je n'ai pas sujet de me

repentir; car à sa maladie près, au sujet de sa Chevalerie errante, c'est un parfaitement honnête homme, & je suis très heureuse avec lui.

Voilà, ma chere Marion, la confidence que j'avois à vous faire : vous concevez bien qu'elle demande le secret, à cause de mon mari, qui ignore tout ce que je viens de vous dire; c'est un gage que je dépose à votre discrétion, pour sûreté de la mienne. Vous voyez par là que nous sommes tous esclaves de nos passions, exposés (en ne suivant que ce qu'elles nous suggerent) à tomber dans des égaremens terribles, & souvent dans le précipice. Votre faute est bien plus legere que la mienne, du moins est elle plus excusable, parce qu'elle tend à vous élever, au lieu que la mienne me deshonnoroit de toutes les façons.

Pendant que Dulcinée & Marion Berth, s'entretenoient ensemble de leurs petites avantures, Don Quichotte & Gonsalve s'entretenoient des leurs, & dans la conversation Don Quichotte nomma Don Henriquez à l'occasion de son séjour chez le Duc. Ce nom de Don Henriquez surprit

Gonsalve. Quoi, dit-il, à Don Quichotte, Don Henriquez qui servoit en Flandres en qualité de Capitaine de Cavalerie, est à présent en Espagne? C'est lui-même, lui répondit Don Quichotte, & nous le verrons chez nous; car il m'a promis de venir m'informer du succès des lettres de recommandation que je lui ai procurées du Duc d'où nous venons, & je ne doute pas qu'elles ne lui servent beaucoup auprès du Prince pour obtenir quelque gratification.

Il ne se passa rien le reste du Voyage qui mérite l'attention du Lecteur; ils arriverent enfin à la Roda, le quatriéme jour après leur départ de chez le Duc, fort fatigués, mais très contens de la bonne reception qu'on leur avoit faite dans cette Illustre Maison.



CHAPITRE LXXXVI.

Conversation sérieuse de Don Quichotte & de Gonsalve au sujet du vol & de la restitution ; retour de Don Henriquez de Madrid.

QUELQUES jours après que Don Quichotte & sa compagnie fut arrivée, comme on alloit à l'Eglise, on rencontra les Sacremens qu'on portoit à un malade. Don Quichotte demanda à une femme qui suivoit : Qui étoit le malade ? Et elle le satisfit. Hélas ! lui dit il, s'est-il converti, car il avoit une bien mauvaise réputation ? Cela est vrai, lui répondit cette femme, il passoit pour un adroit voleur, car il a amassé du bien sans se faire pendre ; on disoit que c'étoit lui qui avoit vendangé la vigne du Presbiter. Oh ! pour ce vol là, lui dit Don Quichotte, je l'en décharge ; mais il étoit Notaire & Tabellion, & c'est l'exercice de cet emploi qui lui a offert mille occasions de faire des friponneries, où il s'est enrichi. Cela est bien vrai, Monsieur, cette

reprit cette femme, & notre Curé a bien eu de la peine à le confesser & lui faire accuser ses crimes, parce qu'il sçavoit bien qu'il faudroit restituer ; mais, quand il s'est vû condamné à la mort par le Médecin, & qu'il ne pouvoit pas emporter ce bien mal acquis, il a enfin fait son testament, & Monsieur le Curé en est l'executeur: c'est lui, à ce qu'on dit, qui est chargé de faire les restitutions, & sans cela on lui auroit refusé les Sacremens.

Don Quichotte parlant sur ce sujet à Gonsalve, lui dit : La violence que se fait un homme interessé pour restituer, est un supplice pour lui ; il est aisé de prendre, quand l'occasion s'offre à notre cupidité & à notre avarice, où pour voler d'une façon moins scandaleuse & moins criminelle en apparence, on est ingénieux à inventer des fraudes & des malversations pour s'enrichir, & tout cela passe comme un verre d'eau, quand on s'en est fait une habitude ; mais quand il est question de restituer, & que les remords combattent contre l'attachement qu'on a pour ce bien frauduleusement acquis, ce combat est un enfer anticipé

qui déchire le cœur. D'un côté il faut le faire, ou renoncer à son salut: de l'autre il faut se dépouiller & retomber dans l'état malheureux dont on croyoit s'être tiré par son industrie ; deux considérations incompatibles que l'avare met en concurrence pour consulter son cœur là dessus, comme s'il y avoit à balancer entre le salut & la damnation.

Je trouve dans la vie quatre crimes dont la réparation est presque impossible à cause des suites qui se multiplient à l'infini : sçavoir, le larcin, la composition d'un mauvais livre, celle d'un tableau impudique & la calomnie. Le vol à cause de la restitution qui devient impossible, parce qu'un voleur augmente sa dépense à mesure qu'il s'enrichit ; il ne peut restituer que ce qu'il a de reste, & non ce qu'il a consumé en débauches, en bonne chere & en luxe ; & cela emporte bien souvent les trois quarts de ses larcins. L'Auteur d'un livre dangereux ou par sa doctrine, ou par ses impudicités, est dans l'impuissance de réparer tous les désordres dont il est la cause, parce qu'un mauvais livre (bien plûtôt

qu'un bon) se multiplie à l'infini, & peut corrompre une infinité de personnes. Il en est à peu près de même d'un tableau immodeste que l'on conserve avec bien plus de soin qu'un autre, quoique souvent d'un mauvais auteur, & qui se reproduit autant qu'on veut par les copies. La calomnie est aussi impossible à réparer, parce qu'elle se répand & qu'elle s'envenime toujours en passant d'une bouche à l'autre; une action innocente devient même quelquefois un crime, en passant par la bouche d'un calomniateur. Il n'y a que la miséricorde de Dieu qui puisse suppléer à l'impuissance où le pecheur est de réparer ces crimes, & il est à craindre que notre repentir ne soit pas assez sincere, & notre charité assez ardente pour attirer sur nous une si grande grace.

Gonsalve fut fort édifié de la conversation sérieuse de Don Quichotte; il jugea par là de sa probité & de sa réligion, il ne paroissoit point en tout ce qu'il venoit de dire d'aliénation d'esprit: tout y étoit solide, de bon sens & conforme à la loi de Dieu & à la droite raison. Il ne pouvoit se lasser de

faire l'éloge de ſon eſprit & de ſon érudition, & il n'auroit jamais pû croire qu'un homme auſſi ſenſé dans ſes raiſonnemens; & auſſi ſolide & pénétrant dans ſes conſeils, pût dans d'autres momens, commettre & dire de ſi grandes extravagances que celles dont il avoit été témoin. Toute la converſation ce jour-là fut fort pathétique.

Le lendemain parut être un jour deſtiné aux exercices de la Chevalerie errante, & par conſéquent un jour d'accès de folie. Don Quichotte dès le matin prit ſon hocqueton de berger, ſa muſette & ſa pannetiere à ſon côté, & ſa houlette à la main, pour ne pas perdre l'habitude de ſes occupations paſtorales qui étoient deſtinées au tems de paix, où il ne pouvoit ſe ſervir de ſon épée, il fit ſortir le troupeau & le mena aux champs. Gonſalve fut ſurpris de cet équipage, & ne put s'empêcher d'en demander la raiſon à Don Quichotte. Venez avec moi, lui dit-il, & je vous ſatisferai. Gonſalve le ſuivit par complaiſance, & Don Quichotte n'en eut pas moins pour le ſatisfaire.

Il lui raconta son combat contre le Chevalier des Miroirs à Barcelone, & le malheur qu'il eut d'être vaincu; il ajoûta à ce récit l'ordre que son vainqueur lui avoit imposé de rester un an chez lui sans chercher les avantures. Le chagrin, lui dit-il, de rester un an dans l'inaction contre mon inclination & le devoir de ma profession, me fit imaginer ce genre de vie, conforme à celui de plusieurs Chevaliers de l'antiquité. Ce terme qui m'étoit prescrit est expiré; mais j'ai trouvé tant de douceur & d'agrément dans ce paisible exercice, que ne pouvant plus exercer ma profession à cause de ma femme, je continue toujours de garder mon troupeau. Quand on est né pour le repos, rien n'est plus doux & plus agréable que la vie d'un berger. Il faut bien se faire une raison & s'accommoder à la nécessité.

Don Quichotte, en parlant, le conduisit dans sa solitude ordinaire, & lui dit: je suis content quand je suis ici. Que j'y ai passé d'agréables momens! soit en m'entretenant de ma rêverie, au sujet de mes exploits ou de mon amour, soit en écoutant

les confidences ſecrettes des Bergeres, qui ſe viennent cacher à l'abri de cette roche, pour s'entretenir de leurs amours. Il ſemble que ce lieu reculé ſoit conſacré à l'amour : on y reſpire un air qui inſpire la tendreſſe ; les oiſeaux en font leur ſéjour, leurs chants harmonieux touchent les cœurs & les rendent plus ſenſibles ; & il eſt rare de n'y pas trouver quelque Amant ou quelque Bergere.

Comme il parloit encore, Gonſalve le fit taire : j'entens du bruit, lui dit-il tout bas, quelqu'un vient, c'eſt une Bergere ; couchons-nous vîtement, crainte qu'elle ne nous voye. La Bergere arriva aſſez près d'eux, & fut ſe cacher ſous une ſepée touffue pour ſe dérober aux yeux d'un Berger qui la pourſuivoit ; le mouvement des feuilles la découvrit : Vous me fuyez, cruelle, lui dit le Berger, en détournant les branches de la ſepée : Eſt ce là la récompenſe de mon amour & de ma conſtance ? Soyez ſage, Jerôme, lui dit-elle, & me laiſſez en repos, & je ne fuirai pas ; & retirez-vous tout préſentement, ſi vous ne voulez pas que je vous haïſſe.

Tu es trop ſauvage, lui repartit le Berger, pour être aimée. Hé bien, reprit la Bergere, ne m'aimes pas, ſi tu ne me trouves pas à ton gré? Tu es cruelle, repliqua le Berger, mais tu es trop charmante, pour qu'on puiſſe ſe deffendre de t'aimer, & je t'aime encore plus pour ta ſageſſe que pour ta beauté: accorde donc de grace quelque choſe à mon amour? Tu ne m'aimerois plus, reprit-elle, ſi je t'avois accordé quelque choſe, & je veux que tu m'aimes, quand ce ne feroit que pour te faire enrager. Pourquoi, reprit le Berger, veux-tu que je ceſſe de t'aimer? Je te jure que je t'aimerai toute ma vie. Tu as donc menti, lui repliqua la Bergere; car s'il eſt vrai que tu m'aimes pour ma ſageſſe, tu ceſſeras de m'aimer, dès que je ceſſerai d'être ſage. Pourquoi me ſollicites-tu de faire une folie?

Le Berger, ſans lui répondre, voulut l'embraſſer en la tirant de ſa ſepée; elle le repouſſa, & s'enfuit du côté où étoient Don Quichotte & Gonſalve. Elle fut ſurpriſe en les voyant, elle crut qu'il y avoit un deſſein formé ſur elle. Don Quichotte s'apper-

cevant de sa crainte, lui dit : rassurez vous, charmante Bergere, votre vertu est digne de la protection de ce bras redoutable aux géans & aux malfaicteurs, de quelque qualité & condition qu'ils soient ; & levant en même tems sa houlette sur le Berger, il courut après lui pour l'atteindre, mais il échapa à sa fureur. La Bergere qui le connoissoit, le remercia, en lui faisant la reverence : ne craignez rien, lui dit-il, quand je serai ici ; criez, accourez vers moi, car je suis le protecteur de la vertu opprimée. Hé bien, Monsieur, dit-il à Gonsalve, ne me suis-je pas trouvé-là fort à propos pour arrêter la violence de ce Berger ? Il y a tous les jours ici quelque chose de nouveau. Il venoit presque tous les jours compagnie chez Don Quichotte. Dulcinée l'attiroit exprès pour faire diversion à la rêverie où la solitude jettoit son mari. Il falloit aussi en rendre, & cela le dissipoit & l'empêchoit de songer à sa Chevalerie errante, & à ses exploits. On trouvoit pour lors chez Don Quichotte tout ce qu'on pouvoit desirer dans la con-

versation : il y avoit du sérieux & du pathétique dans tout ce qu'il disoit hors de sa folie. Le Curé, quoique de bonne humeur, y ajoûtoit des sentimens de pieté & de religion. Gonsalve étoit brillant & plein d'esprit, tendre, passionné dans ses expressions. Dulcinée vive & enjouée; & Marion Berth naïve & sérieuse, quoique piquante dans ses naïvetés. Il manquoit un caractere, pour qu'il y eût un peu de tout; c'étoit un homme plaisant & un peu satirique. Il s'y trouva bien-tôt après par l'arrivée de Don Henriquez. Gonsalve qui l'apperçut le premier, courut au devant de lui pour l'embrasser. Don Henriquez recula, comme surpris: Est-ce que je rêve, ou si c'est un ombre qui se présente à moi! Est-ce Gonsalve lui même! Vous en jugerez en m'embrassant, lui répondit Gonsalve. Don Quichotte le suivit de près, impatient de sçavoir le succès de son voyage. La joie qui paroissoit peinte sur son visage, faisoit croire par avance qu'il avoit lieu d'être content. Don Quichotte n'étoit pas satisfait de ce préjugé, il pressoit Don

Henriquez de lui dire quelque chose de plus certain; mais Don Henriquez qui étoit plaisant, lui dit, Seigneur Chevalier, je viens ici exprès pour vous faire part du succès de mes affaires; c'est un devoir, dont je n'ai pas crû pouvoir me dispenser; mais je meurs de faim & de soif, dit-il, mettons-nous à table, puisque le couvert est mis, & je vous entretiendrai après plus à loisir de tout ce que j'ai à vous dire.

Le Curé qu'on avoit envoyé avertir de son arrivée, entra en ce moment; on se mit à table & on dîna. Quand la plus grande faim fut appaisée: il dit à Don Quichotte qu'il ne sçavoit comment reconnoître les obligations infinies qu'il lui avoit; que les lettres du Duc lui avoit procuré l'honneur de parler au Roi & de l'informer lui-même de l'état de ses affaires, & que sans ces lettres il n'auroit sçû par quel bout s'y prendre pour demander une gratification; qu'il étoit toujours très contant qu'il n'auroit pas eu l'avantage de saluer Sa Majesté, qu'il estimoit autant que la gratification qu'il avoit obtenu de sa libéralité;

mais avant que d'entrer, dit il, dans le détail de mes affaires, il faut que je vous divertiſſe un moment d'une Harangue qu'un Officier comme moi, a faite au Roi. On nous avoit fait entrer enſemble, mais comme il étoit plus hardi, il s'avança le premier, & commença ſon compliment ainſi. Sire, dit-il au Roi, mon biſayeul, mon ayeul, mon pere & moi, ſommes tous morts au ſervice de Votre Majeſté; nous y avons conſommé tout notre bien, & je vous demande du pain. Le Roi bien tranquillement, lui répondit; Dieu veuille avoir vos ames, mon ami, c'eſt tout le bien que je puis faire pour le préſent aux Trépaſſés; & ſe tournant vers moi, il me dit de parler. L'Officier qui étoit Biſcaïen voulut pourſuivre ſa harangue, mais le Roi lui impoſa ſilence, & on le fit ſortir.

Le Curé éclata de rire du Compliment, & de la réponſe du Roi. Il auroit voulu cependant qu'on lui eût accordé une gratification pour faire dire un anniverſaire pour les défunts. Pour moi, reprit Don Henriquez, je profitai de l'exemple; j'expoſai en peu

de mots la situation de mes affaires, sans aller chercher mes ayeuls, & je finis en suppliant Sa Majesté de m'accorder quelque gratification, qui pût m'aider à satisfaire mes créanciers & me conserver mon bien. Le Roi fort gratieusement me répondit; cela est juste & j'y penserai. Le Ministre qui m'avoit présenté ajoûta quelque chose à ce que j'avois dit; il fit comprendre au Roi que le mal étoit pressant; hébien, dit le Roi, il faut donner promtement le remede: faites-m'en souvenir.

Je sortis fort content de la réponse du Roi, & plus encore de la maniere obligeante dont il me l'avoit faite. Je fus quelque tems après remercier le Ministre; il me promit qu'il feroit son possible pour me faire expédier promtement; & voilà déja l'effet de la lettre de recommandation que j'avois pour lui; sans cela peut-être aurois-je sollicité six mois à faire bien de la dépense, & donner le tems à mes créanciers de poursuivre l'adjudication de ma Terre. On me fit expédier huit jours après une ordonnance de six cens livres pour être continuée tous les ans

durant ma vie. Cependant cette pension ne suffisant pas pour payer mes dettes, comment arrêterai je les poursuites violentes de mes créanciers ? Ce sont des gens infléxibles, ils ne veulent entendre à aucune proposition d'accommodement, que celle de les payer. Votre Pension, lui dit le Curé, vous donnant le moyen de vivre à présent qu'il n'y a plus de Guerre, vous pouvez abandonner à vos créanciers la jouissançe de votre bien jusqu'à fin de payement : Et s'ils ne veulent pas accepter cette proposition, reprit Don Henriquez, que ferai-je ? Je ne sçai, repartit le Curé, si la Justice n'y auroit point d'égard ; en ce cas vous pourriez encore recourir à l'autorité du Roi. Supposons, dit alors Don Quichotte, que les créanciers de Monsieur acceptent la proposition de bonne volonté ou de force, il sera toujours dépouillé de son bien jusqu'à fin de payement, voilà des gens qui vont grossir sa dette par des interêts, & des frais monstrueux qui ne finiront point, & s'ils ne se rendent qu'à la force, le bien sera la victime de leur rage, ils le dégraderont & le ruineront ; & que leur faire ?

Tout cela eſt de bons ſens, Monſieur, lui dit Don Henriquez; mais quel temperament apporter à ce mal, quand on a affaire à des gens inéxorables? Il faudroit, reprit Don Quichotte, chercher à emprunter de quoi les payer, & par ce moyen les chaſſer de votre bien; il n'eſt pas difficile de trouver des gens qui ont de l'argent à placer, qui vous le donneront quand vous leur en ferez un Contrat de rente hipothéqué ſur votre bien, rachetable à votre volonté; cela peut arriver, il eſt vrai, répondit Don Henriquez, mais peut-être trop tard; il me faudroit promtement ce ſecours, & je ſuis aſſez malheureux pour ne le pas trouver ſi à propos. Si je tâche d'éluder l'adjudication par quelque chicanne, ce ſont des frais qui ſe multiplient à l'infini & qui aggravent le mal. Le remede eſt bon, mais il ne viendra peut-être qu'après la mort-

Or çà, interrompit Dulcinée, ſi faut il que je m'intereſſe auſſi dans cette affaire; mon mari a fait un accommodement & ùn mariage; je veux, s'il m'eſt poſſible, en faire auſſi: voyons

ſi j'en pourrai venir à bout. Don Henriquez me paroît un homme de probité dont l'infortune me touche, je me ſens porté à lui faire plaiſir, ſi je le puis, & à le rendre de nos amis. Bon Dieu ! Madame, lui dit Don Henriquez, faut-il ajoûter de nouveaux bienfaits à ceux que j'ai déja reçus de vous pour m'engager à être de vos amis ? Je vous dois tout... Hé laiſſons-là les complimens, interrompit Dulcinée, voici ce que j'ai penſé : il me reſte encore quelque argent à employer, dont je voulois acheter une métairie qu'on me propoſoit ; ſi je puis voir que mon argent ſoit auſſi ſûrement placé, quand je ſerai dans les droits des créanciers de Monſieur, je payerai les dettes, & nous leur donnerons du pied au cul : il me fera la rente de mon argent, comme de raiſon, rachetable en deux payemens égaux, parce que s'il me rembourſoit par petites ſommes, cela ne me feroit point de profit.

Don Henriquez fut ſi touché, & ſi ſurpris de cette offre, à quoi il ne s'attendoit pas, que ſe levant de table, il fut ſe jetter aux pieds de Dulcinée, &

lui prenant les mains, se prit à les baiser & les arroser de ses larmes; allez-vous remettre à votre place, lui dit-elle en riant, ne diroit-on pas que c'est un amant qui me vient demander quelque faveur? hé par ma foi vous n'y pensez pas, vous ferez mettre le bonnet de mon mari de travers; retournez, retournez-vous dis-je, il n'est pas encore tems de me remercier; il y a une condition dans l'offre que je vous fais, & si cette condition ne vous accommode pas, voilà tout l'accommodement à vau l'eau.

Don Henriquez s'étant donc remis à sa place pour obéir à Dulcinée, elle continua de lui parler ainsi: il faut que nous nous réjouissions un peu en vous délivrant de vos ennemis, & pour nous réjouir, il faut vous marier. Hé parbleu, Madame, lui dit Don Henriquez, vous voulez bien plûtôt en me comblant de biens, me faire mourir de plaisir, après m'avoir empêché de mourir de chagrin. Ho! pour mourir, reprit Dulcinée, nous tâcherons que votre joie n'aille pas jusques-là, il s'agit en un mot d'épouser la fille de Sancho qui a envie d'être Comtesse;

elle

elle eſt ſage, & aura quelque choſe un jour, qui pourra vous aider à acquiter votre bien ; il m'a paru qu'elle ne vous déplaiſoit pas ; pouvez-vous écouter cette propoſition ? Je ſçai que la partie eſt fort inégale, mais comme on dit, ce n'eſt pas la truye qui anoblit le pourceau : mon deſſein eſt en vous délivrant de vos créanciers de faire la fortune de cette fille, dont vous aurez peut-être plus de ſatisfaction que d'une autre, qui auroit plus de naiſſance. N'eſt-elle pas fille de Gouverneur ? interrompit Don Quichotte d'un grand ſérieux. Hé ! par ma foi mon mari, reprit Dulcinée, vous avez raiſon, & je prétens faire valoir cette qualité dans le contrat, cela ne laiſſera pas de donner un petit relief à ſa naiſſance. Don Henriquez garda quelques momens le ſilence, comme s'il eût conſulté ſon cœur là-deſſus ; on attendoit avec impatience ſa réponſe, il la fit ainſi.

La reconnoiſſance, dit-il, doit aller devant toutes les autres conſidérations, excepté ſeulement celles qui intereſſent le ſalut. L'ingratitude eſt un vice honteux & indigne d'un hom-

que vous me ferez, pourvû que nous ſoyons de vos amis, & que nous allions à la nôce. Oui, Madame, reprit-il, nous irons à la nôce, s'il dépend de moi que vous y alliez; j'accepte la petite Sancha avec reſpect de votre main; je n'ai point de repugnance pour elle, & peut-être que mes ſoins à l'inſtruire pourront ne la rendre pas mépriſable dans quelque tems d'ici.

A peine Don Henriquez eut-il accepté le parti, que le Curé éclatant de rire, dit: enfin Sancha ſera Comteſſe malgré tout le monde & malgré moi-même; il faut qu'elle ſoit née ſous une noble conſtellation: après cela on doit convenir que les mariages ſe font au Ciel avant qu'ils ſoient conſommés ſur la terre. On envoya dès le lendemain matin un meſſager avertir Sancho de venir promptement; on ne lui manda pas le ſujet. Il vint avec l'homme; on lui fit bien des honnêtetés & bien des amitiés ſans lui parler encore de rien; il fit de grands complimens à Don Henriquez ſur ſon heureux retour. Don Henriquez lui demanda des nouvelles de ſa femme & de ſa fille; ma femme ſe porte bien,

répondit Sancho, & ma fille se porteroit mieux couché que de bout, si elle avoit quelqu'un auprès d'elle; il faut voir à cela, lui repartit Don Henriquez.

En raisonnant ainsi, on le fit passer dans la salle avec bien des civilités & des complimens, on le fit mettre dans un fauteuil, & tout le monde se rangea autour de lui: Sancho surpris & confus de l'honneur qu'on lui faisoit, ne put s'empêcher de parler: serois-je par hazard, dit-il, devenu Gouverneur cette nuit, qu'on me fait tant d'honneur ce matin; hé pourquoi non, ne pourrois-je pas le devenir comme j'ai cessé de l'être? Cela s'est mardi fait en une nuit comme je dormois: j'étois la veille dans un fauteuil, & le lendemain dans une auge à cochons; enfin finale, je suis Gouverneur ou je ne le suis pas; Est-ce qu'il y a entre vous quelque différend à juger? pardi, il ne faut pas tant de façons avec moi; il n'y avoit qu'à me dire le fait, je l'aurois aussi bien jugé de bout que dans un fauteuil, pourvû qu'il y ait seulement un déjeûner à gagner; mais à propos de déjeûner, il me semble

que les Juges vont à la buvette avant que de monter au siége, & cela donne de l'attention aux Juges. Ami Sancho, interrompit Dulcinée, il s'agit, il est vrai, de décider un petit différend; mais le plaidoyer ne sera pas long, & nous déjeunerons après à notre aise: voici ce que c'est.

Un homme de qualité veut épouser une Paysanne qu'il aime; ses amis sont partagés sur ce choix, les uns disent qu'il doit dans une alliance consulter son honneur, les autres disent qu'il doit plûtôt consulter son plaisir; dites moi, Madame, interrompit Sancho, cet homme de qualité trouve-t-il son compte à épouser cette fille? Car il me semble qu'il faut aussi consulter un petit l'interêt; Vive l'amour pourvû qu'on dîne; il vaut mieux mettre dans son pot une poulle grasse qu'un chapon maigre; il est meilleur de frotter son pain d'une coënne de lard, que d'une gousse d'ail, & celle qui fait bouillir la marmite rend plus de service que celle qui ne fait que l'écumer: tu parles de déjeuner, interrompit Don Quichotte, & je gage que si on te laissoit enfiler tous tes prover-

bes qui n'ont ni rime ni raison, nous ne déjeunerions de deux heures d'ici. Ho, par la mardi, Monsieur, reprit Sancho, pour le coup vous avez raison; c'est que cela venoit là, ce me semble, tout à point, & je n'ai pas voulu les laisser perdre; où en étions-nous de notre affaire? On vous demande, repartit Dulcinée, quel parti vous jugez le plus juste entre celui de l'honneur & celui du plaisir; car pour l'interêt, on est content du bien de la fille. Je juge, répondit Sancho, qu'on doit consulter tous les deux, & les conseiller l'un avec l'autre : dis donc concilier, interrompit Don Quichotte; tu veux te mêler d'employer des mots dont tu ignores la signification: cela valoit bien la peine, reprit Sancho, d'interrompre mon jugement; je ne sçai plus où j'en étois. Le mot sur lequel je te reprens, repliqua Don Quichotte, t'en fera souvenir: tu disois qu'il falloit consulter l'un & l'autre, & concilier l'honneur avec le plaisir. Ha, m'y voici, repliqua Sancho; oui il faut consulter l'honneur par rapport à la vertu de la fille, & non par rapport à sa naissance, & le plaisir par

rapport à son salut; car si en ne considérant que sa naissance ou l'interêt, il épouse une fille qu'il n'aime pas, il fera méchant ménage, il se damnera, & en épousant une fille qui lui plaise & qu'il aime, si elle est sage, il fera bon ménage; & sera heureux en ce monde ici & en l'autre.

Tout le monde approuva le jugement de Sancho comme le plus juste, & d'autant plus, que sans être prévenu, il s'accordoit à la proposition qui s'étoit faite de sa fille. On mit le couvert, & l'on voulut que Sancho en qualité de Juge restât dans son fauteuil, où tout le monde s'empressoit à l'envie de le servir. Enfin après avoir bû deux ou trois coups, Dulcinée reprit la parole, & lui dit: ami Sancho, vous vous souvenez bien des coups de poings que vous m'avez donnés, quand vous revîntes après la cavalle qui s'étoit échappée, & oui Madame, lui répondit-il avec quelque confusion; mais vous sçavez que je n'avois pas tout le tort: vous me donnâtes de bons coups de manche à ballet la premiere, & la gouvernante de Satan d'un côté me tenoit aux cheveux & me cassoit

le nez à coups de poings, & la niéce de l'autre à bons coups de pelle à feu; hé que diable veniez-vous chercher-là? il falloit bien que je me deffendisse, & je n'avois pas le tems de mesurer où je devois faire tomber les coups; ils tomboient sur moi dru & menu comme la grêle, & je les faisois trotter aussi du mieux que je pouvois: pourquoi veniez-vous vous y frotter? J'en fus pourtant bien fâché après; mais cela étoit fait. Je croyois que vous ne pensiez plus à cela depuis le tems.

Ce n'est pas aussi pour m'en vanger que je vous en parle, reprit-elle, mais au contraire pour vous montrer que je n'en conserve aucun ressentiment: je songe & je m'intéresse à vous procurer un avantage; je veux marier votre fille & la faire Comtesse. Marier ma fille! interrompit Sancho, en se levant, marier ma fille & la faire Comtesse! Oui, reprit Dulcinée, & c'est Don Henriquez qui veut bien vous faire cet honneur à ma considération, si vous y consentez. Comment, mort diable, reprit brusquement Sancho, si j'y consens, & qui est-ce donc qui y consentira, si ce n'est moi? il faut pourtant

pourtant que Monsieur le Curé que voilà qui arrive y consente aussi ; ho pour moi, lui dit le Curé, je vous avouë que c'est avec répugnance par la crainte que j'ai que cela ne fasse obstacle à votre salut ; car sans cela je n'ai aucun interêt de m'opposer à la fortune de votre fille, ni au plaisir que Madame se fait de la marier. Cela étant ainsi, repartit Sancho, je ne veux pas m'y opposer non plus, & j'accepte Mr Don Henriquez de bon cœur pour mon gendre. Puisque tout le monde est d'accord, repartit Dulcinée, retournez chez vous annoncer cette bonne nouvelle à votre femme & à votre fille, & les amenez ici ; afin qu'on vous accorde & que l'on dresse les articles du contrat.



avoir pris assez de forces pour ne pas tomber en foiblesse par le chemin, il prit congé de la compagnie, remonta sur son âne, & touchant des deux talons, prit le chemin de sa metairie.

Son âne qui étoit rétif & fantasque alloit à son gré trop lentement : son impatience voloit chez lui, & son âne qui n'avoit point de part à ce mariage, n'étoit attentif qu'aux chardons qui flattoient son goût ; les coups de talons qu'il lui donnoit de toute sa force le fatiguoient, sans le faire avancer ; il alloit plûtôt à reculons. Sancho prit enfin le parti de descendre & touchant son âne devant lui à bons coups de bâton, se prit à courir de toute sa force pour le suivre, & arriva ainsi chez lui tout en nâge , hors d'haleine, & presque évanoüi.

Therese & sa fille le regardant sans parole & sans mouvement, crurent qu'il lui étoit arrivé quelque grand malheur : est ce qu'on l'auroit envoyé querir, disoit Therese, pour le maltraiter chez Don Quichotte ? Ou auroit-il fait quelque mauvaise rencontre en chemin : & elles se prirent toutes deux à pleurer. Sancho cependant

par ses actions ne marquoit point de tristesse, il étoit seulement éssouflé autant de repletion que pour avoir couru. Enfin au bout d'un bon quart-d'heure la parole lui revint : Je crois que tu pleures, femme, dit-il à Therese; c'est mon mari, lui répondit-elle, que je crains qu'il ne vous soit arrivé quelque malheur. Ce n'est pas cela, femme, reprit Sancho, c'est que je suis venu tout courant après mon âne qui n'avoit pas en tête de marcher. Hé que ne veniez vous ; reprit-elle, plus doucement ; c'est femme, repartit Sancho, que j'avois des raisons pour aller vîte. Que ne me les dites-vous donc ces raisons, repliqua Therese, afin de m'ôter de peine ? ho ho femme, lui dit-il, tu es bien pressée, il faut que j'ajuste tout cela dans ma tête auparavant ; car ce ne sont pas là des fariboles, & il faut commencer par un bout & finir par l'autre. Il faut donc, reprit-elle, bien des façons avec moi, ce n'est pas comme quand vous parlez à ces grands Seigneurs ; tiens, lui répliqua-t'il brusquement, si tu es si pressée, je te vas dire tout net ce que c'est ; Madame Dulcinée marie notre

fille à Don Henriquez que tu as vû ici, elle paye ſes dettes à cette condition, & par ce moyen la voilà Comteſſe, & ce qu'il y a de bon, c'eſt que notre Curé y conſent. Hélas ! s'écria-t-elle, qu'eſt-ce que vous m'apprenez là, mon mari ! c'eſt le bon Dieu qui a exaucé mes prieres, & toi ma fille, lui dit-elle en l'embraſſant, te voilà donc Comteſſe tout de bon ce coup ici, malgré les envieux ! & nous mon mari qu'eſt-ce que nous ſerons ? Ce que nous ſerons, femme, lui répondit Sancho, hé nous ſerons ce que nous ſommes, te voilà bien en peine ; hé va va, nous ne manquerons pas de qualités Dieu aidant, quand nous aurons un Comte pour gendre. On eſt déja convenu que dans le contrat, on diroit *Sancha, fille de noble homme Sancho Panſa, ci-devant Gouverneur de l'Iſle Baratarìa, Chevalier, Seigneur de la Gutierre*, qui eſt notre metairie, tout cela n'eſt-il pas vrai, femme ? ſi ce n'eſt que je ne ſuis pas Chevalier. Et notre fille, repartit Thereſe, dira-t'on, *Son Alteſſe* quand on lui parlera ? ou *Sa Reverence*, ou bien, *Sa Seigneurie* ? Nous ſçaurons tout cela à loiſir, lui répondit-il ; ha-

billez-vous ſeulement, car cela ſera peut-être toiſé dès aujourd'hui. Allons donc vîte ma fille, dit Thereſe, je ne me ſens pas d'aiſe de ce que tu vas être groſſe Madame, pourvû que ce ne ſoit pas pour ſe mocquer de nous ; hé nenni vraiment, lui dit Sancho, elle ſera mariée tout de bon ce coup ici ; tu n'as que faire d'avoir peur.

Enfin Sancho & toute ſa ſuite s'étant vêtus des habits que le Roi leur avoit donnés, ſe mirent en chemin toûjours ſautant & danſant. Thereſe ſur tout ne ſçavoit comment exprimer ſa joye, & oui oui, diſoit-elle à ſa fille, tu ſeras Comteſſe malgré tout le monde qui s'en mocquoit, & tu auras des Pages & des Laquais & on te portera la queuë. Il me ſemble déja que je te vois avec une robe trainante te quarrer dans les beaux appartemens de ton château, & on ne dira plus en ſe mocquant que nous ſommes des vaniteux ; & quand on le diroit, qu'eſt-ce que cela nous feroit ? ils en auront tous un pied de nez, ces gros lourdaux qui faiſoient les dedaigneux de toi ; & nous nous mocquerons bien d'eux à notre tour : & qu'ils y viennent ſi frot-

ter à present ; n'est-ce pas Sancha ? Vraïement, ma mere, répondit Sancha, ils seroient les biens venus. Je ne ferois pas seulement semblant de les voir.

Après ces beaux raisonnemens, ils se prenoient tous trois par les bras, & de courir & de sauter, jusqu'à ce que l'haleine leur manquât ; & après un moment de repos, Therese recommençoit ses exclamations : qu'est ce qu'ils diront tous ces manans qui croyoient qu'on se jetteroit à leur tête ? Ils seront bien étourdis quand ils te verront brave comme une Reine, avec des Ecuyers qui te meneront, & des Pages qui porteront ta queuë. Ils creveront de dépit au lieu qu'ils se seroient crévés de rire, si l'on t'avoit donnée à ce fripon de Comedien, qui se disoit éfrontément Marquis ; & de recommencer encore à courir & à sauter après ces belles idées de grandeurs, jusqu'à ce qu'elles ne pussent plus respirer, & continuerent ainsi tout le long du chemin jusqu'à ce qu'ils fussent près de la Roda. On les y attendoit avec autant de plaisir que d'impatience, car Gonsalve mouroit d'en-

vie de voir l'épouse prétenduë de son ami. On étoit aux fenêtres des chambres pour les voir venir de plus loin, & l'on vit une partie de leurs folies. Elles se reposerent un peu de tems avant que d'arriver, parce qu'elles étoient toutes en eau. Le couvert étoit mis pour toute la famille ; car on voulut déja leur faire tout l'honneur, en considération de Sancha qu'on regardoit comme l'épouse future de Don Henriquez. Elle ne déplut pas à tout le monde, elle étoit animée parce qu'elle avoit chaud, elle étoit assez bien faite, & sans être de ces beautés reguliéres, il y avoit quelque chose de piquant dans les traits de son visage, qui fit dire qu'on en feroit une jolie femme avec un peu d'éducation.

Ce fut le Curé qui fit la réception : hé bien Therese, lui dit-il, voilà enfin ta fille que l'on fait Comtesse, lorsque tu n'y pensois peut-être plus ; tu vois que quand les occasions s'offrent de te faire plaisir on ne les neglige pas : s'est à Madame Dulcinée que tu as cette obligation. Vous n'en êtes peut-être pas fâché, Monsieur le Curé, lui répondit Therese ; car vous ne vouliez

pas absolument qu'elle le fût. Il est vrai, repartit le Curé, par la crainte que j'avois que cela ne portât préjudice à votre salut, mais puisque le Ciel en ordonne autrement, j'en serois bien aise, pourvû qu'elle fasse un bon usage de l'honneur qu'on lui fait, & que cela ne serve pas à vous rendre superbes & glorieux. Il faut que vous regardiez cet évenement si éloigné de tout ce que vous pouviez raisonnablement esperer, comme un présent du Ciel, dont vous devez rendre graces à Dieu avec humilité ; hé bien Monsieur le Curé, reprit Therese, aussi ferons-nous bien ; ne faut-il pas remercier Dieu de tout ? quand ce seroit même quelque malheur, puisque Dieu fait tout pour notre bien : Je suis content, repartit le Curé, des bons sentimens où je vous vois, pourvû que vous vous en souveniez ; allez remercier Madame qui s'interesse avec tant de zele pour vous, & faites votre compliment à Mr de l'honneur qu'il veut bien faire à votre fille.

Le compliment de Dulcinée fut bientôt fait & sans beaucoup de façons, mais elle crût être obligée d'en user

avec plus de circonſpection envers Don Henriquez, & elle ne ſçavoit par où commencer, comme elle étoit prête de ſe tourner de ſon côté, elle s'apperçût que ſa fille avoit le viſage craſſeux ; elle la tira un peu à l'écart, & crachant ſur la manche de ſa chemiſe la débarboüilla, & revint auſſitôt la préſenter à Don Henriquez en même tems qu'elle lui faiſoit ſon compliment : Monſieur, lui dit-elle à la fin, ſi je parle pour vous marquer notre reconnoiſſance, vous allez vous mocquer de moi, & ſi je ne dis mot, vous me prendrez pour une bête, & auſſi ſuis je bien, Monſieur, pour vous ſervir ; je ſçai pourtant bien, toute bête que je ſuis, que nous ne méritons pas l'honneur que vous faites à notre fille ; il faut que ce ſoit elle qui tâche de le mériter par le reſpect qu'elle aura pour vous ; Sancha, faites la reverence à Monſieur ; bien bas, bien bas, & tenez vous droite : elle obéït à ſa mere. Don Henriquez la fut embraſſer & la baiſa des deux côtés d'une maniere qui ne parut pas mépriſante ; on dîna & l'on dreſſa enſuite les articles du contrat.

Il fut arrêté pendant le dîner, que Sancha resteroit chez Don Quichotte ; afin qu'on la fit équiper en Demoiselle pour l'envoyer ensuite dans un Convent, jusqu'à ce que les affaires de Don Henriquez fussent terminées ; son dessein étoit qu'elle profitât de ce tems là pour commencer à prendre des manieres de femme de qualité ; elle sçavoit un peu lire & écrire, mais cela avoit besoin d'être perfectionné, on fit dès lors un petit plan fabuleux de sa naissance qu'on vouloit qu'elle étudiât. Don Henriquez étoit bien aise de l'instruire lui-même là-dessus ; les articles du contrat étoient tout-à-fait avantageux pour elle, il la prenoit avec ses droits, il lui faisoit un doüaire de mille livres, il lui donnoit en propre ses hardes, meubles & bijoux, & un appartement dans son château. Après que toutes ces choses furent arêtées, Sancho & sa femme mirent leur fille entre les mains de Dulcinée, & la prierent de la conduire dans le Convent, qui étoit à dix ou douze lieuës de là : elle devoit passer pour une Demoiselle campagnarde, qui avoit besoin d'un peu d'éducation.

Quand il fut question de se séparer, les larmes succederent aux transports de joie ; je ne te verrai donc plus, ma chere fille, lui dit Therese en l'embrassant ; je croyois que nous serions tous emsemble, & que j'aurois le plaisir de te voir grande Dame, au lieu que te voilà comme si tu étois morte pour moi ; non, non, lui dit Don Henriquez, pour la consoler, nous viendrons quelquefois vous voir ; je pretens, dit Dulcinée, qu'ils viennent tous les ans ici pour me payer ma rente, & ainsi vous verrez votre fille ; ne faut-il pas qu'elle revienne ici pour être mariée, interrompit le Curé, puisqu'il s'agit de nous rejoüir & de danser, je ne pretens pas perdre mes droits, afin que vous l'entendiez ; je l'entens bien aussi, reprit Dulcinée, & je prétens que tout aille par écüelle à cette nôce, comme à celle de Gamache, dont Sancho m'a souvent entretenuë ; & Sancho n'a qu'à tenir sa bassecour en bon état d'ici à ce tems-là, & je ferai le surplus ; il faut, s'il vous plaît rayer cet article, interrompit Don Henriquez, je ne prétens pas qu'il en coûte un Maravedis à mon beau-

pere Sancho & encore moins à vous. Sous ces belles eſpérances Thereſe eſſuya ſes larmes, & retourna avec ſon mari à leur métairie.

Il fut queſtion après cela de mander les créanciers de Don Henriquez. Ce fut Don Quichotte qui le fit comme prépoſé pour régler à l'amiable tous les frais & pourſuites qu'on avoit faites ; nous ſuprimons ce détail qui ſeroit ennuyeux, & qui s'écarte trop de notre ſujet ; cela fut cependant plus de trois mois à conclure, tant il y avoit déjà de chicannes embaraſſantes à débroüiller ; ce fut peut-être le plus grand ſervice que Don Quichotte rendit dans cette affaire à Don Henriquez, que le ſoin fatiguant qu'il prit, & les moyens qu'il donna pour la porter à une heureuſe fin, & peut-être une des plus grandes marques de la penetration de ſon eſprit ; il en vint cependant à ſon honneur, & Don Henriquez ſe vit par là en pleine & paiſible poſſeſſion de ſon bien, au moyen d'une rente de douze cent livres, conſtituée ſur tous ſes biens, au profit de Don Quichotte & de Dulcinée, juſqu'à ce qu'il fut en état de l'acquiter,

Dulcinée ne croyoit pas que cela iroit si loin. Elle craignoit de manquer de fonds, & se voyoit dans la necessité de vendre une partie de sa vaisselle d'argent pour ne pas recevoir un affront. La Providence qui sembloit proteger ses bonnes intentions, pourvût à ce chagrin. Don Quichotte reçut une lettre de Cadix, qui l'informoit de l'arrivée du vaisseau où il avoit remis six mille livres : il avoit laissé une procuration à un ami pour agir en son absence, afin de lui épargner un grand voyage. Il auroit pourtant bien voulu le faire pour d'autres raisons ; mais Dulcinée qui s'en défioit sçût bien l'en détourner, la vente de la cargaison du vaisseau étant faite, elle reçut pour près de vingt mille livres de lettres de change payables à Madrid, & se vit par là au-dessus de ses affaires.

L'ami qui étoit chargé de ses interêts lui conseilloit de remettre encore la même somme sur ce vaisseau qui étoit heureux ; il l'avoit retenuë par devers lui, outre les lettres de change ; il lui mandoit aussi qu'une partie de sa cargaison consistoit en Negres

qu'on envoyoit au Bresil & aux Isles Espagnoles de l'Amerique ; qu'il avoit pris pour son compte deux petits enfans de dix à douze ans, mâle & femelle, qu'il lui envoyoit par present, & qu'il attendoit incessamment ses ordres. Voilà, dit Dulcinée en lisant la lettre, un present qu'on me fait, qui nous va donner encore une nôce dans quelque tems ; on m'envoye un Negre & une Negresse ; qu'est-ce qu'on veut que je fasse de cela ? Je vous le dirai, si vous le voulez, lui répondit Don Henriquez ; vous me ferez plaisir, reprit Dulcinée, car je commence d'en être embarrassée par avance ; envoyez-les, repartit Don Henriquez, au Duc & à la Duchesse à Naples, je vous répons que le présent sera bien reçû, & qu'il aura un retour ; par ma foi, repliqua Dulcinée, ce conseil est bon & je le suivrai.

Pendant que Don Quichotte étoit occupé à régler les affaires de Don Henriquez (car il ne paroissoit point, & il se contentoit d'instruire en particulier Don Quichotte qui étoit autorisé (il passoit le jour à chasser & à

se promener avec Gonsalve ; ils firent aussi deux ou trois parties de promenades pour aller voir l'épouse prétenduë de Don Henriquez dans son Convent, ils la trouvoient fort à leur gré ; elle se façonnoit à vûë d'œil dans le bon air, & les Religieuses se loüoient fort de ses bonnes manieres, & de la facilité qu'elle avoit d'apprendre. On leur dit qu'elle étoit déja capable d'écrire une Lettre toute seule ; Don Henriquez n'en vouloit rien croire, il falut le convaincre en la faisant écrire dans le parloir en sa présence, & elle écrivit sur le champ sans aide, la Lettre qui suit.

Un petit point d'honneur, Monsieur, veut que je vous cache encore mon ignorance en ne vous écrivant que deux mots ; quand j'aurai plus d'esprit & que je sçaurai mieux écrire, je ne me lasserai point de vous marquer combien je suis sensible à l'honneur que vous me faites & à vos bontés : je suis cependant tout ce que vous voulez que je sois, puisque vous êtes le maître de mon sort. MARIE SANCHA DE LA GUTIERRE.

Gonsalve

Gonſalve ſe ſaiſit de la Lettre comme elle la paſſoit au travers de la grille ; il la trouva au-deſſus du genie d'une païſanne qui n'avoit pas encore trois mois de Convent. Don Henriquez fut du même ſentiment, & dit que cela étoit étudié ; la Religieuſe qui étoit avec elle au Parloir eut beau l'aſſûrer du contraire, il fallut pour le perſuader qu'elle en écrivit une autre à ſon pere & à ſa mere ; elle le fit ſur le champ, comme elle avoit fait la premiere, & la voici.

Mon cher Pere & ma chere Mere ; comme vous ne ſçavez ni lire ni écrire ni l'un ni l'autre : il faut que le papier blanc de ma Lettre vous informe de ma tendreſſe & de mon affection, & que votre imagination ſupplée à mon ſilence.

La Religieuſe vouloit la lire en paſſant, mais elle eut l'adreſſe de la mettre dans la main de Don Henriquez. Il la trouva encore mieux penſée que la premiere ; & il les ſerra toutes deux, pour les faire voir chez Don Quichotte, il lui fit connoître

le plaisir qu'il ressentoit du soin & de l'application qu'elle prenoit à se former, il lui fit quelques présens pour l'encourager, & l'assûra qu'elle ne seroit pas encore trois mois dans le Couvent, & qu'il la viendroit voir de tems en tems.

Un jour que Don Henriquez & Gonsalve chassoient de compagnie, lorsque les plus grands mouvemens de ces deux affaires furent passés, Gonsalve parlant le premier dit à Don Henriquez, je n'ai pû jusqu'ici vous posseder un moment assez libre pour vous entretenir de quelque chose que j'ai apprise de Don Quichotte : j'ai été dans la même peine à votre sujet, lui répondit Don Henriquez, car ma surprise en vous voyant ici fut si grande, qu'il est surprenant que j'aye pû differer si long-tems à m'éclaircir avec vous du sujet de votre voyage en Espagne : puisque notre empressement est mutuel, reprit Gonsalve, asseyons nous à l'ombre & nous satisfaisons l'un & l'autre.

Don Quichotte, continua Gonsalve, que je trouvai sur la route m'ayant arrêté, comme s'il eût eu quelque

chose de conséquence à me communiquer, me fit le récit de toute mon histoire, avec toutes ses circonstances. Ce récit me surprit si fort, que ne pouvant comprendre par quel moyen il étoit informé des choses les plus secretes de ma vie, je crûs qu'il y avoit un peu de diablerie dans son fait : il connut mon soupçon, & pour me détromper, il me dit que la profession qu'il avoit embrassée lui offroit des moyens de sçavoir les évenemens les plus secrets. Je lui demandai quelle étoit cette profession, & il me dit qu'il étoit Chevalier Errant.

Comme je n'avois jamais entendu parler de ces Chevaliers, il fallut entrer dans un plus grand éclaircissement, & après m'avoir entretenu assez longtems là-dessus, il ajoûta qu'il étoit surpris qu'ayant servi dans l'armée de Flandres, je n'eusse pas connu deux Officiers qui étoient Chevaliers Errans comme lui, dont l'un se nommoit Don Henriquez, qui étoit pour lors en Espagne, & à qui il avoit même rendu quelques services. Je lui répondis que je vous connoissois, mais que je n'avois jamais entendu parler

que vous fussiez Chevalier Errant. Il me dit que cela n'empêchoit pas que vous ne le fussiez, quoique je l'ignorasse, & pour m'en convaincre, je vais, me dit-il, vous raconter deux histoires que j'ai apprises de sa propre bouche, qui lui sont arrivées en cherchant les avantures avec son camarade, & il me fit le récit de l'avanture d'une Princesse que vous aviez délivrée des mains d'un ravisseur, & de deux autres fausses Princesses qui vous avoient attiré un assez mauvais traitement; débroüillez-moi, je vous prie tout cela.

Don Henriquez se prit à rire, & répondant à son ami; il est aisé, lui dit-il, de vous satisfaire, il ne faut pour cela que vous raconter par quel hazard j'ai eu la connoissance de Don Quichotte; je me trouvai à la nuit, proche la metairie de Sancho, & il étoit à sa porte; il me dit qu'il y avoit une grande lieuë à faire pour arriver à la Roda. Il falloit passer un bois où je craignois de faire quelque mauvaise rencontre, cela m'obligea de lui demander le couvert en le satisfaisant. Il me l'accorda fort gracieusement pour un homme de sa sorte, sans vou-

ſoir rien éxiger de moi ; cela me donna déja quelque eſtime pour lui, & m'engagea de lui raconter ce que j'étois & le ſujet de mon voyage, la ſituation facheuſe de mes affaires, & le deſſein que j'avois d'aller en Cour demander quelque gratification.

Il me parla là-deſſus de ſon maître Don Quichotte, & me dit qu'il pourroit bien me rendre ſervice par lui-même ou par ſes amis, & s'offrit de me mener le lendemain chez lui, je lui demandai, qui étoit ſon maître, & il m'apprit qu'il étoit Chevalier Errant, & qu'il l'avoit ſervi en qualité d'Ecuyer. Comme j'ignorois auſſi bien que vous ce que c'étoit que ces Chevaliers, il fallut entrer dans une plus ample explication. Il me raconta là-deſſus une partie des avantures qui leur étoient arrivées, & je jugeai bientôt qu'il falloit que ce fut un fou, & l'Ecuyer un ſot qui donnoit par ignorance dans les rêveries de ſon maître, & je commençai dès-lors à ne pas concevoir une grande eſpérance de la protection du perſonnage ; mais comme il me falloit paſſer par la Roda, je ne laiſſai pas d'accepter l'offre de San-

cho : il me conseilla, chemin faisant de me dire Chevalier Errant, si je voulois gagner son affection. Je sçai par d'autres expériences que j'en ai faites, qu'il faut donner dans la foiblesse d'un fou pour gagner son amitié. Je suivis le conseil de Sancho qui me réussit ; Don Quichotte me fit mille amitiés, il m'embrassa d'abord comme confrere, uni par le lien de la même profession ; & comme je me promenois avec lui, je lui forgeai sur le champ ces deux histoires, afin de le mieux persuader que j'étois Chevalier Errant, & j'ai l'obligation au conseil de Sancho, & à mon industrie de l'heureux succès de mes affaires. Vous voyez par-là que la reconnoissance veut que je fasse quelque chose pour lui : c'est ce qui m'engage d'épouser sa fille, qui d'ailleurs ne me paroît pas un mauvais sujet.

Je vous assûre, lui dit Gonsalve, qu'on en fera une fort jolie femme, quand elle aura un peu pris l'air du monde, & je crois que vous aurez plus de contentement avec cette fille qui vous aura obligation de sa fortune que vous n'auriez avec une fille égale à

vous, qui croiroit) quelque pauvre qu'elle fut vous faire autant d'honneur que vous lui en feriez. Je le crois, comme vous, reprit Don Henriquez, mais il s'agit à présent de me satisfaire. Avant que de le faire, répartit Gonsalve, je vous prie de me dire, quelle opinion vous conceviez d'abord de Don Quichotte, & si vous fites beaucoup de fonds sur ses promesses, malgré ce que vous dit Sancho. Je vous avouërai franchement, repliqua Don Henriquez ; que ne lui ayant parlé d'abord que de mon emploi & du dessein que j'avois de solliciter quelque récompense, dans la vûë qu'il me rendît, s'il pouvoit, quelque service : je le pris pour un homme d'un très-bon sens & plein d'esprit, & vous en auriez fait le même jugement que moi, sur l'épreuve que j'en fis ; je lui montrai un modele du *Placet* que je voulois présenter au Roi, dont je vous vais montrer la copie, & je vous dirai après le changement qu'il y fit, & ce qu'il me dit sur ce sujet.

AU ROY

SIRE,

Jacques Cesar de Henriquez Capitaine de Dragons dans le Regiment de ..... étant au service de Votre Majesté depuis vingt deux ans, & ayant embarrassé son bien par des emprunts pour se soutenir avec honneur dans son emploi, supplie très humblement Votre Majesté de lui accorder quelque gratification en reconnoissance de ses services. Il priera Dieu pour la conservation & prosperité de Votre Majesté.

Ce placet est fort bon, me dit-il, il faut seulement rayer le mot de *reconnoissance*; pourquoi cela, Monsieur, lui dis-je ? en vertu de quoi demanderai-je donc une gratification ? mettez à la place, si vous voulez, me répondit-il, *en considération*; n'est-ce pas tout de même, repris je ? non, me repliqua-t'il, la *reconnoissance* suppose

pose une dette du moins d'honneur, si elle n'est pas exigible; la *considération* est plus libre, ce n'est qu'un effet de la bonne volonté, & pour moi, je ne sçais si j'employerois ni l'un, ni l'autre de ces termes; car vous devez sçavoir que nous devons tout au Prince, & que le Prince ne nous doit rien, & quoiqu'il ait en vûe ou nos services, ou notre mérite, lorsqu'il nous fait du bien, nous devons toujours recevoir ce bienfait comme un pur effet de sa libéralité, ou de sa charité.

Je trouvai ce raisonnement si juste & si rempli de bon sens, que je ne pus avoir une autre idée d'un homme que je ne connoissois pas à fond; car il faut vous dire que Sancho m'avoit averti de ne point parler de Chevalerie en présence de sa femme, & ce ne fut que dans les conversations particulieres que j'eus avec lui, que je lui fis confidence de ma prétendue qualité de Chevalier errant & de mes avantures fabuleuses. Voilà ce que vous desiriez; c'est à votre tour de me satisfaire.

Pour le faire pleinement, lui dit Gonsalve, il faudroit vous faire un

détail de toute ma vie, & ce seroit de quoi passer le reste du jour. Ce que vous desirez le plus de sçavoir, c'est le sujet de mon voyage en Espagne; je vais vous brocher cela en deux coups.

Je vous dirai que cette jeune femme qui est avec moi a été élevée dès l'enfance au logis, & que pendant six ou sept ans je l'ai crûe ma sœur aussi-bien que tout le monde, & je l'aimois sur ce pied-là avec toute la tendresse imaginable. Ayant depuis été détrompé de cette erreur, mon amitié tendre s'est changée en amour, & ma passion pour elle fut cause qu'on l'a mit dans un Couvent pour l'ôter de mes yeux, & s'il étoit possible, me la faire oublier. Je tombai malade à l'extrémité de chagrin, & l'on fut obligé de la faire revenir pour me rendre la santé.

Comme ils en étoient-là, ils apperçûrent Sancho, monté sur son âne qui alloit, à ce qu'ils crûrent, chez Don Quichotte; ils crierent après lui, & il vint à eux. Il falloit passer un guai de la petite riviére qui traverse la prairie. L'âne y entra jusqu'aux sangles, & feignant de boire, plia dou-

cement les jambes & se coucha tout de son long dans l'eau. Sancho, quoiqu'il put dire & faire, fut culbuté au fond de la riviere, & se trouva pris sous sa monture, il auroit sans doute été noyé si le capricieux animal eût voulu se rafraîchir plus long-tems; mais il se releva. Sancho fut bien-tôt sur ses pieds, & s'essuyant les yeux, crachant & secouant la tête, il pestoit & juroit d'importance; que le diable te torde le cou & t'emporte après, lui crioit-il; voilà ce que c'est que d'avoir des ânes de qualité; parce que celui-là a été élevé dans la maison d'un grand Seigneur, il semble qu'il ait honte de me porter: mon pauvre grison n'auroit eu garde de me faire un pareil affront. Pendant qu'il raisonnoit ainsi, il voulut remettre le bât à l'âne quoiqu'au milieu de l'eau; mais le drôle lui donnant une ruade dans le ventre, le replongea dans la riviére, & prit le chemin de la maison, le pauvre Sancho percé jusqu'aux os, & ne pouvant respirer du coup, fut encore obligé de courir après, crainte que quelque marchand de contrebande ne le prît en chemin;

& ainsi la conversation qu'on se flatoit d'avoir avec lui s'en fut à vau l'eau.

Gonsalve continua le récit de son histoire le plus succinctement qu'il put, de même qu'on l'a pû voir ci devant, & conclut en faisant voir à son ami le juste sujet qui l'avoit obligé d'enlever sa maîtresse, aussi - bien que celui de passer en Espagne, au lieu d'aller à Vienne, afin qu'on ignorât où il étoit, & finit en lui disant que son dessein étoit de l'épouser, & que n'étant en la possession d'une autre que par une fraude, il avoit un droit légitime sur elle, & qu'ainsi il ne devoit pas être scandalisé de son action. Après ce récit, ils retournerent chez Don Quichotte. Henriquez ne laissa pas de lui dire en chemin, que cette action, quelque couleur de justice qu'il lui donnât, étoit de mauvais exemple, & que les libertins ne manqueroient pas de prétexte pour autoriser de pareilles actions, si la Justice & l'Eglise même se pouvoient payer de pareilles raisons; qu'il étoit surpris que Don Quichotte qui avoit un fond de piété, l'eût attiré chez lui, étant informé de la chose, & qu'il avoit encore les ri-

gueurs de l'Inquisition à redouter, pires que tout ce qu'il auroit pû craindre en Flandres.

Gonsalve qui étoit encore une jeune cervelle, fut étourdi de cette réponse. Don Henriquez s'en appercevant, lui dit qu'il ne devoit rien craindre de son indiscrétion; que c'étoit un conseil, ou plûtôt un avertissement salutaire qu'il lui donnoit, afin de lui faire ouvrir les yeux sur l'etat où il étoit, éloigné des Sacremens, & dans la crainte des rigueurs de la Justice.



CHAPITRE LXXXVIII.

Nouvelle de la mort du vieux mari de Marion Berth. Convention faite entre Dulcinée & Marion. Mariage de deux pauvres Filles.

GOnſave ſut fort chagrin & fort rêveur de ce que Don Henriquez lui avoit dit, non ſeulement par le trouble & les remords que cet avertiſſement ſalutaire avoit portés dans ſon ame, mais encore par la crainte que Don Henriquez s'entretenant avec Don Quichotte ſur ce ſujet, les ſcrupules qu'il ſe pourroit faire là deſſus, ne la dérangeaſſent dans une conjoncture aſſez fâcheuſe, car Marion Berth étoit preſque à terme. Don Henriquez qui s'apperçût de ſa rêverie, & de ſon chagrin, tâcha de le raſſûrer; Gonſalve lui avoua ſa crainte, & le ſupplia preſque les larmes aux yeux, de conſidérer l'état de Marion, & ſon intention qui tendoit à une bonne fin. Don Henriquez l'embraſſa, & lui jura qu'il ne recevroit jamais de chagrin

de sa part, & qu'il devoit se tranquiliser là-dessus.

Malgré toutes ces promesses & ces protestations, il ne pouvoit vaincre sa rêverie, & elle auroit peut-être eu d'autres suites, si une heureuse nouvelle qu'il reçût de Flandres ne l'eût guéri. Les gens qu'il avoit chargés de veiller à tout ce qui le touchoit en ce pays-là, lui apprirent par une lettre que le vieux Frénétique étoit mort, & son beau-pere à l'extrêmité. Par la mort du premier il n'avoit plus rien à craindre, elle rendoit la liberté à sa maîtresse; par la mort du second, si elle arrivoit, il étoit sûr du consentement de sa mere pour l'épouser, & la posséder bien-tôt légitimement. Il ne pût contenir la joie que lui fit cette nouvelle; Marion en l'apprenant fit un grand signe de croix sur elle; hélas! dit-elle qu'il est heureux, & moi heureuse; je respire à présent, & je craignois d'être suffoquée de mes chagrins. Gonsalve fit voir la lettre à Don Henriquez, & à Don Quichotte. Dulcinée vint aussi-tôt féliciter Marion sur un événement si favorable, quoiqu'elle ressentit par avance le chagrin de leur séparation.

Comme ces deux jeunes femmes s'entretenoient ſur ce ſujet, l'amitié intime qu'elles avoient liée enſemble leur ſuggera une penſée, afin que du moins en ſe ſéparant, il y eût une liaiſon & un engagement entr'elles qui les obligea d'entretenir un commerce de lettres, & peut-être même un jour, les mît dans la néceſſité de ſe rapprocher l'une de l'autre. Dulcinée étoit prête d'accoucher auſſi-bien que Marion; elles convinrent enſemble ſous le bon plaiſir des hommes dont elles dépendoient, que ſi l'une avoit un fils & l'autre une fille, ils ſeroient deſtinés l'un pour l'autre, & que l'engagement en ſeroit paſſé par devant Notaire pour être conſommé à l'âge de dix-huit ans, & toutes les conventions matrimoniales expliquées, autant qu'il étoit poſſible de le faire, & ſignées, aux conditions, que le mariage de Gonſalve & de Marion ſe feroit en face d'Egliſe, & que l'enfant ſeroit reconnu légitime dès qu'ils ſeroient en état de le faire. La propoſition plût à Don Quichotte & à Gonſalve. Le Curé qui ſe trouva-là quand on la fit, en voulut dreſſer un projet qu'on donna au

Notaire, & l'acte fut passé & ratifié par toutes les réjouissances dont on se put aviser.

Toutes les affaires de Don Henriquez, étoient heureusement terminées par la vigilance de Don Quichotte, & il auroit bien voulu consommer son mariage pour retourner à sa terre, où sa présence étoit nécessaire; mais comme les conditions de ce mariage étoient de se réjouir & de bien danser, il fallut attendre que Dulcinée fut délivrée de sa grossesse; il ne pouvoit refuser cette complaisance à une femme à qui il avoit tant d'obligation; on comptoit qu'on auroit encore quinze jours de Carnaval, lorsqu'elle seroit relevée de ses couches. Don Henriquez prit ses mesures là-dessus, pour que rien ne l'arrêtât, & qu'il n'y eût en ce tems-là, qu'à aller querir la mariée & la conduire à l'Eglise. Il fut à Tolede pour acheter les étoffes & les autres besoins, il fit venir une couturiere pour faire les habits, il arrêta des domestiques, sçavoir pour sa future épouse, une femme de chambre & un page qu'il lui envoya dans le couvent; & pour lui, un estafier.

Comme on ne parloit presque que de cette nôce, & des préparatifs qu'on faisoit pour la rendre agréable, le Curé qui étoit assez souvent chez Don Quichotte; dit à Don Henriquez: si vous vouliez mêler un peu de charité, à la dépense & aux soins de votre mariage, vous attireriez sur vous & sur votre épouse la bénédiction du Ciel. Il y a dans ma Paroisse deux jeunes filles, sœurs orphelines, assez jolies & fort sages, mais absolument dépourvûes de bien, & réduites à la plus triste servitude; malgré cela, elles ne laissent pas d'avoir les deux freres pour amans; ce seroit une petite fortune pour elles, mais leur extrême pauvreté fait que les parens des garçons, ne veulent point consentir au mariage. Monsieur le Curé, lui répondit Don Henriquez, je vois où vous voulez venir, vous parlez-là en bon pasteur qui veille aux besoins de ses oüailles, aussi bien pour le temporel que pour le spirituel; que faudroit-il pour marier ces deux pauvres filles? hélas, Monsieur, reprit le Curé, il ne faudroit que ce qu'on appelle un petit trousseau, qui consiste en quelque linge de me-

nage, & quelque peu de batterie de cuisine ; hé, à combien, reprit Don Henriquez, ce que vous dites-là se monteroit-il bien ? c'est, repartit le Curé, ce que je ne puis positivement vous dire à présent ? mais puisque je vous voïs dans de si bons sentimens, je vous le sçaurai à dire demain.

Ils en étoient là-dessus, lorsque Sancho & Therese arriverent pour sçavoir des nouvelles de leur fille, & quand les nôces se feroient. Après qu'on les eût satisfaits, le Curé dit à Don Henriquez : Therese nous va tout présentement dire la quantité & le prix des choses ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? Monsieur le Curé, lui dit Therese. Il s'agit, reprit le Curé, de nous dire ce que vous autres laboureurs, ou gens de journées, donnez ordinairement à vos filles pour trousseau. Ho par la mardi, Monsieur le Curé, lui répondit Therese, il y a beau tems que le troussio de notre fille est fait ; si c'est pour le sçavoir que vous me faites cette question, & s'il ne tient qu'au troussio qu'elle soit mariée, elle le sera dès demain. Il ne s'agit pas ici de votre fille, reprit le Curé, puisque

Monſieur l'épouſe avec ſes droits, & qu'il ne vous demande point de trouſſeau : Moi, interrompit Don Henriquez, ſi je n'ai pas demandé de trouſſeau, c'eſt que je ne ſçavois pas la coûtume du pays, mais puiſque celui de Sancha eſt fait, je prétens l'avoir ; de quoi eſt-il compoſé ce trouſſeau ? Ho ! par la mardi, Monſieur, interrompit Sancho, ce ne ſera pas cela qui nous empêchera d'aller, il n'y aura qu'à vous le donner. Femme, dit-il à Thereſe, expliquez tout à M. Voici, continua Thereſe, tout ce qu'il y a.

Il y a ſix paires de draps, dont quatre paires ſont de belle & bonne toile de ménage que nous avons filée, ma fille & moi, & deux de toile de pied, & puis deux douzaines de ſerviettes, comme les grands draps, avec deux nappes de même, & une douzaine de torchons avec deux nappes comme les gros draps, de toile de pied ; c'eſt l'aprentiſſage de notre fille ; après, dit le Curé ; & puis, reprit Thereſe, elle a une bonne douzaine de chemiſes de toile de lin, & une douzaine de couches d'une toile élimée ; qu'eſt-ce que c'eſt que ces couches ? interrompit

Don Henriquez : c'eſt , Monſieur, répondit Thereſe , pour emmailloter les enfans quand ils ſont petits ; & il y a avec cela ſix braſſieres & ſix bandes : Vous êtes, à ce que je vois, Madame Panſa, repartit Don Henriquez, d'une grande prévoyance ; n'y a t-il point auſſi une petite chaiſe percée, & un chariot pour les apprendre à marcher ? & des brayes, interrompit Sancho. Allons, tout cela eſt utile, reprit Don Henriquez ; on ne ſçait pas ce qui peut arriver en menage ; voyons au reſte. Voilà tout le linge, Monſieur, repartit Thereſe, il y a à préſent un lit garni de tout ce qu'il faut ; le bois, la paillaſſe, le lit de plume & une bonne couverture ; pour l'entour, nous prenons nous autres des draps, quand nous n'avons point de rideaux, & puis il y a une douzaine d'aſſiettes d'étain, quatre plats, un pot à l'eau, une écuelle & une demie douzaine de cuillieres; femme, interrompit Sancho, tu oublies le pot de chambre ; Ho ! pour cela, dit Don Henriquez, c'eſt ſonger à tout. Je n'aurois jamais penſé à cet article, n'y a-t-il point auſſi une ſeringue ? Ho ! pour cela, nenni, reprit

Therese, parce que nous ne sommes pas accoutumés à prendre des clisteres. Voyons donc au reste, repartit Don Henriquez; Monsieur, repliqua Therese, il y a deux chaudrons, l'un grand pour la lessive, & l'autre plus petit, deux poëslons, une écumoire, (tout cela de cuivre jaune) & une marmite & sa cuilliere de fonte, & puis une hotte pour porter & rapporter le linge à la riviére, & quatre paires de sabots, afin de ne pas pourrir ses souilliers dans l'eau. Voulez-vous aussi avoir ces deux derniers articles ? dit Dulcinée. Je prétens tout avoir, lui répondit Don Henriquez, ce sont ses titres de noblesse. Voilà donc enfin tout le trousseau, Madame Sancho ? Oui, Monsieur, répondit-elle, il faut s'il vous plaît, reprit Don Henriquez, nous apporter tout cela ici, puisque vous l'avez destiné pour votre fille, & je quittancerai l'article sur le contract. On l'apportera, Monsieur, dit Therese, & quand sera-t'elle donc mariée ? c'est à Madame Dulcinée, repartit Don Henriquez, qu'il faut demander cela ; nous attendons après elle. Ho ! je vous entens, repliqua-t-elle, il

n'y a donc encore rien qui presse.

Revenons à présent, dit le Curé, à ce que nous disions. Tout ce trousseau est un peu trop ample pour les filles dont je vous parle ; ce sont les filles de défunt Barthelemi Lopa, dit-il à Therese, que nous voulons marier ; & Monsieur, veut bien nous aider de sa charité. Dites - nous donc ce qu'on peut donner pour un trousseau. Monsieur le Curé, répondit Therese, je n'avois mis d'abord à celui de notre fille que la moitié de tout ce que j'ai dit, & depuis que nous avons eu un peu plus de moyen, j'ai ajoûté le reste. Je le comprens bien ainsi, reprit le Curé, reduisons - nous donc à ce que vous aviez fait d'abord ; à combien cela se peut-il monter en argent ? supposé qu'il faille tout acheter. Je m'en vas vous le compter à part moi, Monsieur le Curé, lui repartit Therese.

Pendant que Therese faisoit le calcul, Don Henriquez tirant le Curé à l'écart, lui dit tout bas, je suis d'avis sans faire de calcul, de faire apporter ici le trousseau de Sancha, & de le partager entre ces deux filles, cela sera fait tout d'un coup. On appella Dulci-

née pour lui demander ſon ſentiment là-deſſus, & elle jugea à propos de voir les effets avant que de décider de la choſe. Thereſe ayant fini le compte, dit que pour cent cinquante livres on auroit tout; cela feroit donc, répondit le Curé, trois cens livres pour les deux? Il n'y a point de faute à cela, dit-elle; on a qu'à me donner trois cens livres, & j'en fournirai autant que j'en ai pour ma fille, ſi ce n'eſt que la toile ne ſera peut-être pas ſi bonne, & peut-être y auroit il encore quelque choſe de reſte; voilà qui eſt bien, reprit le Curé; retournez chez vous, on vous avertira ſi la choſe ſe fait. Il faut, dit Don Henriquez, qu'ils boivent un coup auparavant, & qu'ils nous apportent dès demain le trouſſeau de Sancha que nous le voiyons; ils le promirent & le firent en effet.

Quand Dulcinée eût tout examinée, elle trouva la toile très-belle & bonne, & conſeilla à Don Henriquez de garder tout le linge; pour la batterie de cuiſine, on la partagera, & on achetera ce qui pourroit manquer, pour que les choſes ſoient égales. Par ce moyen Don Henriquez n'avoit que

cent

cent cinquante livres ou environ à débourser.

Le Curé étant sûr de la chose, fut trouver la mere des deux Amans qui étoient les deux freres, comme les filles étoient aussi les deux sœurs, & lui parla ainsi : je sçais que vos garçons ne haïssent pas les filles de défunt Barthelemy Lopa, elles ne sont pas desagréables & ont de la vertu ; à qui tient il que vous consentiez à ces deux mariages ? la vertu d'une femme est plus à rechercher que le bien : j'en conviens, Monsieur le Curé, répondit la mere des garçons, mais quand on n'en a déja pas plus qu'il faut, & qu'il s'agit d'équipper une femme & son menage d'un bout à l'autre, cela ne laisse pas d'incommoder & l'on n'est pas même toûjours en état de le faire : si ces filles avoient seulement chacune leur petit troussio, je les prefererois à d'autres qui auroient davantage, à cause de leur sagesse, mais rien du tout, Monsieur le Curé, cela fait que j'en détourne mes garçons, quoique mon inclination me porteroit volontiers à les choisir, mais rien du tout, Monsieur le Curé, rien du tout, pas

un méchant habit, pas une cotte qui vaille, pas une chemise à leur dos, il faut équipper cela de pied en cap, & je ne le puis pour le présent. J'ai bien crû, lui répondit le Curé, que votre consentement tenoit à cela, & comme la charité veut que je m'interesse pour ces pauvres filles, j'ai fait quelque chose pour elles, & j'ai obtenu de quoi leur avoir un trousseau; si cela est, Monsieur le Curé, repartit la mere, je consentirai tout aussi-tôt à la chose, car je les aime au fond, & elles me plaisent; venez donc avec moi chez Don Quichotte, reprit le Curé, & nous concluerons cette affaire.

Quand la mere des garçons eût vû la disposition des choses, elle en parut joyeuse; on fit venir les deux filles dont la modestie plut fort à tout le monde. On leur dit ce qu'on faisoit pour les marier, & elles répondirent fort modestement, & marquerent beaucoup de reconnoissance de la charité qu'on avoit de songer à elles. Toutes les parties étant d'accord, dit le Curé, il n'y a donc qu'à passer le contrat pour toutes les deux tout présentement. Il ne sera pas dit, interrom-

pit Dulcinée, que je n'aurai point de part à cette bonne œuvre ; je veux, ſous le bon plaiſir de mon mari, leur donner leurs habits de nôce ; & moi, dit Don Quichotte, j'y ajoûterai deux entours de lit, ils ont un peu de ſervice, mais ils dureront encore plus qu'eux. Il n'y a qu'à donner à Madame tout l'argent, dit alors Don Henriquez, & pour les habits, & pour ce qui manque aux deux trouſſeaux, & elle ajuſtera tout cela comme elle le jugera à propos ; il faut, dit la mere, ſe régler ſur ce que vous avez déja ici, & j'irai à Ciudad-Real acheter le reſte, car on ne trouveroit rien qui vaille aux marchés d'ici aux environs. On approuva ſon ſentiment, on fit un mémoire de ce qu'il falloit acheter, & on lui donna ſur le champ l'argent, afin qu'elle prit ſes meſures pour que ces deux mariages ſe fiſſent en même tems que celui de D. Henriquez & de Sancha.

Le Curé voyant les choſes en ſi bonne diſpoſition, dit en riant. Et moi qu'eſt-ce que je gagnerai à ce marché là ? car il faut que le Curé vive auſſi-bien que les mariés. Gonſalve & Marion qui arriverent là-deſſus,

dirent, eſt-ce que nous n'aurons point de part à cette action ? nous voulons du moins payer les droits de l'Egliſe. Si vous le faites, reprit le Curé, il ne m'en coûtera donc rien du mien, & par conſéquent je n'aurai aucune part à cette bonne œuvre. Vous y en aurez toujours beaucoup, lui répondit Gonſalve, puiſque ce ſont vos ſoins charitables qui procurent à ces jeunes filles tout ce qu'on fait pour elles; cela ne dit rien, repliqua le Curé, je veux qu'il m'en coûte quelque choſe, & je leur fais préſent de deux meſures de bled à chacune, pour le commencement de leur ménage. Enfin chacun s'excitant à l'envi à leur faire du bien, il ſe trouva que ces deux jeunes filles qui n'avoient rien du tout, ſe trouverent aſſez paſſablement dotées, ſelon leur condition, & leur vertu fut ainſi recompenſée.

On convint qu'elles ſeroient mariées avec Sancha, & on leur épargnoit encore par là les frais d'une nôce ſans augmenter ceux de Don Henriquez de beaucoup, parce qu'ils n'avoient pas grande ſuite. On ſe flattoit que Dulcinée & Marion Berth étant

heureusement délivrées, on célébreroit cette triple nôce avec toutes les réjouissances possibles; on fit venir le lendemain le Notaire & toutes les parties interessées, & on les accorda, & la mere quelques jours après, partit pour aller faire les emplettes. Don Quichotte qui étoit présent demanda de quelle profession étoient les garçons; & la mere lui répondit, qu'ils étoient Tonneliers, & qu'ils gagnoient bien leur vie; outre ce qu'ils pouvoient esperer d'elle après sa mort, elle leur donnoit par contrat en avancement de droits, une petite maison avec un jardin suffisant pour les loger tous deux, & cinquante livres d'argent. Le métier, dit D. Quichotte, n'est pas mauvais; mais il est à craindre que l'odeur du vin qu'ils respirent sans cesse en raccommodant les futailles, ne leur inspire l'envie de les vuider; au contraire, Monsieur, répondit la mere, c'est cette odeur-là qui fait qu'ils sont moins yvrognes que d'autres; ce ne sont pas ceux qui sont toujours dans le vin qui en boivent le plus; Elle a raison, dit Don Quichotte, & cela étant, je préférerois cette profession à toute autre.

Pendant qu'on attendoit le terme des deux femmes grosses, & que d'un autre côté, on faisoit toutes les emplettes, Don Henriquez & Gonsalve n'ayant rien à faire, firent un petit projet de ce qu'on pourroit faire pour les réjouissances de la nôce. Excepté ce que nous sommes ici dans cette maison, dit Don Henriquez, je crois que tout le reste ne sera que des paysans, dont les plaisirs sont d'un autre genre que les nôtres; le repas est toujours le premier divertissement pour les uns comme pour les autres, mais on pourroit faire quelque distinction dans le service, si l'on dressoit une table séparée pour nous; je serois d'avis qu'on fit dresser un couvert quelque part pour toute cette sequelle de paysans, & nous serions dans la salle. A laquelle des deux tables, lui répondit Gonsalve, mettez-vous Sancho & sa femme & les deux jeunes mariées & leurs époux? Cette question embarrassa Don Henriquez; il dit à Gonsalve de lui dire là-dessus son sentiment. Mon sentiment, reprit Gonsalve, est qu'il n'y ait qu'une table, dont nous occuperons, avec les mariés, le haut bout;

nous aurons le plaisir de voir & d'entendre tout ; car il faut dans cette occasion se familiariser avec le Paysan, si vous voulez avoir du plaisir ; la presence de Monsieur la Curé contiendra tout le monde dans le respect, & l'on tâchera par ce moyen d'empêcher les excès qui causent le désordre dans ces sortes d'occasions : & après le repas, lui dit Don Henriquez, que pourrons-nous faire ? si nous eussions été dans la belle saison, j'aurai fait dresser dans la prairie un couvert de ramées : je ferai toujours venir une bande de violons, & nous danserons où nous pourrons : il faut, dit Gonsalve, faire entre nous une petite mascarade, il faut sans bruit nous précautionner d'habits & de masques, & j'imaginerai quelque intrigue qui nous fera passer le tems agréablement ; laissez-moi faire. La chose n'est pas mal pensée, repartit Don Henriquez, & j'y songerai.

Don Quichotte qui étoit très-exact à tenir sa parole, & qui n'oublioit jamais ce qu'il avoit promis, s'étant engagé d'honneur de rapporter un chat à la place d'un autre qu'il avoit fait

échapper, se seroit volontiers acquitté de cet engagement, dès qu'il fut de retour de chez le Duc, mais il se trouva dans l'impuissance de le faire, à cause des affaires de Don Henriquez, qui demandoient un prompt secours. Sa parole donnée au sujet du chat n'intéressoit que le plaisir qui pouvoit se différer; il s'agissoit ici par le retardement, de la ruine totale d'un homme de distinction: la nécessité le dispensoit de sa parole, ou du moins en suspendoit l'execution.

Lors donc qu'il se vit débarrassé par ses soins de cette grande affaire, & que jusqu'au terme qu'on avoit pris pour célébrer les nôces de Don Henriquez, il n'avoit rien à faire, il se ressouvint de sa parole, & proposa ce petit voyage à Don Henriquez & à Gonsalve. Ils y consentirent, & dès le lendemain monterent à cheval pour partir. Sancho monté sur son âne fut aussi de la partie. Don Quichotte leur fit une si grande fête de ce divertissement, que la curiosité jointe au défaut d'occupation les engagea de le suivre. Sancho écoutant le récit que son maître faisoit le long du chemin,

de

de cette agréable récreation, ne put s'empêcher de dire ce qu'il en penſoit : Oui, Meſſieurs, leur dit-il, cela eſt par la mardi bien récréationneux. Mon maître ſe jetta à la nâge tout habillé pour aller arrêter un berceau au milieu de la riviere, où il croyoit trouver un enfant, & cet enfant par la malice des Enchanteurs, fut tout à l'inſtant changé en chat, & comme mon maître avançoit la tête dans le berceau, l'enfant qui reſſembloit pour lors à un chat, lui ſauta ſur le dos, & à bons coups de pattes & de griffes, vous lui balafra le viſage, & moi qui vous parle, j'étois ſur le bord de la riviere, où je me crêvois de rire ; jugez à cela ſi ce jeu n'eſt pas bien divertiſſant ; & puis mon maître revint à moi avec l'enfant ſur ſon dos qui reſſembloit toûjours à un chat, & dès qu'il ſe vit aſſez prêt pour ſauter à terre, zeſte, le voilà qui devient tout d'un coup inviſible, comme ſi le diable l'eut emporté, & mon maître en eut pour ſon viſage tout balafré d'égratignures & tout plein de ſang ; cela ne vous auroit-il pas fait mourir de rire ? Impertinent que vous êtes, lui dit fort froi-

dement Don Quichotte, qui ne respectoit rien, quand il vous vient quelque sottise dans l'esprit, y avoit il là de ma faute ? Pouvois je deviner que ce fût un chat qui fût dans cette caisse qui me parut un berceau ; & l'Ecriture Sainte ne nous fournit elle pas l'exemple de Moyse, quand je n'aurois pas celui d'Amadis qui fut exposé de même ? Si par la malice des Enchanteurs qui ont leurs raisons, cet enfant se trouve changé en chat à mes yeux, ou supposé que ce fût un veritable chat, c'est une chose que je ne pouvois pas prevoir ; la prudence & la charité vouloient que je fisse ce que je fis. Quoiqu'il en soit, il paroît que le Ciel m'inspiroit en cela, puisque cet évenement me conduisit au but, en me faisant retrouver l'enfant perdu : ainsi vous êtes un sot, sauf respect, de nous venir interrompre pour dire votre sentiment, quand on ne vous le demande pas ; n'y avoit-il pas bien là dequoi rire, de me voir le visage déchiré & tout en sang ? Ne riez vous pas bien sous votre barbe, repartit Sancho, quand on me bernoit dans la cour de l'Hôtellerie, & que

vous me regardiez par dessus le mur; il faut, lui répondit Don Quichotte, que tu sois bien méchant de parler ainsi contre la verité, car bien loin de rire, je te plaignois beaucoup : hé oui, vous me plaigniez, reprit Sancho, & cependant vous me regardiez voltiger en l'air, sans venir me secourir : n'est ce pas se moquer des gens que cela ? Hé dis moi, animal que tu es, repartit Don Quichotte en colere, que pouvois-je faire en cette occasion ? J'étois dehors & on avoit fermé les portes de l'hôtellerie. Hé dites moi, Monsieur, repliqua Sancho, que pouvois-je faire pour empêcher ce chat de vous devisager : les portes de la riviere étoient fermées pour moi, car je ne sçais non plus nager qu'une meule de moulin. Tais toi, impertinent, lui cria Don Quichotte, & nous laisse en repos.

Le chemin étoit de passer assez près du château de Dona Victoria. Don Quichotte que regardoit avec respect & l'hôtesse & cette maison, ne crut pas se pouvoir dispenser de l'aller voir en passant, le recit qu'il fit en chemin de toutes les merveilles qui s'é-

toient faites dans ce château à son sujet, & des autres prodiges dont l'illustre hôtesse l'avoit entretenu, leur donna une grande impatience d'y aller, afin d'apprendre de la bouche même de cette Dame à quoi l'on pouvoit s'en tenir de toutes ces merveilles. Elle reçut parfaitement bien Don Quichotte & ses amis. Il lui demanda des nouvelles de son enfant, & pour le satisfaire, elle le fit apporter sur le champ pour qu'il le vît ; il le prit dans ses bras & le baisa ; voilà, dit il, en le montrant à Don Henriquez & à Gonsalve, cet enfant que les Enchanteurs changerent en chat, ou me firent paroître comme un chat qui m'accomoda si bien le visage, & un moment après il reprit sa forme humaine, mais épouventablement défiguré par un galle affreuse qui le couvroit de la tête aux pieds ; afin sans doute que je ne le reconnusse pas ; mais le Ciel seconda mon juste dessein, & ce fut ce changement là même qui me fit soupçonner que c'étoit l'enfant que je cherchois. On ne laissa pas de me faire une querelle pour le pretendu chat perdu, & c'est ce qui m'oblige aujourd'hui

d'en apporter un autre à la place de celui qu'on me dit que j'avois fait échaper. Ou ces gens là ou moi nous nous embroüillons dans cette avanture. Quoiqu'il en soit, j'aime mieux qu'il m'en coute un chat que de me rompre la cervelle à débroüiller tout ce mistere : nous verrons toûjours pour notre peine le divertissement qui est d'un genre assez singulier.

Dona Victoria qui ne vouloit pas contredire Don Quichotte, confirma en sa presence tout ce qu'il avoit dit, avec une ingenuité capable de persuader, si l'on pouvoit raisonnablement donner dans de pareils rêveries ; elle dit en regardant Sancho qui portoit le chat dans une cage, comme on auroit pu faire un peroquet ; vous allez donc vous acquiter de votre parole ? j'aurois dû fournir ce chat, puisqu'on le donne à la place de mon enfant, mais en revanche je veux vous regaler chez moi & vous retenir à coucher, & comme il n'y a pas bien loin d'ici où vous allez, j'irai avec vous en chassant pour avoir ma part du plaisir.

On ne parla point en la presence

de Don Quichotte de tout ce qui s'étoit fait dans ce château à son sujet, crainte de reveiller sa folie ; il ne put cependant s'empêcher de dire qu'il attendoit avec une impatience extrême le terme que l'Oracle avoit prescrit pour aller ruiner l'Empire des Maures, comme Alexandre autrefois avoit mis fin à celui des Perses & des Medes.

Dona Victoria fut donc le lendemain avec eux, habillée en chasseuse, accompagnée seulement d'une fille & d'un page ; on fut surpris de l'exactitude de Don Quichotte à tenir sa parole, pour une chose de si petite conséquence, & qu'on ne lui avoit demandée qu'en riant. Toutes les personnes qui étoient de la premiere partie que Don Quichotte avoit interrompuë se rassemblerent, & l'on fut sur le rivage de la riviere éprouver la bravoure & l'adresse du chat contre les deux barbets.

Ce divertissemment fut fort du goût de tout le monde, & de Dona Victoria qui y prit un singulier plaisir ; le chat fit des merveilles, il étoit d'une grosseur au dessus de l'ordinaire &

bien armé de griffes & de dents ; les barbets porterent de ses marques, ce qui les animoit. Le chat à la fin les fit renoncer au combat, parce qu'ils étoient las de nager.

Dona Victoria fit connoissance avec des personnes qui lui revenoient fort, & dont le merite lui étoit déja connu. Elle les engagea de venir chez elle prendre le divertissement de la chasse, & toute cette compagnie retourna le soir du même jour chez Victoria.

Pendant ce petit voyage de Don Quichotte, Dulcinée & Marion Berth s'entretinrent au sujet de Belinde. Dulcinée lui en raconta toute l'histoire, qui fit un extrême plaisir à Marion ; elle lui dit l'envie extrême qu'elle avoit de la connoître, & le dessein qu'elle avoit formé depuis long-tems de l'aller voir. Marion auroit volontiers donné ses suffrages pour rendre incessamment cette visite, afin de voir cette aimable personne, dès que Don Quichotte seroit de retour ; mais l'état où elles étoient ne vouloit pas qu'elles y songeassent de long-tems, on approchoit de l'hiver, & les nôces de Don Henriquez se trouverent dans ce

qui restoit de tems jusqu'au Carême ; il fallut remettre la partie au Printems malgré qu'on en eût.

Dès le premier voyage de Don Quichotte chez Victoria, elle se pria elle-même d'aller le voir sans façons ; elle aimoit Dulcinée à cause de son esprit & de sa bonne humeur : elle seroit volontiers venuë avec lui, si des affaires qui demandoient sa presence ne l'eussent retenuë ; l'état où on lui dit que Dulcinée étoit, contribua à suspendre le plaisir qu'elle se faisoit de la voir, on remit aussi cette partie au Printems ; de sorte que Don Quichotte ayant appris cette nouvelle à sa femme après son retour, il fut arrêté que la visite de Belinde seroit differée jusqu'à l'arrivée de Victoria, & qu'on iroit toutes de compagnie ; car elle la connoissoit aussi de réputation.

Enfin le terme de Dulcinée arriva, elle mit au monde une fille, & quinze jours après Marion y mit un garçon. On ne peut qu'avec peine exprimer la joie que cet heureux évenement causa ; il sembloit que le Ciel s'interessât dans leur fortune ; on fit des vœux & des prieres pour la conservation des

deux enfans, ils furent presentés au baptême & nommés Joseph & Marie. Don Henriquez fut le parrain du garçon, Gonsalve le fut de la fille, ils prirent les deux sœurs que l'on marioit pour représenter Dulcinée & Marion qui devoient être les marraines, & cela leur valut encore quelque petite gratification. L'acte de mariage de ces deux enfans fut passé, & les enfans échangés pour servir d'ôtages de part & d'autre, c'est-à-dire, que Gonsalve devoit emmener la fille & sa nourrice avec lui, & que le garçon resteroit en la disposition de Don Quichotte & de Dulcinée, & en cas de mort de l'un des deux, l'acte portoit qu'on restitueroit le vivant à celui à qui il appartenoit.

Dans les réjoüissances de ce futur mariage, Don Quichotte fit un autre proposition encore plus éloignée que celle-ci, qui fut de marier son fils aîné qui avoit deux ans & demi avec la premiere fille, qui naîtroit du mariage de Don Henriquez avec Sancha. Cela paroissoit un peu visionnaire; mais on ne laissa pas par complaisance d'en passer acte & de boire là-dessus. Sancho &

Therese, qui étoient des réjoüiſſances du baptême approuverent fort cette propoſition. Sancho à ce ſujet dit, ſi faut-il que je propoſe auſſi quelque alliance : je voudrois qu'on mariât enſemble les enfans qui naîtront du mariage du fils de Gonſalve, & de la fille de mon maître qui ſe fera dans dix-huit ans, avec ceux qui viendront du mariage que vous venez de faire ; nous n'en mettrons pas plus grand pot au feu, pour faire tous ces mariages à la fois pendant que nous ſommes en train : & que l'on mît ſur le contrat que nous ſerons de la nôce. Don Quichotte vit bien que Sancho ſe moquoit de lui malicieuſement, mais il eut la complaiſance de ne s'en pas fâcher, & on ne laiſſa pas de rire & de boire là-deſſus.



CHAPITRE LXXXIX.

Ce qui se passa aux Nôces de Don Henriquez & de Sancha. Avanture mémorable arrivée à Don Quichotte pendant les réjoüissances de la Nôce.

LE mariage de Don Henriquez devoit enfin se conclure dès que les deux accouchées seroient relevées. La grange qui se trouva presque vuide, fut destinée pour les réjoüissances. On acheva de battre ce qu'il y avoit encore de grain, on la nétoïa, on dressa les tables d'un côté & l'on tapissa l'autre pour le bal. Comme on se doutoit bien que tout le Bourg y viendroit, on fit des amphitéatres tout autour, afin que tout le monde fut placé. On fit revenir Sancha de son Couvent sans bruit ; on avoit fait venir des Couturieres de Ciudad-real, pour faire les habits ; on prit en même tems le soin de faire faire ceux des deux petites orphelines qui devoient servir au triomphe de Sancha. Tout le monde fut surpris du changement qui s'étoit

fait en elle en six mois de tems ; ses manieres tout à-fait belles, son port tout different de ce qu'il étoit ; elle avoit absolument perdu l'accent & les manieres des paysans, son teint dont on avoit pris soin, étoit devenu fort délicat ; on n'avoit pas épargné les pâtes pour adoucir la peau de ses mains, l'habitude de porter des gans les avoit renduës plus délicates ; les habits & la finesse du linge achevoient de la rendre presque méconnoissable.

Quand sa mere la vit si belle, elle pensa se pâmer : hélas ! s'écria-t elle, est-ce bien là ma fille ? il feroit beau la voir porter la hotte accoutrée comme la voilà ! Hé bon Dieu, mon enfant que te voila changée ! & qu'est-ce que vous voulez faire d'une hotte ? dit-elle à Don Henriquez ? que ne me la rendez-vous aussi bien que les sabots ? j'ai donné tout cela, lui répondit-il, mais je vas vous rendre à la place toutes les hardes qu'elle avoit, quand elle est entrée dans le Couvent, & cela ne laissera pas de vous servir.

Après s'être fait un motif de charité de contribuer à l'établissement des deux petites orphelines, on se fit

un plaisir de les ajuster. Elles étoient assez jolies & bien faites, l'uue ûn peu plus grande que l'autre. La belle-mere qui avoit pris soin d'acheter les étoffes, avoit suivi l'usage, qui étoit d'habiller une mariée de noir le jour de ses nôces. Cet habit ne leur servit que pour aller à l'Eglise, ou tout au plus jusqu'après le diner ; Marion Berth qui avoit changé d'état aussi bien que Sancha, regardée comme l'épouse future de Gonsalve, se trouva bien des petites nippes qui n'étoient plus à son usage qu'elle leur donna. Enfin la charité, & l'inclination sembloient d'intelligence, pour porter tout le monde à leur faire du bien.

On pourroit faire un long détail de tout ce qui passa à cette nôce, comme on a fait de celle de Gamache qui n'est pas le plus bel endroit de l'histoire de Don Quichotte. On se retranche ici aux faits mémorables ou divertissans, afin de rendre la lecture utile ou agréable.

Ce grand jour, ce jour depuis si long tems attendu, ce jour enfin que Sancho & Therese souhaitoient de voir depuis si long-tems, étant enfin

venu, toutes les Dames s'employerent à l'envi à servir & parer la mariée. Don Henriquez s'étoit surpassé dans les habits ; on l'accusoit même d'être un peu sorti des bornes, attendu la situation de ses affaires ; mais il étoit si content de sa future épouse, qu'il voulut lui marquer sa satisfaction, par ce qu'il faisoit pour honorer le jour de ses nôces : son habit étoit de velours cramoisi, tout chamarré d'un point d'Espagne d'or, large de deux doigts ; le jupon de dessous étoit de velours vert, il y avoit au moins un demi pied de guipure d'or en bas, outre la frange : elle avoit des cheveux fort beaux & bien bouclés ; on se fit un plaisir de sa coëffure qui étoit d'un goût nouveau ; elle étoit couronnée d'une petite toque d'étoffe d'or, ornée d'une rose de diamans & d'une aigrette ; on ajoûta un peu d'artifice pour relever son teint qui étoit trop pâle ; un peu de rouge rehaussa beaucoup sa beauté.

Les deux jeunes orphelines étoient habillées en noir ; on ne put rien ajoûter à leur parure que les ornemens de la tête ; elles avoient les cheveux assez

beaux ; on les avoit mis en boucles la veille, & elles parurent fort jolies coëffées en cheveux. La marche commença par les Inſtrumens de muſique ; enſuite marchoient quatre à quatre, les garçons de la nôce au nombre de ſeize ; la mariée ſuivoit, conduite par Don Quichotte & Gonſalve, précedée de ſix Hallebardiers qui faiſoient ranger le monde : les deux autres mariées alloient à ſes côtés un peu derriere. On tenoit un magnifique paraſol au deſſus de la tête de Sancha, qui la diſtinguoit encore des autres ; elle avoit outre cela un page qui portoit ſa robe. Toutes les filles un peu paſſables du lieu, parées de leurs plus beaux habits, & ornées de guirlandes de fleurs, marchoient quatre à quatre à quelque diſtance des mariées. Sancho, Thereſe & leur fils, vêtus des habits que le Roi leur avoit donnés, ſuivoient avec les parens des deux autres mariées, & la marche étoit fermée par la foule des curieux, retenuë par deux ou trois Hallebardiers.

De toute cette marche, Thereſe paroiſſoit la plus folle : elle ſe tournoit d'un côté & de l'autre, en fai-

ſant des poſtures qui marquoient ſa joie, & quand quelqu'un des garçons qui avoient recherché ſa fille ſe trouvoit ſous ſes yeux, elle lui faiſoit les cornes & la moüe. On revint dans le même ordre chez Don Quichotte après la cérémonie.

Thereſe toûjours folle, faiſoit des exclamations en regardant ſa fille : Y a-t-il Princeſſe, diſoit-elle à ceux qui étoient les plus prêts, qui ait auſſi bonne façon ? regarde, mon mari, comme elle marche bien : auroit-on dit cela quand elle alloit laver la leſſive avec des ſabots ? dame ! voilà ce que c'eſt que d'être Comteſſe ; & à propos dis moi mon mari, comment s'apelle la Comté de notre Gendre ? attens, femme, lui répondit Sancho, que je rêve un petit ; ſes qualités & les miennes ſont tout du long ſur le contrat : Jacques Ceſar de Heriquez, Chevalier, Seigneur de Bran, de Brandans-dras : m'y voilà tout juſte, Brandanſdras ; elle s'appellera donc, reprit Thereſe, Madame la Comteſſe de Bran . . . Acheve donc, femme, lui dit Sancho, de Brandanſdras ; ha, reprit Thereſe, de Bran danſ-
dras

dras ; que voilà un beau nom !

Tiens tiens mon mari, regarde comme Madame la Comteſſe de Brandanſdras ſe rengorge ; vois-tu les beaux cheveux qui tombent par boucles ſur ſes épaules ? & ſa taille ? qu'en dis-tu, mon mari ? quand ce ſeroit une poupée, tant elle eſt mignogne ; je crois, femme, lui dit Sancho, que ſi tu étois à ma place, tu ſerois amoureux de ta fille. Hé qui-eſt-ce qui ne l'aimeroit pas, reprit Thereſe ? je ne l'aurois jamais crue ſi belle qu'elle eſt ; ils parlent de cette Belinde qui fait tant de bruit ; quand on connoîtra notre fille à la Cour, ce ſera bien autre choſe, & puis donnez là à ces gros lourdeaux qui venoient l'anticorner autour d'elle, c'étoit bien pour leur nez. Et après cette enfilade de ſottiſes, il lui prenoit tout à coup des faillies de danſer & de chanter au ſon des inſtrumens ; elle ſe mêloit auſſi de compoſer des chanſons ſur ce beau ſujet :

Hé oui, oui, Meſſieurs les Lourdeaux
On vous la donnera avecque vos ſabots,
Vous n'avez qu'à vous y attendre,
On va vous la faire deſcendre ;

C'est tout juste pour votre nez
De bons coups de pieds.

Sans mentir mon mari, se reprenoit elle après avoir chanté & dansé; je ne voudrois pas être morte à présent, tant je suis aise; & ni moi non plus, femme, lui dit Sancho; quel diable de conte! Quand on est une fois mort, toutes nos dettes sont payées, on n'a plus que faire de souliers pour danser : hé bien, dansons donc, mon mari, repartit Therese, puisque nous ne sommes pas morts; & elle se reprenoit à danser & à chanter la chanson qu'elle avoit composée sur les amoureux de sa fille, & elle en fit aussi un couplet sur le Marquis de l'Escro-Galero.

Hé vous aurez le ratro
Monseigneur le Marquis de l'Escro-Galero,
Plûtôt que d'être notre Gendre,
Car vous vouliez nous en revendre,
C'est tout juste pour votre nez
De bons coups de pieds.

On arriva enfin au retour de l'E-

glise, dans le lieu preparé pour les réjoüiſſances. On ſe rangea d'abord du côté de la table qui étoit ſervie de quarante couverts, qui furent tous remplis. Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eût beaucoup de délicateſſe dans ce repas, quoique Don Henriquez eût fait venir un Traiteur de Ciudad Real; il falloit des viandes ſolides à des gens materiels comme ceux que l'on regalloit; il y eut ſeulement quelques pieces de four & quelques petits pieds pour le quartier de la nobleſſe: le vin ne fut point meſuré, on en avoit fait apporter deux pieces, & l'on en tiroit à ſa volonté, La preſence du Curé que l'on avoit invité, impoſoit, & il ne ſe paſſa rien qui ſortit des bornes du devoir. Venons au Bal qui ſuivit le repas, afin de ne pas ennuyer le lecteur par une deſcription inutile.

La maſcarade en fit la plus belle circonſtance. Dès qu'on fut levé de table, les femmes de qualité & les trois mariées s'échapperent, tandis que les autres conviés commencerent à danſer. On dépoüilla les deux orphelines de leurs habits de nôce, & on les fit

vêtir en Page * de Dulcinée, & en celui de la mariée, qui étoient de jeunes garçons à peu près de la même taille ; on les coëffa en cheveux du mieux qu'on put, & après leur avoir mis un masque avec deffense de l'ôter ; on les mena en cet équipage dans les places destinées pour les mariées. On habilla les deux filles en Egiptiennes avec un masque noir ; Dulcinée, Marion & la nouvelle Comtesse, étoient déguisées en Bacchantes fort magnifiques ; il y avoit d'autres jolies femmes du lieu en masques ; la jeune Receveuse en étoit une.

La premiere personne qui dansa, fut une grosse rejoüie dont on n'avoit pas fort bonne opinion, parce qu'elle étoit petite & trapuë. Les uns disoient : elle ne paroît gueres agissante ; les autres disoient : j'aimerois autant voir danser une citroüille ; & elle entendit quelque chose de cela. Cependant on lui donna des aplaudissemens quand elle eut commencé à danser, &

* Ce que l'on appelle Page en Espagne est un jeune garçon qui porte la robe, & qui n'a pas besoin d'être noble, tout le monde en peut avoir.

lorſqu'elle eut fini, elle ſe tourna vers la compagnie & dit : excuſez, ſi je n'ai pas mieux fait, chacun s'échappe ici comme il peut.

Elle fut prendre Sancho qu'elle n'avoit pas remarqué d'abord, & Sancho dans cette occaſion ne put ſe défendre de danſer. Il avoit fait un repas plantureux, & il y avoit des vents comprimée dans ſes boyaux, qui lui faiſoient bien de la peine à retenir ; jamais Eole n'eut tant de peine à retenir les ſiens dans leur caverne, que Sancho en avoit à ſerrer les portes de ſon ventre, pour repouſſer la violence des vents qui vouloient forcer le paſſage, il en vint cependant à bout, tant qu'il fut aſſis ; mais dès qu'il fut levé pour danſer, les vents s'échappoient à chaque pas qu'il faiſoit, & s'échappoient avec bruit. Sa femme qui l'entendit fut par derriere lui dire à l'oreille : mon mari, eſt-ce que vous n'entendez pas que vous pettez ? tais-toi, femme, lui répondit-il, chacun s'échappe ici comme il peut. Quelque tems après, on fut prendre Thereſe Panſa ; elle étoit à peu près dans la même peine que ſon mari ; c'eſt une

ſuite néceſſaire d'une grande replétion mais elle les étrangloit ſi bien au paſſage qu'on ne les entendoit point ; on les ſentoit bien en revanche, & toute l'aſſemblée ſe prenant au nez, chacun diſoit : c'eſt Thereſe Panſa qui danſe, c'eſt Thereſe Panſa qui danſe. Elle prenoit cela pour des aplaudiſſemens, & quand elle eut fini de danſer, elle dit en ſe tournant vers la compagnie : hé vraiement oui, c'eſt Thereſe Panſa qui danſe ; ne ſemble-il pas qu'on ne m'ait jamais vû danſer ? & fut ſe remettre à ſa place. Un lourdaut dont l'haleine ne ſentoit pas bon, s'approchant d'elle, lui dit tout bas : ce n'eſt pas cela, Madame Panſa, c'eſt qu'on diſoit que vous aviez veſſi, & cela ſentoit mauvais ; on ſe trompoit, lui répondit elle tout haut, c'eſt ton haleine que l'on ſentoit.

Les deux mariés furent aprés cela prendre leurs mariées qui venoient de rentrer, ou pour mieux dire les deux jeunes pages qui étoient vêtus de leurs habits. Ils danſerent en filles toûjours maſqués, & s'en acquitterent aſſez bien, pour qu'on y fut trompé ; ils refuſerent cependant de danſer davan-

tage ſous feinte de ſe trouver mal, & par ce moyen leur déguiſement ne fut point découvert. On les prit toûjours pour les jeunes mariées, qui rioient ſous le maſque d'un autre déguiſement de l'erreur de leurs époux.

Thereſe voyant entrer cette petite quadrille maſquée, cherchoit des yeux ſa fille, & demandoit à tout le monde : reconnoiſſez vous là notre fille, Madame la Comteſſe de Brandanſdras ? où eſt Madame la Comteſſe de Brandanſdras ? Don Henriquez l'entendit, & s'approchant d'elle, quoique maſqué, lui dit tout bas ; ce n'eſt pas comme cela qu'il faut dire, Madame Panſa, c'eſt Blandanda ; ah ! répondit elle, j'entens : Blandanda, excuſez, Monſieur, c'eſt mon mari qui m'a dit que c'étoit Brandanſdras ; la voilà, lui dit-il, en lui montrant la jeune Receveuſe, & il fut la prendre pour danſer.

Thereſe la faiſoit admirer à tout le monde, prevenuë que c'étoit ſa fille : voyez-vous, diſoit elle, comme elle tricotte des pieds ? Vertuchou ! qu'elle a bien appris à remuer le gigot dans ce Couvent ! ah la belle preſtance de

femme que voilà ! ne diroit-on pas qu'elle vole, tant elle est legere à danser ? que cet habit lui sied bien ! on ne peut pas être mieux harnachée que la voilà.

Après celle ci il fut prendre Dulcinée, & Therese la considerant : elle est, dit-elle, aisée à reconnoître ; elle a pourtant bonne façon, mais il me semble qu'elle n'est pas si deliberée que notre fille. Il prit ensuite Marion Bert : je me doute quasi, dit Therese, qui est celle qui danse. Elle a bon air, mais il me semble que ses pieds sont trop serieux, cela ne tricotte pas bien à ma fantaisie on diroit qu'elle ne fait que marcher. Enfin Don Henriquez ayant remis Marion à sa place, prit sa mariée la derniere, je ne sçais, dit Therese, qui est celle là, elle ne me paroît pas mal découplée ; ah ! s'écria-t'elle, je la reconnois à ses souliers d'étoffe d'or, on m'a trompée, c'est Madame la Comtesse de Blandanda ; je sçavois bien qu'il y avoit quelque chose qui ne me revenoit pas dans la premiere : voyez, voyez celle-ci, voilà par la mardi, bien une autre piece, voyez comme elle se tremousse, ses pieds

pieds ne touchent pas à terre, & ses bras, comme elle vous les bricolle avec ceux de son mari; hé, voyez ces petites simagrées qu'elle fait, comme si elle le vouloit baiser: par ma foi, si j'étois à sa place, je ne pourrois pas me retenir d'aise, je l'embrasserois devant tout le monde.

La mariée ayant fini avec son époux, fut prendre Don Quichotte qui sembloit présider sur toute l'assemblée, assis au milieu des rangs comme un Dieu Mars. On ne pouvoit rien voir de plus extraordinaire que sa figure; car il croyoit beaucoup honorer la fête, en y paroissant sous le harnois de la Chevalerie errante. Voici son portrait, un homme grand, maigre, efflanqué, presque immobile, couvert d'une cuirasse complette, le casque en tête, la visiere levée, & la lance à la main. Il se leva pour obéir à la mariée, & quittant son air martial, prit, ou voulut prendre les manieres d'un homme galant, qui le rendirent encore plus ridicule dans l'équipage où il étoit; il dansa cependant fort juste, car il avoit de l'oreille; il commença dès lors à rendre à la ma-

riée les respects dûs à une femme de qualité ; il la remit à sa place en lui baisant la main, & lui faisant ensuite une profonde reverence ; il prit encore le bas de sa juppe & fit feinte de la baiser par respect.

Therese regardoit tout cela avec admiration : ce que c'est pourtant, disoit-elle, que d'être femme de qualité ! quand je ne l'aurois pas reconnue à ses souliers, & à sa bonne mine, ne la reconnoîtrois-je pas à présent aux respects qu'on a pour elle ? il falloit que j'eusse la berluë de m'y tromper.

Après cela on dansa sans ordre des branles en danse ronde, où chacun chantoit sa chanson. On chanta aussi des Vaudevilles en se reposant. Voici celui qui vaut davantage ; je supprime les autres.

PASTORALE.

Tircis pénétré de sa flame
Soupiroit un jour comme un veau ;
Sans mentir, dit-il, Isabeau,
Ah je me pâme !
Si tu n'as pitié de ma peau,
C'en est fait je vais rendre l'ame.

Non non, dit la feinte tigresse,
Ne sois pas si fou de mourir;
Que puis je pour te secourir
Dans ta détresse?
Faut-il à tes vœux consentir?
J'y consens, si le mal te presse.

Tu peus tout mon cœur & ma mie,
Repliqua l'amoureux Berger,
C'est peut-être pour te moquer
De ma folie;
Tu cherches à me faire enrager,
Si tu ne peus m'ôter la vie.

Quoi! me parler de la maniere,
Dit-elle: peus-tu bien douter?
Ah Tircis! faut-il se jetter
Dans la riviére,
Pour de mon amour t'assûrer?
Je m'y vais jetter la premiere.

Tircis à ce mot s'effarouche,
Craignant de fâcher Isabeau,
Il lui fut lêcher le morveau,
Et sur sa bouche
Applique humblement son museau;
Puis sur la fougere la couche.

Elle ne fit point de grimace
A tous ses amoureux transports;
Tircis se crut par ses efforts
En bonne grace:
La Bergere s'en rit alors,
Comme un autre eût fait à sa place.

Le berger de honte & de rage
Se leve: Isabeau doucement
Lui dit, ah! quel emportement!
Ah! quel outrage!
Faut-il pour t'aimer tendrement,
Que mon honneur t'en soit un gage?

Non, mon cœur, mais que je t'embrasse,
Car je veux, dit-il, t'épouser
Quoi? me refuser un baiser?
Ah! cœur de glace,
Tu crois que je veux t'abuser,
C'est ce qui cause ma disgrace.

Ah! dit-elle, que ce langage
Est suspect, & ton action
Prouve ton indiscrétion:
Berger volage,
Je perds ma réputation
C'est ma faute: Adieu, j'en enrage.

Comme on passoit ainsi le tems à chanter & à danser ; Sancho après bien des vents échappés, se trouva pressé d'un autre besoin qu'il ne jugea pas à propos de lâcher, comme les vents dans ses chausses : je sçavois bien, disoit-il en courant vers la porte, qu'après le tonnerre, viendroit la pluie ; c'est une terrible chose que cette vie, on se donne bien de la peine, & pourquoi tout cela ? pour fourer d'un côté & chasser de l'autre ; ce misérable ventre est un maître bien incommode ; il faut tout quitter pour le servir, on ne travaille que pour lui, on n'a pas le tems quelquefois de dormir, qu'il faut se lever pour le satisfaire, & puis il faut le remplir quand il est vuide, & toûjours la même turelure.

En raisonnant ainsi à part lui, il couroit toujours, & gagnoit le dehors de la cour en serrant les fesses, & tâchant de dénouer, chemin faisant, son éguillette qui étoit nouée à deux nœuds bien serrés ; cependant son ventre le pressoit, & n'entendoit point de raison. Dans cette perpléxité, faisant d'un côté des efforts pour rompre son éguillette, & de l'autre pour se rete-

nir, il aviſa devant lui, quoiqu'il fît obſcur, un phantôme d'une grandeur monſtrueuſe ; monté ſur un animal couvert d'un caparaſſon noir qui l'enveloppoit entiérement. Ce phantôme étoit auſſi noir, ſi ce n'eſt qu'il avoit une barbe blanche qui lui venoit juſqu'à la ceinture. La frayeur dont Sancho fut ſaiſi, fit tout à la fois deux effets, dont il ne fut pas le maître : il ſe prit à crier de toute ſa force, ce fut-là le premier effet de ſa peur ; l'autre ſuivit preſque en même tems, il ſentit ſes chauſſes remplies de tout ce qui l'incommodoit dans ſon ventre depuis ſi long-tems. On peut s'imaginer en quel embarras il ſe trouva : bien-tôt après, tout le monde accourut à ſes cris. Don Quichotte marchoit à la tête comme le protecteur & le défenſeur de toutes les perſonnes qui étoient chez lui ; lorſqu'il fut près de lui, l'odeur le prit d'abord au nez : ah ! s'écria-t-il, qu'eſt-ce que je ſens ? eſt-ce pour nous faire part de ta puanteur, que tu nous fais venir tous ici. Les femmes qui ſuivoient Don Quichotte appercevant le phantôme, en furent ſi effraiées que refermant la porte, elles

Tom. 5. pag. 415.

coururent se renfermer dans la grange ; elles ne sçavoient rien de l'histoire. Les Dames de la maison ne furent pas longtems à se douter du fait ; elles laisserent les autres dans la surprise & dans l'ignorance ; tous leurs raisonnemens là-dessus furent pour elles un nouveau sujet de plaisir.

Cependant le phantôme s'approchant de Don Quichotte, lui frappa sur l'épaule ; il en fut surpris sans avoir peur : C'est Merlin, lui dit-il, à ce que je crois : qu'est-ce qui peut l'amener ici ? y a-t'il quelque chagrin qui me menace ? Ne crains rien, lui dit le prétendu Merlin : Est-ce qu'on m'a vû craindre quelquefois ? lui repartit d'un ton assûré, Don Quichotte. Ton nom est redoutable partoute la terre, lui repliqua Merlin, on sçait que rien ne t'épouvante, c'est ton intrépidité qui m'a rendu de tes amis, & qui m'oblige de venir ici. Une Princesse infortunée, a besoin du secours de ton bras ; aidé de ma protection, monte sur ce cheval enchanté, il te portera où ta présence est nécessaire. Ne violerai-je pas, en vous obéissant, lui répondit Don Quichotte, les sermens que j'ai faits à mon épouse ? Tu

ne peus servir à deux maîtres, lui repartit Merlin, tu te dois tout entier premierement aux devoirs de la vocation que tu as embrassée, quand une autorité supérieure comme la mienne te commande ; & pour te montrer que tu dois céder à mes ordres, tes yeux vont tout présentement être aveuglés jusqu'à ce que la Princesse elle-même te rende la lumiere. En disant cela il fit tomber doucement par derriere un sac de crêpe sur sa tête, qui couvrit tout à coup ses yeux comme une taye, & lui dit en même tems, qu'aucune main prophane ne soit assez hardie pour ôter ce voile : c'est la Princesse qui te l'envoye, c'est elle-même qui doit te l'ôter.

Notre héros déja monté sur le cheval enchanté & prêt à obéir, fut retenu par un bruit formé de plusieurs voix de femmes, dont Dulcinée étoit la premiere ; elles étoient revenues écouter à la porte, & se prirent à crier & à pester contre Merlin, & contre ses ordres ; elles ouvrirent la porte, & feignirent de vouloir arrêter Don Quichotte ; mais le pauvre Chevalier dont le cerveau étoit déja brouillé,

leur dit, allez folles, allez; rentrez chez vous, je ſçais bien ce que j'ai à faire : craignez ſeulement le juſte reſſentiment de Merlin que vous offenſez, & qu'il ne vous envoye toutes enchantées dans la caverne de Monteſinos. Ah ! miſéricorde ! s'écria Dulcinée, quelle horrible menace ! fuyons, & qu'il aille au diable, s'il veut.

Les femmes s'étant retirées avec précipitation, ſaiſies en apparence d'une frayeur feinte, Merlin conduiſit un peu de tems, l'animal ſur lequel Don Quichotte étoit monté, lui fit faire une petite promenade au tour de la maiſon, & l'ayant ramené à la porte le laiſſa en liberté. L'animal qui étoit un âne de la maiſon fut, ſans ſe faire prier, droit à l'étable, & prenant ſa place ordinaire entre deux vaches ſe prit à manger au ratelier. Le Chevalier cependant ſe tenoit droit, la lance à la main, la viſiere de ſon caſque baiſſée, & aveuglé du ſac de crêpe dans lequel ſa tête étoit, ne ſçachant s'il alloit, ou s'il n'alloit pas. Le prétendu Merlin, d'un autre côté (qui étoit Gonſalve) étoit rentré dans la maiſon & avoit quitté ſon déguiſement; il al-

loit de tems en tems avec quelqu'une des femmes admirer la foi, & la patience de Don Quichotte, qui resta ainsi immobile plus de deux heures, jusqu'à ce que tous les conviés de la nôce se fussent retirés.

Fatigués de danser & de chanter, on étoit retourné à la table, rendre une seconde visite aux reliefs qui étoient restés du dîner ; cela se fit sans ordre, les uns dansoient encore tandis que les autres se rafraîchissoient avec les bouteilles & les verres, & cela se faisoit successivement ; de sorte que pendant plus de deux heures, la table & la salle du bal furent également occupées, jusqu'à ce que l'ordre de se retirer fut donné.

Alors les deux jeunes époux un peu brouillés de vin, chercherent leurs épouses. Les pages qui les représentoient, se promenoient au froid dans la cour. Il faisoit noir, & il n'étoit pas surprenant que les brouillards étant dans la disposition du tems, & dans la tête de la plûpart des personnes de la nôce, on prit ces deux garçons vêtus des habits des jeunes mariées, pour les mariées même ; les époux les pris

rent par dessous le bras, & suivis de la mere & de quelques autres femmes les emmenerent chez eux pour les coucher. Dulcinée & Marion Berth, cependant rendoient le même service à la Comtesse de Blandanda, & les jeunes mariées étoient renfermées dans une chambre & déja couchées; car on les avoit assûrées qu'on ne leur ouvriroit point, on ne peut pas dire au vrai, si ces jeunes filles qui étoient fors modestes, s'accommoderent de cette plaisanterie; force leur fut de le feindre du moins, ne pouvant rien contre la résolution qu'on avoit prise. On verra le reste dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XC.

Plaisant raisonnement de Sancho aux deux jeunes mariés, qui cherchoient leurs femmes. Suite de la grande avanture arrivée à Don Quichotte, & sa fin.

On étoit occupé autour de la Comtesse de Blandanda, & on se doutoit bien que dès que les deux jeunes mariés se seroient apperçûs de la tromperie, ils reviendroient chercher leurs mariées. Ils ne manquerent pas; on les entendit bien-tôt heurter à la porte, & ce fut Sancho qui y fut, il étoit rentré dans la maison fort consterné de l'accident qui lui étoit arrivé, & prévenu peut-être autant que son maître que le phantôme noir qu'il avoit vû, étoit véritablement Merlin, & que Don Quichotte étoit parti sur ce cheval enchanté pour aller secourir cette Princesse. Il entra dans l'écurie n'osant paroître en l'état où il étoit, & il appella sa femme. Quand elle fut venue à lui, il lui dit: femme,

il nous faudroit avoir de la lumiere. Elle n'étoit pas encore fort près de lui, & elle lui dit ; qu'est-ce que vous en voulez faire ? c'est, reprit-il, qu'il m'est arrivé un grand malheur. Hé ! bon Dieu, mon mari, & quel malheur ? écoute, lui dit il plus bas, approche, car on pourroit nous entendre. Therese s'étant approché & sentant la puanteur, se prit le nez, & lui dit : est-ce que vous êtes tombé dans l'ordure, que je sens si mauvais ? Je ne suis pas tombé dans l'ordure, lui répondit-il, mais l'ordure qui étoit dans mon ventre est tombée dans mes chausses, de la peur que j'ai eu de Merlin, & il faut que tu m'aides à les ôter pour les nétoyer. Hé bien ! femme, que dis-tu à présent des enchanteurs ! tu l'as vû pour le coup ; nenni vraiment, mon mari, reprit-elle, car on a refermé la porte comme j'allois pour le voir, c'est tout de même, repliqua-t-il ; mais revenons à notre affaire : il est question d'aller chercher de la lumiere & de revenir sans qu'on te voye, & si tu pouvois aussi avoir quelques brayes, car il me faudra torcher. Tu t'es donc bien sali, mon mari ? lui dit

elle : ce n'eſt pas moi, te dis-je, qui me ſuis ſali, c'eſt ce que j'ai laiſſé aller, quand la peur m'a pris.

Or quand les deux jeunes mariés vinrent heurter, Thereſe étoit allée à l'eau nettoyer les chauſſes de Sancho ; & il étoit dans l'écurie à demi dépouillé ; & croyant que c'étoit elle, il fut ouvrir. Les deux hommes voulurent entrer, & lui tenant la porte, leur dit : ne voyez-vous pas que tout le monde eſt couché, & que j'allois me mettre au lit ? vous venez mal-à propos demander vos femmes, comme ſi je n'avois pas vû que vous les avez priſes par les bras & les avez emmenées. Nous le croyions auſſi, répondirent les deux hommes, mais on nous a trompé pour rire ; ce ſont des garçons qu'on avoit habillés des habits de nos mariées, & il faut qu'elles ſoient reſtées ici. Ho ! par la mardi, ſe dit-il à lui-même, il pourroit bien être qu'il y auroit ici quelque fourberie des enchanteurs ; & que ce Monſieur Merlin leur en donneroit-là d'une à garder ; voyez la malice ? qu'eſt-ce que vous dites, Monſieur Sancho, reprit un des garçons ; je dis ? répondit San-

cho, que c'eſt une tromperie que cet enchanteur qui eſt venu ce ſoir querir mon maître, vous a faite; ce ſont vos femmes qui ſont chez vous aſſûrement, à qui il aura donné la reſſemblance de ces garçons que vous dites, pour ſe divertir, comme il avoit autrefois changé le viſage d'un Chevalier de nos amis, en celui du Bachelier Sanſon Caraſco: retournez chez vous & vous couchez, je ſuis ſûr que demain vous trouverez ce que vous cherchez auprès de vous; & ſans autre raiſonnement, ferma la porte.

Les deux jeunes hommes qui avoient entendu parler tout le ſoir de ce prétendu Merlin, des enchanteurs & des enchantemens, ſoit aux femmes de qualité, pour ſe divertir, ou aux autres femmes qui donnoient dans les contes merveilleux, s'en retournerent à demi perſuadés par le raiſonnement de Sancho. Ils redirent à leur mere, & à deux ou trois vieilles qui étoient avec elle, ce que Sancho leur avoit di-. Là-deſſus on interrogea les deux prétendues mariées; & les deux pages bien inſtruits & qui ne manquoient pas d'eſprit, dirent qu'elles étoient les

filles de Barthelemi Lopa, & qu'il falloit que ce fut quelque charme qu'on eût jetté sur leurs yeux qui les trompât. Les vieilles aussi embrouillées que les jeunes hommes s'essuyoient les yeux, & jetterent de l'eau benite sur les prétendues mariées, pour ôter le sort, & tout cela étant inutile & ne sçachant à quoi se déterminer, la mere renferma ses deux garçons avec les autres qui s'étoient couchés, & leur dit; accommodez-vous, mes enfans, comme vous l'entendrez; le bon Dieu sçait bien ce qu'il a à faire, il n'en sera toujours que ce qu'il lui plaira. Les deux garçons se voyant renfermés, & sans lumiere, quasi convaincus qu'il y avoit du sort, se coucherent dans un lit, & laisserent les soi-disantes filles dans l'autre, jusqu'à ce que le jour aidât à débrouiller toute cette affaire.

Il n'en fut pas de même de Sancha; il n'y eut point là de tromperie ni d'enchantement; les Dames la coucherent en cérémonie dans le lit nuptial, & quand elle y fut, on appella Sancho & Therese pour lui donner leur benediction. On étoit surpris de leur absence, & on ne sçavoit où ils étoient. On les

fur

ſut chercher dans une petite ſalle où ils devoient coucher, & on ne ſçavoit que penſer, lorſque la gouvernante qui viſitoit toute la maiſon une lanterne à la main, les trouva enfin renfermés dans l'écurie, occupés au bel ouvrage, dont nous avons déja parlé. Hé notre Dame ! s'écria la gouvernante ; qu'eſt ce qui ſe ſeroit aviſé de vous venir chercher ici ? que ne venez-vous donc depuis le tems qu'on vous appelle, pour donner la bénédiction à votre fille ? allons, allons ; venez vite, car elle eſt couchée. Sancho remit donc du mieux qu'il put ſes culottes, quoique toutes moüillées & monta avec Thereſe à la chambre de la mariée. Ils la furent embraſſer tous les deux, & Thereſe lui ayant jetté de l'eau benite & donné cinq ou ſix bénédictions, ils ſe retirerent, en diſant : que le bon Dieu te beniſſe dans ton menage, ma chere fille.

Aprés qu'on eut renfermé les mariés dans leur chambre, & que Sancho & Thereſe ſe furent retirés dans la leur, on retourna à l'étable voir la contenance de Don Quichotte. Il étoit toûjours dans la même poſture ſur

ſon âne qui s'étoit mis à une autre place. On fut querir le traiteur & les trois violons, pour l'emporter ſans parler dans ſa chambre, où les lumieres étant éteintes, on le deshabilla & on le coucha. Dulcinée, ayant fait ſortir le monde, ſe coucha auſſi & lui ôta ſon caſque avec le crêpe qui le couvroit. Don Quichotte perſuadé que c'étoit la Princeſſe qui lui rendoit ce bon office, comme Merlin l'avoit dit, s'écria : ah ! graces au Ciel, me voilà donc enfin arrivé après un ſi long voyage ! falloit il, charmante Princeſſe, que ce fut vous qui me rendiſſiez ce ſervice, & falloit-il que je fuſſe dans votre lit & entre vos bras, pour apprendre de vous l'état preſent de vos affaires, & le beſoin que vous avez de mon ſecours ? croyez-vous qu'il fût beſoin pour m'engager à vous ſecourir, de me combler d'honneur & de plaiſir ? Non, trop charmante Princeſſe, lui dit-il, en la repouſſant reſpectueuſement, car elle vouloit l'embraſſer, ne craignez pas que vos faveurs les plus tendres ſoient néceſſaires ; le devoir de ma profeſſion, le penchant que j'ai à ſervir le beau ſexe,

& la conſideration de vos malheurs ſont des aiguillons déja trop preſſans pour m'engager de vous prêter mon ſecours : dites-moi ſeulement ce que vous déſirez que je faſſe, & ſans attendre à demain, j'irai ſurprendre juſque dans ſon lit celui qui vous outrage ſi injuſtement, & vous apporterai ſa tête à vos pieds.

Dulcinée qui joüoit le rôle de la pretenduë Princeſſe, lui fit en peu de mots un recit de ſon infortune : c'eſt, lui dit-elle, un uſurpateur qui veut m'épouſer de force, pour donner une fauſſe couleur à ſon uſurpation ; il me tient pour cet effet aſſiégée dans mon palais, & il ne s'attend pas de trouver ici un protecteur comme vous, pour repouſſer ſa violence ; car ſans le ſecours de Merlin & de ſon cheval, vous ne ſeriez jamais entré dans mon Palais. Ce n'eſt pas la premiere fois, lui répondit Don Quichotte, que cela m'eſt arrivé ; il n'y a tout au plus que cinq ou ſix ans qu'un pareil cheval nommé Chevillard, me porta par les airs à cinq ou ſix mille lieuës, en moins de deux heures : mais dites-moi de grace, Madame, ne puis-je aller at-

taquer cet uſurpateur ? Non, lui dit-elle, il vaut mieux l'attendre ici, repoſez-vous ſeulement. Le Chevalier conſentit de ſuivre ſon conſeil ; mais il vouloit à toute force ſe lever, & paſſer la nuit à ſon chevet dans un fauteüil. Ce ne fut pas ſans peine que Dulcinée le retint ; les careſſes qu'elle lui faiſoit ne ſervoient qu'à l'irriter : quoi, Chevalier, lui diſoit elle, vous me repouſſez ! vous reſiſtez ! vous mépriſez mes faveurs ! Non, Madame, lui dit-il, je ſçais trop le prix des faveurs que vous me faites ; c'eſt le reſpect qui me retient, ou le devoir qui s'oppoſe au penchant que j'aurois peut-être de vous obéir : j'ai une épouſe qui poſſéde mon cœur tout entier, elle eſt digne de toute mon affection par ſon incomparable beauté; Ho! Chevalier, s'il vous plaît, lui dit la Princeſſe, ne parlez pas ainſi de votre épouſe que vous ne m'ayez vûe, & je vous trouve trop ſcrupuleux ſur votre devoir. On ne peut l'être trop, Madame, lui répondit Don Quichotte; je mourrois plûtôt que de lui faire une infidélité. Je ſuis donc bien déçue, lui repartit la prétendue Prin-

cesse, car je comtois de vous épouser, après votre victoire; il est permis ici d'avoir autant de femmes qu'on en veut : pourrez-vous refuser le cœur & la main d'une Princesse qui vous aime déja avec toute la tendresse possible, quand vous me verrez demain au jour, vous aurez bien de la peine à vous défendre de mes charmes; toute la grace que je veux exiger de vous à présent, c'est que vous restiez couché près de moi, car sans cela vous ne pouvez être mon libérateur.

Don Quichotte poussé par un sentiment de gloire se rendit à cette derniere raison, plûtôt qu'aux prieres de la Princesse, & en lui accordant cette grace, il lui dit : c'est trop exposer ma foiblesse, Madame; il est des occasions périlleuses, où l'on ne doit pas trop compter sur sa vertu; je vous obéis cependant, afin que mon refus ne fasse point obstacle à votre délivrance, & qu'une plus longue resistance n'interrompe pas votre repos. Après ce petit compliment, le chaste Chevalier tourna le dos à la prétendue Princesse, la Princesse en fit autant au Chevalier, & le silence dura jusqu'au jour.

ou trois mille lieues, ſur un cheval enchanté? ne m'avez-vous pas raconté toute votre infortune? n'ai-je pas en cela obéi aux ordres de Merlin? ne m'eſt-il pas venu prendre dans ma maiſon pour me tranſporter dans votre palais? ne m'avez-vous pas vous-même découvert les yeux après m'avoir fait coucher auprès de vous? ne me ſouvient-il plus des careſſes que vous m'avez faites, de ma réſiſtance, & de l'ordre enfin que vous m'avez donné de me repoſer? Comment les Enchanteurs peuvent-ils prétendre de me tromper en changeant votre viſage, après des preuves ſi fortes & ſi recentes? Vous êtes fou, mon mari, lui dit Dulcinée en ſe crêvant de rire, vous avez rêvé tout cela cette nuit; nous le ſçaurons bien-tôt, Madame, reprit Don Quichotte, en ſe levant bruſquement; il fut à ſa fenêtre dès qu'il fut ſorti du lit pour voir où il étoit, & reconnoiſſant ſa maiſon, ſes meubles & ſa femme, il s'écria (toujours perſuadé que c'étoit l'effet d'un enchantement) Ciel! ſecourez-moi dans cette perpléxité, car je vois que j'ai un redoutable ennemi à combattre; il a des puiſſans

Enchanteurs dans ſon parti qui changent & bouleverſent toutes choſes pour me confondre.

Comme il raiſonnoit ainſi, il entendit du bruit dans ſa cour; il mit auſſi-tôt la tête à la fenêtre, & vit Sancho & ſa femme: Sancho, lui cria-t-il, eſt-ce bien toi? Hé vraiment oui, c'eſt moi, lui répondit Sancho; qui voulez-vous donc que je ſois? ami Sancho, reprit Don Quichotte, ſi c'eſt toi même, monte ici que je te parle. Sancho étant entré dans la chambre, Don Quichotte lui dit: regarde, connois-tu la perſonne qui eſt dans le lit? quel diable de demande me faites-vous-là? lui répondit-il; eſt-ce que vous croyez que j'ai perdu connoiſſance? réponds ſeulement à ce que je te demande, reprit Don Quichotte: ce palais où nous ſommes, ces meubles précieux, cette Princeſſe que tu vois couchée, que te ſemble-t-il de tout cela? Il me ſemble, reprit Sancho, que je ſuis dans votre maiſon, & dans votre chambre, que ce ſont là vos meubles, & votre femme dans le lit; je vois bien, repartit Don Quichotte, que le charme eſt ſur tes

yeux,

yeux, comme ſur les miens, & que je ne tirerai pas d'éclairciſſement de toi : mais dis moi, ne vis-tu pas hier Merlin? & vraiment oui, je le vis, répondit Sancho, & il m'en coûta bon, car en le voyant je lâchai tout dans mes chauſſes de peur. Voilà déja une preuve, dit Don Quichotte : or çà, lui dit-il, dis moi à préſent, comment tu es venu ici ; car il faut que nous ſoyons à trois ou quatre mille lieues de chez nous. Il me ſemble pourtant, reprit Sancho, que c'eſt ici votre maiſon & votre chambre, & que c'eſt là votre femme. Tout cela, repartit Don Quichotte, te paroît tel, comme à moi, cependant il n'eſt rien de plus faux, & il y a de l'enchantement dans cette affaire. Ecoutez, Monſieur, lui dit ſérieuſement Sancho, j'en croirois quaſi quelque choſe, & c'eſt ce que je diſois à ma femme cette nuit ; car les Enchanteurs ont changé auſſi les viſages des deux jeunes mariées, enſorte que leurs maris ne les reconnoiſſoient point, & ils revinrent ici pour les chercher, ne croyant pas que ce fuſſent-elles qu'ils avoient emmenées : & nous ſçaurons bien-tôt la vérité du fait,

Voilà une ſeconde preuve, dit Don Quichotte; quoiqu'elle ne me regarde pas, cela prouve toujours qu'il y a de l'enchantement, & fera que je me tiendrai ſur mes gardes. Hé pardi, Monſieur, je n'en ſçaurois douter après ce qui m'eſt arrivé en voyant Merlin monté ſur une bête épouvantable.

Cependant Thereſe étoit montée à la chambre des nouveaux mariés. Gonſalve & Marion y étoient déja. Dulcinée qui s'étoit échappée pendant que ſon mari parloit à la fenêtre avec Sancho y fut bien-tôt après, & leur raconta tout ce qui s'étoit paſſé pendant la nuit, & l'imagination où ſon mari & Sancho étoient, d'être à trois mille lieues dans le palais d'une Princeſſe, & que c'étoit l'effet d'un charme qui changeoit tous ces objets, & les faiſoit paroître à ſes yeux, ſa maiſon, ſes meubles & ſa femme; qu'il vouloit abſolument qu'elle fut la Princeſſe qu'il avoit ordre d'aller ſecourir. On ſe divertit un peu de tems de toutes ces rêveries, mais on fut embarraſſé enſuite comment on s'y prendroit pour le ramener à la raiſon. On ne croyoit pas d'abord que la choſe iroit ſi loin;

Gonſalve qui avoit fait le mal, ſe chargea du ſoin de le guérir.

Comme on s'entretenoit ſur ce ſujet, les deux jeunes mariés arriverent, Sancho auſſi ſot que ſon Maître étoit fou, lui dit ; voulez-vous que je les faſſe monter pour ſçavoir ſi leurs femmes ont repris leur reſſemblance ; Tu me feras plaiſir, répondit Don Quichotte qui étoit rêveur, aſſis dans un fauteüil ; car après avoir fait un grand voyage, lui dit-il, me voilà arrêté tout court, ſans ſçavoir ce que je dois faire & à quoi me déterminer. Sancho les appella donc de la fenêtre ; mais ils ſe mocquerent de lui & monterent à la chambre des nouveaux mariés où l'on ſe divertit un moment de la piece qu'on leur avoit faite ; enſuite de quoi on les conduiſit à la chambre de leurs mariées, qui attendoient déja qu'on leur ouvrît, & ils les emmenerent chez eux.

Il ſe fit peu de choſe le lendemain ; comme on avoit les violons, on ne laiſſa pas de danſer. Mais l'état où étoit Don Quichotte, devint une affaire ſerieuſe, il étoit ſi perſuadé qu'il étoit à deux ou trois mille lieuës de

chez lui, & que les visages qu'il voyoit, sa maison & ses meubles lui paroissoient ainsi par enchantement pour l'amuser & suspendre ou renverser tous ses desseins, que tout lui paroissoit l'effet de leurs charmes. On ne l'avoit jamais vû si troublé & si hors de lui. Gonsalve qui s'étoit chargé de le remettre dans son bon sens, trouva le moyen de faire fermer les contrevents de sa chambre par dehors, & de les faire ouvrir ensuite par le même artifice. On le renferma & on le laissa une heure ou deux dans cette obscurité ; il se croyoit lui même enchanté, & il attendoit assis assez tranquillement dans un fauteüil, le denoüement de cette grande avanture, lorsque tout à coup Gonsalve dans l'équipage où il étoit la veille, ouvrit la porte & lui dit : redoutable Chevalier, le bruit de votre arrivée a porté la terreur & l'effroi jusque dans le cœur de l'ennemi, il a restitué les Etats à la Princesse, & comme vous avez paru cette nuit refuser l'offre qu'elle vous a faite de vous épouser, elle ne veut point forcer votre inclination, elle vous remercie très humblement de la peine que vous

avez prise, & vous renvoye chez vous où vous serez tout presentement. En achevant de parler, il frapa d'une baguette enchantée, qu'il avoit à la main ; les contrevents s'ouvrirent par machine, le faux Merlin disparut ; & Don Quichotte se levant en poussant un profond soupir : voilà, s'écria-t-il, une avanture qui se termine bien heureusement, sans verser de sang & en peu de tems ! L'évenement tourne toûjours à ma gloire, puisque c'est la crainte qu'on a de moi, qui force l'ennemi à se rendre. Il mit la tête à la fenêtre & appella quelqu'un ; Dulcinée vint & le trouvant tout-à-fait remis, on le fit descendre pour diner.



CHAPITRE XCI.

Départ de Don Henriquez pour aller à sa Terre avec son Epouse ; lamentation de Therese Pansa. Arrivée de Victoria chez Don Quichotte, & la visite qu'on fut rendre à Belinde. Mort du beau Pere de Gonsalve, & son départ.

AU bout de trois ou quatre jours qui se passerent en réjoüissances, la presence de Don Henriquez étant nécessaire chez lui il voulut partir avec son épouse. Il y avoit plus de six mois qu'il étoit à charge chez Don Quichotte ; il étoit juste de les débarrasser d'un fardeau qui pouvoit les incommoder. Don Quichotte & Dulcinée, ne laisserent pas de ressentir le chagrin de cette séparation. Don Henriquez eût bien voulu les emmener avec lui, mais il ne sçavoit en quel état étoit sa maison, il vouloit y aller auparavant, afin de la préparer à recevoir une compagnie.

Don Quichotte lui prêta ce qu'il

avoit de chevaux pour le conduire & porter ſon bagage juſqu'à Tolede, où ils devoient prendre des voitures pour aller à leur Terre, qui étoit ſur la route de Madrid à Salamanque. Sancho fut le conducteur de ce convoi. Ce ne fut pas ſans verſer des larmes qu'on ſe ſépara. La Comteſſe de Blandanda, qu'on regardoit pour lors comme une femme de qualité, fit à ſon départ un compliment à Dulcinée, pour lui rendre graces des obligations qu'elle lui avoit. On ne ſera peut être pas fâché de voir le genie d'une petite Païſanne cultivée ſeulement depuis ſix mois.

Je n'étois rien, Madame, lui dit-elle, & par vos bontés, je ſuis aujourd'hui quelque choſe ; non ſeulement je vous ſuis obligée d'une fortune infiniment au-deſſus de toutes mes eſpérances, mais encore de m'avoir donné un époux digne de poſſeder mon cœur & mon affection ; que puis-je faire, Madame, pour reconnoître tant de bienfaits ? Je n'ai maintenant que mes déſirs à vous offrir, juſqu'à ce que vous m'offriez vous même des occaſions où je puiſſe par des effets

vous marquer combien je ſuis pénétrée de reconnoiſſance.

Quand Thereſe vit ſa fille à cheval & prête à partir, ſes cris & ſes larmes firent aſſez connoître ce qu'elle ſouffroit intérieurement de cette ſéparation ; la tendreſſe maternelle ſe reveilla pour lors : hélas ! s'écria-t elle, les larmes aux yeux, je ne la verrai plus, cette chere fille, ce chef d'œuvre de toute ma proſperité, la perle des femmes, la joie de mon cœur, ma compagnie, ma conſolation ! me voilà bien reconfortée à préſent que je ne l'aurai plus ! Qui eſt-ce qui ira pour moi laver la leſſive, & faire la litiere aux vaches ? Sera-ce Madame la Comteſſe de Blandanda ? henni vraiement ce ne ſera pas elle, la voilà bien harnachée pour cela : adieu donc, mon enfant, je ne te verrai peut-être de ma vie : pardonnez-moi, ma chere mere, lui répondit elle ; nous viendrons vous voir, & nous vous emmenerons avec nous, ne vous chagrinez pas. Enfin après bien des cris, des ſoupirs & des larmes verſées de part & d'autre, il fallut ſe ſéparer, & tâcher de ſe conſoler par l'eſpérance de ſe revoir.

On étoit aux premiers jours du carême, & l'on se flatoit que bien tôt la nature reprendroit une nouvelle face par le retour de la belle saison. Gonsalve & Marion, qu'on regardoit déja comme son épouse, tenoient compagnie à Don Quichotte & à Dulcinée: on s'amusoit à de petits jeux innocens pour faire diversion à sa rêverie au défaut d'autres compagnies, & l'on craignoit si fort de rappeler le souvenir de sa Chevalerie Errante, qu'on le mettoit toûjours dans la conversation, sur des sujets tout-à-fait éloignés. Comme les visites étoient un moyen assez sûr pour le tranquiliser, on parla de celle qu'on devoit rendre à Belinde, immediatement après les Fêtes. Sancho étant de retour de Tolede, fut envoyé exprès chez Dona Victoria, pour sçavoir quand elle pouvoit venir. Elle ne le voulut pas dire, par la crainte qu'on ne fit trop de dépense pour la recevoir.

Elle surprit tout le monde le lendemain des Fêtes de Pâques, elle vint en habit de chasse accompagnée seulement d'une fille qui la suivoit par tout en cet équipage, & d'un [illegible]ge.

Elle ſçavoit bien que la maiſon de Don Quichotte n'étoit pas aſſez ſpatieuſe pour recevoir une groſſe ſuite, & elle ne vouloit pas leur être à charge. Dulcinée ne laiſſa pas de ſe diſtinguer dans cette occaſion par le bon ordre qui étoit chez elle, & par les ſoins qu'elle prit elle-même pour recevoir une ſi illuſtre hôteſſe. Doña Victoria fut ſurpriſe de la propreté, & de la profuſion qu'elle trouva dans une maiſon qu'elle ne croyoit pas ſi aiſée; elle craignit de les avoir engagés dans une dépenſe qui pourroit les incommoder, & ſe repentit quaſi d'y être venuë.

La partie étoit faite, il y avoit longtems, d'aller ſurprendre Belinde dans ſon Château, & l'on vouloit le faire ſans trop d'affectation : les Dames pour cet effet s'habillerent magnifiquement en Amazones, & furent en chaſſant, voir comme par occaſion cette aimable perſonne, dont l'hiſtoire avoit tant fait de bruit dans toute la Province & à la Cour. La rencontre ſe fit d'une maniere qui auroit paru préméditée, ſi le tems avoit pu permettre qu'on ſe fût averti les uns les

autres. Belinde ce même jour avoit fait aussi une partie de chasse avec deux de ses amies ; elles étoient toutes trois habillées en Amazonnes, outre une fille qui suivoit. Il y en avoit autant du côté de Dona Victoria, car Dulcinée & Marion, étoient de la partie & dans le même équipage. Il se trouva que Belinde s'étoit séparée des autres pour battre la campagne ; elle prit de loin Dona Victoria & sa suite pour ses amies, & piquant son cheval pour les rejoindre, elles furent également surprises de ne se connoître ni les unes ni les autres.

La connoissance ne fut pas cependant long-tems à se faire. La beauté & la magnificence de Belinde la distinguerent assez pour qu'on ne fût pas long tems dans le doute que ce fût elle, & Don Quichotte qu'elle connoissoit, lui fit bientôt connoître cette incomparable Dulcinée sur la peinture qu'on lui en avoit faite. Elle douta pourtant un peu de tems ; l'air majestueux de Victoria rehaussé de la richesse de son habit, lui tint long tems les yeux fixés sur elle ; Marion par la régularité & la douceur de ses traits, attira ses

regards. Dulcinée ne la voulant pas laisser davantage dans cette incertitude, pria son mari tout bas de la présenter, & elle fut l'embrasser ; & lui presenta ensuite Victoria, comme une illustre voisine qui désiroit être de ses amies ; on ne parla de Marion que comme d'une personne que l'occasion avoit conduite avec elles, on ne laissa pas de rendre justice à son mérite.

Il sembloit que Belinde & Dulcinée se connussent depuis long tems, à voir la familiarité de leur premier abord ; il est vrai que Don Philippe avoit souvent entretenu Belinde à son sujet, & l'on peut dire, qu'elles se connoissoient déja sans se connoître par le bruit de leur réputation ; la concurrence de beauté, loin de leur donner de l'éloignement, leur avoit au contraire inspiré un mutuel empressement de se connoître, & de même que Dulcinée depuis long-tems avoit prémedité de l'aller voir ; Belinde de son côté avoit envie de la prévenir, & l'auroit fait, si son mari y eût été. La surprise que cause une rencontre si peu attenduë, fit que d'abord on garda

quelques momens de silence ; mais ce silence fut bien-tôt rompu par l'impatience de s'embrasser ; leurs yeux furent long-tems fixés l'une sur l'autre, pour juger de la verité des éloges qu'on faisoit de leur beauté, Dulcinée cedoit le prix à Belinde, & Belinde le cedoit à Dulcinée ; le port majestueux de Belinde rehaussoit beaucoup sa beauté. Dulcinée étoit plus régulierement belle, mais sa taille n'étoit pas si avantageuse, elle brilloit par la vivacité de son esprit. Elle fit sur le champ cet inpromptu à la loüange de Belinde.

Les hommes sont en querelle
Pour décider, qui de vous ou de moi,
Dit Dulcinée, est la plus belle.
Je vous jure sur ma foi
Que si j'étois homme,
Je vous donnerois la pomme.

Fort bien, lui répondit Belinde en souriant :

Et moi, si j'étois Pâris
Je vous donnerois le prix.

Ha ! s'écria Don Quichotte, voilà ce qui s'appelle être judicieuse que

cela ; car ſans offenſer perſonne, on ne peut pas diſconvenir que Madame Dulcinée mérite la préference ſur toutes les beautés de l'univers ; ce ſeroit, repartit Belinde, démentir ſes yeux & ſa conſcience de parler autrement.

La choſe eſt trop conſtante
A moins que d'être entêté
Je paroîtrois ignorante
En matiere de beauté.

Comme on en étoit là, les autres perſonnes de la compagnie de Belinde arriverent ; elles connoiſſoient Don Quichotte, du moins de réputation, elles ſçavoient comment il falloit ſe comporter pour lui plaire, & après avoir entendu une partie des éloges qu'on faiſoit de Dulcinée, elles parurent en admiration en la regardant, & firent de grands complimens à Don Quichotte, ſur le diſcernement de ſon choix & ſur ſon bonheur.

On continua la chaſſe de compagnie, & l'on rentra enfin chez Belinde à la nuit, tout-à-fait édifiés de ſes belles manieres toutes nobles, & charmés de l'extérieur de ſa perſonne ; on

admiroit en elle ces traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, qui gagnoient l'affection du cœur en même tems qu'il charmoient les yeux. On passa un jour entier chez elle à se divertir. Il y venoit grande compagnie, on y jouoit, & on y étoit parfaitement bien regalé. Belinde parut si contente de Victoria & de Dulcinée qu'elle s'engagea de les aller voir, dès que Don Philippe seroit de retour; elle devoit prendre en chemin Dulcinée. Enfin Dona Victoria aussi contente de Belinde, que Belinde l'étoit d'elle, s'en retourna avec sa compagnie, flatée de l'espérance que cette aimable femme leur avoit donnée.

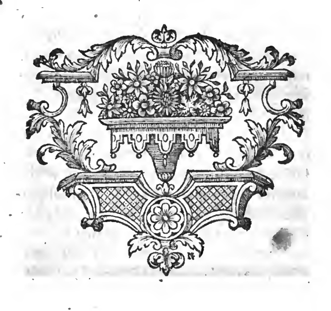
Peu de jours après qu'on fut de retour chez Don Quichotte, Gonsalve qui étoit dans une impatience mortelle de recevoir des nouvelles de Flandres, apprit par une lettre la mort de son beau-pere; les gens qui prenoient soin à Bruxelles de ses affaires, ne craignirent plus après avoir appris cette nouvelle, d'aller trouver la mere de Gonsalve, & de lui apprendre des nouvelles de son fils dont ils sçavoient qu'elle étoit fort en peine, ils jugerent à pro-

pos de lui dire qu'il ne reviendroit pas qu'elle ne lui eût envoyé un consentement en forme, d'épouser Marion Berth, qu'elle y étoit obligée en conscience par sa parole, & par la considération de l'engagement où son fils étoit avec cette fille. Hélas! dit-elle en versant des larmes, je lui aurois donné il y a long-tems cette fille que j'ai élevée & que j'aime, si cela avoit dépendu de moi; ma complaisance pour mon mari est cause de tout ce désordre: je vous donnerai incessamment ce que vous demandez, qu'il l'épouse & qu'il revienne.

Gonsalve ayant reçû en même tems ces favorables nouvelles, épousa bientôt après en face d'Eglise Marion Berth. Son séjour après la consommation de son mariage ne fut pas long en Espagne, il partit avec l'enfant de Don Quichotte, pour retourner en son pays, Dulcinée ressentit fort cette séparation, elle aimoit intimement Marion Berth, elles étoient liées, outre le lien de l'amitié, par l'union de leurs enfans, c'étoit un sujet d'entretenir un commerce de lettres ensemble, les promesses réciproques qu'elles se firent de

s'écrire

s'écrire ſouvent, calmerent leur douleur ; on ſe ſépara ainſi les uns des autres, ayant reſtés chez Don Quichotte, environ un an & demi.



ou moins forte dans les uns que dans les autres; mais il est constant que cet astre n'agit en tiran qu'autant qu'on se livre à sa tirannie, en flattant & en cultivant cette pensée vicieuse, (car elle est bien plus ordinaire que celle qui nous porte à la vertu) & peu à peu cette pente devient en nous, une seconde nature qu'il n'est presque plus possible de réprimer.

Notre héros étoit naturellement porté à la vertu, & si l'éducation avoit secondé les favorables dispositions qu'il avoit reçûes de la nature, on en eût formé un homme parfait. Il avoit fait cependant une partie de ses humanités, lorsque son pere (qui étoit déja veuf) mourut. Il resta ainsi trop jeune, le maître de ses actions, pour qu'il n'eût pas beaucoup à craindre des occasions qui tendent à corrompre le cœur & l'esprit; il aimoit la lecture, & cette inclination qui est louable & bonne en elle-même, devint une pierre d'achoppement pour lui; il avoit une petite bibliotheque assez universelle pour un homme de sa sorte, il y avoit un peu de tout, de la pieté, de l'histoire, de la jurisprudence, & des

relations de voyage. Il lut tout & il en fit un très-bon uſage. Un malheureux livre de Chevalerie qui ſe trouva preſque tout le dernier ſous ſa main, lui troubla la cervelle. Il falloit qu'il y eût une diſpoſition naturelle bien forte, à recevoir le venin, pour faire une ſi vive impreſſion ſur ſon eſprit. Ce livre rempli de rêveries & de fables merveilleuſes fut ſi fort de ſon goût, que renonçant à tous les autres, il réſolut de ſe faire une bibliotheque uniquement compoſée de ces ſortes de livres, il en chercha de tous côtés & en ayant raſſemblé un aſſez bon nombre, il en fit ſon unique lecture, tous les autres livres lui paroiſſoient inſipides en comparaiſon des livres de Chevalerie; ſon cœur naturellement porté aux actions héroïques, ſe ſentoit émû, & entraîné à imiter ces Héros de romans, ſa charité trouvoit auſſi, à ce qu'il lui ſembloit, mille occaſions de s'exercer envers les illuſtres infortunés; tous ces livres ne lui paroiſſoient remplis que de prodiges de valeur, & d'actions éclatantes de charité; les Chevaliers errans lui parurent particulierement protegés du

ciel, par les évenemens merveilleux qui se faisoient en leur faveur, il ne trouvoit rien de semblable dans toutes les autres histoires qu'il avoit lûes.

Ce fut sur ce plan chimérique que sa passion commença à se former; la lecture chaque jour fortifioit les dispositions de la nature, il se défit de tous ses autres livres, afin de se donner tout entier à la lecture des livres de Chevalerie. Comme tout le monde ignoroit la passion qu'il avoit pour ces livres, il n'étoit retenu ni par les conseils, ni par les remontrances de ses amis; les fables des romans, devenues pour lui des vérités incontestables, occupoient uniquement son esprit, elles faisoient le sujet de toutes ses refléxions; sa passion enfin fortifiée par le poison d'une lecture dangereuse pour lui, & destituée d'ailleurs du préservatif, prit de si fortes racines dans son cœur qu'il ne fut plus possible de les arracher.

On tenta, mais envain de le guérir, quand le mal fut venu à la connoissance de ses amis; tout ce que l'on put faire par différens moyens qu'on employa, fut de calmer les accès de sa

folie, & de suspendre par-là l'effet des maux qu'on avoit lieu de craindre d'une passion qu'il n'étoit plus possible de retenir : il n'étoit plus tems de lui en faire voir l'illusion. Un homme que la fiévre rend frénetique ne croit pas être malade, les remedes qu'on lui propose ne servent qu'à irriter le mal au lieu de le guérir, il faut au contraire feindre de donner dans sa foiblesse pour gagner quelque chose sur lui par la douceur.

On a vu dans tout le cours de son histoire que ceux qui vouloient le contredire & se moquer de sa Chevalerie errante, passoient dans son esprit pour des fous ou des incrédules, tant il étoit prévenu. Il en est de même de toutes les passions que l'on néglige de réprimer dès qu'on commence à les connoître ; il faut (pour me servir de l'expression d'un homme illustre de notre siecle) prendre une passion naissante dans le nid, où elle vous échape, comme un oiseau d'un vol leger échape aux filets de l'oiseleur.

Je ne m'écarterai pas de mon sujet pour entrer dans le détail de tout ce qui se passa chez Don Quichotte de-

puis son retour de chez le Duc à son dernier voyage. Son tems étoit partagé entre le soin qu'il prenoit de son troupeau, les visites qu'il recevoit & celles qu'il étoit quelquefois obligé de rendre. Sa passion parut long-tems assoupie aux yeux de tous ceux qui l'observoient, quoiqu'en secret dans la solitude, il y pensât souvent; il comtoit les jours & les momens à mesure qu'il approchoit du terme qui lui devoit ouvrir le chemin de la gloire, par la conquête de l'Empire des Maures; plus ce terme approchoit, plus sa passion se réveilloit souvent, lorsqu'il se trouvoit seul dans des lieux reculés; sa rêverie le conduisoit toujours au but de sa passion, par des chemins remplis d'évenemens merveilleux, quelquefois ses yeux troublés par les brouillards de sa cervelle, lui faisoient prendre les arbres de la forêt pour des ennemis, il leur faisoit des menaces à faire trembler; ses yeux brillans de feu & de colere, sembloient donner de la terreur aux choses inanimées, & aux innocentes brebis qu'il gardoit; elles le fuyoient dans ces momens comme elles auroient fuit devant

un loup raviſſant, il faiſoit plus; quelquefois prenant ces animaux pour des eſcadrons de Maures, il fondoit ſur eux, le fer à la main, & en écharpoit autant qu'il en tomboit ſous le tranchant de ſa redoutable épée. La fatigue qu'il ſe donnoit dans ces combats d'ennemis imaginaires, ne laiſſoit pas d'altérer ſa ſanté; foible & abattu il ſe couchoit ſur le champ de bataille, tout gonflé de ſa victoire, & s'endormoit.

Il eut cependant la politique de cacher tous ces accès de folie pendant trois ans, ou du moins on n'en ſçut qu'une partie; mais quand il ſe vit proche du terme que l'Oracle avoit preſcrit, il n'en fut plus le maître. Ce fut pour lors que ceux qui le croyoient preſque guéri s'apperçûrent de leur erreur. Plus une paſſion ſe renferme dans le fond du cœur (dit un Philoſophe) plus les effets en ſont violens, lorſqu'elle ſe produit. Sa bravoure animée par l'eſpérance de l'exercer bien-tôt, le rendoit quelquefois de bonne humeur & quelquefois fâcheux; ces deux contraires qui partoient de la même cauſe, partageoient ſes momens; la nuit

nuit étoit destinée pour les combats, & le jour pour triompher de ses victoires.

Souvent se croyant déja aux mains contre les Maures, il se levoit subitement, & se saisissoit de tout ce qu'il pouvoit trouver dans l'obscurité, il frapoit à droite & à gauche. Dulcinée dans ces momens furieux, n'avoit point d'autre parti à prendre que de se lever sans bruit, & se cacher dans un cabinet dont elle fermoit la porte sur elle ; elle avoit tous les soirs la précaution de cacher son épée, & ne laissoit dans la chambre que les meubles qui pouvoient résister à la violence de ses coups.

Sa douceur ne pouvoit plus rien sur lui, il étoit obsedé de sa passion, il ne se cachoit plus de personne, parce que Dulcinée elle-même avoit consenti à cette mémorable expédition des Maures, quand les trois années prescrites par l'Oracle seroient expirées ; tout ce qu'elle put faire dans ce tems-là, fut de le faire ressouvenir qu'il devoit consulter encore l'Oracle avant que de partir pour l'execution de ce grand dessein. Il fut pour cet

effet avec Dulcinée chez Dona Victoria; la chose avoit été concertée dès la premiere fois, entre Victoria & Dulcinée.

L'Oracle au lieu de lui rendre une réponse favorable à ses desirs & à l'ardeur de sa passion, lui dit d'une voix menaçante, qu'il retournât chez lui vivre en paix, que les Maures étoient sur le point de se convertir à la foi, & de se rendre en même tems Tributaires du Roi, & qu'ainsi il n'étoit pas besoin d'employer la voye des armes, quand les voyes de douceur s'offroient les premieres avec plus davantage.

Notre Héros outré d'un ordre qui renversoit tous ses grands desseins en donnant un frein à sa passion, retourna chez lui comme un furieux; il ne prit pas même congé de Victoria, tant les organes de sa raison étoient dérangés. Toutes ses actions depuis ce tems là étoient des extravagances outrées.

Il arriva chez lui si fâcheux, que tout le monde n'osoit l'approcher, il ne parloit même à sa femme qu'en grondant, ou en homme égaré qui roule dans sa tête quelque chose de

funeſte. Quelques jours après ſon retour, Don Alvarez pere de Belinde, le vint voir; il étoit allé ſe promener, & lorſqu'il revint, il le trouva dans la ſalle avec Dulcinée; quoiqu'il fût devenu ſon ami intime, il le reçut fort froidement, & monta à ſa chambre.

La converſation ce jour-là avoit été fort vive entre Don Alvarez & Dulcinée; l'occaſion de l'abſence de Don Quichotte ſembloit avoir favoriſé le deſſein que cet Amant ſecret conſervoit depuis long-tems dans ſon cœur: on dit qu'il fit une déclaration d'amour à Dulcinée. C'étoit un homme de quarante-cinq ans, bien fait, bel homme, plein d'eſprit, vif dans la converſation; ſon diſcours étoit toujours animé d'un peu de paſſion, Dulcinée ſimpatiſoit fort avec lui, le caractere de leurs eſprits avoit beaucoup de rapport, ils ne ſe quittoient qu'avec peine, quand ils étoient une fois entrés en converſation.

Dulcinée reçut d'abord ſa déclaration d'amour comme une raillerie, elle lui dit en riant: quel démon vous tente aujourd'hui de me parler d'amour?

eſt-ce que vous ne faites que de commencer de m'aimer? Je vous aime, lui répondit-il, depuis le premier moment que j'ai eu le bonheur de vous voir. Hé pourquoi! interrompit-elle, avez-vous tardé ſi long-tems à m'en parler? j'aurois conſulté mon cœur à loiſir là deſſus. C'eſt, reprit-il en riant, qu'une femme eſt une terrible machine à gouverner. Ah! taiſez vous, Monſieur le Machiniſte, lui dit Dulcinée ſur le même ton; dès qu'on me parle de machine l'eſprit me tourne, il faut que je me bouche les oreilles, ou je m'évanouis. Eſt-ce que vous avez été chercher dans la Phiſique, & dans la Mécanique des machines pour vous faire aimer? Quoique Dulcinée répondit en raillant, il eſt conſtant, ſelon le témoignage qu'elle-même en avoit rendu à la Ducheſſe que le Gentilhomme ne lui déplaiſoit pas; ſon cœur auroit eu tout le penchant imaginable à l'aimer, ſi elle n'avoit conſulté que lui: mais le devoir reduiſit toute ſa tendreſſe à de ſimples marques d'amitié & de bienveillance, dont ſon mari ne put s'offenſer.

Don Quichotte qui avoit été vingt

fois témoin de leur converſation enjouée, & qui étoit le premier à convier Don Alvarez de le venir voir, le regarda ce jour-là d'un air refrogné, qui ſembloit préſager quelque chagrin. Il rompit la converſation par une bruſquerie qu'on n'auroit pas pardonné à tout autre qu'à un fou. Don Alvarez ſans lui rien dire remonta à cheval, & s'en fut.

Cet obſtacle joint au plaiſir d'avoir fait connoître ſa paſſion à Dulcinée, ſans qu'elle s'en fut offenſée, lui donna plus de hardieſſe. La maniere dont elle avoit pris la choſe, lui donnoit quelque eſpérance, Don Quichotte pour mari lui parut un objet propre à dégoûter une femme, & à la rendre ſenſible pour un amant. Cette idée fondée ſur de ſimples préjugés ne laiſſa pas de flatter ſa paſſion : il trouvoit un ſecret plaiſir à penſer à Dulcinée, l'abſence ranimoit ſes deſirs : elle devint une beauté divine aux yeux de ſon imagination, & il auroit enfin donné tous ſes ſuffrages en faveur de Dulcinée, au préjudice même de Belinde, ſi on l'avoit conſulté dans ce moment.

Il eut bien de la peine à passer deux jours sans la voir : Il prit le prétexte d'aller sçavoir l'état de la santé de Don Quichotte, & loin d'en être reçû plus favorablement, il le trouva encore plus fâcheux. Il ne laissa pas de trouver un moment pour dire à Dulcinée quelque chose de sa passion pour elle. Don Quichotte prit ce moment là pour sortir. Comme on ne soupçonnoit rien de son dessein, nos deux amans resterent encore quelques momens dans la salle. Don Alvarez voyant rire Dulcinée lorsqu'il lui parloit les larmes aux yeux, lui dit : je sçai bien que je suis un fou de me mettre en tête de vous aimer : Dulcinée l'interrompant, lui répondit, j'ai trop de respect pour vous, pour oser vous démentir : mais puisque vous connoissez que vous êtes un fou, vous devez songer que j'en ai assez d'un à gouverner, & qu'un second comme vous me feroit à moi-même tourner la cervelle ; allez, retournez chez vous, vous prenez mal votre tems pour m'entretenir de vos folies. Don Alvarez obéit ; ce n'est pas que Dulcinée lui parlât d'un ton de voix fâcheux : mais enfin tout en riant,

elle le quitta assez brusquement, & force lui fut de prendre son congé.

Il s'en retournoit chez lui l'esprit rempli de sa maîtresse, lorsqu'étant proche du bois de Siera, il en vit sortir Don Quichotte qui vint fondre sur lui l'épée à la main, comme un furieux, & prenant son cheval par le mords, lui dit : Monsieur l'amoureux, c'est vous faire grace de vous attaquer comme je fais; tout autre que moi se vengeroit de l'insulte que vous me faites de venir chez moi pour corrompre ma femme, d'une façon où il risqueroit moins que je ne fais: allons descendez, & que je vous voye l'épée à la main.

Don Alvarez fut un peu déconcerté à ce compliment; il ne manquoit pas de cœur, mais il se faisoit un scrupule de se battre contre un fou, il craignoit d'en être blâmé. Il falloit pourtant prendre son parti promptement; Don Quichotte le pressoit, & il n'y avoit pas lieu de se fier à lui en l'état où il le voyoit; de fuir, quand il l'auroit pû, il n'y avoit pas d'apparence; il fallut céder à la nécessité, & mettre l'épée à la main. Don Alvarez

ne ſongeoit qu'à parer ou à faire tomber l'épée de la main de ſon adverſaire, il n'y put réuſſir. Don Quichotte avoit le poignet fort & le bras vigoureux, il avoit outre cela ſa bonne épée, qui avoit bien de l'avantage ſur celle de Don Alvarez, il s'en apperçût, & ce fut cette conſidération qui le déſarma : il lui dit qu'il étoit trop honnête homme pour abuſer de l'inégalité de leurs armes ; qu'il l'appelloit au même lieu & à la même heure pour le lendemain, & qu'il prendroit le ſoin d'apporter deux épées d'égale force, dont il lui donneroit le choix.

Don Alvarez fut ravi de ſortir ainſi avec honneur d'une occaſion où il n'y avoit point de gloire à acquerir : il crut qu'il pouvoit ſans tacher ſa réputation, faire avertir ſous main Dulcinée de la choſe, afin qu'elle obſervât ſon mari. Elle eut bien d'autres affaires avec lui : il retourna à ſa maiſon comme un forcené qui ne connoît perſonne, ſon eſprit étoit ſi troublé, qu'on ne put tirer de lui aucune raiſon, il ne ſongea pas même le lendemain au rendez-vous qu'il avoit donné à Don Alvarez, ſes agitations d'eſ-

prit tenoient de la fureur, elles produiſoient des actions violentes, qui avoient toujours quelque rapport à ſa folie; toujours fulminant contre l'Oracle, ou, contre le deſtin qui ſembloit mépriſer ſon courage en le renvoyant confus comme un homme indigne d'une ſi grande entrepriſe, & toujours en action, comme s'il étoit ſur le champ de bataille: il étoit impoſſible d'arrêter la violence de tous ces mouvemens qu'en le liant dans ſon lit.

Cet état qui le gênoit, redoubloit ſa fureur, il s'en prenoit aux Enchanteurs ſes ennemis, il les accuſoit d'avoir corrompu l'Oracle par quelque ſort, & voulant ſe venger ſur eux de tout ſon malheur, il ſe donnoit des ſecouſſes ſi violentes qu'il étoit à craindre qu'il ne ſe rompit les bras, s'il ne pouvoit rompre les ligatures.

Voilà l'état où le déſeſpoir jetta Don Quichotte, bientôt après ſon retour de chez Victoria. La raiſon n'avoit plus ſes mouvemens où on l'écoutoit parler avec tant de plaiſir & d'admiration, tous ſes organes étoient confondus, ce n'étoit plus qu'un cahos où l'on ne reconnoiſſoit pas même Don

Quichotte dans sa folie: s'il sembloit quelquefois plus tranquile, c'étoit l'effet de l'abatement & de la fatigue: ses agitations quand il se reveilloit, ressembloient à un torrent qui tombe de la cîme d'une haute montagne, elles le précipitoient toujours dans des convulsions qui ne différoient gueres des attaques de la mort, il étoit à chaque instant aux prises avec les Maures, & il étoit dangereux de paroître à ses yeux aveuglés dans ces momens: les effets de sa passion n'étoient plus comme auparavant, semblables à une fiévre intermittante qui n'a que ses accès; c'étoit pour lors une fiévre chaude continue, avec des transports furieux.

On lui ordonna le bain, pour abattre ces fumées violentes & le tranquiliser un peu dans ces accès; & pour en venir à l'opération, on fit apporter une cuve dans son antichambre que l'on remplit à demi d'eau froide, tandis qu'on en faisoit chauffer à la cuisine, pour la mettre au degré de chaleur du bain. Le malade cependant paroissoit tranquile; on le laissa seul, crainte de troubler son repos. Cette

tranquilité ne dura gueres, il se leva bien-tôt, & courant tout nud en chemise où le transport l'emportoit, il apperçut, en passant, la cuve, & s'arrêtant tout court, voilà, dit-il, une nacelle que quelque Enchanteur m'envoye pour aller sans doute secourir une Princesse: allons, partons; & sans perdre un moment, il monte sur une chaise & saute dans la cuve. Comme on avoit entendu du bruit d'en bas, on y accourut aussi-tôt.

Sancho qui depuis sa maladie le venoit voir tous les jours, se trouva pour lors chez lui: il monta le premier avec Dulcinée & la gouvernante, & s'étant arrêté à la porte pour écouter, il entendit que Don Quichotte parloit; & voici ce qu'il disoit: allons barque enchantée, partez, volez, traversez les mers, & me portez en diligence où ma présence est desirée: mais, se reprit-il aussi-tôt en se voyant dans l'eau, qu'est ce que je vois? les vagues impétueuses entrent dans cette barque pour la submerger; quelque Enchanteur sans doute ennemi de la Princesse infortunée veut traverser le secours que je vais lui don-

ner, en tâchant de me faire périr : O Merlin ! s'écria-t-il, mon fidelle protecteur, Merlin ! plus puissant que tous les Enchanteurs du monde, venez à mon secours.

Notre Héros se tut à ces mots, & Sancho prenant la parole de la porte, lui cria : allons, courage, notre maître, cela ne sera rien, il n'y a mardi point d'Enchanteur qui tienne, & je répons que la barque arrivera à bon port, Dieu aidant ; car il n'y a point là de roue de moulins à craindre comme l'autrefois ; & pour ces bagues que vous dites, je vas par la mardi bien vous les faire vuider, & laissez-moi faire seulement.

En disant cela il fut tirer la bonde de la cuve, malgré les cris de la gouvernante qui ne put y être assez à tems pour l'empêcher, de sorte que l'eau sortoit avec rapidité de la grosseur du bras, & emplissoit la chambre. C'étoit de l'ouvrage pour elle qui la mit dans une si grande colere, que sautant au collet de Sancho pour lui arracher le bondon, elle le jetta dans l'eau dont toute la chambre étoit déja noyée ; lui pour se venger lui cassoit le nez de la

bonde: & cependant la cuve se vuidoit toujours, & les combattans étoient presque à la nâge à se gourmer & se dire des injures, sans songer au malade qui ne parloit plus. Dulcinée qui étoit encore à la porte, occupée du combat, & retenue par l'eau qui commençoit à passer dans l'autre chambre, sembloit ne plus songer à son mari. Enfin Sancho ayant saisi son adversaire à son avantage, la jetta à son tour sous lui, & tout gonflé de cette victoire; s'écria: ho par la mardi, notre maître, voilà la gouvernante de satan à vau l'eau, avec ces bagues qui vouloient vous engourdir dans les abimes de la mer; prenez courage, & que cet Enchanteur se vienne froter à moi seulement, que je vous le fasse barboter avec elle.

La cuve qui étoit élevée, ne permettoit pas qu'on vît ce qui se passoit dedans. Le long silence de Don Quichotte, donna enfin quelque soupçon à Dulcinée de ce qui pouvoit lui être arrivé; elle courut à lui malgré la difficulté, & le trouva en effet évanoui. La fraîcheur de l'eau l'avoit saisi, & il se seroit noyé sans doute, sans le

ſecours que Sancho lui avoit donné, Elle cria qu'on vînt l'aider, & ſes cris redoublés firent ceſſer le combat. On le tira de la cuve avec bien de la peine, & l'on en eut encore plus à le faire revenir, lorſqu'il fut dans ſon lit; & voilà quel fut l'effet du bain. Un jour que Dulcinée avoit un peu de relâche, (car elle fatiguoit étrangement auprès de ſon mari,) il vint une compagnie de femmes du lieu, pour s'informer de la ſanté de Don Quichotte. Elle les reçut dans la ſalle, parce que ſon mari repoſoit; on parla des effets de ſa paſſion, & l'on fit tomber la converſation ſur d'autres perſonnes, dont les paſſions n'étoient pas moins violentes que la ſienne.

Une de ces perſonnes dit: ſa paſſion à la vérité eſt d'un genre ſingulier, mais elle a cela de commun avec toutes les paſſions qui ont pris de fortes racines, qu'il eſt preſque impoſſible de la dompter. J'ai connu une fille qui paroiſſoit deſtinée par ſon étoile, au mariage. Sa paſſion pour les hommes ſe fit connoître par la pente qu'elle avoit à les chercher, avant qu'elle fût en âge de la ſentir; ſa mere cependant

pour des raisons de famille, la destinoit pour le Couvent. Pour préparer de loin l'esprit & le cœur de cette jeune fille à la vocation qu'on vouloit lui faire embrasser, on la mit en effet dans le Couvent Toute jeune qu'elle étoit elle trouva dans le Couveut même, les moyens de se satisfaire, elle suivoit les ouvriers & autant qu'elle pouvoit, restoit avec eux dans les jardins. Lorsqu'elle fut plus grande, sa passion ingénieuse lui suggera les moyens de se faire un amant, & enfin quand elle vît qu'on commençoit à user de violence pour lui faire prendre le voile, elle sçut en informer son amant, & s'échapa avec lui, & on ne sçait encore aujourd'hui où elle est.

Je connois, dit une autre personne, une femme qui a une si forte passion pour le jeu, qu'on n'ose lui rien laisser en sa disposition : on a été obligé de lui ôter le maniement de la dépense, dans la vûe de vaincre sa passion par l'impuissance de la satisfaire, elle vole les provisions, & les vend; sa femme de chambre est chargée de ses habits, elle les dépouille de dessus elle, les joue & retourne toute nue chez elle;

& quand tous ces moyens lui manquent, elle se joue elle-même, & trouve des hommes qui mettent au jeu pour elle à cette condition, car elle est assez jolie.

Voilà une belle nouvelle que vous nous apprenez-là, interrompit une autre personne, je connois un homme qui est un ivrogne fieffé, qui vend les faveurs de sa femme, pour avoir le moyen de boire. Il auroit fallu, dit Dulcinée, marier ces deux personnes ensemble, ce n'auroit été qu'un menage de gâté.

Toutes ces passions, dit une autre personne de la compagnie, n'ont rien qui puisse les comparer à celle de Don Quichotte; mais en voici une qui pourroit être mise en concurrence, si on avoit pris soin d'en décrire tous les effets. Une jeune fille parut avoir une passion extrême pour les grands voyages par mer; cette passion ne se déclara que quand elle sçut lire; ce fut l'effet de quelque rélation qu'elle avoit lue. On crut d'abord que la cause du mal pourroit servir à la guérir, & qu'à force de lire des rélations, elle perdroit l'envie de voyager; mais au

contraire,

contraire, on remarquoit que son esprit étoit si rempli de tout ce qu'elle lisoit, que ses occupations avoient toûjours quelque rapport avec sa passion ; elle faisoit de petits batteaux de cire avec une propreté admirable, & prenoit un plaisir extrême à les voir floter sur les ondes d'un petit ruisseau ; elle y ajoûtoit quelquefois une voile, & il sembloit que le vent qui faisoit mouvoir ce petit batiment, l'enlevât elle-même, tant cela lui faisoit de plaisir.

Tout cela n'étoit encore que des amusemens d'enfant à quoi on ne faisoit pas beaucoup d'attention. On crut que l'âge dissiperoit cette fantaisie, principalement lorsqu'on parleroit de la marier, on se trompa encore : la passion se fortifioit toûjours à mesure qu'elle lisoit de nouveaux livres de voyages. Leur maison n'étoit qu'à une lieuë de l'embouchure de l'Ebre ; elle avoit été souvent sur les rivages charmans de ce fleuve par promenade, elle l'avoit vû couvert de barques & de petits vaisseaux qui entroient avec la marée : rien ne pouvoit flater plus agréablement ses yeux & son cœur,

que ces vaisseaux ornés de tous leurs pavois, on ne l'arrachoit qu'avec peine d'un lieu où sa passion trouvoit des objets charmans.

Enfin lorsqu'on lui parla du mariage dans la vûë de dissiper les idées chimeriques de sa passion. On la vit au contraire rêveuse & triste ; plus on la pressoit de se déclarer, plus sa rêverie & son chagrin augmentoient : sans cesse occupée des moyens de se satisfaire, elle ne goûtoit aucun plaisir. Le jeune homme qu'on lui proposoit auroit pu reveiller la tendresse assoupie d'une fille moins prevenuë, sa présence au contraire augmentoit sa froideur & son indifférence. Quand on vit enfin qu'on ne gagnoit rien sur elle par la raison, ni par la douceur ; on jugea à propos d'user d'autorité.

Ce fut pour lors que la passion prit de nouvelles forces & lui troubla tout-à-fait l'esprit. Après toutes les remontrances & les caresses qui pouvoient la persuader, on lui dit enfin qu'on ne lui donnoit que huit jours pour prendre un parti entre le mariage & le Couvent. Son Amant pendant ce tems là redoubla ses soins & ses assi-

duités. Elle eut l'adreſſe de ſe contraindre, afin qu'en le flatant de quelque eſpérance, elle pût ſe préparer ſans donner de ſoupçon, à exécuter la plus grande de toutes les extravagances. Une petite fille qui s'étoit attachée à elle, fut la ſeule confidente, mais dans la crainte qu'elle eut encore que l'imprudence de ſa jeuneſſe ne la trahît, elle lui fit croire qu'elle alloit ſe mettre dans un Couvent plûtôt que de ſe marier.

Cette réſolution priſe, elle lui fit emporter ce qu'elle put de ſes hardes, & s'étant ſauvées ſans bruit au milieu de la nuit, en montant par deſſus le mur du jardin, elles furent à la faveur de la lune qui ſe leva bien tôt après, gagner ces charmans rivages de l'Ebre. Elles y arriverent bien fatiguées à la pointe du jour, & ſans s'amuſer un moment, elles entrerent dans une barque à voile, la détacherent & la laiſſerent aller au gré du courant & du vent qui ſe trouva porté du même côté; & comme elles étoient fatiguées, elles ſe coucherent envelopées de leurs hardes, & s'endormirent.

Bien tôt la petite barque pouſſée

par les vents & le courant, se trouva en pleine mer à plus de dix lieuës de la côte; la providence toute seule prit soin de la garantir des Corsaires qui sont toûjours à l'affut des occasions; ce n'étoit pas une grande capture que deux filles, mais elles étoient toutes deux jeunes & assez jolies, & les Corsaires font argent de tout. La barque cependant s'écartoit toûjours, & poussée tantôt par les courans, & tantôt par le vent se trouva hors de la vûë de la terre du côté de l'Isle Majorque. Nos deux Nimphes de Thetis s'éveillerent enfin. La mer pour lors étoit calme & riante, notre heroïne la premiere s'écria : quels charmes ! quelles délices que de voyager sur un si bel élement ! La petite fille innocente, lui demanda où étoit le Couvent où elles alloient; au bout du monde, lui répondit sa maîtresse; nous n'y serons donc pas encore sitôt, reprit la petite fille; mangeons donc, puisque nous avons de quoi.

Les provisions de bouche qu'elles avoient aportées n'étoient pas fort grandes, il y en avoit assez pour un bon repas. La barque cependant alloit

toûjours au gré d'un petit vent frais, en danger à chaque moment d'être prise des Corsaires ou d'échoüer contre quelque écüeil. La mer pouvoit encore devenir furieuse & les engloutir dans les ondes, & la faim bientôt les menaçoit d'une mort encore plus cruelle ; mais la passion de l'une (qui étoit degenerée en véritable folie,) & l'innocence de l'autre, ne leur permirent pas de faire attention sur tous ces dangers. Le vent qui se leva tout à coup, reveilla le premier leur tranquilité. La mer s'émut & la petite barque balotée ça & là au gré des vagues, parut un badinage si nouveau & si joli à ces deux nimphes, qu'elles se prirent à rire, de ce qui auroit dû les faire trembler de frayeur. Ce petit bâtiment qui n'étoit point gouverné, recevoit quelquefois la vague de travers, & il n'en falloit pas davantage pour les engloutir ; mais l'œil de la providence prit soin de le diriger & de le garantir de mille perils qui le menaçoient.

Le vent cependant devenu plus fort & la mer par conséquent plus furieuse, il n'y avoit gueres d'apparence qu'une

si foible barque pût long-tems tenir contre le moindre orage, & le Ciel extrêmement chargé sembloit menacer d'une tempête furieuse. Dans cette affreuse conjoncture, un vaisseau Marchand de Marseille, que le vent contraire avoit obligé de relâcher de ce côté là, appercevant cette petite barque agitée des vagues, & le Capitaine jugeant bien qu'elle avoit besoin d être secouruë, fit carguer les voiles & mettre l'esquif en mer pour l'aller reconnoître. Les gens de l'esquif, étant tout proche & ne voyant personne (parce que ces deux petites filles s'étoient rendormies,) penserent s'en retourner ; ils avoient déja reviré, lorsqu'une vague jetta la petite barque sur leur chaloupe, où ils virent ces deux jeunes filles, tranquilement endormies ; ils les prirent & les porterent au vaisseau qui en étoit tout proche.

Le Capitaine considerant que celle dont je parle, étoit fort jolie & assez proprement mise, fut curieux d'aprendre par quel hazard deux jeunes filles se trouvoient ainsi exposées en pleine mer ; il connut bientôt à la réponse de la fille, qu'il y avoit de l'altération

dans ſon eſprit ; il en fut touché, il l'emmena dans ſa chambre, & la força de boire & de manger ; il interrogea la petite ſervante pour ſçavoir qui étoit ſa maîtreſſe, & enfin jugeant qu'elles avoient beſoin de repos pour remettre leurs eſprits, il les renferma dans une petite chambre, juſqu'à ce qu'il pût en tirer de meilleures raiſons.

Le Vaiſſeau cependant alloit ſa route avec vent arriere ; il étoit chargé pour le Levant, & ſe trouva à plus de deux cens lieuës des côtes d'Eſpagne avant qu'on pût être pleinement éclairci de la naiſſance & du pays des deux nimphes. La jeune fille lui plut infiniment, il la mena avec lui en Levant, réſolu d'en faire ſon épouſe, il regarda ſa paſſion comme un effet de ſon bonheur ; il jugea par cet évenement que le ciel la deſtinoit pour lui. La paſſion de cette fille bientôt ſatisfaite en ſe voyant ſur cet élement, qui faiſoit ſes délices, ſe calma peu à peu, elle conſentit à la propoſition du Capitaine, & l'aſſûra qu'il n'auroit pas de peine à l'obtenir après ſon retour.

Dans le cours du voyage, elle ra-

conta au Capitaine toute ſon hiſtoire la paſſion qu'elle avoit toujours euë pour les voyages, & les folies que cette paſſion lui avoit fait faire, comme il pouvoit en juger par le peril où elle s'étoit expoſée ſans ſon ſecours. L'amoureux Capitaine de plus en plus convaincu par ce recit que cette fille lui étoit deſtinée par un ordre ſecret de la providence, lui jura ſa foi, & n'eut pas de peine à obtenir celle de ſa maîtreſſe. Elle fit avec lui le voyage qui fut heureux, & à ſon retour il la remena chez elle & l'obtint ſans peine. Il y avoit d'aſſez fortes raiſons pour qu'on ne pût la lui refuſer; elle eſt à preſent établie en France, très à ſon aiſe, très ſage & fort aimée de ſon mari.

Il ſemble, dit alors Dulcinée, que la providence veille à la conſervation des perſonnes dont l'eſprit eſt aliené, comme elle veille aux beſoins des moindres animaux, & que ce ſoin eſt au-deſſus de tous les perils. Il faut à preſent, interrompit une autre perſonne, que je vous faſſe rire de la paſſion d'une femme que je connois: l'aſtre qui préſidoit à ſa naiſſance, étoit ſans doute un aſtre dévot; elle parut portée à la dévo-

tion

tion dès sa plus tendre jeunesse, cette passion parut si loüable, que loin de la reprimer, on lui donna pour Gouvernante une devote outrée, qui portoit toutes les pratiques de religion jusqu'à l'excès & l'extravagance. La dévotion pour lors dégenere en vice ou en folie, parce qu'elle n'est plus dirigée par la prudence ni par la charité.

Sa dévotion cependant, toute austere qu'elle parût, lorsqu'elle fut un peu grande, n'étoit pas incompatible avec l'amour ; quoiqu'elle ne fût pas fort jolie, elle goûtoit fort les douceurs flateuses des hommes, que la politique obligeoit de joüer le personnage emprunté d'amant. Les uns éxageroient sa vertu, les autres sa beauté ; son miroir devoit lui dire qu'on se moquoit d'elle ; mais quoique les loüanges des flateurs soient quelquefois de misterieux reproches de nos foiblesses, elle ne s'appercevoit point des siennes, parce qu'elle les prenoit pour des vertus.

Une prude est ordinairement plus jalouse qu'on la cajole sur sa beauté qu'un autre, & sa vertu, même feinte

me nous l'avons déja dit, le venoit voir presque tous les jours, se trouva dans la cour quand ce bruit se fit entendre ; il y courut, assi-tôt, suivi de la gouvernante ; mais celle ci craignant qu'il ne fût lui dire quelque chose mal à propos, le retenoit par la basque de son pourpoint, en lui disant, où va-t'il cet animal, qu'il court si fort ? il ira dire comme l'autrefois, quelque folie de ces enchanteux & de ces chevaleries à notre maître, qui le rendra encore plus malade qu'il ne l'est. Vous avez par la mardi raison, lui répondit Sancho, vous avez raison, Madame la Gouvernante de satan, j'irois tout d'abord lui dire quelque sotise : c'est pourquoi vous qui êtes sage, il est juste que vous entriez la premiere ; taisez-vous animal, lui repliqua la gouvernante, & prenez garde seulement que je ne vous applique une mornifle de ma main. Je t'en pourrois bien appliquer une de mon pied sur les fesses, lui repartit Sancho, si tu m'échauffois un petit la graisse. Par la gerny, s'écria la gouvernante, en le prenant aux crins, je ne sçai ce qu'il me tient que je ne te casse le nez. O ça sans

nous fâcher, lui répondit Sancho, en ouvrant la porte de la chambre, entrez donc, Madame la gouvernante, & que nous voyons un petit de votre ſageſſe, en diſant cela, il la pouſſa dedans, & ayant refermé la porte ſe tint dehors, & regardoit au travers de la ſerrure.

Don Quichotte étoit debout armé d'un pelle à feu qu'il croyoit être apparemment ſa bonne épée, & le caſque en tête chamailloit à droit & à gauche, comme s'il eût été aux mains contre une armée de Maures ; ſon eſprit & ſes yeux étoient pour lors ſi troublés, que les choſes inanimées lui paroiſſoient des ennemis en action pour ſe défendre. La Gouvernante a plus forte raiſon lui parut d'abord un General d'armée, qui venoit le défier en combat ſingulier ; il ſe jetta ſur elle de fureur en lui criant, approche, Mahomet, approche, il y a long-tems que je déſire de te voir l'épée à la main : tu es un ennemi digne de mon courage. La gouvernante cependant faiſoit tous ſes efforts, en criant & diſant ce qu'elle étoit, pour lui faire entendre raiſon, mais tout cela inutilement ; il

la jetta ſur le carreau, & la prenant à la gorge ſe diſpoſoit à l'étrangler, & ce fut encore un grand bonheur pour elle qu'il ne ſe ſervît pas de ſa pelle, dont il l'auroit aſſommée du premier coup.

Tout le monde qui étoit à la porte avoit beau lui crier de s'arrêter, & de ne pas ſacrifier à ſa colere ſa bonne gouvernante, tout cela ne ſervoit qu'à l'animer, prévenu que ces cris étoient des artifices dont on uſoit pour le retenir. La gouvernante de ſon côté étoit aſſez occupée à ſe défendre & à crier au ſecours. Ho! je l'empêcherai bien ce ſecours, lui diſoit Don Quichotte, fuſſent des diables ou des Enchanteurs, & je vous apprendrai Veillaque que vous êtes, & à toute la race des Maures à vous joüer à Don Quichotte de la Manche.

Dulcinée cependant & toutes les femmes qui étoient avec elle, preſſoient Sancho d'entrer pour la ſecourir, & Sancho d'un grand ſang froid, leur répondit : hé oui, ma foi, c'eſt tout juſte là que je vas, vous n'avez qu'à vous y attendre, elle a voulu y aller, qu'elle ſe tire d'affaire, ſi elle peut ; & voilà qui va être expedié dans

un moment du train que s'y prend notre maître, & vous verrez que tout aussi tôt il sera guéri, car il faut bien que sa colere se décharge sur quelqu'un, & il vaut mieux que ce soit sur cette vieille doigne que sur moi, qui ai une femme & des enfans à nourir, & s'approchant du trou de la serrure, il lui crioit : recommande ton ame à Dieu, gouvernante de satan ; recommande lui la tienne, répondit-elle d'une voix enroüée, si j'échape ; car je t'étranglerai où je ne pourrai.

La gouvernante qui étoit vigoureuse & animée par la crainte de la mort avoit toûjours resisté, & tenant ses mains sur sa gorge empêchoit que Don Quichotte ne l'étranglât. Cependant elle lui crioit, mon cher maître, je ne suis point Maure : ne voyez-vous pas que je suis votre gouvernante ? Fourbe que vous êtes, lui dit Don Quichotte, que veulent donc dire ce turban & cette veste, si tu n'est pas Mahometan ? Non, reprenoit-elle, mon cher maître, je n'ai point ce curredent ni ces vestes que vous dites, ce sont mes coëffures & mes juppes : je suis votre gouvernante qui ai toûjours eu

tant de ſoin de vous, & vous voulez m'étrangler. Pour que je te croye, lui repartit Don Quichotte, il faut que tu me faſſe voir ſi tu es circoncis ou non. La gouvernante effrayée, lui dit je ne ſçai ce que vous voulez dire, notre maître, mais voyez-vous même tout ce que vous voudrez, & pour Dieu laiſſez moi aller. Don Quichotte prévenu que c'étoit un Maure, ſe mit en devoir de ſe convaincre par lui-même de la verité : Hé ! notre Dame, s'écria la gouvernante en le repouſſant, qu'eſt-ce que vous voulez faire, notre maître ? mais Don Quichotte lui donnant un coup de poing par le nez, la fit retomber & ſe ſatisfit.

Il faut croire que notre Heros pleinement convaincu de ſon erreur, reconnut enfin la gouvernante, car la relevant il lui dit : qu'eſt-ce que vous venez faire ici, lorſque j'étois aux mains avec mes ennemis : Vous avez favoriſé ſans doute leur fuite, puiſqu'ils ſont tous diſparus. En achevant de parler, la fureur du tranſport étant calmée, ſes forces l'abandonnerent, il tomba tout de ſon long à terre,

comme s'il eût été mort.

La gouvernante étant échapée ainsi de ce peril, tomba évanouie, soit du mal que Don Quichotte lui avoit fait où de saisissement ; tout le monde entra en ce moment ; les uns coururent à Don Quichotte, pour le porter dans son lit, & les autres furent à la gouvernante qu'on croyoit expirée ou prête d'expirer.

On la fit cependant revenir, & Sancho la regardant, lui dit : Ho ! je sçavois bien, Madame la gouvernante, que vous alliez faire de belles choses ; c'est bien dommage que vous lui ayez montré si tôt que vous n'étiez pas Mahometan, car il vous auroit dépêché vitement, & cela auroit mardi valu quasi autant que la défaite de tous les Maures. Les sotises de Sancho eurent autant d'effet que toutes les liqueurs dont on s'étoit servi pour la faire revenir, elle se leva brusquement & fut le saisir au collet, & le regaler d'une douzaine de coups de poings par le nez, accompagnés d'injures, & sortit en le menaçant de le faire passer encore par ses mains.

Cependant Don Quichotte recou-

ché, tomba dans un assoupissement extrême. On crut que cela procedoit de la fatigue qu'il s'étoit donnée dans le furieux combat qu'il venoit d'avoir contre les Maures ; on le laissa en cet état pour appaiser ses sens émûs, & il y resta deux heures fort tranquilement ; après quoi se levant tout à coup sur son séant, quoique les yeux fermés, il poussa un gros soupir, & s'écriant presque en même-tems : ah, graces au Ciel : dit-il, me voilà enfin où la gloire m'appelle depuis si longtems ; l'Oracle m'est devenu favorable, tout paroît conspirer à un heureux succès, il ne me paroît pas ici qu'on soit prévenu de mon arrivée, tout est tranquile, & je vais sans doute surprendre ces redoutables ennemis, lorsqu'ils ne songent qu'à leurs plaisirs, & qu'ils ne s'attendent à rien moins qu'à une irruption. Quelle va-t'être désormais ta gloire, ô Don Quichotte ! de combien surpassera-t'elle celle des plus illustres Chevaliers de l'antiquité ! où est à present l'Historien fidele des mes exploits ? qu'il me suive pas à pas, afin qu'il puisse apprendre à nos neveux, qu'un seul Chevalier Er-

rant à défait & mis en déroute l'armée formidable des Maures, & par sa victoire a mis fin à leur empire tirannique.

Ah Ciel! se reprit-il après un moment de silence, c'est à present plus que jamais que je dois implorer votre assistance; & vous, incomparable Dulcinée, toûjours souveraine de mon cœur, secondez de vos vœux la valeur du Chevalier votre Esclave, afin que toute la gloire de cette mémorable expédition se rapporte à vous, autant ou plus qu'à lui-même.

O Sancho! ami Sancho, s'écria-t'il, en levant les mains vers le Ciel, que de richesses, que de dépoüilles tu vas gagner en cette journée: que d'Ecuyers de Chevaliers Errans voudroient en ce moment être à ta place! le Chevalier se tut & se recoucha en achevant ces mots, & Sancho lui répondant, lui dit: hé par ma foi, notre maître, ma place pour le present n'est pas mauvaise, s'il n'y a rien à gagner, il n'y a rien à perdre: j'y suis plus à mon aise, que je n'étois dans la couverture où l'on me bernoit; mais pour ces dépoüilles que vous dites, je

n'ai pas besoin d'aller querir mes sacs pour les serrer, tout cela est allé à vau l'eau, à moins qu'il ne vous prenne envie de vous guérir. Qu'est-ce que tu dis là, Sancho, lui dit Don Quichotte, les yeux toûjours fermés ? est-ce que tu ne vois pas ces ennemis que je vas combattre ? ces Villes que je vais prendre d'assaut ? Hé oui, notre maître, reprit Sancho, vous y êtes tout juste, il n'y a plus qu'à soufler & remuer les doigts comme à joüer de la flûte, si vous pouviez bien plûtôt combattre cette camarde qui fauche à tort & à travers, & qui a vaincu tous les Chevaliers Errans vos précurseurs, cela vaudroit bien mieux que de conquerir ces Royaumes ; car il n'y a point de bien ni de gloire en ce monde qui vaille la vie ; mais je gagerois que vous ne voudriez pas seulement vous battre contre cette camarde, parce que c'est une femelle. Va va, ami Sancho, lui repondit Don Quichotte, quoi que toûjours rêvant ou troublé du transport, crois moi, je vainquerai cette impitoyable camarde que tu dis, en vainquant tous ces infideles, puisque ma mémoire vivra éternellement parmi

les hommes ; allons, suis-moi seulement, il n'est pas tems de s'amuser en de vains raisonnemens.

Dans ce moment le Cheval de Don Quichotte se prit à hannir ; il s'imagina qu'il étoit dessus, & que ce hannissement étoit le signal du combat : & toi, dit-il, comme s'il lui eût parlé, & toi, ô Roussinante, digne coursier, digne pallefroi & plus digne d'étriers que ne le furent jamais Pegase & Bucephale, la mémoire de ton nom & de tes exploits restera à jamais à la posterité ; lorsque tu te seras encore signalé dans cette fameuse journée, qui sera désormais marquée en lettres rouges sur tous les Calendriers qui s'imprimeront d'ici au jugement dernier : allez, partez, il me semble que je vois déja paroître quelques escadrons d'ennemis qui viennent sans doute me reconnoître. En achevant de parler, il se donna une secousse, comme s'il eût piqué son cheval des deux éperons à la fois, & il tomba de foiblesse dans son lit sans ouvrir les yeux ; mais il se releva presque aussi-tôt, & criant à Sancho ; Sancho ! acours vîte à moi, mon cheval vient de s'embour-

ber, pour l'avoir pouſſé trop bruſquement ; & vraiment oui, lui répondit Sancho, en verſant quelques larmes, le voilà juſqu'aux ſangles dans ce maudit bourbier, où la camarde nous fait tous tomber. Que ne preniez-vous un petit détour ? ah Sancho, s'écria Don Quichotte, quand le zele nous emporte, nous ne conſiderons pas le peril qui eſt à nos pieds, nous ne portons nos regards que ſur l'ennemi que nous avons à combattre, & ſur les objets que la gloire nous montre. Voilà qui eſt bien, reprit Sancho, mais avec ce beau raiſonnement, je crains fort que vous ne vous tiriez pas aiſément de ce bourbier ; quelque maudit Enchanteur, repartit Don Quichotte, m'a joüé là de ſon reſte, il faut ſans doute que cette expédition ſoit reſervée à un autre plus heureux que moi. En parlant de la ſorte, on vit ſes yeux s'ouvrir & ſe refermer preſque auſſi-tôt pour la derniere fois ; une ſueur froide le prit, & ſe laiſſant tomber ſur ſon lit, il ne parla plus. La gouvernante étant rentrée dans ce moment, Sancho qui la craignoit profita de l'occurrence pour ſortir, mais Dulcinée le

fit bien tôt remonter pour l'envoyer chercher maître Nicolas le Barbier, pour tâcher de ſecourir le moribond. Sancho le conſiderant dit à Dulcinée, il n'eſt pas beſoin de cela, Madame, je ſçai un remede qui vaut mieux que toute la boutique de maître Nicolas ; faites donc vitement ce remede, lui dit une des perſonnes de la compagnie ; je vas le faire, reprit-il, c'eſt un remede qu'il y a longtems, qui eſt dans la famille des Panſas ; car j'ai oüi dire à ma grande mere qui eſt défunte, il y a plus de trente ans, que ſon ayeule l'avoit appris d'un Medecin Arabe qui étoit fort habile homme, & je ne ſçaurois vous dire combien les malades qui ſont à l'agonie s'en trouvent bien. Ami Sancho, interrompit Dulcinée, ce n'eſt pas ici le moment de nous raconter une longue hiſtoire, il s'agit de faire promptement ce remede, ſi cela ſe peut, & ſi vous le croyez bon ; ſi je le croi bon, dites-vous, reprit Sancho ? je vous en repons, & ſi les morts à qui on la donné, pouvoient revenir de l'autre monde, ils vous en diroient des nouvelles. Au fait donc, ami Sancho, lui dit une autre perſonne de la

compagnie, au fait, voilà votre maître à l'agonie.

Sancho poussé par toutes les personnes qui étoient dans la chambre, sortit enfin & dit, qu'il alloit chercher ce qu'il falloit pour faire le remede. Cependant chacun s'intéressoit de son mieux pour soulager le malade, & Dulcinée qui se donnoit plus de mouvement que personne, alloit de moment en moment à la fenêtre voir si Sancho ne revenoit point, & le voyant dans le jardin debout, la tête & les mains appuyés sur le manche d'une bêche, les yeux fixés en terre & sans mouvement, elle l'appella deux ou trois fois ; mais le tranquile Sancho au lieu de lui répondre, lui fit signe de se taire & ne branla pas de sa place : Au bout de quelques momens l'impatience prenant à Dulcinée, elle lui cria cinq ou six fois de revenir, & Sancho de dépit jetta sa bêche à terre & rentra dans la maison : il me falloit, lui dit-il, une taupe pour faire mon remede, & vous me l'avez fait manquer : il vous est, par la mardi, avis qu'on les attrape comme une mouche à la volée, j'en aurois une de l'heure que

je parle, si vous ne m'aviez pas interrompu, mais il faut le tems pour tout, & on ne peut faire qu'en faisant, & toûjours avance qui fait un pas, & après celui là un autre, & puis encore un autre, & on arrive enfin au but.

Tandis que Sancho faisoit ce préambule si hors de saison, en parlant de la cour, les convulsions redoubloient au moribond, & bien tôt le râle de la mort le prit. Sancho étant monté dans la chambre, une des personnes qui étoient là lui dit; quoi vous croyez, notre ami, que votre remede feroit revenir votre maître en l'état où il est? Je ne dis pas cela, répondit-il, ce remede ne sert que pour que le malade souffre moins dans l'agonie. Chien d'animal, lui cria la gouvernante en lui montrant les dents, est ce pour te moquer de Dieu & des gens, que tu nous viens parler de ton beau remede? par la gerni si tu me fais mettre sur ta friperie, je t'envoyerai chercher ton remede en l'autre monde. Hé patience, tu ne perds rien pour attendre.

Toutes les autres personnes applau-
dissoient

diſſoient à ce que la gouvernante diſoit, & il ſembloit qu'on lui voulût imputer la mort de ſon maître, comme ſi l'on eût négligé de le ſecourir, tandis qu'on ſe flatoit de l'effet de ſon remede; Sancho étourdi des reproches qu'on lui faiſoit, & craignant peut-être quelque mauvaiſe ſcene pour lui, leur dit bruſquement: Hé! par la mort diable, je n'y penſois pas: Que ne lui faites vous prendre du beaume de Fier-à-bras, dont il a fait de ſi belles cures, & quand il ſeroit mort tout-à fait, ce beaume ne pourroit-il pas le faire revenir, comme il fit revenir un homme dans les rues de Madrid, que le courrier du Roi avoit aſſommé d'un coup de fouet?

Comme dans ces ſortes de conjonctures on joue de ſon reſte, quelque peu de foi qu'on eût dans la vertu de ce beaume, qui étoit une compoſition forgée dans la cervelle de Don Quichotte, on lui dit de le chercher, & il fut aſſez heureux pour le trouver dans ſon cabinet, & s'écriant de joie, il revint au lit du moribond, lui ouvrit la bouche avec bien de la peine, & lui verſa du beaume dedans, tant

qu'il regorgeoit de tous côtés: vous allez bien-tôt voir, disoit-il, l'effet de ce beaume merveilleux, & je sçai bien par moi-même ce qu'il vaut.

Tout le monde attendoit avec impatience le moment de l'opération, & l'opération fût que bien-tôt après Don Quichotte le rendit tout, en rendant l'esprit. Ainsi finit la vie de l'incomparable Chevalier de la Manche. Il fut regretté de tout le monde à cause de sa bonté naturelle, & de sa charité; il avoit une grande intégrité dans ses mœurs & jusqu'à sa folie, elle étoit un effet de sa piété. Comme la chambre étoit pleine de monde qui se lamentoit sur le cadavre du Chevalier nouvellement expiré, on vit entrer le Juge du lieu avec tout son cortege; car les morts ne sont pas dispensés des formalités, & après avoir payé le tribut à la nature, il faut encore le payer à la Justice. Quoiqu'on eût bien voulu pour lors être débarrassé de cette incomode visite, il fallut pourtant la recevoir, & qu'on apposât le scellé, afin que pendant le tumulte des funérailles, il ne fut rien diverti de la succession.

Huit jours après le Juge revint en faire l'ouverture & procéder à l'inventaire. On entra premierement dans un petit cabinet où d'ordinaire notre Héros se retiroit pour s'entretenir de ses exploits, lorsque le tems ne le lui permettoit pas de chercher les lieux solitaires & reculés pour rêver à sa maîtresse & à ses infortunes amoureuses ; c'étoit aussi le lieu où il serroit ses livres & ses papiers, depuis que le Curé avoit fait démolir le lieu de son ancienne Bibliotheque. La premiere chose qui s'offrit aux yeux du Juge fut un papier plié & cacheté, sur un bureau, lequel ayant été ouvert, se trouva être le Testament du Défunt ; on en fit sur le champ la lecture en présence de Dulcinée & des autres personnes intéressées, ainsi qu'on le verra ci-après.



TESTAMENT OLOGRAPHE de l'illustre & incomparable Chevalier Don Quichotte de la Manche, contenant ses dernieres volontés, qu'il desire être executé ponctuellemement, selon sa forme & teneur.

RIEN n'étant plus incertain que le jour & l'heure de la mort, j'ai voulu disposer des choses que je desire être executées après mon decès, & je prie mon épouse, en considération de mon amour & des peines d'esprit & de corps que j'ai endurées pour elle, d'apporter tous ses soins à l'execution de mes dernieres volontés.

1°. Je ne veux point qu'on fasse de dépenses excessives pour mes funérailles, mais seulement qu'on porte mes armes en triomphe devant mon cerceuil, pour rappeller aux yeux & à la mémoire des assistans le souvenir de mes exploits, & je veux encore que pour en laisser la mémoire à la postérité, on grave sur ma tombe mes grandes expéditions, & particulierement celle du désanchantement de

l'incomparable Dulcinée, aujourd'hui mon épouse. Ho! par la mardi, interrompit Sancho, n'en déplaise à la mémoire de notre maître: il en voudroit donner-là d'une bonne à garder à la prospérité: Hé ventre-bleu, Dieu me le pardonne, si je me fâche, n'est-ce pas aux dépens de ma peau que Madame Dulcinée a été désanchantée? & qu'est-ce que mon Maître (ne lui en déplaise, s'il m'entend) y a mis du sien? Ami Sancho, lui dit le Juge, apprenez de moi, que dès que nous sommes domestiques d'un Maître, tout ce que nous faisons par son ordre, est sensé son ouvrage, & que toute la gloire s'en rapporte à lui. Il faudroit donc du moins, reprit Sancho, graver sur cette bombe que c'est moi que Merlin avoit choisi pour mettre fin à ce désenchantement de Dulcinée, & que c'est à mes dépens que cette grande avanture a été consommée par l'ordre de mon maître. Hé bien ami Sancho, repartit le Juge, on pourra, pour vous satisfaire, ajoûter ce que vous demandez, mais pour le présent, laissez nous continuer notre lecture.

Item. Je donne & legue au Cheva-

lier des Miroirs & à Don Henriquez, ces armes plus estimables que ne le furent autrefois celles d'Achille, ces armes, dis-je, à l'épreuve de la force des Géans & des Andriaques, pour s'en servir principalement à la fameuse expédition de la conquête des Maures & de la Barbarie.

Item. Je donne & legue tout le fruit de cette conquête aux mêmes Chevaliers, & comme je prétens qu'ils partagent la gloire de cette fameuse expédition, que le Ciel n'a pas permis que je misse à fin, il est juste aussi qu'ils partagent le fruit de leur bravoure & de leur zele pour leur patrie, à la reserve des dépouilles que je legue à Sancho Pansa, ci-devant mon Ecuyer. Ah! s'écria Sancho de joie, j'étois bien étonné si je n'avois rien dans cette execution: à condition, continua le Juge, qu'il suivra lesdits Chevaliers & les servira dans cette entreprise en la même qualité. Ho! qu'à cela ne tienne, repartit Sancho, il faudra bien que j'y aille, aussi-bien que mon âne, & il y a long tems qu'il me promettoit ces dépouilles, s'il lui avoit été possible d'aller lui-même faire cette

grande conquête, & il me souvient qu'il me disoit, qu'il falloit qu'il y eût quelque consternation qui s'opposât à ce grand dessein.

Item. Comme il m'a paru, continua le Juge, sans écouter Sancho, que ma niéce n'avoit pas dessein de se marier, & que même elle ne me paroissoit pas d'une compléxion propre à songer à un engagement : Je prie...... qu'est-ce que vous dites-là, Monsieur le Bailli ? interrompit la niéce, en se levant de colere sur la pointe de ses pieds, parce qu'elle étoit petite ? Hé, qui a dit à mon oncle (que devant Dieu soit son ame) que je n'étois pas propre au mariage ? est-ce que je n'ai pas comme un autre tout ce qu'il faut pour être mariée ? pardi mon oncle ne l'entend pas mal, pas mal il ne l'entend ; & moi je vous dis que je suis propre à songer au mariage, & que je veux être mariée ; & qu'est-ce que ce Testament chante encore après cela ? Je prie mon épouse, continua le Juge, de la garder auprès d'elle sur le même pied qu'elle étoit avec moi, & en cas que ma dite niéce ne s'accorde pas avec mon épouse, & qu'elle veuille la quitter, je lui

donne & legue la ſomme de trois cens livres de penſion viagere, hipothéquée ſur tous mes biens, laquelle ſomme lui ſera payée par quartier & d'avance: Ho! paſſe pour cela, s'écria la petite niéce, & je me marierai donc, ſi je veux. Hé, pourquoi non, lui dit Sancho? il n'y a ſi mal tournée, dit-on, qui ne trouve chauſſure à ſon pied. Hé Mathurin Corcada qui eſt boſſu & preſque éreinté, a bien trouvé à ſe marier! Voyez cet animal, lui répondit-elle en colere! la belle comparaiſon! eſt-ce que je ſuis perclue de mes membres? non pas de la langue, reprit Sancho. Vilain marſouin, lui repartit-elle, ſi j'étois près de toi...... Treve à cette querelle, interrompit le Juge, & nous laiſſez pourſuivre notre lecture.

Item. Je donne & legue à Jacqueline, ma gouvernante, trois cens livres de récompenſe, une fois payées, outre tout ce qui pourra lui être dû pour lors de ſes gages, & en cas qu'elle veuille reſter avec mon épouſe; j'ordonne qu'on lui augmente ſes appointemens de dix livres par an, tant qu'elle ſera à ſon ſervice.

Item. Je legue à Sancho Panſa, ci-

devant

devant mon Écuyer la somme de dix livres de rente par chacun an, sa vie durant, pour prier Dieu pour moi, le jour de mon decès, outre l'argent qu'il doit avoir de reste de la dépense de mes voyages que je lui donne. Ho par la mardi, interrompit Sancho, cette domination ne me fera pas grande bosse au ventre, & j'aimerois autant mon écuelle vuide que rien dedans, & qui compte sans son hôte compte deux fois, & il ne faut point de pochette ponr serrer ce legs là, & cela n'en graissera pas beaucoup ma soupe. Hé par la gernie, je voudrois bien que nous eussions compté ensemble avant qu'il lui eut pris la fantaisie de se laisser mourir, & nous aurions vû qui auroit été le débiteur; il falloit que mon Maître rêvât quand il a écrit cet article. Puisqu'il vous le donne, lui dit le Bailly, que sert-il de vous fâcher? Hé par la gernie, reprit brusquement Sancho, c'est ce qui me fâche qu'il dise qu'il me donne, quand il ne me donne rien, & qu'il ne me reste pas un maravédis de toute sa dépense.

Item. Je donne & legue aux pauvres de la Paroisse, la somme de cent

livres, qui leur seront délivrés le jour de mon enterrement, par Monsieur le Curé, & distribués selon sa prudence.

La lecture du Testament étant finie, on se disposa à en executer les articles autant qu'il étoit possible ; & sa tombe fut honorée de ces quatre Epitaphes.

EPITAPHE DU CURE'.

Ci gît, qui parut fou, ou que l'on crut peut sage,
Quoiqu'il fut sage & non pas fou,
S'il a sçû sans maille ni sou
Gagner le céleste héritage,
Et se ranger pour son partage,
Dans la sequelle des Elûs
Dont les sages du siécle un jour seront exclus.

EPITAPHE DU BACHELIER.

Ci repose qui de sa vie
Ne reposa qu'avec chagrin :
Et qui seroit encore en vie
S'il avoit pû donner un frein
A sa folle Chevalerie,

Et renoncer au grand dessein
De conquerir la Barbarie.

EPITAPHE DE DON PHELIPPE.

Tous les hommes sont fous : Heraclite le dit.
J'ai ma folie, & vous la vôtre
Ci gît qui fut fou comme un autre ;
Comme un autre, Nature à le faire s'y prit :
Peut-on censurer son Ouvrage ?
A faire un fou, tout comme un sage,
On y trouve le même goût
Nature fit pour lui ce qu'elle a fait pour nous.

EPITAPHE DE DON ALVAREZ.

Ci gît un Cevalier Errant
S'il en fut jamais dans la vie ;
Ci gît un chimérique Amant,
Dont l'objet ne fit point d'envie ;
Ci gît un fou en ce siécle passant,
Ci gît un sage en l'autre vie.

Don Alvarez dont nous avons déja parlé fut un des conviez à l'enterre-

ment de notre Heros, il resta quelques jours avec Dulcinée, pour la consoler & la garantir de la peur, qui est assez naturelle dans ces sortes d'occasions. Quoique cette conjoncture semblât favoriser son amour, il eut assez de retenuë & de respect pour garder le silence sur ce sujet, pendant plus d'un mois qu'il vint tous les jours la voir, afin de la soulager dans les affaires qui suivent presque toujours la mort d'un mari; enfin, au bout de ce terme, qui parut long à son amour, la trouvant d'assez bonne humeur, il se hazarda de lui parler ainsi.

Je craindrois, Madame, lui dit-il, qu'en gardant plus long-tems le silence, vous crussiez que j'eusse changé de sentiment pour vous, lorsqu'il semble que le destin s'interesse à nous rendre heureux, si j'ai pû mériter quelque part en votre affection. Une femme chargée de famille, & du soin d'un bien assez considérable, a besoin d'un aide; quel obstacle pourroit s'opposer à notre bonheur, si vous êtes tant soit peu sensible à mes vœux? puis-je esperer de vous une réponse sincere?

Je vous estime trop, lui répondit

Dulcinée, pour user envers vous de dissimulation, quand j'en serois capable : Je trahirois mon cœur si je disois que je ne sens rien pour vous, il me semble que nos esprits sympatisent assez, & s'il m'est permis de tirer quelque conséquence de vos empressemens, & de la pente que j'ai à les souffrir, il semble que nos cœurs chercheroient à s'unir : mais raisonnons un peu sur la possibilité de la chose. Ah ! Madame, interrompit Don Alvarez, dès que vous me parlez de raisonner, je conclus que vous n'aimez pas. De vous dire, reprit-elle, que je sois obsedée de cette passion, ce seroit peut-être porter l'exageration trop loin, cela ne convient qu'à de jeunes cervelles sans experience qui se livrent aux premiers mouvemens dont ils sont surpris ; des gens comme nous ; qui ont fait leur noviciat dans le mariage, doivent avoir la raison pour guide.

Hé bien, Madame, repartit Don Alvarez d'un ton de voix assez triste, raisonnons donc, puisque vous le voulez ; pour moi toute ma raison se reduit en connoissant que je vous aime, à tâcher de me rendre heureux. C'est

aussi, repartit Dulcinée, sur la possibilité de ce bonheur qu'il s'agit de raisonner.

Vous avez donné votre Terre à Belinde en la mariant, & vous ne vous en êtes reservé que l'usufruit votre vie durant; pouvez-vous seulement m'assurer un doüaire ? de mon côté j'ai deux enfans à qui tout le bien appartient, car je n'ai rien apporté en mariage ; je puis sans miracle en avoir encore si la fantaisie me prend de me remarier ; que leur laisserons-nous ? Il est vrai que mes enfans venant à mourir, tout le bien m'est substitué par mon contrat de mariage ; mais c'est là ce qu'on appelle un écoute s'il pleut. Nous pouvons vivre, je l'avouë, votre revenu étant joint au mien, ce n'est que les enfans qui peuvent venir qui causent mes reflexions.

En vérité, Madame, répondit Don Alvarez, il me semble que c'est porter ses soins trop loin, & se tourmenter pour des phantômes ; car ne sont-ce pas des vrais phantômes, que des enfans qui ne sont encore qu'en imagination, & qui ne verront peut-être jamais le jour ? croyez-moi, Madame,

la Providence eſt au-deſſus de tous nos ſoins ; le Ciel nous inſpirera en ce cas-là de moyens de les pourvoir ; profitons toûjours d'un bien qui s'offre ; je vous aime avec toute la paſſion imaginable, & je puis vous aſſurer que je n'ai jamais ſenti dans ma jeuneſſe de mouvemens plus vifs & plus ardens que ceux que j'ai pour vous ; vous convenez de bonne foi que je ne vous ſuis pas indifferent, commençons par raiſonner ſur notre propre bonheur, avant que de nous rompre la tête de celui des enfans qui ſont encore à naître.

Vous me perſuaderiez quaſi de vous croire, lui répondit Dulcinée, & ſi je vais m'amuſer à conſulter mon cœur, je ſens qu'il ſe déclarera pour vous : allez-vous-en chez vous, & ne me parlez plus de cela. Que je m'en aille, Madame, reprit Don Alvarez, hé ne ſentez-vous pas que déja mon cœur eſt enchaîné au vôtre, & qu'il ne m'eſt plus poſſible de vous quitter ? Helas ! repartit Dulcinée, qui eſt-ce qui ſe mêle ici d'enchaîner les cœurs ? je trouve cette entrepriſe bien hardie à l'amour. De quoi ſe mêle-t-il ? Don Alvarez la

voyant de bonne humeur, lui répondit par un couplet de chanson :

C'est sur les cœurs que regne son
Empire,
Il a droit de leur imposer,
Car sans l'amour rien ne respire :
Pourquoi lui faire un crime,
Et vouloir l'accuser,
Quand il conspire
A les éterniser ?

N'est-ce pas en effet, Madame, continua-t-il, n'est-ce pas éterniser les cœurs, que d'éterniser la mémoire des amans heureux ? Il faudroit donc, lui repondit Dulcinée en riant, pour rendre notre mémoire immortelle, faire seulement l'amour un an entier, & que dans cet intervale il y eût, entre ces momens heureux où la tendresse s'explique par des regards vifs, des larmes & des soupirs, quelque petit refroidissement, de l'infidelité d'une part, de l'indifference ou de la jalousie de l'autre ; de petites querelles suivies du racommodement, du caprice, des contre-tems, des momens fâcheux, de nouvelles protestations d'une

d'une fidelité inviolable, & puis ensuite de tout cela, en venir au mariage.

Ho ! par ma foi, Madame, lui dit brusquement Don Alvarez, commençons, s'il vous plaît, ce préambule par la fin, & nous nous ferons après à loisir toutes ces chicanes, quand nous n'aurons rien de meilleur à faire ; on ne sçait qui meurt ni qui vit, & un an est un terme bien long quand on aime. Dulcinée cependant baissa les yeux & le tête appuyée sur ses mains, garda le silence un quart-d'heure. Don Alvarez attendoit une reponse qui devoit terminer son sort ; l'impatience le prit enfin, il lui dit : vous êtes apparemment aux opinions, Madame ! Dulcinée ne répondit encore rien, mais quelques momens après se levant tout à coup, il est vrai, lui dit-elle, j'étois aux opinions, & je croi qu'enfin vous avez gagné votre cause. Don Alvarez surpris & penetré d'une reponse si favorable fut se jetter à ses pieds ; il lui prit les mains, & ne pouvant trouver de termes pour exprimer sa joye & sa reconnoissance, il les baisa & les arrosa de ses larmes. Me voilà donc en-

fin vaincuë, lui dit-elle, je consens à tout ce que vous voulez, pourvû que cela se fasse sans éclat, afin de garder du moins quelque bienséance, en considération de la mémoire de mon poux.

Fin du cinquième Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus au cinquiéme Volume.

CHAPITRE LXXV.

CHAP.

Fin de la Table des Chapitres du cinquiéme Volume.







